



HAL
open science

Les émigrés français en Russie, 1789-1815

Rémy Chamousset

► **To cite this version:**

| Rémy Chamousset. Les émigrés français en Russie, 1789-1815. Histoire. 2011. dumas-00625408

HAL Id: dumas-00625408

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-00625408>

Submitted on 21 Sep 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Rémy CHAMOUSSET

Les émigrés français en Russie

1789-1815

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'Art

Spécialité : Histoire des Relations et Échanges Culturels Internationaux

sous la direction de M. Gilles BERTRAND

Année universitaire 2010-2011



Rémy CHAMOUSSET

Les émigrés français en Russie

1789-1815

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'Art

Spécialité : Histoire des Relations et Échanges Culturels Internationaux

sous la direction de M. Gilles BERTRAND

Année universitaire 2010-2011

Remerciements

Je remercie toutes les personnes qui m'ont aidé et appuyé lors de l'élaboration de ce mémoire. Mes remerciements vont en premier lieu à Monsieur Bertrand, qui m'a conseillé et orienté afin de mieux construire mon sujet et mes recherches.

Je souhaite également remercier Monsieur Abbad, qui par ses avis m'a conduit vers de nouvelles voies et vers de nouvelles questions propres à mon sujet.

Enfin, je souhaite exprimer toute ma gratitude à mes proches qui m'ont soutenu pendant ma rédaction.

Sommaire

Remerciements.....	3
PARTIE 1	
LA RUSSIE ET L'ÉMIGRATION.....	10
CHAPITRE 1 – DES RELATIONS ENTRE GUERRE ET PAIX.....	11
Catherine II et la Révolution.....	12
Les incertitudes de Paul Ier.....	20
Alexandre Ier et les affres de la guerre.....	26
CHAPITRE 2 – VOYAGE, MOTIVATION ET SOCIABILITÉ.....	33
Les causes du départ.....	34
Les connexions sociales.....	40
Le voyage et ses conditions.....	46
CHAPITRE 3 – LA PERCEPTION DE L'ÉMIGRÉ À LA COUR RUSSE.....	53
Entre prestige et dédain.....	54
L'opposition du parti russophile.....	59
La vision de la cour.....	63
PARTIE 2	
L'ENGAGEMENT AU SERVICE DES TSARS.....	72
CHAPITRE 4 – SOUS LES DRAPEAUX.....	73
Les campagnes militaires.....	74
Positions et faveurs des militaires.....	80
L'armée de Condé.....	85
CHAPITRE 5 – LES INTRIGUES DE COUR.....	90
La politique du courtisan.....	91
Le comte d'Esterhazy.....	95
Un Sarde au conseil impérial.....	100
CHAPITRE 6 – UN DÉVOUEMENT TOTAL ?.....	107
Le mérite et l'honneur.....	108
Richelieu à Odessa.....	112
Nostalgie et solitude.....	122
PARTIE 3	
UNE NOUVELLE PUISSANCE VUE À TRAVERS LE PRISME DES ÉMIGRÉS FRANÇAIS.....	128
CHAPITRE 7 – UN PAYS « BARBARE » ET « ASIATIQUE » ?.....	129
Les mœurs et les coutumes.....	130
Orthodoxie, religion et tolérance.....	138
Création ou copie culturelle ?	145
CHAPITRE 8 – LA CONTRIBUTION DES ÉMIGRÉS À L'ÉVOLUTION.....	151
Les émigrés et les arts.....	152
L'instruction et les apports techniques.....	157
Le commerce russe.....	161
CHAPITRE 9 – LE GOUVERNEMENT RUSSE.....	165
L'autocratie en question.....	166
Un état indispensable ?.....	170
Le temps des réformes.....	174

Introduction

En 1793, ce ne fut pas seulement la tête d'un roi qui tomba, mais bien tout un monde, une vision de l'ordre des choses, la perception de soi et de l'autre dans un cadre de représentations bouleversé. Les hommes, nobles ou paysans, artisans ou financiers, militaires ou juristes qui fuirent les abus de la Révolution, voulurent s'éloigner non seulement des dangers qui menaçaient leur intégrité physique, mais parfois aussi de ceux qui s'attaquaient à leur conception de l'humanité et de leur société. Quelle place ce changement majeur allait-elle accorder à ces individus dans la nation en devenir ? Beaucoup partirent pour ne pas avoir à affronter les pertes certaines. L'Émigration fut une période clef dans l'évolution des représentations par des réflexions portées sur une expérience unique, celle frappée de l'impuissance¹. Pour ces Français sortis du territoire national, l'éloignement fut parfois la source d'une oeuvre littéraire singulière, d'une méditation politique neuve. Rejetés par leur pays, ou par la peur d'y risquer leur vie, partis pour une durée indéterminée, sur des routes inconnues, pouvant être hostiles, leur approche de l'environnement ne put que lui aussi être modifiée. L'écriture de soi, de ses malheurs, mais aussi de ses apprentissages et découvertes, offrit à l'Europe une nouvelle voie de se penser, de communiquer et d'échanger. Bouleversant bien des schémas, la Révolution française poussa des hommes vers d'autres territoires, d'autres cultures, d'autres mélanges.

L'Émigration fut et reste, difficile à cerner, et surtout à définir. Le Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle nous donne cette définition de l'émigré : « Personne émigrée et plus spécialement noble émigré lors de la Révolution française, ce nom si justement odieux en France à l'époque de la Révolution rappelle une suite de trahisons, de complots, d'entreprises contre la patrie. On a prétendu que l'émigration avait été déterminée par les excès révolutionnaires, il serait bien plus exact de dire que ce sont les crimes de l'émigration qui ont en grande partie provoqué ces mesures »². Ce dictionnaire à tendance républicaine ne passe pas pour un modèle d'objectivité. La noblesse ne représenta en effet que 16 à 25 pour cent de l'ensemble des émigrés. La grande majorité resta composée de roturiers fuyant les champs de batailles et les exactions des révolutionnaires.

¹ Voir l'introduction de Sylvie Aprile, *Le siècle des exilés. Bannis et proscrits de 1789 à la Commune*, CNRS éditions, Paris, 2010.

² *Ibid.*, p. 19.

Puis vinrent s'y ajouter les Girondins, les Fédéralistes et les exilés de l'Empire. Dater, limiter chronologiquement ce phénomène est aussi très complexe. Dès le 15 juillet 1789, l'Émigration commença à se manifester avec le départ remarqué des frères du roi, les comtes d'Artois et de Provence, et de la famille du prince de Condé. Ensuite, les départs se firent par vagues, la plus forte datant de la fin janvier 1793, suite à l'exécution de Louis XVI. Ils continuèrent jusque sous Napoléon qui n'hésita pas à éloigner ses adversaires politiques. L'Émigration connut toutefois un coup d'arrêt en 1802, quand Bonaparte promulgua un sénatus-consulte décrétant l'amistice générale. Mais bien des ennemis de la Révolution et du premier consul préférèrent rester en dehors des frontières de France, ne rentrant que plus tard, notamment après 1815 et la Restauration.

Si l'Assemblée Constituante se réjouit d'abord de ces départs, elle s'en inquiéta vite face aux rumeurs et menaces, réelles ou fantasmées, qui circulaient depuis l'étranger. Mais pour prendre des mesures répressives, les députés avaient besoin de savoir contre qui adresser ces lois. Le premier décret datait du 22 décembre 1790 et entraînait la perte de la fonction occupée en France par la noblesse, et de la rente accordée, à tous ceux qui ne se présentaient pas aux représentants du nouveau gouvernement dans les plus brefs délais³. Les émigrés furent alors cernés comme Français, situés à l'étranger, partis depuis juillet 1789 pour des raisons autres que le commerce ou les missions diplomatiques et militaires. Cependant ces définitions laissèrent un grand vague et des insuffisances qui marginalisèrent de nombreux Français résidant ou en mission à l'étranger, et n'ayant pu justifier de leur absence, tels les agents secrets, les simples voyageurs, les commerçants éloignés de France ou encore les scientifiques en mission. Un grand nombre d'individus fut ainsi inscrit sur les listes d'émigrés à tort, tandis que de nombreux émigrés parvinrent à l'éviter grâce aux contacts et relations qu'ils gardèrent en France. Après Varennes, le 6 août 1791, d'autres lois vinrent renforcer le contrôle des flux de personnes. Avec l'obligation de sortir avec un passeport et la loi du 9 novembre 1791 obligeant les émigrés à rentrer sous peine de mort, la radicalisation se creusait. Enfin, le 27 mai 1792, la loi de déportation des prêtres réfractaires vint encore grossir les rangs des expatriés. Au final, évaluer le nombre d'émigrés semble impossible, mais par estimation approximative, près de cent cinquante mille Français trouvèrent un temps refuge dans les pays voisins de la France. Pour cette étude, nous tiendrons en considération tout Français ou considéré comme tel, émigré, exilé ou chassé de France qui chercha abri en Russie.

³ Jacques Godechot, « l'émigration » in *La contre-révolution – doctrine et action : 1789-1804*, Paris, PUF (1ère éd. 1961), pp.151-185.

Mais quelles raisons purent pousser certains de ces émigrés à se réfugier en Russie, confin de l'Europe, si peu connu des Français ? Jugé barbare, hostile, lointain et inhospitalier, ce pays avait toutes les raisons pour repousser des hommes en quête de repos et d'occupations. Pourtant, de 1789 à 1815, près de dix mille Français s'hasardèrent au pays des tsars, parfois poussés par l'avancée des troupes Napoléoniennes, d'autres fois chassés des autres séjours prussiens ou autrichiens, ou encore invités par des seigneurs locaux. S'établissant principalement dans les grandes villes, comme Moscou, Saint-Pétersbourg, Riga ou Odessa, ces individus découvrirent un empire bien différent des images préconçues. L'Émigration en Russie fut semble-t-il plus durable que dans les autres pays européens. Les Français qui y trouvèrent refuge, y obtinrent souvent un emploi, un poste à la cour ou dans l'armée, meilleur que ce qu'ils auraient pu espérer obtenir en France. Parmi ces hommes, quelques-uns laissèrent un journal, ou des mémoires de leur expérience russe. Pour la plupart issus de la noblesse, ou des milieux intellectuels français, les récits notèrent l'activité que ce pays leur offrit, et les réflexions qu'il fit naître sur sa culture, son régime, ses coutumes. Les Français qui entrèrent au service de la Russie furent relativement nombreux, bien plus que ceux qui servirent dans d'autres puissances d'Europe, comme en Angleterre ou en Allemagne. La loyauté de certains de ces hommes, comme le duc de Richelieu, l'amiral de Traversay ou le comte de Langeron, semble avoir été une particularité propre aux émigrés venus en Russie. Ainsi, nombreux furent ceux qui y restèrent après la Restauration, alors que la nostalgie, une famille et un passé auraient pu les rappeler chez eux.

Bien des émigrés ne confièrent leurs pensées et leurs anecdotes au papier que plusieurs années plus tard, après leur retour en France, pour partager ce vécu, ayant le sentiment d'avoir traversé une période unique. Ce fut le cas de la portraitiste Élisabeth Vigée Le Brun, qui n'écrivit ses récits de voyage qu'en 1829, ou du comte d'Esterhazy et des militaires Puymaigre et Rochechouart, se laissant parfois tromper par leur mémoire ou influencer par leur morale. D'autres écrivirent sur le vif leurs pensées et leurs examens, comme le marquis de Bombelles ou l'abbé Georgel, qui tous deux tinrent des journaux, ou encore le comte de Maistre qui laissa de nombreux essais écrits entre 1809 et 1811, lors des soirées à Saint-Pétersbourg. Si ces mémoires ne représentaient que les classes supérieures de la société française, la diversité des confessions religieuses, des formations (militaires, écrivains, artistes, prêtres, courtisans...) offre une vision large et multiple de la Russie. Ces opinions et croyances firent observer aux émigrés français la société russe sous un jour

souvent critique, et les préjugés abondèrent souvent dans leurs écrits. Loin d'être objectifs, l'implication de la morale et des appréciations des émigrés, rendirent visible cette ignorance de l'Europe sur une Russie en pleine mutation. Les souvenirs purent aussi être dépréciés par un jugement de supériorité de la culture et de la civilisation française sur le monde russe, comme cela put se faire sentir chez le marquis de Bombelles ou Louis Rochedouart. Enfin, les conflits avec le gouvernement, la noblesse russe ou entre émigrés, transformèrent une part de la réalité, où chacun défendit sa position. Mais tous ces mémoires et souvenirs donnèrent globalement une vision originale et nouvelle de l'empire des tsars et de ses évolutions. Se baser sur ces mémoires permet de mieux cerner l'état d'esprit de ces déracinés et leur activité en Russie. Bien d'autres sources encore peu exploitées, notamment les archives consulaires de Nantes, offriraient dans une plus ample mesure un aperçu de la perception de l'émigré en Russie et de l'attitude des représentants officiels de la France en Russie face à ces « ennemis » de la nation.

Les historiens qui étudièrent l'émigration en Russie sur cette période s'intéressèrent tout d'abord au vécu et au sentiment de l'exil de la part des Français, et relativement peu aux échanges et aux interactions avec le monde russe, encore moins à leur vision de cet empire mouvant, comme le fit l'ancienne mais fondamentale recherche de Léonce Pingaud⁴. Depuis de nombreuses études récentes eurent pour objet d'étude ces échanges culturels et scientifiques, laissant de côté le vécu des émigrés autres qu'intellectuels, et le politique⁵. La plupart des recherches furent toutefois surtout concentrées sur les périodes antérieures (le règne de Catherine II) ou postérieures (celui de Nicolas Ier). Une vision d'ensemble manque à ces nombreux travaux, un questionnement sur l'expérience des émigrés, leur participation politique et culturelle, et ainsi que leur appréhension des transformations survenues de la fin du règne de Catherine la Grande jusqu'au début de celui d'Alexandre Ier. Nous allons donc tenter d'esquisser ce portrait de l'expérience russe des émigrés français en Russie de 1789 à 1815. Il s'agit d'étudier les échanges qui existèrent entre les milieux émigrés et russes, et d'observer comment les Français furent accueillis et purent s'intégrer dans ce théâtre lointain. Mais aussi quelle vision de la Russie et de ses mutations ils laissèrent dans leurs écrits. Dans cette perspective, nous nous intéresserons également au rôle joué par les émigrés dans l'affirmation de la puissance russe sur l'échiquier européen, ou à leurs réticences à vouloir participer à cette évolution.

⁴ Léonce Pingaud, *Les français en Russie et les Russes en France*, Paris, Perrin et Cie, 1886.

⁵ Voir les nombreux articles à ce sujet dans Jean-Pierre Poussou (Sous la direction de), *L'influence française en Russie au XVIIIe siècle*, colloque international des 14 et 15 mars 2003, Paris, Institut d'études Slaves, Presses de l'université de Paris Sorbonne, 2004.

Dans une première partie, nous tâcherons d'analyser les conditions politiques d'accueil des émigrés en Russie, et celles de leur voyage. L'hospitalité légendaire des russes fut souvent mise à rude épreuve en fonction du climat géopolitique européen et de l'humeur du souverain. Si Catherine II manifesta, comme Paul Ier, sa haine de la Révolution, Alexandre Ier fut plus réservé face à Napoléon, subissant souvent le contre-coup des guerres avec ce puissant rival. En Russie, les émigrés représentaient parfois malgré eux la France et ses ambitions en Europe. En fonction de ce climat politique, leur voyage et leur accueil purent être plus ou moins mouvementés. Les relations sociales entre expatriés et noblesse locale furent souvent un appui essentiel.

Dans une deuxième partie, nous étudierons l'engagement de ces Français au service des tsars. L'éloignement de la Russie, la perte de leurs biens et de leurs revenus poussèrent ces hommes à trouver un emploi sur place. La générosité, mais également l'intérêt des tsars à avoir des serviteurs expérimentés et cultivés comme soutien, leur ouvrit de nombreuses portes tant à la cour que dans d'autres domaines. Les armées, l'administration, le commerce russe virent ces émigrés intégrer leurs rangs et bien souvent mettre une ardeur peu commune à la tâche. Soucieux de se montrer dignes de leur titre et de la confiance accordée, les émigrés français montrèrent une loyauté étonnante envers les souverains russes. Ces arrivées de nouveaux concurrents purent aussi engendrer des intrigues à la cour des tsars, mais engendra surtout des liens et des échanges qui se révélèrent profitables au gouvernement russe.

Enfin, dans une troisième partie, nous observerons quelle vision de la Russie les émigrés laissèrent à la postérité, quelle image de cette nation ils voulurent nous transmettre, et comment leur présence a concouru à l'élaboration d'un nouveau modèle culturel, social et politique. Comment l'écriture de leur expérience se distingua par cette originalité de la vie en Russie, et dans quelle mesure leurs mémoires soulignèrent cette affirmation de la puissance russe ? Cet impact de la présence française put ne leur apparaître que bien des années après leur retour, mais leurs récits évoquaient des créations, des anecdotes qui laissaient transparaître les effets de cette synergie. Entre rejet et collaboration, la naissance du nationalisme russe se forgea également face à cette présence étrangère.

Partie 1

La Russie et l'Émigration

Chapitre 1 – Des relations entre guerre et paix

Nobles, bourgeois ou simples roturiers, tous ces Français qui fuirent la Révolution durent suivre les sentiers européens en quête d'une terre d'asile. Sillonnant ainsi l'Europe, la majorité s'arrêta en Angleterre, en Prusse ou en Autriche, où les monarchies encore régnantes accueillirent avec plus ou moins d'enthousiasme ces expatriés. Les émigrés français profitaient de connaissances ou de familiarités linguistiques pour ne pas pousser plus loin leur exode. Ainsi, l'est de l'Europe et la Russie ne furent que des destinations secondaires de cette émigration. Pourtant, l'avancée des troupes napoléoniennes, le rejet des populations et des gouvernements d'abord hospitaliers poussa ces hommes vers des terres toujours plus lointaines de leur pays natal. Encore très peu connue à cette époque, la Russie ne jouissait que de peu de prestige. Les descriptions d'un pays sauvage, peuplé de barbares étaient encore nombreuses, et n'incitaient guère à sa découverte, ni à y trouver refuge. Cependant, des milliers de français, de gré ou de force, dépassèrent ces préjugés et ces inquiétudes afin de trouver un nouvel havre de paix. Saint-Petersbourg, Moscou, Odessa et Riga accueillirent la plupart de ces émigrés, peu s'aventurèrent au-delà, en Sibérie ou dans les steppes centrales car la crainte de s'enfoncer dans un milieu hostile et d'y rencontrer des populations barbares n'avait pas disparu, même pour ceux qui avaient osé traverser la frontière russe.

Dans quelles conditions s'effectuèrent leur voyage, leur installation et leur accueil ? Quelles raisons ont pu pousser ces hommes à dépasser leurs préjugés et tenter leur chance, ou désirer retrouver la paix, dans un pays si lointain et inconnu ? Comme dans tous les pays européens qui voyaient s'installer en leur sein des centaines, des milliers de Français apatrides, parfois arrogants, bruyants et belliqueux, les sentiments envers ces hommes, accablés par le destin, ne furent pas toujours généreux et bienveillants. L'hostilité qui accompagnait souvent l'annonce de la Révolution, s'attacha aux hommes qui venaient de son pays d'origine, mais les malheurs de ces expatriés et leur volonté firent tomber les barrières et éloigner les craintes. Les émigrés durent apprendre à vivre comme étrangers et à s'intégrer à une nouvelle société.

Catherine II et la Révolution

La correspondance qu'entretint Catherine II⁶ avec Voltaire ou Diderot laissait supposer que l'intérêt de la tsarine pour la philosophie des Lumières était réel et pouvait la fléchir à une politique plus souple, plus libérale dans son empire. L'image parfaite de la despote éclairée, soucieuse de réformer son pays vers plus de libertés et de considération envers ses sujets ne résista pas à la crise de la Révolution française. Catherine II restait avant tout une souveraine absolutiste, jalouse de son autorité, voulant à tout prix faire de la Russie un état fort en Europe. Voir un royaume aussi puissant que celui de la France ébranlé par son peuple ne pouvait qu'inquiéter la tsarine, son pays comptant des milliers de serfs. L'exécution de Louis XVI aurait pu donner de biens mauvaises idées à sa propre population servile ou aux opposants du régime. Dans de telles circonstances, où l'autorité d'un monarque avait été bafouée, sa personne sacrée foulée aux pieds, comment ne pas se méfier des Français qui arrivaient en Russie ? L'agitation révolutionnaire menaçait l'empire. Donc, pour l'impératrice, il s'agissait d'éviter l'intrusion d'agents séditieux ou d'idées trop libertaires.

Toutefois, Catherine II ne manqua pas non plus l'occasion qui se présentait de faire de son empire une terre d'asile, où les nobles français trouveraient non seulement le repos, mais des activités en fonction de leur talent, des opportunités de carrière et d'enrichissement. Cette générosité aurait alors prouvé la grandeur et le prestige de la tsarine et de son pays, affirmant un nouveau rôle pour la Russie en Europe. La tsarine espérait bien en effet que ces émigrés missent leurs forces et leurs qualités à son service, tant dans son gouvernement que dans ses armées, et contribuassent à diffuser une image positive de la Russie. L'impératrice voulait ainsi jouer sur tous les tableaux afin de se faire la protectrice des faibles et des proscrits, tout en conservant et protégeant son pouvoir et son indépendance. Elle mania subtilement les paroles et les déclarations pour attirer à elle les talents tout en écartant les dangers. Cette attitude ambiguë ne tarda pas à exaspérer les puissances rivales de la France révolutionnaire qui attendaient son engagement dans les conflits et guerres qui naissaient afin de délivrer le royaume de France de ses tortionnaires. La tsarine ne céda jamais, préférant miser sur la carte de son empire, plutôt que sur celle d'un autre. Par de belles promesses, elle laissait de l'espoir à ceux qui l'imploraient, mais ne se risquait pas à voir son pays s'engager dans une guerre coûteuse, qui l'aurait de plus détournée de ses propres ambitions en Pologne et sur l'Empire ottoman⁷. Ce double-jeu

⁶ Un index des principaux noms est donné à la fin de ce mémoire.

⁷ Voir carte en Illustration annexe 1.

bien calculé posa les premières pierres à l'établissement de la Russie comme acteur indispensable du nouvel équilibre européen.

Les secousses de la Révolution

L'agitation qui secouait la France fut très rapidement mal perçue par l'impératrice. N'ayant aucun doute sur le caractère sacré de sa mission et l'inviolabilité de son autorité, la secousse populaire qui bouleversait le royaume français fit naître des inquiétudes sur les bases de son pouvoir. Catherine II n'éprouvait pourtant aucune haine à l'égard de la philosophie des Lumières, tant que celle-ci ne s'invitait pas sur le terrain du politique, et encore moins sur celui de la contestation du pouvoir monarchique. De plus, cette révolution pouvait être un bien mauvais exemple pour un empire qui abritait des milliers de moujiks⁸, soumis à l'aristocratie russe et à son souverain. La nouvelle de la Révolution ne souleva donc que peu d'enthousiasme chez elle. La Révolution frappait les souverains européens dans leur confortable habitude dynastique, leur rappelant que si un homme pouvait par sa seule volonté commander des milliers d'autres, ces milliers de sujets en s'associant pouvaient par leur volonté renverser cette domination.

Catherine II prit jusqu'à la fin de son règne, à sa mort en 1796, de nombreuses mesures⁹ qui devaient à ses yeux éteindre ou écarter toute menace révolutionnaire et propos anti-conformistes. La police d'état se lança dans une véritable chasse à tout ce qui pouvait être taxé de « jacobinisme ». Ainsi, comme dans l'URSS de 1936 où il ne faisait pas bon être jugé comme « saboteur », dans l'empire russe de 1790, il valait mieux s'éviter l'étiquette de « jacobin ». Les successeurs de l'impératrice, au fil des animosités avec la France gardèrent ou remirent à jour certaines de ses mesures. Nombreuses furent les victimes de cette angoisse et de ce rejet du mode de vie, de la culture, de la politique française. Le commerce tout d'abord devint interdit avec la France. Les ouvrages des philosophes des Lumières furent bien entendu les premiers à subir l'opprobre des autorités russes. Diderot, Voltaire et Rousseau se retrouvèrent bannis des bibliothèques honorables, l'impératrice évita de rappeler qu'elle possédait pourtant tous les ouvrages de Diderot dont elle avait fait l'acquisition pour sa bibliothèque au milieu des années 1760. Lire un de ces auteurs revenait à se condamner à l'exil en Sibérie ou au terrible châtement du knout toujours en vigueur dans l'empire des tsars. La mode française fut à son tour décriée, car trop voyante ou trop impudique, donc contraire aux bonnes mœurs. Sous ce prétexte les

⁸ Voir Glossaire en fin de mémoire.

⁹ Voir l'article de Julie Ollivier, « Les mesures prises dans l'empire de Russie envers les Français soupçonnés de sympathies révolutionnaires (1792-1799) », In : *Annales historiques de la Révolution française*.

chapeaux à tricorne, les manches à fanfreluches ou les longs favoris disparurent des gardes-robes et des visages de l'aristocratie russe¹⁰. Apparaître trop français était assimilé à un soutien pour la cause révolutionnaire, ses idéaux impies et sa sanguinaire quête d'expansion. Toutefois la culture française resta bien présente dans toutes les villes de l'empire: le théâtre français, bien que contrôlé, ainsi que la cuisine française étaient toujours autant appréciés. La langue française même restait une des plus répandues chez les aristocrates russes. Pour les émigrés français présents en Russie, il fut nécessaire de prendre de nombreuses précautions, tels des danseurs sur une corde, pour ne pas s'attirer la méfiance, voire la sanction des autorités, en conservant une distance avec les princes émigrés, chantres de la monarchie absolue française en déperdition qui jouissaient de bien peu d'estime chez les élites russes, tout comme des idées nouvelles de la Révolution. La Russie devint sous Catherine II le foyer de la réaction européenne¹¹.

L'année 1793 marqua un tournant pour Catherine II de deux façons. La mort de Louis XVI fut un véritable choc qui ébranla les fondements monarchiques de tous les états européens. De plus, l'impératrice n'oubliait pas qu'elle devait son trône à l'assassinat de son mari, Pierre III, trente et un ans plus tôt. La fragilité de sa couronne dut apparaître alors très clairement à la tsarine. Quelques jours après l'exécution du roi, elle promulgua un oukase¹² (décret) qui devait lui assurer la fidélité et tranquillité des Français présents en Russie, comme nous le verrons plus tard. Mais d'autre part, cette mort la libérait du besoin pressant d'intervention armée en France. Désormais, Catherine savait qu'elle pouvait se contenter de flatter les frères du défunt roi, et de les bercer avec de belles promesses. Elle fut ainsi la première à reconnaître Louis XVIII comme successeur au trône de France, et elle soutint les princes par de nombreux dons et cadeaux qui n'engageaient en rien son pays. Elle gardait ainsi les mains libres (et ses armées disponibles) pour ses propres ambitions. La cause des Bourbons perdue, les émigrés n'étaient plus d'encombrants alliés à soutenir, mais des exilés destinés à rester servir la Russie. Le comte d'Artois envoyé en Russie en mars 1793 pour obtenir l'entrée en guerre de celle-ci fut reçu courtoisement, et ne repartit qu'avec de vagues engagements et de l'argent. Dans ces circonstances, quelle attitude tinrent précisément les autorités face aux centaines de français jetés sur les routes

¹⁰ Jean Vidalenc, *Les émigrés français 1789-1825*, Caen, Association des publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Caen, 1963.

¹¹ Voir à ce propos Léonce Pingaud, *Les français en Russie et les Russes en France*, Paris, Perrin et Cie, 1886.

¹² Voir Glossaire en fin de ce mémoire.

européennes en quête d'un nouvel abri, mais aussi face à ces Français déjà présents en Russie ?

Catherine II et l'émigration

Méfiance et bienveillance furent sûrement les deux principes fondamentaux qui guidèrent la tsarine dans sa politique envers les émigrés français. Méfiance, car ceux-ci pouvaient s'avérer de dangereux fauteurs de trouble en provenance d'un pays en plein émoi. Bienveillance car l'impératrice ne voulait pas laisser cette noblesse, porteuse d'une culture alors prestigieuse, d'expériences variées, se détourner de la Russie et ne pas lui offrir ses services. Catherine II donna ainsi rapidement asile aux émigrés qui le désiraient. Elle voulut rallier à elle et à son empire ces forces en dispersion. Si l'impératrice censura ceux qui déployaient les lumières en Russie, elle ouvrit grand ses portes aux défenseurs du trône et de l'autel. Une générosité qui n'oubliait toutefois pas les craintes de subversions, et de 1789 à 1792 les émigrés qui arrivaient dans l'empire étaient l'objet d'une surveillance étroite de la part de la police secrète. Les anciens fonctionnaires ou représentants de la France révolutionnaire attiraient le plus cette méfiance. Le successeur du comte de Ségur à l'ambassade de France, Genet, subit moult vexations. L'impératrice s'efforça « de les rendre doux et tranquilles en fort peu de temps »¹³. Genet fut d'ailleurs expulsé le 20 juin 1792. Après 1793, les français devaient prêter serment de fidélité à l'impératrice et de haine à la Révolution. Tous ceux qui s'y refusaient ne pouvaient entrer en Russie ou devaient la quitter.

Nombreux furent les émigrés accueillis à la cour : la marquise de Maisonfort, le marquis de Richelieu, Mlle d'Hautefort, Roger de Damas, le comte Langeron, les marquis de Bombelles, de Boismilon ou d'Esterhazy ne furent que quelques noms des centaines de Français qui purent jouir d'un séjour en Russie sous Catherine II. Malgré toutes les suspicions, des émigrés bénéficièrent d'une position enviable grâce à l'impératrice. Terres, palais et bijoux pouvaient être des présents fréquents pour les courtisans. Les hommes pouvaient être admis dans l'administration, dans les armées ou à la cour en fonction de leurs compétences. Pour les dames, les invitations étaient également nombreuses aux soirées et aux visites de la maison impériale. L'impératrice tenait aussi une correspondance intense avec de nombreux Français, partageant avec eux sa sollicitude et sa compassion. Les princes émigrés recevaient souvent des lettres ou missives de Catherine qui réaffirmait son soutien pour leur cause. Le prince de Condé, qui connaissait presque tous les grands

¹³ Léonce Pingaud, *Les français en Russie et les Russes en France*, Paris, Perrin et Cie, 1886, p. 170.

princes en Europe échangea également quelques lettres avec l'impératrice¹⁴. Dans ces lettres la tsarine s'inquiétait vivement du sort de la France, du roi, de sa famille et des moyens en sa possession pour les aider. Comme nous l'avons vu, Catherine II ne pensa jamais réellement intervenir autrement que par des dons, toutefois ses inquiétudes paraissaient réelles, et sa compassion sans doute sincère. Accueillir des émigrés français et correspondre avec les princes émigrés fut sa façon de soutenir ces nobles chassés de leur royaume. Catherine aimait à s'entourer d'hommes de l'ancienne cour de France, car leur présence rehaussait le prestige de sa propre cour, et apportait leur expérience à un pays qui désirait s'affirmer dans les cours diplomatiques européennes.

Il ne faut pourtant pas s'y méprendre, les émigrés qui pouvaient espérer de telles conditions d'accueil ne représentaient pas l'ensemble de cette émigration française, mais seulement le sommet de la hiérarchie sociale de l'époque. L'aristocratie française était alors encore partout bien reçue, surtout en Russie où les nobles russes parlaient bien souvent sa langue. Mais les roturiers ou petits bourgeois, de moindre fortune et réputation, ayant moins de relations connues, passaient plus inaperçus dans ce décor impérial, occupant des postes à leur portée dans les manufactures, ports, postes, cuisines... Pour ces hommes et ces femmes la méfiance était la même, les contrôles aussi intenses, seulement une fois admis dans la société russes, ils se fondirent plus rapidement dans le décor que bien des nobles français qui concevaient plus leur séjour comme une étape de fortune, que comme une nécessité de s'installer et de s'intégrer dans une nouvelle nation. Les fortunes que certains de ces émigrés acquirent firent vite jaser dans les couloirs des palais. Les comtes d'Esterhazy, de Choiseul-Gouffier et de Lambert représentèrent un « triumvirat » des courtisans le plus comblés par Catherine II, obtenant terres en Vohynie ou en Podolie, argent et titres à la cour. Leur position fut à certains moments tellement influente que les émigrés qui voulaient recevoir des bienfaits de l'impératrice ne devaient pas oublier de flatter et séduire ces hommes pour arriver à leurs fins.

Catherine II eut donc une attitude inconstante envers les émigrés. Percevant les intérêts que la Russie pouvait gagner à s'attirer ces hommes fuyant leur patrie, la tsarine voulait jouir du titre de protectrice des faibles, mais aussi mettre leurs talents à profit pour son pays. Elle se méfia toutefois toujours des dérives que ces émigrés auraient pu amener avec eux. Mais comme tous ces contrôles paraissaient normaux, voir compréhensibles pour ces émigrés très souvent conservateurs, monarchistes et désolés par la Révolution, leurs

¹⁴ Une lettre est reproduite en Annexe 1.

mémoires et souvenirs laissèrent une image positive presque unanime de Catherine II. Elle fut celle qui les aida à se relever, leur offrit tant par simple générosité, et combattit dans sa mesure les révolutionnaires. L'oukase du 8 février 1793 ne fut pour ces hommes qu'un mal pour un bien.

L'oukase du 8 février 1793¹⁵

Peu de temps après l'exécution du roi de France le 21 janvier 1793, Catherine II profondément émue par cette décision du tribunal révolutionnaire, établit un oukase qui instaurait un serment de fidélité que tous les Français vivant en Russie devaient prononcer. Cette mesure fut gardée par ses successeurs, devenant une base assurant la tranquillité relative des Français. Tous ceux qui ne juraient pas se devaient de quitter l'empire rapidement, au risque d'être expulsés « *manu militari* ». Leur décision était publiée dans les journaux, tout comme leur avis de départ, publication obligatoire afin d'avertir tous créanciers possibles pour ne pas laisser de dettes derrière soi. Tout retour en arrière était évidemment impossible. Prêter serment marquait la soumission aux lois russes et une rupture de relations avec la France pour des hommes qui gardaient bien souvent des attaches avec leur pays. Ce n'était donc guère une décision anodine. Les émigrés étaient contraints de s'engager à obéir à une souveraine étrangère et à se détourner du pays qu'ils quittaient parfois à regret, ou sous la contrainte, mais avec lequel ils gardaient des liens affectifs, commerciaux ou familiaux forts. Pourtant, peu furent ceux qui refusèrent de jurer, tant le retour dans une France désormais républicaine semblait difficile. Voici le serment que ces français émigrés en Russie eurent à prêter à partir de ce 8 février 1793 :

Je soussigné jure devant Dieu Tout-Puissant et sur son Saint-Évangile, que n'ayant adhéré ni de fait ni de volonté aux principes impies et séditieux introduits et professés maintenant en France, je regarde le gouvernement qui s'y est établi comme une usurpation et une violation de toutes les lois, et la mort du Roi Très-Chrétien Louis XVI comme un acte de scélératesse abominable et de trahison infâme.¹⁶

Établir une liste précise des Français qui étaient alors présents en Russie et qui prêtèrent ou non ce serment est très compliqué, étant donné que certains ont du quitter l'empire sans en avertir les autorités, et que d'autres, certainement éloignés de toute autorité ou administration efficace, purent se passer de ce protocole. L'étude du journal « *Sankt-Peterburgskie vedomosti* » et des listes de douanes de Livonie (région frontière la plus

¹⁵ En annexe 2 est donnée une liste des Français expulsés de Russie.

¹⁶ Julie Olliver-Chakhovskaïe, « Les Français expulsés de l'empire russe par l'oukase de Catherine II du 8 février 1793 », In ; *Cahiers du monde russe*, 2005, vol 46, p. 531.

empruntée pour les communications terrestres, le port de Constadt étant en février toujours sous les glaces) permet d'avoir un nombre de départs, ceux-ci devant être annoncés dans un journal trois fois, en donnant l'adresse du partant. E. Haumant a tenté d'établir une liste de ceux qui refusèrent de jurer, mais d'autres constats donnent des chiffres différents. Ce nombre oscillerait entre quarante-trois et soixante-dix personnes, ce qui ne tint donc sûrement pas compte des Français établis pour le commerce qui partirent à l'annonce de l'oukase, n'ayant pas d'intérêt à perdre leur source de revenus qu'était le négoce avec la France. Mais ce chiffre restait dérisoire comparé aux deux milles quatre cent trente personnes environ qui auraient juré obéissance à la tsarine. Le comte d'Artois qui arriva en Russie le 7 mars 1793 avait sans doute croisé certains des trente-neuf anciens résidents français de Saint-Pétersbourg¹⁷ qui firent la route inverse entre le 11 et le 17 mars de cette même année. À Moscou, ville où la population étrangère était plus stable et mieux installée qu'à Saint-Pétersbourg (à la différence de la capitale où nombre d'étrangers vivaient de la générosité de la cour impériale, ceux qui s'installaient à Moscou y vivaient de leur travail dans le commerce ou l'instruction), le gouverneur Lopuhin dressa une liste de neuf réfractaires. Les expulsions étaient-elles également toujours appliquées ? Les incertitudes restent donc nombreuses sur le chiffre exact des Français qui durent être reconduits à la frontière.

Les raisons au départ dépendaient de causes diverses. Tout d'abord, certains Français n'eurent pas le choix. Il s'agit notamment de tous ceux qui avaient exercé des missions pour le gouvernement français. Ainsi le consul français, les vice-consuls, les agents et gens attachés à eux des deux capitales (Moscou et Saint-Pétersbourg) et du reste de l'empire durent quitter la Russie, hormis ceux qui exerçaient encore des tâches commerciales. Par exemple, M. Raimbert, qui exerça des missions consulaires pour la France prêta serment car il était alors établi comme négociant. En revanche le consul Patot d'Orflans et son vice-consul à Moscou, De Bosse, furent parmi ceux qui n'eurent pas le choix. L'acte d'expulsion ne les surprit guère tant les relations entre la France et la Russie s'étaient dégradées depuis 1789, et ils ne cherchèrent pas à rester. De Bosse, par ses opinions favorables à la Révolution ne pouvait même qu'apparaître comme indésirable aux yeux du gouverneur de Moscou. Le clergé des églises françaises établi en Russie, bien que peu nombreux, se trouva également dans une situation délicate. En effet, le serment les obligeant à la soumission à la tsarine, chef de l'église orthodoxe, était pour eux un acte de déviance face au dogme romain et à l'autorité du pape. Les prêtres de Saint-Louis des

¹⁷ Voir Annexe 2.

Français à Moscou ne furent inscrits ni sur la liste des expulsés, ni sur celle des jureurs. Le gouverneur Lopuhin n'aimait pourtant guère ces hommes et s'indignait de leur plus grande habilité à discuter plutôt qu'à prier :

Au contraire dans l'église catholique allemande tout est comme il faut, et quand les Français y étaient attachés, il n'y avait aucun désordre. Il serait vraiment utile de détruire l'église française, et ainsi les réunions de Français.¹⁸

Il semblerait que le gouverneur soupçonnait ces prêtres de sympathie avec les idéaux révolutionnaires, ce qui fut peu probable. Deux prêtres partirent, refusant de se soumettre à l'église orthodoxe, tandis qu'un troisième resta sur place, sans doute pour assurer un service auprès de la communauté française, ou n'ayant plus de relations ou de famille en France. D'autre part, certains partirent de leur propre volonté. Les récalcitrants furent aussitôt assimilés aux révolutionnaires. Ces Français exerçaient des professions diverses dans le commerce, comme domestique ou artiste. Les artistes et les domestiques restaient en effet plus libres de mouvement. Plusieurs indiquèrent leur volonté de partir avant même l'instauration de l'oukase, mais furent inscrits sur la liste des expulsés. Ce qui apparût toutefois nettement fut que leur décision était réfléchie, car beaucoup attendirent la fin du mois de février ou le début mars pour faire leur choix. Les commerçants de passage comme Jean et Louis Reboul, non résidents en Russie, constituèrent le groupe de Français le plus important à partir. Leurs intérêts se trouvant ailleurs, jurer aurait été synonyme de ruine. Par peur de perdre leur clientèle française, plusieurs firent le choix du départ, revenant plus tard en Russie. L'artiste Jean-Louis Voille partit ainsi en 1793, mais revint en 1797 sous Paul Ier, lorsque l'oukase eut perdu de sa rigueur. Les entrées et les échanges n'étaient donc pas impossibles, en fonction des faveurs, des détente diplomatiques entre les deux pays et de la position du souverain. Le cas de l'actrice Duvendier et de son époux l'acteur Tureau prouva cette souplesse. Tous deux refusèrent le serment, puis revinrent sur leur décision. Le gouverneur de Moscou ayant eu vent de la réputation douteuse, et de la carrière médiocre du couple s'opposa à ce qu'ils puissent jurer. Ils durent donc quitter l'empire, mais purent revenir plus tard, sous Paul Ier, ce qui scandalisa les émigrés français restés en Russie qui n'avait pas oublié la ferveur révolutionnaire des époux :

Dans les commencements de notre établissement à Mittau, quand, d'après l'horreur de Paul Ier pour les patriotes français, les barrières de son empire étaient tellement fermées que qui que ce fut ne pouvait les franchir sans un passeport signé de l'empereur, n'ai-je pas vu passer une femme affreuse, une actrice nommée ***, qui avait été déesse de la Raison à Lyon ; ne l'ai-je

¹⁸ Julie Olliver-Chakhnovskaie, *op. cit.*, p. 534.

pas vue avec son mari, l'un des plus fougeux jacobins, ne les ai-je pas vus traverser Mittau, et aller à Pétersbourg, où ils étaient mandés ? Le cri d'indignation de tous les Français, dont plusieurs les reconnurent, quoiqu'ils cherchassent à se déguiser, fut général. Il fut porté à M. de Leendorf, gouverneur de Mittau, qui lui-même indigné, en rendit compte à l'empereur. Cette femme n'en fut pas moins bien reçue dans sa capitale ; elle y fit les beaux jours, devint la maîtresse de Kouteizow, qui, de barbier de son maître, en était devenu le favori. Après la chute de Paul Ier, on a vu cette *** passer par Mittau, chargée de millions, et revenir en France avec ce même Kouteizow .¹⁹

L'oukase de février 1793 fut une mesure importante dans la vie des Français résidant ou voulant émigrer en Russie, car il les obligeait à oublier pendant un temps leur pays natal. Toutefois, au vu du très faible nombre de réfractaires, il sembla évident que beaucoup d'émigrés avaient plus d'intérêts à tenter leur chance en Russie, que risquer leur tête en France. De plus, certains étaient installés depuis longtemps dans l'empire des tsars et avaient acquis une situation rapidement bien meilleure que ce qu'ils pouvaient espérer atteindre en France. Le choix matériel pour des hommes qui avaient laissé derrière eux leur fortune restait prééminent. Ce décret marqua aussi la volonté de Catherine II de se couper de la France républicaine, et de n'attirer vers elle que des opposants à ce régime, ou du moins des hommes assez souples pour se plier à son autorité. Cette mesure s'imposait donc moins comme un moyen de limiter l'émigration que comme un moyen d'éviter l'embrasement révolutionnaire dans son territoire. Catherine II accueillit de nombreux émigrés, leur donnant leur chance, s'entourant d'hommes talentueux ou flatteurs qui apportaient un nouveau prestige à la cour impériale, celui de la protection des causes perdues.

Les incertitudes de Paul Ier

A son accession au trône en 1796, Paul Ier ne jouissait que de peu d'estime à la cour impériale. Homme capricieux, capable des pires colères, comme de la plus grande courtoisie, tous craignaient ses sautes d'humeur. Fasciné par Frédéric Ier de Prusse, il en reproduisit le strict modèle avec sa garde personnelle dans sa caserne. L'empereur évita longtemps la présence de sa mère, qu'il accusait d'avoir tué son père, et de vouloir l'assassiner. Mais il partageait avec elle cette crainte et cette haine de la Révolution française. Ayant des positions parfois plus tranchées que la tsarine, Paul mit en action les belles paroles professées jusqu'alors. Participant à la seconde coalition, le tsar osa faire ce que Catherine II avait toujours retardé, à savoir une intervention armée directement contre la France, résultat d'années de dégradation diplomatique entre les deux pays. Mal préparée

¹⁹ Alphonse Beauchamps, *Mémoires secrets et inédits pour servir à l'histoire contemporaine*, Paris, Vernel et Teron, 1825, p. 215.

la campagne fut un désastre pour l'empire russe. Le tsar après divers revers, changea totalement de position et de disposition envers la France. Il se rapprocha alors de Bonaparte, manifestant ainsi son mécontentement face aux pays coalisés et leur manque de soutien.

Dans ce contexte, où les revirements soudains et souvent inattendus pouvaient survenir du jour au lendemain, les émigrés français ne surent pas sur quel pied danser. Un jour comblés de bienfaits et de faveurs, le lendemain disgraciés et condamnés à l'exil, tous les membres de la cour étaient susceptibles de s'attirer les foudres comme les bontés du tsar. Toutefois, comme sa mère, Paul Ier sut être généreux avec ceux qu'il en jugeait dignes, ou qui flattaient son orgueil. Les nobles russes commencèrent réellement sous son règne à manifester leur mécontentement vis-à-vis de ces privilégiés vivant des largesses du prince au détriment des compatriotes. Le parti russophile élevait la voix, et n'aidait guère à stabiliser les intentions du souverain envers ces émigrés. Saint-Pétersbourg devint le centre de conflits d'intérêts, de jalousies qui s'appuyaient fortement sur le caractère instable du souverain. Moscou apparut alors pour beaucoup d'émigrés bannis comme un refuge plus tranquille, plus loin du regard du tsar. Malgré toutes ses incertitudes, Paul Ier n'hésita pas à convier Louis XVIII dans son empire, gardant du recul face à tout soutien à sa cause, mais souhaitant sans doute rappeler aux cours étrangères que la Russie restait protectrice des faibles et des sans patrie, et pouvait être le digne hôte d'un semblant de roi d'une grande puissance révolue.

Grâce et disgrâce

Les premiers temps du règne de Paul Ier, entre 1796 et 1799, furent des temps où les émigrés purent plus aisément profiter de la bienveillance et de la générosité du tsar. Bien que celui-ci conservât l'oukase du 8 février 1793, craignant que les vents de la révolte vinssent souffler dans son empire par l'intermédiaire de Français toujours suspects aux yeux des autorités, et bien que les étrangers restassent les sujets les plus surveillés par la police d'État, beaucoup reçurent les grâces du souverain. Paul Ier invita de nombreux émigrés à le rejoindre à sa cour. Il accorda sa protection à de nombreux royalistes dans le but de rallier à lui les forces conservatrices de l'émigration. Il faut rappeler que l'empereur Paul Ier avait lors de sa jeunesse visité la France. Il s'émerveilla devant Versailles et ses fastes, ses fontaines, ses jardins, ses ornements, où tout était prétexte à dîners, bals et fêtes somptueuses. Il ne pouvait donc tolérer les transformations qui accompagnaient la République, ses destructions et les tribunaux qui devaient remplacer ces festivités. La

princesse de Tarente, qu'il avait connue à Paris, dame d'honneur de Marie-Antoinette, fut ainsi conviée à la cour de Russie, et reçut le titre de dame à Portraits: « Je suis appelée en Russie par l'empereur. L'impératrice me l'a écrit de la manière la plus obligeante, et j'ai consenti dans ma réponse d'y aller »²⁰. De même furent invités en Russie Bertin D'Antully, que le tsar attacha au ministère des affaires étrangères, ou l'abbé de Serdilly, qui l'avait reçu chez lui en Bretagne lors de son séjour en France. Les artistes furent protégés, les courtisans couverts de cadeaux et les officiers grimpèrent en grade.

Mais les grâces étaient précaires. L'empereur faisait et défaisait les carrières d'un seul geste, d'une seule parole. Les émigrés français craignaient ses accès de colère, si bien que chaque entrevue devenait sujet à l'angoisse, comme le nota le comte de Damas après sa promotion au régiment des gardes de l'empereur: « Je remerciai, ne sachant s'il fallait me réjouir ou me plaindre »²¹. De fait l'empereur restait très méfiant envers la présence d'étrangers capables d'engendrer la sédition dans son empire. La chasse aux « jacobins » connut de belles heures. Les frères Masson furent ainsi reconduits à la frontière pour avoir exprimés des opinions trop favorables à Bonaparte. Guillaume Raynaud, fournisseur de la cour, impliqué à tort dans un complot fut exilé en Sibérie. Ces disgrâces pouvaient atteindre tout aussi bien les émigrés que les nobles russes les mieux placés, qui connaissaient alors les égards de la cour et de la famille impériale²². Nul n'était à l'abri des foudres du tsar. Le comte de Choiseul-Gouffier et le marquis de Lambert, comblés de bienfaits par Catherine II, furent condamnés eux aussi à leur tour. Le marquis de Lambert, nommé général major par Catherine dut se retirer sur ses terres près de Nerva pour avoir eu des relations épistolaires avec la femme de l'ambassadeur d'Autriche Coblenztl, ce qui parut suspect aux yeux des autorités. Et voici ce que dit la nièce du comte de Choiseul-Gouffier à propos de la chute de son oncle :

Parmi les étrangers de distinction qui se trouvaient alors à Pétersbourg, le comte de Choiseul-Gouffier, ancien ambassadeur à Constantinople, comblé de bienfaits de l'empereur Paul, dont la générosité ne connaissait point de bornes, reçut tout à coup l'ordre de se retirer en Lithuanie, dans les terres qu'il tenait de la munificence impériale, et de quitter Pétersbourg sous les vingt-quatre heures.²³

²⁰ Lettre de la princesse de Tarente au comte de la Tremoille le 14 mars 1797 à Londres.

²¹ Léonce Pingaud, *op. cit.*, p. 241.

²² « Votre Altesse impériale n'ignore pas, qu'ici malheureusement on encourt quelquefois le châtement sans avoir commis l'offense », Lettre de comte Pahlen au Grand-Duc Alexandre, citée dans Sophie de Choiseul-Gouffier, *Mémoires historiques sur l'empereur Alexandre et la cour de Russie*, Paris, R. Leroux, 1829, p. 16

²³ *Ibid.*, p. 7.

Pour des hommes qui avait déjà tout perdu une fois, leur rang social, leur fortune et leur poste, risquer de reperdre ce qu'ils avaient obtenu depuis grâce au tsar était une cruelle épreuve. La Russie était pour eux une terre d'asile, qui leur avait offert l'opportunité de rebâtir leur carrière, de revivre dignement. Le règne de Paul Ier fut donc perçu négativement par un bon nombre de Français qui subirent sa colère, ou qui eurent peur d'affronter le cauchemar du dénuement une seconde fois. Les mémoires et souvenirs écrits bien souvent après le retour en France de ces émigrés, marquaient ces sombres impressions et ressentiments qu'ils vécurent en Russie durant cette période.

La campagne de 1799

Devant les victoires obtenues par la France en 1798 et la dégradation des relations avec cette république, Paul Ier décida en 1799 de participer activement à la seconde coalition en envoyant ses troupes sur le théâtre européen aux côtés de la Grande-Bretagne et de l'Autriche. Commandées par le très populaire maréchal Souvorov, les armées russes vivaient dans un mythe de force créé de toutes pièces. Le favoritisme alors en vigueur à la cour russe permettait à de nombreux nobles russes d'accéder aux postes d'officiers en dépit de capacités militaires inexistantes. De plus, la seule véritable expérience pour les troupes était celle des parades et des défilés. Rien à voir donc entre ces troupes certes extrêmement disciplinées, mais inexpérimentées, et les troupes françaises, aguerries par les campagnes d'Égypte et d'Italie, et commandées par l'audacieux Bonaparte. Manquant de plus d'équipements et d'appuis de la part des troupes autrichiennes, la campagne fut un terrible désastre pour la Russie. Le projet de Paul Ier qui comptait prouver la force militaire de son empire, et se tailler un rôle dominant dans le concert des nations européennes, échoua. Pour les émigrés français, et particulièrement pour les nombreux officiers engagés sous les drapeaux russes, cette campagne fut pour certains l'occasion tant attendue de défendre et de se battre pour leur monarchie et sa restauration. Toutefois, une partie des émigrés n'y participa que par obéissance aux ordres et soumission au tsar, et non par volonté ou conviction monarchiste. Cette contribution des émigrés à la campagne de 1799 put s'incarner dans l'engagement de l'armée des émigrés sous le commandement du prince de Condé au service de la Russie²⁴. Bien que nous y revenions plus loin, une esquisse peut déjà être dessinée.

En 1797, le prince de Condé à la tête d'une armée composée exclusivement d'émigrés français, et surtout d'officiers (les soldats de ligne ayant eu moins de raisons de

²⁴ Voir le chapitre consacré à l'armée de Condé dans Jean Vidalenc, *op. cit.*, p. 180.

partir), qui était alors au service de l'Autriche fut licencié par celle-ci car cette armée occasionnait trop de frais pour le pays. L'armée avait perdu depuis longtemps son caractère national pour se consacrer à son unique but, la reconquête de la France afin d'y rétablir la monarchie. Paul Ier avait connu le prince de Condé à Chantilly et gardé bon souvenir de cet homme. Il décida donc de lui proposer ainsi qu'à son armée de rejoindre la Russie à la fin de l'année 1797. N'ayant pour eux que le courage des sans-espoir, ces émigrés acceptèrent de partir au loin, dans un pays inconnu, sort qui restait préférable à celui de l'isolement et de la misère. Le prince de Condé exigea cependant de pouvoir garder pour ses hommes leur solde, leur grade et leur liberté de culte. Le tsar accepta, mais imposa le port de l'uniforme russe et le serment de fidélité. L'armée de Condé mit trois mois pour arriver à Doubno en Wolhynie, son lieu de stationnement. Le tsar se méfia rapidement de cette troupe, les heurts se multipliant, tout comme les désertions. Envoyée pour se battre contre la France en 1799, l'armée de Condé participa à peu de combats, Le souverain s'en défit dès son retrait de la seconde coalition. La rupture étant totale avec les pays coalisés, il entama un rapprochement, une période de détente avec la France.

Louis XVIII et la détente

Après le traité du Campo-Formio en octobre 1797, Louis XVIII qui résidait alors en Autriche dut quitter le pays. Encore une fois Paul Ier fit preuve de sa générosité et de son attachement à la cour de France en l'invitant en Russie. Ses intentions réelles restèrent troubles, l'empereur ne reconnut jamais la royauté de Louis XVIII, mais le considéra comme un allié jusqu'en 1799. Recevoir le roi de France en exil pouvait aussi contribuer encore une fois au prestige de l'empire russe, et à marquer la nouvelle supériorité de cette nation. Ce n'était plus à la France, ancienne puissance, qu'appartenait l'honneur de l'arbitrage européen, mais peut-être à la Russie. De plus, le tsar conserva toujours une marge de manœuvre face à Louis XVIII, ne désirant pas s'encombrer d'une présence qui aurait pu s'avérer gênante pour sa diplomatie et ses relations avec les puissances européennes. Le roi émigré et le simulacre de cour qu'il entretenait autour de lui avait rapidement exaspéré les souverains qui l'accueillaient. Cette parodie de Versailles se composait d'hommes prétentieux, bavards et ambitieux, qui croyaient toujours au prestige de leur monarque, à l'estime et aux égards qu'ils pensaient mériter. Cette attitude n'aida pas leur cause en leur attirant les reproches des cours européennes. Paul Ier prit donc le risque de s'entourer de ces nombreux causeurs, mais s'il accueillit Louis XVIII et sa suite, il lui offrit comme résidence un château à Mittau en Lettonie, loin de Saint-Pétersbourg.

Louis XVIII arriva en mars 1798 à Mittau où se forma un embryon de gouvernement dont le conseiller principal était le comte de Saint-Priest, ancien protégé de Catherine II²⁵. Le roi y entretenait une correspondance avec tous ceux qui pouvaient soutenir sa cause. Il rencontra ainsi de nombreux émigrés français présents en Russie qui vinrent lui rendre leur hommage, comme le comte de Langeron, le général Dumouriez qui fut de passage, ou encore le duc d'Orléans dont Paul Ier facilita personnellement le passage afin que celui-ci demandasse son pardon auprès du roi. Le tsar pour entretenir ces apparences de cordialité rendit d'autres services à Louis XVIII, en servant d'intermédiaire lors du mariage de Madame Royale et du duc d'Angoulême par exemple. Paul Ier qui était très attaché au décorum militaire envoya de nombreuses croix au roi, comme la croix de Malte dont il était devenu le Grand-Maître en 1798, et quatre autres pour ses proches, notamment pour son frère le comte d'Artois. En réponse, Louis XVIII envoya la croix de Saint-Lazare aux deux fils de l'empereur par l'intermédiaire du comte émigré de Cossé-Brissac, « souvenir constant d'un ami malheureux »²⁶ déclara l'empereur.

Cette cordialité et entente n'était pourtant que protocolaire. Paul Ier ne perdit jamais de vue que les intérêts de son empire et de sa couronne passaient bien avant la défense d'une monarchie sur le déclin depuis dix années. Soutenir trop clairement Louis XVIII aurait pesé sur les relations diplomatiques avec les nations européennes, notamment la France. Si jusqu'en 1799, Paul Ier ne craignait pas de défier Bonaparte, à partir de 1800 la donne changea. Louis XVIII et sa cour sentirent toujours ces petites vexations qui rappelaient que l'empereur assumait ses devoirs d'hôte, mais ne considérait guère le frère de Louis XVI comme un roi à qui l'on devait des égards importants.

Paul Ier est un despote qui croirait flétrir sa dignité par des procédés et des formes ; il est méchant on ne sait pourquoi ; il en agit avec le roi comme avec un sous-lieutenant d'infanterie...L'empereur a trouvé mauvais que le roi donnât des passeports pour venir à Mittau ; il les a annulés et a défendu qu'aucun Français entrât dans ses États sans une permission signée de sa main, et cet ordre extrêmement gênant a été envoyé à tous les ministres, sur toutes les frontières sans que le roi en ait été seulement informé. Il n'est point question de la subsistance du roi, qui semble abandonné, les lettres sont devenues sèches et fières, mais il faut se taire, car le causeur pourrait aller en Sibérie...²⁷

Ainsi, en arrivant à Mittau, le roi émigré découvrit que son château était en bien piètre état, la toiture laissant goutter la pluie en hiver à l'intérieur, et qu'il était presque totalement dénué de mobilier. Louis XVIII dut donc acheter ce qui manquait, à savoir la

²⁵ Alphonse Beauchamps, *op. cit.*, *passim*.

²⁶ Abbé Jean-François Georgel, *Voyage à Saint-Petersbourg en 1799-1800*, Paris, A ; Eymery, 1818, p. 206.

²⁷ Lettre du sieur Courvoisien, datée du 9 mai 1799, citée dans Léonce Pingaud, *op. cit.*, p. 223.

lingerie, la literie et le petit mobilier (« Sa majesté, ainsi que le duc d'Angoulême, trouvèrent leur appartement meublé ; mais à cela près, le reste était dénué de tout »²⁸). S'ajoutant aux dépenses du voyage, ces frais inattendus pesaient lourd pour un roi sans revenus et dont la caisse se trouvait quasiment vide. De plus, le roi se retrouvait en résidence surveillée. Paul Ier avait effectivement posté une garde au château, qui surveillait les allées et venues, mais aussi la correspondance royale. Le tsar le justifia pour la sécurité de Louis XVIII. Ce dernier obtint tout de même que sa garde personnelle assurât la sécurité interne au château. Un valet de cette cour errante nota dès le départ ces multiples vexations que le tsar infligeait au roi, notamment à propos du comte de Schwalow, envoyé de l'empereur auprès de son maître : « Quelles que fussent les instructions secrètes de ce seigneur russe, son maintien fut peu décent, et plus d'une fois il joua le rôle de l'envoyé d'un bienfaiteur vain et fantasque »²⁹.

La crainte fut le sentiment dominant ressenti par les émigrés français sous le règne de Paul Ier. Si celui-ci pouvait se montrer conciliant et généreux, ses caprices et colères faisaient oublier ces qualités. Ses revirements diplomatiques ne les aidèrent pas plus à comprendre sa logique ou sa stratégie. En effet, comme sa mère, le tsar espéra toujours prendre les mesures profitables à son empire et à son prestige. L'émigration ne fut pas utilisée à des fins concrètes, mais elle alimentait les organes du pouvoirs russe. Paul Ier dut cependant faire face à une contestation de plus en forte au sein de sa noblesse parmi le parti russophile, contre les faveurs dont jouissaient les émigrés. Ceci put également le troubler, et le pousser à conserver cette distance entre l'émigration et le pouvoir. À sa mort en 1801, son successeur hérita des mêmes problèmes de jalousie entre nobles russes et français, mais eut une stratégie différente pour gérer ce conflit.

Alexandre Ier et les affres de la guerre

L'assassinat du tsar Paul Ier le 23 mars 1801 frappa l'empire russe. Comme en France la mort du roi avait permis la naissance de la République, certains craignaient un embrasement du pays, un soulèvement des serfs ou du parti libéral. Il n'en fut rien. La succession du tsar ne fit guère de difficultés, sauf pour Alexandre, qui se retrouvait malgré lui sur le trône. Le jeune Alexandre se retrouva à la tête d'un empire troublé par les divisions et les guerres en Europe, et qui cherchait malgré tout à s'imposer comme puissance. Très vite, le nouveau tsar comprit qu'il lui fallait réunir son peuple autour de lui

²⁸ Alphonse Beauchamps, *op. cit.*, p. 148.

²⁹ *Ibid.*, p. 146.

par le compromis. Ne pas favoriser un parti par rapport à un autre, telle fut sa ligne de conduite. Les émigrés devinrent des sujets comme les autres, comblés ou punis en fonction de leur attitude. La guerre contre Napoléon, et la chute de Moscou furent le paroxysme de cette union. Alexandre plaça son empire sous la protection de Dieu et de la Justice. Napoléon, après avoir fasciné l'empereur devint l'ennemi commun, à tous les Russes, comme aux étrangers vivant en Russie. Menant une politique pondérée mais volontaire, Alexandre contribua à la construction pierre par pierre d'un empire influent tant militairement que diplomatiquement. Bien que les émigrés restassent une source de mécontentements à la cour, ils purent jouir d'une période plus calme et prospère.

Les relations avec la France furent très complexes sous le règne d'Alexandre Ier. Voulant relancer le commerce de la Russie, il tenta un rapprochement avec Bonaparte, qu'il admirait pour avoir su stabiliser le climat social en France, mis fin à des années d'excès, et comme stratège brillant. Il voyait en lui une sorte de modèle qui aurait été bien utile à l'empire russe. À côté, libéraux et conservateurs qui l'entouraient se livraient à une guerre d'influence terrible dans son conseil. Le tsar engagea de nombreuses réformes pour donner plus de pouvoir au sénat et à ses ministres. Ces postes devinrent encore plus attirants qu'ils ne l'étaient déjà. Les émigrés n'étaient pas en reste dans cette course aux honneurs. Et plusieurs, comme le duc de Richelieu, ou le comte de Langeron surent s'illustrer sur des terrains différents. Les guerres contre la France eurent toutefois l'effet d'accentuer le sentiment national et patriotique qui tendait à écarter de la société ces étrangers, Français qui plus était. Mais le temps fut le premier facteur d'intégration pour les émigrés. Certains vivaient désormais depuis dix ans en Russie, et s'étaient installés, avaient pris un travail ou assumaient honorablement une fonction depuis longtemps, prouvant qu'ils pouvaient oublier leurs racines pour contribuer aux changements et au développement du pays.

L'espoir de la Russie

Éduqué par le Vaudois La Harpe, qui prit parti pour la Révolution, Alexandre garda toujours contact avec son ancien maître après son départ. Le jeune tsar fut profondément marqué par l'attrait de sa grand-mère pour la philosophie de Lumières, et par l'enseignement libéral qu'il reçut. Mais Alexandre ne renia pas pour autant la formation que lui donna son père, plus militaire, mais qui lui apprit à ne jamais oublier qu'il se devait à son pays. Aussi son assassinat fut un véritable coup pour tous ses principes. L'amour de la justice lui dictait de retrouver ses meurtriers. Mais connaissant le soulagement que cette perte apporta à son peuple, le nouveau tsar se montra très magnanime et clément envers ces

derniers. Élisabeth Vigée Le Brun arriva à Moscou le jour de l'annonce du décès de Paul Ier, et traduisit l'effervescence que put constater Alexandre dans son empire :

Je trouvais cette ville dans le délire de la joie ; on chantait, on dansait, on s'embrassait dans les rues ; plusieurs personnes de ma connaissance accoururent à ma voiture, elles me serraient les mains en s'écriant : « Quelle délivrance ».³⁰

Dès le début de son règne, Alexandre Ier prouva sa capacités à s'adapter aux attentes de ses sujets, nobles comme paysans. Il fut très vite apprécié pour cette pondération et cette écoute. L'empereur était également un homme pieux, qui croyait en l'intervention de forces divines dans le destin des hommes et des nations. Pour être attentif à toutes les tendances politiques de son empire, le tsar invita à son conseil des ministres libéraux, tels Czartoryski et Spéranski, des conservateurs comme le comte Rostoptchine, ou bien encore des émigrés français ou proches de ceux-ci, le duc de Richelieu et le comte Strogonov par exemple. Jusqu'en 1804, cette politique d'équilibre et d'ordre lui permit d'assouplir les mesures prises contre la France, sa culture et ses émigrés.

La culture française retrouva ainsi pendant un temps ses lettres de noblesse à la cour de Russie. Tant à la capitale qu'à Moscou, le gouvernement relâcha certaines mesures prises auparavant qui limitaient son rayonnement. Alexandre parlait lui-même très bien le français et aimait la culture française, sa littérature, son théâtre, sa musique... Les nobles en profitèrent également pour compléter leurs bibliothèques. Ainsi, les catalogues des bibliothèques des comtes Boutourlines, Rosoumouki ou Golovkine furent imprimés à Paris. Les libraires français de nouveau recherchés refirent des affaires. Alexandre Ier discutait librement avec l'abbé Surugues, ancien principal du collège de Toulouse devenu chapelain à Saint-Louis des Français à Moscou, ou avec l'actrice émigrée Mme Fusil. Il garda des liens amicaux avec Masson, un ancien émigré français qui fut chassé de Russie pour avoir publié un ouvrage trop critique sur le pays. Alexandre Ier importa même des réformes appliquées en France, notamment dans le domaine des finances (créations de tableaux des recettes et des dépenses ou d'une caisse d'amortissements). L'empereur ne cherchait pas la guerre, ni à écarter les émigrés de Russie. Ce début de règne marqué par les festivités et la paix, ne dura que peu de temps. La mort du duc d'Enghien en 1804 eut tôt fait de ranimer les anciennes passions et rancoeurs contre la France, et de placer de nouveau les émigrés dans une position délicate.

³⁰ Élisabeth Vigée Le Brun, *Mémoires d'une portraitiste : 1755-1842*, Paris, Édition Scala, 1989, p. 171.

Empire contre Empire

Avant 1804, les relations reprirent entre la France et la Russie. Alexandre tendit la main à Bonaparte qu'il voyait comme le restaurateur de l'ordre en France. Cependant, les émigrés présents en Russie restaient un frein et un obstacle à une entente, car ces hommes, symbolisaient pour le premier consul les vestiges d'une société du passé et de valeurs désuètes qui ne devaient être plus soutenues. Le tsar ne pouvait pas pour autant abandonner ces hommes, certains étant devenus très proches de son gouvernement ou s'étant parfaitement intégrés à la société russe. Des mesures de compromis furent trouvées, et Bonaparte amnistia assez largement les roturiers et les nobles qui n'avaient pas porté les armes contre la France en 1802. Alors que de nombreux émigrés bénéficiaient d'une situation très honorable en Russie, la nostalgie du pays natal les poussa à profiter du répit et de l'amnistie offerte par Bonaparte pour retourner en France. Beaucoup y restèrent, mais d'autres furent déçus lors de ce retour, trouvant la France bien changée, et de par le peu de compensations que leur pays leur offrait en contrepartie des pertes subies. Les ultras et ceux qui servaient la Russie avec conviction, regardèrent ces compatriotes les quitter. Nombreux étaient ceux qui revenaient, ou qui s'ajoutaient à la liste des exilés, chassés de France par Bonaparte, comme Germaine de Staël ou Pozzo di Borgo. Des émigrés comme Choiseul-Gouffier, Langeron ou Saint-Priest, par les terrains qu'ils avaient acquis, la fortune accumulée et les alliances contractées, savaient d'avance qu'un retour en France n'apporterait que désillusions et désintérêts, et restèrent donc paisiblement dans les terres acquises.

Bien qu'Alexandre ait envoyé comme ambassadeur à Paris le comte Markov, réputé pour son sang-froid et ses talents d'orateur, Napoléon le défia ouvertement, dégradant considérablement les relations entre les deux puissances en 1804. L'exécution du duc d'Enghien rappela trop vivement l'assassinat de son père et la mort de Louis XVI à Alexandre, qui comme les autres souverains européens s'indigna de cette nouvelle offense faite à la monarchie des Bourbons et au principe sacré de la vie de ses membres. La Russie entra dans la troisième coalition en 1805, reproduisant les mêmes erreurs que Paul Ier par une campagne menée à la hâte, sous la pression de généraux sûrs de remporter une victoire facile. Cette relance des hostilités eut pour conséquence pour les Français présents en Russie de revoir le doute et la méfiance se tourner vers leur personne. Le parti russophile s'acharna pour évincer toute influence française à la cour impériale, et écarter les émigrés de l'entourage du prince. Dans les journaux et dans tous les écrits russes, la société

française fut de nouveau dénigrée. Le point culminant des difficultés pour ces expatriés fut atteint en 1806, lorsqu'Alexandre Ier, sous l'impulsion de ses ministres conservateurs promulgua un nouvel oukase qui expulsait les sujets français de Russie. Conscient de la rigueur de cette mesure, le tsar apporta quelques exceptions : les officiers de l'armée royale, les négociants établis dans l'empire depuis plus de quinze ans, les professeurs et les artistes pouvaient rester à condition de prêter un nouveau serment de soumission à l'empereur. En partant pour le front, Alexandre rendit visite à Louis XVIII à Mittau, mais ne tira rien de cette entrevue. Le tsar garda malgré tout intimement confiance en de nombreux émigrés et continua à discuter avec eux, à en inviter en Russie, comme ce fut le cas pour le fils du comte de Ségur.

Napoléon, l'invincible ennemi

En 1805, le tsar ne s'attendait pas à un revers aussi cuisant que celui qu'il subit à Austerlitz. Ayant une nouvelle fois sous-estimé la puissance de l'adversaire, et trop pris confiance en l'union avec les Autrichiens, les armées russes reculèrent face à l'avancée des troupes napoléoniennes. Les émigrés français présents dans les rangs s'étonnèrent parfois d'un si cruel manque de stratégie. Le comte de Langeron, présent à Austerlitz, raconta la bataille, et ne porta pas d'éloges sur ses supérieurs russes. Pour certains, la défaite était encore plus cruelle car ils espéraient que cette campagne les fasse rentrer victorieux en France, portant en triomphe Louis XVIII à Paris. Mais peu partageaient cette haine du régime impérial français. Beaucoup d'émigrés ressentaient une fierté cachée de voir un Français gagner victoire sur victoire. Tirailés entre deux patriotismes, les militaires émigrés dans leur majorité obéissaient aux ordres, sans se réjouir des victoires d'un camp ou de l'autre. La paix de Tilsit en 1807, après les batailles meurtrières d'Eylau ou de Friedland marqua l'isolement d'Alexandre Ier. La Russie avait pris parti pour son tsar et refusait de le voir s'abaisser à discuter avec cet usurpateur. L'admiration d'Alexandre pour Napoléon décontenança le parti russophile qui avait profité de la guerre pour étendre son pouvoir à la cour et au gouvernement. Cette paix, qui n'était que de façade, risquait de mettre au pas la Russie, d'en faire un nouveau satellite de la France. Le tsar sut cependant refuser la main de la sœur de Napoléon, mariage qui aurait confirmé ces craintes. Des émigrés français également furent déçus par l'attitude de l'empereur. Quelques uns en profitèrent pour quitter la Russie, surtout d'anciens officiers de l'armée de Condé. Louis XVIII n'avait plus sa place dans l'empire, il dut quitter sans grands regrets son château de

Mittau, laissant derrière lui de nombreux Français de sa cour, des émigrés qui ne se rallièrent pas pour autant à la cause d'Alexandre Ier.

Les Russes eurent toujours eu pour l'occident de l'amour, de l'attrait, de la jalousie et de la haine. Pendant les trois années de paix, Napoléon tenta de rallier des émigrés français, comme l'amiral de Traversay, ou le comte de Langeron. Mais peu d'émigrés souhaitaient rentrer en France, compte tenu de la hausse de l'émigration en 1807 suite à la publication de la liste de Fontainebleau. En Russie, la France était devenue l'ennemie absolue et Napoléon le sommet de la duperie. Alexandre Ier confia un jour à Savary, envoyé en Russie, qu'« ici il n'y a que vous et moi qui aimions la France »³¹. La guerre relancée en 1812 prouva à l'empereur la ténacité de son peuple. Après la chute de Moscou, les conseils de Koutousov portèrent leurs fruits. Sans ravitaillement, Napoléon dut reculer et subit les terribles effets de l'hiver russe. Amenant ses troupes jusqu'à Paris, Alexandre réussit enfin à prouver la valeur militaire de son pays. Affirmation de puissance et de prestige, le traité de Vienne confirmait le nouveau rang de la Russie en la plaçant à la tête des nations européennes. Napoléon exilé, les émigrés encore présents en Russie en 1815 virent le moment venu rentrer en France. Beaucoup avait attendu la restauration monarchique pour se décider. Certains restèrent tout de même en Russie, s'étant bien intégré, ayant fondé une famille ou acquis des postes bien plus intéressants qu'en France.

Confronté aux ambitions démesurées de Napoléon, Alexandre dut tenir le rôle d'un héros pour son empire. Au bord de l'effondrement, l'ours russe se réveilla pour infliger une lourde défaite aux Français sur ses terres. N'arrêtant son avancée qu'à Paris, les Russes et les Français assistèrent à la fin d'une époque, celle de la Révolution et de son lot d'émigrés et d'exilés. Louis XVIII remis sur le trône de France, les émigrés crurent leur ancienne société réinstallée. Ils ne s'attendaient pas à ce que les mentalités aient tant changé en France, s'habituant à la liberté et à l'égalité. En Russie le climat changea aussi. Le départ des émigrés fut pour les plus conservateurs un véritable soulagement. Ceux qui restaient ne connurent pas pour autant de grandes difficultés, le temps des haines était passé. En 1815, la Russie avait prouvé son hospitalité envers ceux que la Révolution avait contraint à partir. Terre d'opportunités, l'empire russe fut sans doute le pays d'accueil où les émigrés reçurent le plus de bienfaits de la part de son souverain. La volonté d'apparaître comme une nation majeure en Europe, avec une cour brillante, poussa les tsars à profiter de la présence de ces étrangers pour lui donner un caractère extra-national. Les émigrés qui assistèrent à ces

³¹ Cité dans Léonce Pingaud, *op. cit.*, p. 285.

changements en Russie, rapportèrent à leur retour une image qui contrastait avec les préjugés de l'époque et qui contribua à faire de la Russie une puissance incontournable et extrêmement riche.

Chapitre 2 – Voyage, motivation et sociabilité

Que ce fut par mer ou par terre, le chemin qui menait à la Russie sembla bien long pour des hommes peu habitués aux longs voyages. Ce périple parut d'autant plus pénible que les nobles circulaient avant la Révolution en fiacre, s'arrêtant régulièrement chez des connaissances ou dans des auberges de qualité, parcourant l'Europe de l'ouest où les routes étaient bien souvent entretenues. Il n'en fut pas de même pour leur trajet vers l'empire des tsars. Partis à la hâte, les émigrés voyageaient avec le peu d'affaires et d'argent qu'ils avaient pu emporter, pressés par la peur d'une arrestation ou d'une dénonciation. Le passage des frontières se faisait dorénavant sentir, entre les contrôles des douanes, et la fouille de leurs bagages. Les récits qui nous sont parvenus sur ces voyages, leurs conditions et leurs causes, furent écrits par des hommes lettrés, issus de l'aristocratie, de la grande bourgeoisie ou du clergé émigré. Ces écrits ne nous apprennent pas comment les centaines de paysans, artisans et simples roturiers qui partirent en Russie éprouvèrent les conditions de route. Nous devons nous contenter de l'expérience d'hommes qui dormaient auparavant sur des lits bien faits, profitant de leurs relations pour se reposer, qui durent lors de leur départ se faire aux auberges délabrées, aux couchettes de paille et aux routes embourbées. Les raisons ou motivations qui poussèrent les émigrés en Russie sont sujet aux mêmes limites que les connaissances des voyages de cette émigration vers l'empire russe. Pour ceux qui nous laissèrent des récits, ces causes purent être multiples, que ce fût la connaissance de nobles russes, de Français déjà installés dans le pays ou tout simplement la volonté de s'éloigner au maximum des troubles de la Révolution. Nous pouvons supposer que ces raisons purent être valables également pour le petit peuple, sauf probablement le fait d'avoir des connaissances nobles dans cet empire.

Aucun émigré n'avait prévu ce départ soudain et ne savait combien de temps durerait son séjour. Nombreux furent ceux qui pensaient partir pour quelques semaines, en attendant que la monarchie retrouve ses droits en France. Des prévoyants partirent tout de même en tenant compte de ces incertitudes et tentèrent de ne laisser que le superflu derrière eux. Émigrer en Russie sembla inutile pour ces hommes dans un premier temps, mais face à la durée de la Révolution, puis à sa radicalisation avec l'abolition de la monarchie, ils comprirent que l'éloignement restait la meilleure voie de salut. Rassemblant leur courage, des centaines d'émigrés choisirent la Russie comme destination, et

affrontèrent les dures contraintes du voyage, condition indispensable pour atteindre leur but.

Les causes du départ

Entre ceux qui fuyaient la révolution par crainte pour leur vie et ceux qui partaient volontairement, par conviction monarchiste ou refus du nouveau régime, les raisons du départ semblaient très divergentes. A ceci, s'ajoutaient les militaires qui comptaient faire carrière à l'étranger, ou que le service dans les armées révolutionnaires n'enchantait pas. Si les causes du départ initial pouvaient être différentes, celle du choix de la Russie comme terre d'asile purent l'être tout autant. Rien ne rapprochait un noble émigrant à Saint-Pétersbourg sur invitation du tsar, d'un paysan en quête d'un toit et d'un travail loin de l'agitation, si ce n'était leur destination. Pour bon nombre, la crainte des armées françaises, tant révolutionnaires que napoléoniennes, la défiance des populations allemandes, autrichiennes ou anglaises, le peu de travail et d'opportunités offertes dans ces pays frontaliers, incitèrent les émigrés à tourner leurs regards vers l'empire russe. Cette vaste nation semblait propice au repos, loin des champs de bataille, ou bien idéale pour retrouver une activité, tant ses immenses terres n'attendaient que la venue de populations pour connaître un essor soudain. Les bords de la Volga n'avaient-ils pas été colonisé avec succès par des milliers d'Allemands ?

Poussés vers l'inconnu, par l'appel de son souverain et de son calme, les émigrés qui partirent vers la Russie espéraient n'y séjourner que le temps nécessaire à la monarchie pour rétablir son autorité, ou pour le retour à l'ordre. Les militaires qui s'engageaient à servir un nouveau pays pour une période indéterminée, les roturiers qui espéraient y trouver du travail, et les nobles qui projetaient un séjour oisif n'avaient pas les mêmes attentes sur leur accueil en Russie, ni les mêmes craintes au départ de leur voyage. Ceux qui choisirent la Russie en 1789 pouvaient avoir plus d'appréhensions et d'illusions que ceux qui la rejoignirent en 1795, ayant eu vent des faveurs dont jouissaient certains émigrés, et étant lucides quant à de de l'incertitude de leur retour en France, la République ayant été proclamée et avec elle des mesures strictes contre l'Émigration.

La peur de la Révolution et de ses abus

La grande majorité des émigrés avait fui la France par peur des abus commis au nom de la Révolution et de ses idéaux. Les nobles se voyaient déjà tous coupés en deux place de Grève et les paysans ayant participé à des révoltes, ou se trouvant près des champs

de bataille comme dans l'est ou le nord, craignaient également pour leur vie et le sort de leur famille. La peur de l'accusateur public ou du son du canon furent les principales causes de l'émigration. La Révolution causa un véritable sentiment d'insécurité et d'injustice qui poussa des milliers de sujets à aller chercher ailleurs la paix et l'ordre qu'ils ne trouvaient plus en France. Les décrets promus par l'Assemblée n'allant que rarement dans la voie de la tolérance envers l'émigration et la noblesse française, la tentation du départ devint toujours plus pressante. Dès 1789 des vagues de départs entraînaient des hommes vers l'étranger et des destins inconnus. Rares furent les émigrés qui s'assuraient des rentes, ou qui partaient avec une fortune suffisante pour survivre longtemps.

Pour les hommes, comme pour les femmes, des accusations ou des positions idéologiques contraignaient parfois à chercher ailleurs la société de classes perdue. Elisabeth Vigée Le Brun fit l'expérience des ravages de rumeurs. Proche du cercle intime de la reine Marie-Antoinette, de nombreuses histoires circulaient à propos de ses relations amoureuses à la cour. À la Révolution, sa complicité avec la reine lui valut des inquiétudes qui ne tardèrent pas à la menacer. Déguisée en homme, elle quitta la France en octobre 1789 par la petite porte en direction de l'Italie. Ses voyages et ses haltes jouirent de sa réputation d'artiste. Invitée à toutes les cours, elle n'eut pas à se tourmenter pour ses conditions de vie. Elle profita en profita donc pour séjourner dans diverses nations, et notamment en Russie, où elle connaissait plusieurs nobles. Rayée de la liste des émigrés en 1800, elle rentra en 1802. Mais à l'égal de Mme de Staël, Bonaparte lui était insupportable, et elle repartit donc pour sept années de plus. Germaine de Staël ne dut pas fuir la Révolution, mais Bonaparte qui détestait sa liberté d'esprit la fit bannir sous la Convention, le Directoire, le Consulat et l'Empire. Après la publication de son ouvrage *De l'Allemagne*³², la Suisse ne représenta plus pour elle un havre de paix, et il lui sembla que seuls de lointains pays la protégeraient de la colère de Bonaparte. Elle arriva donc en Russie en 1812, poussée par l'avancée des troupes impériales françaises. Joseph de Maistre connut également l'émigration forcée, poussé hors de sa Savoie natale par les armées révolutionnaires. Sa situation fut toujours particulière, bien que né dans un pays étranger, dans le royaume de Piémont-Sardaigne, sénateur de Chambéry, l'annexion de la Savoie en 1792 fit de lui un sujet français, soumis aux lois de l'émigration. Refusant de retourner à Chambéry par crainte pour sa vie et pour sa famille, il refusa de prêter serment de fidélité à la constitution devant la municipalité et il fut alors inscrits sur les listes des émigrés. Il transita par Aoste, Lausanne, Turin et Venise avant d'arriver à Cagliari, devenue capitale de

³² Les épreuves furent détruites en 1810, puis l'ouvrage publié à Londres en 1813 et à Paris en 1814.

son royaume. Il fut envoyé en Russie en 1803 pour servir son roi, Alexandre Ier étant le dernier soutien du Piémont.

Enfin il ne faut pas oublier le clergé français réfractaire qui n'eut pas d'autre choix que d'émigrer, la vie des prêtres étant menacée s'il était arrêté en France. Un décret avait effectivement forcé tous ceux qui refusaient de jurer de quitter le sol national sous peine d'exécution. L'abbé Georgel fit parti de ce clergé réfractaire, la pensée de devoir prêter serment lui semblait le pire des parjures :

Le caractère sacerdotal était devenu pour la Convention nationale le péché originel. Mais entre un serment criminel et le bannissement, je ne dus pas hésiter: je subis la peine de la déportation.³³

Il se retira en Prusse, à Fribourg, jusqu'en 1799, quand Paul Ier obtint la grande maîtrise de l'Ordre de Malte qu'il accepta effectivement après la chute de Malte devant Bonaparte, étant désireux d'étendre sa sphère d'influence par sa protection de l'Ordre. L'abbé étant lui-même membre de cet ordre, il partit avec une délégation en ambassade pour offrir au tsar la croix de Grand-Maître. D'autres prêtres partirent également en Russie, pour des raisons plus simples. Diffuser la foi catholique dans cet empire orthodoxe, où les croyances païennes excitaient encore les imaginations, réveilla les ardeurs missionnaires de quelques hommes d'église émigrés. D'autres se contentèrent d'y aller pour servir la communauté catholique française, ou obtenir un poste dans un institut d'enseignement religieux, de précepteur dans une famille.

Ceux qui fuyaient la Révolution partirent le plus souvent dans des pays proches de la France. Si certains s'aventuraient jusqu'en Russie, ils furent peu nombreux avant 1800 et l'expansion de l'empire Français. Pour ces émigrés tardifs, les concours de circonstances furent la principale cause du départ vers le pays des tsars. L'éloignement et l'inconnu n'attiraient guère ces hommes tant que le destin ne les forçait pas à ne pas rester proche de France. S'engager dans un si périlleux voyage, sans connaître ce qui les attendait au bout du chemin, ne se fit souvent que « sous la contrainte des baïonnettes », pour reprendre la formule de Mirabeau. Les émigrés qui n'avaient pas choisi de partir espéraient toujours fortement retrouver dans de brefs délais leur demeure. Ils restaient donc près de la frontière, attendant que la situation se calme en France. Ce que firent ceux qui n'étaient pas menacés de mort par divers décrets de l'Assemblée.

³³ Abbé Jean-François Georgel, *op. cit.*, p. 38.

Princes et monarchistes

Il ne faut pas pour autant négliger le nombre d'émigrés, de sang royal, ou monarchistes convaincus qui quittèrent la France de leur plein gré, répondant aux désirs du roi ou à leurs convictions. Cette part réduite de l'émigration représentait la haute noblesse, qui avait toujours vécu selon les principes et l'étiquette de la cour de Versailles, et ne tolérait pas les changements imposés. Dès le lendemain du 14 juillet 1789, les frères de Louis XVI et le prince de Condé, lançant le phénomène de l'émigration, quittèrent la France entourés de leurs proches, et emportant leurs richesses, manifestant ainsi leur rejet de la révolte populaire. Émigrer devint pour ces hommes fiers de leur stature et de leurs privilèges le moyen le plus efficace et sûr de lutter contre la dérive révolutionnaire depuis l'étranger. Ils firent appel à l'aide des souverains européens pour soutenir leur cause, et leur offrir asile le temps de rétablir la couronne dans ses bons droits. Se dispersant dans tous les pays d'Europe pour défendre leur parti, certains se rendirent en Russie, auprès de Catherine II et de ses successeurs, envoyés par les princes émigrés. Tels des ambassadeurs, ils se présentaient comme les représentants du gouvernement en exil. Parmi ces émigrés, où chacun prétendait détenir un pouvoir certain, les intrigues et jalousies se firent très vite ressentir. Le marquis de Bombelles arrivé à Saint-Pétersbourg en 1792, fut envoyé par le baron de Breteuil qui soutenait la cause de Louis XVI, tandis que le comte d'Esterhazy, mandé en 1791 par le comte d'Artois et par l'intermédiaire du prince de Nassau en Russie exigeait l'entrée en guerre aux côtés de l'Autriche. Le prince de Nassau avait déjà obtenu une entrevue avec le roi Gustave III de Suède qui espérait également l'intervention russe. Après la mort de Louis XVI et la guerre ayant éclaté, la solution pacifique était exclue. Le marquis de Bombelles, et le comte d'Esterhazy se cherchèrent querelles, trompant l'autre et lui tendant des pièges pour décrédibiliser sa cause. Jusqu'en 1793, ceux qui défendaient Louis XVI et sa volonté d'apaisement se heurtaient aux représentants des princes, qui au contraire cherchaient à organiser une guerre de libération contre la France révolutionnaire.

Ces émigrés connaissaient également des nobles russes qui les accueillirent, et les présentèrent à la cour impériale. La défense de leur conviction fit qu'ils s'engagèrent parfois sous les drapeaux russes, pour porter la guerre directement en France. Le prince de Condé n'en fut qu'un exemple. Il séjourna trois mois à Saint-Pétersbourg avant de rejoindre ses troupes. Il reçut également des terres en Tauride, des fourrures et le prieuré de Pologne de la part de Paul Ier. Ce fut Alexandre, alors grand-duc qui se chargea de transmettre l'invitation.

L'empereur de Russie veut bien venir au secours de l'armée. Il me fait espérer que, du moment où il se chargera d'elle, depuis le premier général jusqu'au dernier soldat, tous les individus qui la composent, conserveront les mêmes appointements et la solde dont ils jouissent en ce moment.³⁴

La fabuleuse cour de Russie attira nombre de ces grands français, qui aimaient les décors richement ornés, et les usages mondains. Ils y retrouvaient ce respect du prince, sa toute-puissance et la magnificence de l'aristocratie. L'usage du français et l'intérêt que portaient les nobles russes pour leurs homologues français, rendaient ce séjour agréable pour ces émigrés qui n'avaient souvent pas de raisons de s'inquiéter de leurs moyens de subsistance. Leur caisse personnelle et les égards obtenus à la cour des tsars suffisaient amplement pour satisfaire leurs plaisirs. Pour ces hommes et ces femmes, l'émigration n'était qu'une aventure passagère, propice aux voyages. Le retour en France s'avéra beaucoup plus dur pour eux. Leur présence fut moins marquée en Russie qu'en Angleterre ou en Allemagne.

Les carrières militaires internationales

A la fin du XVIIIe siècle, il n'était pas rare pour un noble voulant faire carrière dans le métier des armes, d'entrer au service d'une puissance étrangère afin de faire ses preuves. Lorsque la France n'était pas en guerre, l'expérience s'acquerrait sur d'autres champs de batailles européens. Le prince de Ligne en fut un exemple marquant, mettant son épée sous le commandement de presque toutes les nations européennes. A une époque où le patriotisme valait moins que le prestige personnel, cette pratique était fortement encouragée chez les jeunes officiers pour conforter leur avancement. Les opérations que menaient la Russie contre l'Empire ottoman à partir de 1787 furent l'occasion pour les jeunes nobles français fatigués de la paix européenne de reprendre de l'activité. L'empire russe qui cherchait à se tracer un passage par la mer Noire vers la mer Méditerranée avait des vues sur les régions de Crimée et de Bessarabie. Sous le commandement du favori de l'impératrice Catherine II, le prince Potemkine, les troupes russes éprouvaient de nombreuses difficultés à mener des offensives efficaces, et les opérations traînaient en longueur : « Mais ce n'est qu'en Russie et à un général favori d'une impératrice qu'il peut être permis de sacrifier aussi inutilement et impunément le temps et les hommes »³⁵.

Les Français qui s'étaient mis à son service se retrouvèrent bien souvent confrontés à de terribles engagements. Ils y tissèrent des liens avec des nobles officiers russes, et

³⁴ Prince de Condé, *Mémoires de la maison de Condé*, tome II, Paris, l'éditeur, 1820, p. 121.

³⁵ Roger de Damas, *Mémoires*, Paris, Plon-Nourrit, 1912-1914, p. 87.

prouvèrent leur valeur aux yeux de l'impératrice. Aussi en 1789, lorsque la Révolution éclata, et que les nobles furent inquiétés, ceux qui servaient dans les armées avaient l'avantage de connaître un moyen de quitter leur pays sans perdre leur poste. La Russie accueillait chaleureusement ces officiers émigrés, qui s'étaient illustrés quelques années auparavant sous ses drapeaux. Les contacts furent relancés pour se trouver un protecteur, et pour garder son grade, comme le prouvait cette lettre de Potemkine au duc de Richelieu :

Les marques de distinctions que vous portez, la manière de laquelle vous avez été à l'armée chez nous, vous donnent les droits, Monsieur le duc, de la rejoindre toutes les fois que les circonstances particulières pourront le permettre.³⁶

La guerre russo-turque n'étant toujours pas achevée, le concours de ces hommes se révélait être une véritable chance pour la Russie. Quelques nobles émigrés ne perdaient pas l'espoir que le temps de servir ce pays lointain suffirait au retour du calme et de l'ordre en France. Beaucoup ne s'imaginaient pas devoir un jour servir contre leurs propres compatriotes. Les militaires furent souvent parmi les premiers à partir, les soldats ayant piètre opinion d'eux et les réformes accentuant les troubles avec la promotion d'hommes du Tiers-état. Deux nobles émigrés qui devinrent presque inséparables symbolisaient ce parcours au départ militaire : le duc de Richelieu et le comte de Langeron. Tous deux partirent en Russie en 1790 et retrouvèrent les troupes russes assiégeant Ismaïl. Ils devinrent des protégés du puissant général Souvorov, ce qui accéléra sans doute leur promotion. Faisant preuve de bravoure et d'initiative, Langeron fut nommé colonel et le duc de Richelieu (alors encore duc de Fronsac jusqu'à la mort de son père en 1791) obtint une épée d'or et la croix de Saint-Georges. Le comte Roger de Damas connut un parcours similaire. Il servit de nombreuses années avant la Révolution française en Russie, et revint à Paris en 1789 : « le 29 décembre 1789 j'arrivai à Paris ; destiné malheureusement à être persécuté par le commencement et les suites de la Révolution de France »³⁷. Il trouva une société changée, haineuse, déchirée et une dignité en agonie. Le comte de Damas était un militaire royaliste, respectueux des anciennes valeurs. Le Paris qu'il retrouva lui sembla aussi étranger qu'une ville de Chine, il se sentit comme un étranger dans son propre pays. Ce sentiment fut partagé par les Français éloignés de France avant la Révolution et qui revinrent à ses débuts. N'ayant plus d'espoirs ni d'attentes en France, il repartit le 10 mai 1790, « ne regrettant du nouveau Paris que les vestiges de l'ancien »³⁸. Son unique regret

³⁶ Cité dans Emmanuel de Waresquiel, *Le duc de Richelieu : 1766-1822 : un sentimental en politique*, Paris, Perrin, 1990, p. 66.

³⁷ Roger de Damas, *op. cit.*, p. 121.

³⁸ *Ibid.*, p. 130.

fut de laisser sa famille dans cette tourmente. Tous ces émigrés qui partaient vers l'est rencontrèrent un appui chez le commandant de la place forte de Valenciennes, le comte Valentin d'Esterhazy, qui partit ensuite lui aussi pour la Russie.

D'autres firent également le choix de rejoindre Condé en Russie. Ce fut le cas d'Alexandre de Puymaigre, qui avait été reçu volontaire chez les Condé-dragons avant la révolution. Avec son père, ils suivaient le prince de Condé par fidélité à ce protecteur, quittant la France en 1791. Son père fréquentait aussi le frère de Catherine II, le prince Anhalt. Il rejoignit Condé en 1794, enivré par l'aventure de l'émigration. Avec le temps, sa vision de ce phénomène deviendra plus critique, mais sans doute plus juste:

Je pourrais défendre l'émigration lorsqu'elle fut l'unique moyen de se soustraire à la mort, qu'elle devint alors une nécessité ; mais nul doute que l'émigration spontanée, comme système politique, ne fut une très grande faute, qu'elle ne dépopularisât une belle cause, en semblant l'associer aux prétentions cupides et malveillantes de nos vieux ennemis.³⁹

Bien qu'appartenant à une noblesse progressiste, le comte de Puymaigre restait avant tout royaliste. Il trouva un bon accueil en Russie auprès de prince de Condé. L'État-major y conservait sa dignité malgré les épreuves éprouvées.

Toute cette noblesse d'épée, fortement conservatrice, ou attachée à la personne du roi, trouva en Russie une hospitalité bienveillante. Le concours de ces hommes n'était pas vain pour les tsars et ses armées. Ces émigrés apportaient leurs connaissances stratégiques et leur courage au sein de ses troupes, expérience qui manquait cruellement aux troupes russes. Le service pour une armée étrangère n'étant pas un obstacle à la carrière, beaucoup d'émigrés firent jouer leurs connaissances pour obtenir un grade dans les armées du tsar. Un ensemble de relations leur permit de bien s'intégrer dans des troupes que certains connaissaient déjà pour avoir servi à leurs côtés contre les Turques. Que ce fût pour les officiers, les princes et les grands nobles, et dans une moindre mesure pour les gens simples qui fuyaient la Révolution, les connexions sociales avec des nobles ou des sujets russes furent un facteur important dans la décision de choisir la Russie comme terre d'asile.

Les connexions sociales

Partir en Russie n'était pas toujours un choix anodin. L'éloignement par rapport à la France put être un critère de choix pour les émigrés, un autre pouvait sans doute faire pencher la balance, celui des relations établies dans cet empire. L'émigration tissa

³⁹ Alexandre de Puymaigre, *Souvenirs sur l'émigration, l'Empire et la Restauration*, Paris, Plon, 1884, p. 18.

rapidement un réseau entre les réfugiés et avec la noblesse locale afin de s'entre-aider. Comme un guide de bonnes adresses, les émigrés déjà arrivés en Russie donnaient à ceux qui arrivaient des conseils, et les introduisaient dans des maisons de la noblesse russe pour les placer sous leur protection ou leur obtenir un poste. Des émigrés connaissaient avant même la Révolution des Russes car ces derniers étaient venus en France, ou plus rarement car eux-même avaient déjà fait le déplacement vers l'empire des tsars. Partageant des valeurs et des goûts communs, cette noblesse internationale sentit le besoin de s'appuyer en cas de détresse. Ce sentiment fut d'autant plus fort chez les Russes, ainsi que chez les Allemands notamment, que la culture française était appréciée et répandue en Russie. Les premiers à partir en 1789 vers la Russie partaient donc sur l'invitation d'un de leur ami, voire de la souveraine. Quelle part de l'émigration vers la Russie cela put-il représenter ? Sans doute une majorité, la crainte de l'inconnu retenant les autres dans des pays moins lointains. Puis, les émigrés qui durent s'éloigner d'avantage après les progrès des armées révolutionnaires et napoléoniennes purent faire appel à ce réseau d'émigration implanté en Russie pour les orienter et les loger.

Les mémoires de ces Français faisaient presque toujours mention d'une connaissance sur place. Pour les militaires, ces relations étaient liées au monde de l'armée, pour les artistes à d'anciens clients, pour les princes et grands seigneurs à des amis russes ou de la famille implantée sur place. Pour ceux qui arrivaient plus tard sans connaître personne, un émigré rencontré se chargeait de lui présenter un hôte bienveillant. Il semblait normal que les émigrés qui partageaient les mêmes malheurs et infortunes du sort s'épaulassent. Les jalousies et rivalités compromettait cette aide, notamment entre ceux qui venaient à la cour de Saint-Petersbourg. Pour les émigrés arrivant à Moscou, Riga, ou encore Odessa, la « diaspora » française permettait bien une intégration plus facile. Ce fut le plus vrai à Odessa, où son gouverneur à partir de 1803, le duc de Richelieu, s'entoura de très nombreux émigrés. La communauté française vivant du commerce, de l'administration où dans les troupes stationnées dans ce port y fut effectivement très présente. Ce réseau n'est pas à négliger pour comprendre les motivations qui poussèrent des émigrés jusqu'en Russie. Il fut en sans doute une des principales, si ce n'était pas la première.

Invitation du souverain

Comme nous l'avons vu les grands princes français, les membres de la famille royale, les artistes et les militaires réputés recevaient des invitations directement du souverain russe qui ne manquait pas de constater le prestige et l'utilité que ces hommes

pouvaient apporter à sa nation. L'intérêt et la courtoisie se confondaient dans ces invitations. Catherine II, Paul Ier et Alexandre Ier connaissaient certains de ces invités de marque avant leur émigration en Russie. La correspondance de Catherine II avec le prince de Condé et les frères de Louis XVI en furent la preuve. À la mort de Paul Ier, le prince de Condé écrivit à l'impératrice pour lui témoigner son chagrin, et Alexandre lui manifesta sa peine lors de la mort du duc d'Enghien. Paul garda de nombreux souvenirs de son voyage en France, et fit venir ceux qu'il avait rencontré. Alexandre convia moins de français personnellement, mais il ne manquait pas de rassurer et accueillir les hommes dans le besoin. Ces nobles arrivaient directement à Saint-Pétersbourg et se mêlaient à la vie de cour, comme si seul le cadre avait changé. Ils participaient aux repas et fêtes organisés par la noblesse russe où le succès se notait à la multitude des convives. Menant une vie de luxe et de plaisirs, ces émigrés avaient le confort de l'appui du prince qui pouvait tout, et qui offrait toujours beaucoup. Ces Français rencontrèrent directement les souverains russes, leur rendant hommage et les remerciant de leurs bienfaits. Ils furent les témoins privilégiés des intrigues de cour qui purent se nouer, de la vie intime de la famille impériale, et des jalousies qui agitaient la noblesse russe, les émigrés entraînaient en concurrence avec leurs intérêts.

La position de la famille royale invitée en Russie fut encore plus délicate car servant de pion sur l'échiquier politique des tsars. L'invitation cachait de multiples projets que les princes français comprirent, mais ne purent connaître. Tout n'était que prétexte à servir le prestige de la Russie. La compassion avec le sort d'une famille royale, lointains membres de cette « famille » monarchique européenne put sembler bien secondaire. Tous les émigrés restaient soumis aux intérêts de la nation. Leur grâce dépendait de leur attitude et de leur tranquillité. L'extravagance restait toujours punie. L'oisiveté des courtisans ne les rendait pas indispensables auprès des souverains. Ils tenaient en quelque sorte le rôle de faire-valoir du faste de la cour russe, et l'entretenaient. En revanche, tous ne languissaient pas dans l'inactivité, certains émigrés profitaient de leur séjour pour redorer leur blason ou reconstruire leur fortune. Les artistes invités se devaient de jouer ou peindre en présence de la noblesse russe. Élisabeth Vigée Le Brun honora plusieurs commandes, notamment les portraits des enfants de Paul Ier. Catherine II la logea près du palais impérial, pour pouvoir profiter de ses talents à tout moment. Son art fut toutefois assez peu goûté par la tsarine. D'autres obtenaient des postes importants dans l'administration du pays, comme l'amiral de Traversay qui devint ministre de la marine russe de 1811 à 1815. Une invitation auprès du

souverain russe était donc toujours un gage d'honneur, mais pas forcément de reconnaissance.

Les amitiés russes

Connaître un noble ou un seigneur russe avant son départ évitait bien des soucis et tracas aux Français qui se déplaçaient vers la Russie. Savoir qu'un gîte, qu'un soutien, voire qu'un emploi les attendaient sur place réduisaient considérablement l'appréhension du voyage. Seule la noblesse internationale, celle qui avait suivi les traces du Grand Tour, ou qui fréquentait les milieux d'échanges, comme ceux de la diplomatie, de l'art ou du commerce, pouvait avoir de tels contacts. À une époque où la société était encore très immobile, et sortait peu de ses frontières, nouer des amitiés avec des sujets d'un si lointain pays restait peu commun. Élisabeth Vigée Le Brun illustre cette familiarité avec la noblesse mécène et appréciant la peinture. Sa renommée était d'ailleurs surtout due à son sexe car peu de femmes avaient le privilège de pouvoir se lancer dans une carrière artistique. Les milieux militaires, comme nous l'avons vu, ont également pu servir de relais entre la noblesse d'épée de France et de Russie. Enfin, les anciens agents diplomatiques, ou représentants de la monarchie française forgèrent des contacts lors de leurs missions. Ce fut le cas pour l'ambassadeur grenoblois, le comte de Saint-Priest⁴⁰, qui passa une partie de son émigration en Russie et qui plaça ses fils près d'Alexandre et du duc de Richelieu, mais également pour le prince de Nassau, qui invita Traversay à venir servir Catherine II. Les exemples restent cependant peu nombreux, et ne se trouvent que chez une certaine élite. Le menu peuple ne pouvait pas avoir cette chance. Les rares qui purent y partir avant la Révolution furent des marchands ou artisans et négociants de tout ordre. Et ceux qui partirent en Russie y restèrent bien souvent pour établir une tête de pont à leur activité. Quelques ecclésiastiques avaient eu aussi cette opportunité. L'abbé Georgel rencontra le comte Strogonov lorsque celui-ci vint à Paris en tant que président de l'académie impériale des arts sous Paul Ier. Il fit bon accueil à l'abbé lors de son émigration, l'introduisant dans les salons de la capitale.

Le monde des diplomates fut sans doute celui où les connexions étaient les plus dynamiques. Vivant dans des quartiers appropriés, ils représentaient leur pays par leur personne, mais aussi par leur assise urbanistique. Des petits centres français se formèrent ainsi autour des ambassades et consulats. Le rôle de ces quartiers ne fut pas négligeable

⁴⁰ François-Emmanuel Guignard de Saint-Priest, *Mémoires. La Révolution et l'émigration*, Paris, Calmann-Lévy éd., 1929.

lors de l'émigration. Ils servaient de point de repère dans la capitale russe et surtout à Moscou, permettaient une approche plus douce, en laissant le temps de s'accoutumer aux traditions locales, tout en gardant un lien avec son ancienne culture. De plus, les ambassadeurs étaient des hôtes de marque lors des soirées, et étaient donc fréquemment invités aux fêtes de la noblesse russe. Le prince de Nassau, représentant les princes émigrés à Saint-Petersbourg, bâtit sa carrière grâce à l'appui d'aristocrates russes influents auprès de la tsarine Catherine II. Jouissant de nombreux appuis, sa présence à la cour fut amplement tolérée après la Révolution française. Roger de Damas trouva également chez l'ambassadeur autrichien Cobenzl⁴¹, amateur de la culture française une excellente réception :

Ce n'est ni par les costumes, ni par les manières, ni par la langue, même par l'accent que je pus me croire dans une assemblée hors de Paris. Les usages, les dehors y étaient si semblables, les femmes généralement si élégantes et si agréables, les hommes si polis, le maître de la maison si prévenant que je fus frappé de voir loin de ma patrie ce qui me l'avait fait supposer préférable à tous les pays de l'Europe.⁴²

La présence des Français de haute souche fut toujours prisée lors des soirées de la noblesse indépendante de la cour en Russie. Le témoignage de Damas, bien qu'emphatique car ce qui est aimé n'apparaissait toujours que plus beau après sa perte, prouvait que les Russes, et les étrangers en Russie, ne se privaient pas, malgré la surveillance du gouvernement, d'héberger et d'inviter ces émigrés français. Leur discussion y était fort appréciée tant les seigneurs russes aimaient le théâtre, la mode ou la cuisine française. Un colonel russe parlant français étonna l'abbé Georgel en lui offrant une bouteille de vin français pour sa première nuit dans la capitale des tsars. Le comte de Cobenzl, malgré ses obligations envers la couronne autrichienne offrit son aide à de nombreux émigrés. Cette attitude fut sans doute généreuse et intéressée, cherchant à placer certains de ces hommes au service de sa nation. Ses rapports avec son cousin français, le comte Valentin d'Esterhazy, furent probablement marqués par cette ambition. Le comte d'Esterhazy lutta effectivement sans relâche pour la cause des princes et l'entrée en guerre de la Russie aux côtés de l'Autriche. Ce même comte fut mandé par le prince de Nassau auprès du comte d'Artois pour s'entourer d'alliés. Enfin les émigrés n'hésitaient pas à recommander eux-mêmes d'autres infortunés afin de leur trouver une occupation ou bien des entrées à la cour et dans les milieux nobles de la Russie.

⁴¹ « Comme les gens gros ont peur de passer pour lourds, le comte de Cobenzl s'est fait léger : il est actif, obligeant, facile, conciliateur et bon, mais ne se donne pas le temps de réfléchir » : description de l'ambassadeur dans Charles Joseph de Ligne, *Mémoires du Prince de Ligne*, Paris, A. Bohné, 1860, p. 135.

⁴² Roger de Damas, *op. cit.*, p. 94.

Les réseaux de l'émigration

Au fur et à mesure que les émigrés français s'intégraient à la société russe, ils multipliaient les contacts, les réseaux et leur sphère d'influence. En obtenant des postes clefs, des ministères ou des grades élevés, ils devinrent plus à même d'aider leurs compatriotes qui arrivèrent au fil du temps. À Moscou, à Saint-Pétersbourg comme à Odessa, les émigrés eurent connaissance du soutien que leurs prédécesseurs pouvaient leur fournir. Dans la capitale, les intrigues de cour rendirent plus complexes et difficiles les relations entre anciens émigrés et nouveaux arrivants, tant chacun tenait solidement à ses positions et à ses acquis et craignait toute nouvelle concurrence. Dans les autres villes de l'empire il n'en fut pas de même. Le duc de Richelieu à Odessa en tant que gouverneur put prendre sous sa protection à son service de nombreux Français qui fuyaient l'empire de Napoléon. À Moscou les solidarités économiques et religieuses furent très souvent mises à contribution. Partageant les mêmes valeurs, la même religion et les mêmes malheurs, bien des émigrés se trouvèrent plus enclins à épauler leurs amis comme de véritables inconnus.

Le comte de Langeron fut un des émigrés les plus actifs dans ce cercle de relations entre expatriés. Il indiqua la route à suivre à Joseph de Maistre et l'accueillit lorsqu'il arriva en Russie, il rencontra l'abbé Georgel à Grodno où il se trouvait avec le marquis d'Autichamp qui lui rendit visite: « Comme j'avais l'honneur d'être connu de ces deux généraux français, je fus les voir »⁴³. De même, Joseph de Maistre fit jouer ses relations pour sa famille. L'éloignement de celle-ci lui pesait, et ses membres lui écrivirent pour pouvoir entrer en Russie. Grâce à ses amis dans l'armée, Joseph de Maistre obtint des grades et des passeports pour son frère Xavier et son fils Rodolphe. Xavier de Maistre fit une carrière honorable en tant que colonel, aventure qui enrichit son imaginaire et qu'il mit à profit pour ses nouvelles. Rodolphe prouva également la valeur et l'intégrité des émigrés sous les drapeaux. Dans un empire où le favoritisme était très présent, les émigrés ne tardèrent pas à rentrer dans ce jeu, s'appuyant sur leurs amitiés et appuis pour aider des compatriotes. L'entrée en Russie n'était pas ouverte à tous : sans passeport ni invitation, aucun espoir n'était permis. Connaître quelqu'un qui puisse vous introduire sur place restait donc un véritable atout. Pour autant, le trajet ne restait pas une partie de plaisir. Malgré l'obtention de papiers et la connaissance d'adresses une fois arrivé, le parcours n'était pas encore terminé. Les émigrés, qui communiquaient beaucoup entre eux, et qui lisaient les

⁴³ Abbé Jean-François Georgel, *op. cit.*, p. 145.

quelques mémoires publiés à cette époque, savaient souvent ce qui les attendait, et ces perspectives n'étaient guère réjouissantes.

Le voyage et ses conditions

La plupart des mémoires et des souvenirs publiés par les émigrés français partis en Russie relataient les péripéties et les conditions du voyage pour s'y rendre. Il les marqua surtout par sa longueur et sa dureté⁴⁴. Les relations commerciales entre la France et la Russie ayant longtemps été interrompues, peu de navires croisaient entre les deux puissances. Les trajets se firent donc bien plus souvent par voie terrestre, à travers l'Europe. Traversant la Prusse, l'Autriche, parfois l'Italie, ces voyageurs de fortune expérimentèrent l'hospitalité des populations locales, le confort précaire des auberges, et le passage par des routes dans des états dégradés. Peu habitués à des trajets si lointains, et dans de telles conditions, les émigrés mirent d'autant plus d'entrain à s'en plaindre dans leurs écrits. Eux qui étaient habitués aux lits de plume et de soie, aux auberges de qualité et aux fiacres confortables, se virent poussés sur les routes dans la première carriole venue, s'arrêtant là où ils le pouvaient, trouvant bien souvent de simple lits de paille (quand il y avait des lits), et des repas frugaux. Il fut probable que les roturiers ressentirent aussi durement leur voyage, mais s'en accommodèrent mieux. Mais pour les nobles, cela sembla être un vrai calvaire.

Ce long trajet incita les émigrés à s'intéresser aux paysages qui les environnaient. Passant d'un pays à un autre, les décors, les habits et les couleurs changeaient. Étant de plus convaincus de partir dans un empire qui les dépayserait, les émigrés furent encore plus sensibles à ces changements. Les habitudes d'écriture s'adaptèrent à ces évolutions de perception. L'émigration participa au mouvement de regain d'intérêt pour la nature. Le passage des frontières, l'étendue des terres traversées marquèrent l'imagination des émigrés. Cette expérience leur fit sentir plus fortement la réalité de ces démarcations. De plus, le contact avec les populations locales qui étaient auparavant très peu recherché, devint alors incontournable. Les émigrés découvrirent de nouvelles cultures, des mœurs différentes. Ils s'appliquèrent à relater toutes ces découvertes dans leurs mémoires, pour mieux faire sentir la particularité de l'aventure qu'ils vécurent, l'originalité de leurs expériences⁴⁵. Ceci fut d'autant plus vrai pour ceux qui partirent en Russie, car la longueur

⁴⁴ Le marquis de Bombelles et l'abbé Georgel furent ceux qui s'en plainrent le plus.

⁴⁵ Les descriptions de Germaine de Staël furent les plus illustrantes de ce propos.

du trajet et la multiplicité de gens rencontrés incitaient à de telles occupations, à ces études « anthropologiques ».

Le voyage et ses risques

Avant même de partir, les émigrés qui désiraient se rendre en Russie étaient conscients de la difficulté du voyage qui les attendait, comme en témoigna le marquis de Bombelles : « Je vais cheminer dans une route incertaine et je m'embarque sur une mer bien orageuse »⁴⁶. Pouvant durer trois mois, le voyage était souvent plus long à cause du temps trop rude, comme la neige ou la boue, et les accidents de parcours :

Une des roues de derrière se brisa. La voiture se renversa de mon côté ; M. Le Bailli de Pfürdt tombe sur moi , son poids n'était pas léger ; la chute pouvait être funeste si ma tête avait touché la glace qui était levée.⁴⁷

En plus du climat accablant et des routes mal entretenues, les émigrés devaient tenir compte des risques liés au brigandage et des soucis d'hébergement le soir pour soi et ceux qui les accompagnaient parfois. Trouver un logis n'était pas une mince affaire, surtout lorsque ces hommes n'étaient pas munis de guide, ou sortaient des sentiers battus. En plus de tout cela, le voyage avait un coût non négligeable car il fallait payer le cocher, les guides, les auberges, les chevaux, les passages à la douane et les frais imprévus comme la réparation de son fiacre. Toutes ces difficultés eurent raison de bien des volontés, ce qui explique en partie la relative faiblesse de l'émigration en Russie comparée à d'autres pays européens. Ce fut une cause supplémentaire à la faible découverte de l'intérieur de l'empire russe. Ceux qui avaient éprouvés ces contraintes et étaient arrivés, n'avaient guère envie de revivre à nouveau tout cela. Les réticences furent donc nombreuses à risquer une telle aventure entre un climat détestable, quatre mille kilomètres à parcourir et des populations jugées aux mœurs peu civilisées. Le marquis de Bombelles eut toutefois plus de chance que ses homologues en ne mettant que trois semaines pour arriver à Saint-Pétersbourg. Bien des nobles profitèrent du temps qu'il leur restait avant leur départ pour faire du tourisme, comme le comte de Rochechouart en Italie ou Élisabeth Vigée Le Brun en Suisse. Mme de Staël pour sa part, sous la pression des troupes napoléoniennes, dut prendre le risque d'un détour par la Turquie, risquant la prison si elle était arrêtée en Europe. Le passage par Vienne resta longtemps une étape nécessaire du voyage afin d'attendre, notamment chez la princesse Lubomirska qui hébergea de nombreux Français

⁴⁶ Marquis de Bombelles, *Journal*, Tome III ; 1789-192, Genève, Droz, 1993, p. 161.

⁴⁷ Abbé Jean-François Georgel, *op. cit.*, p. 109.

expatriés, que les passeports leurs fussent transmis par l'intermédiaire de l'ambassadeur russe. Cette résidence fut une véritable « maison qui a été l'asile des émigrés français persécutés »⁴⁸ selon de Staël.

L'abbé Georgel fut sans doute celui qui laissa le plus d'indications sur son voyage, et d'informations utiles pour tous ceux qui voudraient suivre ses pas. Il voulut laisser un récit vérifiable. Après être parti de Fribourg le 25 septembre 1799, il traversa la forêt Noire, la Souabe, la Bavière, l'Autriche, la Lithuanie, la Courlande et l'Ingrie. Ce chemin fut le plus fréquenté par ceux qui avaient pour destination la capitale russe. L'abbé voulut donc partager son vécu et ses conseils, en plus de vouloir occuper son temps, pour éviter à ceux qui le suivraient les mêmes difficultés, le notant dans ses pages:

J'ai fait à soixante-dix ans un voyage de seize cents lieues : écrire ce que j'ai vu et ce qui s'est passé de plus remarquable dans les contrées que j'ai parcourues, a été l'occupation de mes loisirs. Quand la solitude est devenue une affaire de goût et de calcul, il faut, pour en charmer les heures, avoir un atelier permanent où l'on puisse élaborer, pour ainsi dire, ses pensées, ses connoissances acquises, ses observations, afin d'en prolonger l'existence et de les transmettre à ceux à qui elles peuvent être utiles.⁴⁹

Ses notices sur son voyage complètent parfaitement les témoignages des autres émigrés, donnant une vision du trajet parcouru par les nobles français, et sans doute par les gens du peuple, car peu de routes connues et sûres menaient en Russie. Tous firent mention de routes qui à partir de la Pologne devenaient exécrables. Souvent constituées de rondins de bois, elles causaient des cahots insupportables pour le confort des émigrés nobles. Ces secousses entraînent de nombreux accidents, entre des voitures renversées, ou des roues qui cassaient. Le temps nécessaire aux réparations s'avérait plus long en fonction de l'éloignement du premier village alentour. Des bornes sur le bord des routes indiquaient non seulement les distances entre chaque ville mais également quelle localité était en charge de l'entretien de la route. L'hiver, la boue et la neige rendant encore plus impraticables ces voies, les voyageurs devaient alors prendre leur mal en patience. Une fois embourbés, ils devaient demander l'assistance des populations locales, malgré la barrière de la langue et la nécessité de devoir les payer pour leur aide. Les nobles montrèrent une véritable hostilité à de telles pratiques, tout habitués qu'ils étaient à ce que le peuple français leur porte assistance gratuitement, à défaut de spontanément, tous les droits étant de leur côté. En pays étranger, il leur fallut se plier à ces conditions, sous peine de rester bloqué loin de tout. Pour mieux affronter ces routes, les émigrés durent parfois

⁴⁸ Germaine de Staël, *Dix années d'exil*, Paris, Librairie Plon, 1904, p. 268.

⁴⁹ Abbé Jean-François Georgel, *op. cit.*, p. 33.

abandonner leur voiture pour adopter le traîneau ou la roulotte russe, mieux adaptés. Ils purent également trouver, quand elles étaient praticables, des voies de circulation fluviale bien plus pratiques.

Les haltes n'offraient guère de répit pour les nobles émigrés qui supportèrent peu les auberges étrangères. Malgré l'hospitalité russe tant vantée (« Ce caractère hospitalier existe aussi dans l'intérieur de la Russie, où la civilisation moderne n'a point encore pénétré »⁵⁰), ils ne dormaient que peu chez l'habitant, étant peu habitués aux conditions de vie du peuple, et ne voulant certainement pas s'abaisser à devoir leur repos à des personnes de conditions plus modestes. Ces auberges manquaient souvent de lit, et faisaient payer cher le changement de chevaux. En effet, les maîtres d'établissement gardaient toujours au moins un cheval pour le gouvernement. Dès que la cour se déplaçait ou que des courriers étaient envoyés, ils accaparaient tous les chevaux qui venaient donc vite à manquer. Au poste, l'aubergiste pouvait donc très bien faire chanter son client en prétendant ne plus avoir de chevaux. La nourriture de qualité variée, qui contenta sûrement les voyageurs modestes, était également peu au goût de la noblesse. Malgré la perte de leurs possessions en France et de leur fortune, bien des nobles ne voulaient pas changer de mode et de train de vie. Croyant toujours à l'illusion d'une vie facile, ils attendaient de pouvoir revivre le luxe des temps passés. Les habitudes étaient dures à perdre. Des émigrés préféraient alors faire le trajet le plus rapidement possible en ne s'arrêtant que rarement. Elisabeth Vigée Le Brun fut parmi cette catégorie qui ne put se résoudre à s'adapter à ces nouvelles conditions de voyage :

Depuis Riga les chemins avaient été ce qu'on peut imaginer de plus effroyable ; des grosses pierres posées les unes sur les autres nous donnaient à chaque pas des secousses d'autant plus violentes que ma voiture était une des plus rudes du monde, et les auberges étant trop mauvaises sur cette route pour qu'il fut possible de s'y arrêter...⁵¹

Ces impressions de voyage bien négatives révèlent la dureté du trajet, dureté qui dut être pour tous incontestable. Mais les auberges n'étaient sans doute pas aussi misérables que les nobles voulaient le faire croire, et les populations locales pas forcément si avares et hostiles qu'ils le prétendaient. Ces jugements étaient liés à des pratiques du voyage qui différaient pour les nobles entre l'ancien tourisme paisible et l'émigration hâtive. Un inconfort inhabituel avait tôt fait de les incommoder. Il en fut sans doute autrement pour les voyageurs humbles qui avaient pris l'habitude lors de leurs déplacements antérieurs de se

⁵⁰ Elisabeth Vigée Le Brun, *op. cit.*, p. 142.

⁵¹ *Ibid.*, p. 137.

contenter du moins cher, donc du plus simple. Pour autant, le trajet jusqu'en Russie ne s'assimilait pas à une partie de plaisir. De multiples difficultés pouvaient exaspérer n'importe quel voyageur. Le climat rude, les routes abîmées et les auberges de fortune pouvaient avoir raisons des moins téméraires.

Les premières impressions à l'arrivée

Une fois le trajet et ses périples enfin achevés, les émigrés pouvaient contempler le but atteint. Leur arrivée passait rarement inaperçue car ils devaient signaler leur présence à un corps de garde de la ville pour en obtenir leur « titre de séjour ». Les uns s'installaient dans une auberge de la ville, les autres qui étaient attendus ou invités étaient rejoints par leur hôte. Bien souvent l'hébergement en Russie dépendait du rang social. Les nobles et fortunés partageaient le logement d'un russe ou d'un compatriote en Russie, se faisaient prêter un logement sur place ou en achetaient un. Nombre de ces émigrés trouvèrent par exemple refuge chez Mme Diwow à Saint-Pétersbourg, lui donnant un aspect de « petit Coblençe ». Joseph de Maistre acquit un logement qu'il louait un prix élevé par rapport à ses revenus, alors qu'Élisabeth Vigée Le Brun eut un appartement en face de l'Amirauté, prêté par un noble russe de la cour impériale. Selon les fonctions et les faveurs acquises, les Français qui résidaient depuis longtemps en Russie investirent dans des logements qui permettaient de recevoir du monde, assurant de nouveau le mode de vie et la sociabilité qu'ils entretenaient en France avant la Révolution. Pour les émigrés moins aisés, le meilleur moyen de logement et le moins cher restait de séjourner dans une auberge. La qualité des établissements russes ne leur inspirait guère confiance, raison pour laquelle ils cherchaient sur place des établissements français, ou du moins allemands ou anglais. Le problème de la nourriture ne se fit ressentir que pendant le voyage. Alors que durant le trajet, les voyageurs devaient se contenter de ce qui leur était proposé, une fois arrivés en Russie, l'approvisionnement et la diversité des mets ne manquaient pas. Bien qu'ils notassent que la cuisine russe était plus propice à l'exotisme qu'à la dégustation⁵², les Français ne firent pas la fine bouche. Le poisson et le chou représentaient la base de l'alimentation, mais la Russie importait et développait alors d'autres ressources. Le thé, le café, le sucre ou le cacao bénéficiaient là aussi d'un grand engouement. À la table de la noblesse russe, l'abondance extravagante dérangeait même parfois ces émigrés. Les vins français y étaient également courants.

⁵² « Ce n'est pas exagérer que de dire que les Russes font un Dieu de leur ventre » dans Marquis de Bombelles, *op. cit.*, p. 306.

Pour les émigrés arrivés dans la capitale, une première visite de la ville s'imposait avant de faire sa cour au tsar. La capitale suscita toutefois moins de dépaysement que Moscou dans leurs écrits. Flâner ainsi restait encore une pratique de la noblesse cultivée, bercée de références antiques, attirée par l'architecture et l'originalité de cette ville russe : « En tout, Saint-Pétersbourg me transportait en ces temps d'Agamemnon, tant par le grandiose de ses monuments, que par le costume du peuple, qui rappelle celui de l'âge antique »⁵³. Le marquis de Bombelles, comme tant d'autres fut surpris par cette cité construite sur des marais par la volonté d'un seul homme. Personne ne fut insensible aux couchers de soleil sur la Néva. De Maistre alla voir la statue de Falconet, qu'il préféra à celle de Marc-Aurèle à Rome, preuve que les références classiques ne manquaient pas à ces hommes de lettres. Par ces visites, les mémoires des émigrés bâtirent le visage de Saint-Pétersbourg comme capitale politique, soumise et tournée vers son prince, à la différence de Moscou la capitale religieuse, avec ses trois mille dômes, indépendante de la cour et ayant une histoire détachée du rêve européen des souverains :

Enfin j'arrivais dans cette ancienne et immense capitale de la Russie. Je crus entrer dans Isaphan, dont j'avais vu quelques dessins, tant l'aspect de Moscou diffère de tout ce qui existe en Europe.⁵⁴

Ces souvenirs révélaient également que bien peu avaient une image de ce à quoi pouvait ressembler les villes russes. Tout y était source d'étonnement ou de déception. L'imagination confrontée au réel pouvait autant séduire que repousser. Mme Vigée Le Brun ne prit guère goût aux brumes de la capitale :

Il est malheureux qu'une humidité effroyable vienne le soir désenchanter ce gracieux aspect ; même avant le coucher du soleil, il s'élève sur ce chemin un tel brouillard que l'on se croit entouré d'une épaisse fumée presque noire.⁵⁵

L'abbé Georgel se permit même une petite excursion historique, sachant pertinemment que ses lecteurs ne savaient pas grand-chose sur l'histoire russe. Sa description de Saint-Pétersbourg, à la différence des autres émigrés, était moins imprégnée de son ressenti⁵⁶. Plus neutre, elle contrastait avec les récits de de Maistre ou de Bombelles, qui insistaient beaucoup sur leurs sensations. Ce tournant où les sentiments prirent place dans les écrits et descriptions fut sensible également pour l'émigration en Russie. Afin de

⁵³ Elisabeth Vigée Le Brun, *op. cit.*, p. 137.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 168.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 135.

⁵⁶ Les annexes 3 et 4 sont à mettre en parallèle pour comprendre cette différence dans le style des descriptions écrites à la même époque.

mieux souligner l'inattendu du paysage, l'étonnement vécu, les mémorialistes usèrent de toutes les techniques de l'affect pour faire sentir aux lecteurs cette originalité.

Les premières impressions laissées par les émigrés sur la Russie furent écrites dans la capitale russe par les Français qui avaient le temps de se promener et l'envie d'admirer ce nouveau décor. Pour bien d'autres émigrés, l'envie et le temps manquaient à cette découverte du pays. La nécessité de trouver un travail, un logement et de se nourrir restaient les premières préoccupations. Ces descriptions ne furent donc pas nécessairement automatiques, ou dignes de foi car liées à des souvenirs après le retour en France de leur auteur. Pour les émigrés qui arrivaient à Moscou, le choc était bien plus marqué que pour Saint-Pétersbourg. Son histoire en faisait une vraie ville russe, authentique, à la différence de la capitale qui leur semblait dénaturée, simple imitation du goût européen. La recherche de l'exotique prouvait que certains émigrés enfermés dans leurs préjugés ne voulaient pas voir une Russie européenne qui aurait déçu leur imagination. Ils la voulaient conforme à leurs attentes : primitive et orientale. Se posant en tenants d'une civilisation supérieure, des émigrés français ne manquèrent pas d'attirer sur eux l'hostilité ou le mépris des russes. La perception de ces étrangers en Russie dépendit alors de leur attitude et de leur posture face à ce pays où réalité et imaginaire se rencontraient.

Chapitre 3 – La perception de l'émigré à la cour russe

À travers les brumes des guerres, l'image des émigrés français à la cour des tsars changea souvent de 1789 à 1815. Les guerres, mais aussi les maladroites des courtisans, les humeurs du prince, l'influence du parti russophile et l'invasion du territoire par Napoléon ne furent que quelques causes de ces changements de regard. Étrangers à la cour, dans la société et dans le pays sur une période longue, les infortunés du sort n'avaient pas que suscité la compassion. Leur ambition, leur réussite ou leur arrogance avaient également attisé les convoitises et les jalousies. Si certains émigrés surent reconnaître la bienfaisance de cette patrie d'asile, vouèrent leur force à son service et exprimèrent leur gratitude à son égard, d'autres gardèrent cette distance parfois méprisante d'une élite fière de sa culture, de sa tradition et de sa prédominance passée. La cour de Russie qui savait accueillir ces étrangers dans leur propre pays fut empli également de cette ancienne cour de France, vivant d'illusions et d'espoirs de retour en arrière. Dans ce cadre de pensée, la France gardait pour ces émigrés son ancien prestige international, et ils devenaient les garants d'une culture civilisée, à l'opposé du modèle russe, jugé encore barbare.

Un clivage apparut ainsi rapidement, entre les émigrés qui surent s'adapter aux nouvelles conditions de vie et aux exigences du monde russe comme le duc de Richelieu, l'amiral de Traversay ou les fils du comte de Saint-Priest, et les émigrés qui restaient attachés à des valeurs révolues et qui ne voyaient la Russie que comme un intermède dans leur existence, comme Ferté-Melun ou la princesse de Tarente. Tous attisaient les convoitises quand leur sort profitait des largesses du souverain, mais ceux dont la réputation et l'honnêteté auprès des tsars était irréprochables, ne laissèrent que peu de prise aux envieux. Les mémoires de ces Français évoquent ainsi ce séjour russe comme une nouvelle chance, une période enrichissante de leur vie malgré les difficultés. Pour les nobles conservateurs, l'émigration fut perçue comme éprouvante, et renforça leurs préjugés, ainsi que leurs médisances à l'encontre de la société russe. Le sort des émigrés en Russie pouvait donc se lire à travers cette image qu'ils donnaient aux Russes, mais également par l'image de la Russie qu'il rapportèrent à leur retour. L'expérience russe ne fut pas vécue de la même manière en fonction de la capacité d'ouverture, d'adaptation (notamment à la langue) et d'humilité de ces expatriés. Il ne faut pas oublier que bien des Français restèrent en Russie après la Restauration en France, notamment parmi les hommes

de petites condition. Ces derniers avaient appris tout au long de leur vie que seul l'effort et la ténacité pouvaient être pleinement récompensés.

Entre prestige et dédain

Le peuple russe ne voyait que peu la présence des émigrés, hormis peut-être à Odessa, et ne s'en préoccupait à vrai dire que très peu. Il en était bien autrement à la cour, dans l'administration et dans l'armée russe, où ils se manifestaient souvent. Ces hommes qui profitaient de l'appui de seigneurs, ou du souverain lui-même, entraient en concurrence avec les propres ambitions des nobles russes. Le constat fut flagrant à la cour de Russie où tous les courtisans, vivant des faveurs du prince, se bousculaient pour avoir la première place à ses côtés. Les émigrés les moins progressistes et les plus arrogants y séjournèrent aussi, et montraient bien des prétentions qui exaspérèrent la noblesse russe, surtout sa branche conservatrice qui défendait l'idée d'un empire indépendant des nations européennes et de l'influence de leurs cultures. L'armée fut un terrain moins propice à de telles tensions. Les soldats partageaient les rudes vies de camp, plus propices à l'égalité et au rapprochement. Les officiers et soldats émigrés obéissaient aux ordres, ayant d'autres désirs que celui de s'imposer à la tête des généraux. Le service armé gardait tout son prestige et ses amabilités, loin des intrigues de la cour. Les témoignages du comte de Damas ou de Langeron montraient que si des heurts avaient parfois lieu, la courtoisie et le respect restaient toujours de mise.

La sollicitude qu'éprouva la noblesse russe dans un premier temps se changea donc parfois en mécontentement, voire en rejet de la présence de ces étrangers dans leur pays. Ainsi, l'humeur pouvait avoir bien changé entre le moment d'une invitation et celui de l'arrivée :

J'ai trouvé chez elle [chez une comtesse russe] une demoiselle Taffin, fille d'un major de la place de Toul. Cette demoiselle est dans la trop nombreuse classe des Françaises qui viennent en Russie sur des lettres écrites de la manière la plus engageante et la plus mensongère. Ces malheureuses viennent ici ivres d'espérance, et tombent de haut lorsque le vrai leur est connu.⁵⁷

L'affirmation de la Russie comme nouvelle puissance et modèle européen passa par cette volonté d'indépendance de toute aide ou influence extérieures à ses frontières. Le parti russophile avec à sa tête le comte Rostopchine sous Alexandre Ier batailla pour que l'empereur se défasse de ces hommes, surtout des courtisans, inutiles causeurs qui, pour lui, vivaient aux crochets de l'empire. Cette confrontation entre un élan international d'aide

⁵⁷ Marquis de Bombelles, *op. cit.*, p. 317.

envers la noblesse française et la pression d'un nationalisme en voie d'affirmation et de consolidation aux grés des guerres contre la France, malmena la position des émigrés en Russie et leur acceptation au sein de sa société. En fonction de l'éloignement de la cour, de leur intégration, notamment par le travail, et de la durée de leur séjour, ce dédain naissant fut plus ou moins sensible. Encore une fois, ceux qui rentrèrent le plus rapidement possible en France et qui notèrent dans leurs mémoires un très mauvais souvenir de leur séjour russe, furent ceux dont la présence fut la moins appréciée et indispensable en Russie, et qui attirèrent le plus les querelles.

Un premier élan vers la générosité

Les mémoires des émigrés français en Russie prouvent que les Russes accueillirent fort courtoisement ces hommes, notamment dans les premiers temps. Leur présence était appréciée, leur discussion recherchée. Les salons et diners de la noblesse leur furent souvent ouverts, tout comme les postes à pourvoir. Les émigrés trouvèrent une noblesse compatissante, attirée par le récit de leur malheur et heureuse de pouvoir soulager leurs peines. Le marquis de Bombelles le nota bien en affirmant que les étrangers connus étaient « admis avec infiniment de politesse »⁵⁸. Véritable et vérifiable exigence dans l'hospitalité russe, parmi la noblesse comme chez le peuple, chacun hébergeait un exilé en fonction de son rang social et de ses moyens. Cette marque d'égards fut un motif aux louanges de l'hospitalité en Russie : « Tant est grande en Russie l'hospitalité des nobles et du peuple »⁵⁹. Pour l'élite russe, ce soutien fut encore un moyen d'affirmer la fortune de leur maison en offrant des fêtes splendides au nom des émigrés.

Les émigrés furent étonnés de cette spontanéité en dépit des guerres et des décrets pris à leur égard. Les faveurs extrêmes qu'ils purent obtenir confortèrent ce contexte généreux qui les entourait. Bien des Français obtinrent ainsi des postes clefs de l'administration des tsars. Paul Ier pour diriger la chancellerie de l'Ordre des Chevaliers de Malte s'entoura du chevalier de Houssaye pour prendre la tête de l'Ordre, du comte de Vitri à la trésorerie. A sa cour, son premier écuyer entretenait une liaison avec une Française, la dame Chevalier, son mari n'osant s'y opposer tant le tsar appréciait alors son écuyer et les Français. Cette émigrée amassa une fortune considérable et obtint pour son mari le poste de directeur du théâtre français. Émigration intellectuelle, courtisane, militaire ou artisanne, toutes trouvèrent en Russie des dispositions propices aux échanges. La noblesse profita de

⁵⁸ Marquis de Bombelles, *op. cit.*, p. 330.

⁵⁹ Germaine de Staël, *op. cit.*, p. 273.

ce mouvement pour affiner son français qu'elle n'avait que peu l'occasion de pratiquer depuis longtemps. L'esprit mondain français fit des émules en faisant naître des salons russes, comme celui de la princesse Dolgorouki, attachée au prince Potemkine et à Mme Vigée Le Brun. Cette dernière était précédée par sa réputation et partout invitée. Le comte Rostopchine, qui jaloussa sa popularité, reconnut pourtant qu'elle devint la référence en matière de goût à Saint-Pétersbourg et vendait ses tableaux entre mille et deux mille roubles, ce qui était une somme conséquente. Cependant, son art fut assez peu goûté par l'impératrice. L'artiste ne manquant pas d'éloges envers les Russes et envers elle-même écrivit dans ses récits de voyage: « Je en saurais dire avec quel empressement, avec quelle bienveillance affectueuse, un étranger se voit recherché dans ce pays, surtout s'il possède quelque talent »⁶⁰. Un autre salon prouva l'existence d'un sentiment francophile, celui du prince Biéloselski, qui écrivait des essais poétiques, des odes en français, et qui ouvrait ses portes à nombre d'étrangers. Les Français arrivant avec leurs préjugés et leur mœurs, furent parfois surpris du spectacle qui s'offrait à leurs yeux, et lançaient des remarques acerbes ou curieuses pour les Russes, sans grande volonté de blesser. Cette différence de culture put accentuer le fossé entre les deux mondes, et multiplier les incompréhensions. Un jour, Mme de Staël voyant un homme à longue barbe caressant un petit enfant eut peur pour le nourrisson, ce qui engendra cette réponse de la princesse Dolgorouki : « Avez-vous donc cru que nous les mangions ? »⁶¹.

Enfin, les Russes, surtout ceux présents à la cour, calquaient leur attitude sur celle du prince. Si celui-ci avait à se plaindre d'un émigré, tous le dénigraient et l'ignoraient. Au contraire, celui qui était félicité ou récompensé voyait affluer vers lui toute la noblesse russe qui cherchait à se faire bien voir par le souverain. Les retournements purent donc être nombreux et décontenancer les émigrés. L'influence grandissante du parti russophile à partir du règne de Paul Ier affaiblit la position et le prestige des étrangers. Les rivalités entre nobles russes et français firent naître de nombreuses contestations. Entre prestige et dédain, pour les émigrés rien n'était acquis durablement. Plus que tout autre, ils devaient redoubler d'efforts et de rigueur pour garder intact leur réputation. Tous n'y parvinrent pas, comme la princesse de Condé qui s'attira les foudres de Paul Ier, la Houssaye ou Mme de Tarente, touchés par la disgrâce. Mais dans la majorité des cas, les Français parvinrent à éviter les conflits, devenant parfois des modèles d'intégrité et de réussite même pour les grands Russes.

⁶⁰ Élisabeth Vigée Le Brun, *op. cit.*, p. 141.

⁶¹ Léonce Pingaud, *op. cit.*, p. XIX.

Les intouchables

Des émigrés parvinrent par leur désir constant de servir au mieux ce pays bienfaiteur à se forger une réputation d'honneur et d'exemplarité bien appréciée par les souverains russes. Parmi ces dix mille Français qui partirent en Russie, peu y ont laissé durablement leur nom. Mais les exemples du duc de Richelieu, du comte de Langeron ou de l'amiral de Traversay, l'ancien héros de la guerre d'Indépendance en Amérique, furent des symboles de la réussite possible grâce à l'ouverture de la cour russe, et de sa capacité à effacer les différences nationales. Ces aristocrates français s'illustrèrent aussi bien par leurs mérites militaires que par leurs talents d'organiseurs. Le successeur de Catherine II, Alexandre Ier, leur rendra hommage : "La Révolution française a fait bien du mal, cependant [...] elle m'a procuré trois hommes que je me félicite de posséder dans mon empire : Langeron, Traversay et Richelieu"⁶². Mettant leur nationalisme de côté, ces hommes servirent avec dévotion la cause et la grandeur de la Russie.

En 1790, apprenant que le siège d'Ismaïl allait bientôt s'achever au profit des Russes, Langeron, le duc de Richelieu et le prince de Ligne se jurèrent de se retrouver sous ses murs et d'être présents à cette bataille. Le lendemain, ils se mirent en route dans le froid pour ne pas manquer ce siège mémorable. Potemkine accepta sans hésiter le concours de ces hommes, qui y retrouvèrent leurs homologues Roger de Damas et le marquis de Travesay. Le siège d'Ismaïl fut le point de départ pour tous ces émigrés de l'aventure russe, comme pour bien d'autres : les chevaliers de Vilau, de Rosset, et de Segond, les comtes de Boismilon, et de Lambert. Ils y prouvèrent leur valeur en risquant leur vie et en menant des assauts victorieux. Tous reçurent des récompenses ou des promotions pour leur bravoure au feu. Après cette campagne, le duc de Richelieu se plaça sous la protection de Roumiantsov, puis il négocia ensuite l'intégration de l'armée de Condé au service de la Russie, assisté de deux Français, Précourt et Le Roy, pour organiser ce vaste recrutement. Enfin en 1803, le duc de Richelieu obtint le poste de gouverneur de Nouvelle-Russie, véritable reconnaissance de ses talents. Il fut presque toujours bien vu à la cour. Le marquis de Traversay se retrouva aux commandes des arsenaux de Nicolaïev sur le Dniestr, puis de celui de Sébastopol en Crimée. Il devint amiral en 1801, ministre des Forces marines entre 1811 et 1815 (puis le nom changea en ministre de la marine, qu'il tint jusqu'en 1828) et admis au conseil d'État en 1810. Alexandre pouvait se féliciter d'avoir ces Français compétents sous ses ordres, car au tournant du XIXe siècle, la construction des ports du

⁶² Les portraits des trois hommes sont joint en Figures annexes 1, 2 et 3.

sud de la Russie restait majoritairement le fait d'émigrés français. Quant-au comte de Langeron, après avoir été promu colonel, il fut nommé général major en 1799, devint la même année comte de l'Empire russe et accumula les récompenses et les décorations. Son patriotisme se manifestait encore lorsqu'il s'agissait de défendre l'honneur français, affirmant au prince Potemkine que si celui-ci avec toutes ses armées ne pouvait défaire les Jacobins, lui en serait capable avec ses seuls palefreniers. Cette vivacité d'esprit et de répartie plut au prince qui en rit plutôt que de s'en offusquer. Le comte de Langeron participa à presque toutes les batailles contre Napoléon, où, en tant qu'étranger, Français de surcroît, sa loyauté fut parfois remise en question. Mais il prouva à ses détracteurs l'infondé de leur avances en marchant toujours en avant sur l'ennemi. Il remplaça finalement le duc de Richelieu au gouvernement de la Nouvelle-Russie en 1815.

Ces carrières exemplaires, secouées par quelques jalousies de nobles russes, résistèrent aux dénigrement et attaques tant ces hommes se montrèrent irréprochables dans leur conduite. Que ce fussent Catherine II, Paul Ier ou Alexandre Ier, ces trois souverains ne purent que se féliciter du travail de ces Français. Aucun ne s'en détacha, ni ne les révoqua. Plus modestement, d'autres émigrés remplirent leur tâche discrètement, loin des honneurs mais avec autant de zèle. Ces hommes n'envisageaient pas ce séjour russe comme une parenthèse mais comme une opportunité de prouver leur valeur, peu importait leur souverain, un roi en valait bien un autre. Même parmi les rangs du parti russophile peu de nobles osèrent s'attaquer à eux, car les prises étaient rares et les risques de mécontenter le prince, content de leurs services, trop important. Les remous touchaient principalement les courtisans et les conseillers des tsars, ces hommes qui pouvaient prendre trop de pouvoir ou avoir trop d'influence auprès du souverain.

Le temps des griefs

À partir de 1795 il devint évident, tant pour les russes que pour les émigrés français, que leur séjour risquait de durer longtemps, d'être bien plus qu'une halte. Ils n'étaient plus des hôtes de passage mais des réfugiés. Certains Russes commencèrent à prendre ombrage du rôle et des faveurs que ces étrangers prétendaient acquérir. Deux mouvements s'affrontèrent, particulièrement à Saint-Pétersbourg, où la présence de Français oisifs devenait insupportable pour les courtisans russes. L'un prônait la tolérance et le soutien, l'autre le rejet de la présence étrangère et le nationalisme. Francophiles et russophiles s'affrontèrent dans l'entourage des tsars pour orienter leur politique d'accueil. Le comte Rostopchine fut le meneur du parti national, attaché aux valeurs traditionnelles et

à l'indépendance de son pays, qui manifesta rapidement son dédain pour les Français. Très proche d'Alexandre Ier, ses interventions pouvaient faire chuter un étranger dans l'estime du prince. Pour lui, l'émigration n'était qu'une preuve de lâcheté et de faiblesse: « Les scélérats et les imbéciles sont restés dans leur patrie, et les fous l'ont quittée pour grossir le nombre de charlatans de ce monde. On jalouse leurs réussite trop rapide et ceux-ci défendent durement leurs acquis »⁶³.

L'opposition du parti russophile

La présence de tant d'étrangers en Russie exacerba les tensions et revendications nationalistes des Russes les plus conservateurs. Tous les présents et promotions qu'accordèrent les souverains pour ces émigrés eurent tôt fait de leur bâtir des réputations de parvenus, d'opportunistes, d'obséquieux ou de profiteurs. Et en effet, certains aristocrates français ne manquaient pas de demander toujours plus au tsar. Ceux qui n'apprirent rien de leur expérience, qui s'attachèrent coûte que coûte à leurs anciens privilèges, prétendirent mériter ces bienfaits comme reconnaissance de leur rang social. Habitué au luxe de la cour de France où le roi distribuait les faveurs pour s'attacher leur personne, ils estimaient qu'il ne pouvait en être autrement en Russie. Cette arrogance échauffa bien les esprits des nobles russes. Deux noblesses, deux courtoiseries s'affrontèrent sur le même terrain, l'une étant dans son pays, l'autre pas. Le manque de reconnaissance et de gratitude de certains émigrés choqua et accentua les rivalités entre ces hommes, rompant désormais les liens illusoire d'une noblesse internationale. Les clivages marquèrent l'affirmation du pays et de sa noblesse, la prise de conscience qu'elle ne devait plus sa réussite aux nations étrangères mais à ses propres ressources. Dans ce contexte, les thèses du parti russophile trouvèrent une assise assez large parmi l'aristocratie russe, notamment la plus traditionaliste. Le désir d'un essor et d'un réveil national se fit de plus en plus pesant à partir de 1796, et surtout en 1812 lors de l'ultime campagne contre Napoléon.

Le parti russophile

En dépit de la forte influence de la culture française en Russie, un parti national se forma déjà sous Catherine II pour revendiquer une avancée du pays selon son propre modèle, et non en imitation des puissances européennes. Parti de la tradition conservatrice, contre l'influence des étrangers, il lutta au sein du conseil impérial contre le parti libéral, plus prompt à rompre avec le passé. Avant la Révolution le débat portait sur les modes, les

⁶³ Cité dans Emmanuel de Waresquiel, *op. cit.*, p. 85.

coutumes et les usages de la société, les tsars voulant copier les habitudes européennes pour apparaître comme un pays civilisé. Les conservateurs quant à eux défendaient une culture propre, des différences essentielles à la construction d'un état indépendant. À partir de 1795, la Russie n'allait plus vers l'Europe, c'est l'Europe, par le biais des émigrés, qui allait en Russie. Par ce nouveau positionnement dans l'ordre des puissances, le parti russophile semblait triompher en voyant les secousses révolutionnaires mettre à bas le modèle tant vanté par les libéraux. Indéniablement, la cour impériale, les goûts de la noblesse avaient depuis Pierre le Grand été façonnés en imitation de la culture française entre autres. Le comte Tchernitchev, tenant du libéralisme, pouvait alors affirmer :

Regardez-vous, messieurs, de la tête au pieds ; tout ce que vous savez, tout ce que vous êtes, vous le devez aux étrangers ; vos armes leur doivent leurs victoires, et s'il y a chez vous quelques tribunaux, quelques établissements, ce sont les étrangers qui les y ont mis.⁶⁴

Slavophiles et occidentaux engagèrent une lutte d'influence auprès des tsars, qui écoutaient tantôt un parti, tantôt l'autre. Paul Ier vira souvent de position face à l'émigration à cause de ces débats. Alexandre en revanche se garda bien de rentrer dans cette valse, et s'il gardait l'oreille ouverte aux propos des deux bords, il ne penchait que rarement dans une direction, sachant la nécessité d'unité dont son empire avait besoin.

Ces tensions se firent principalement ressentir dans la capitale, où la présence de deux noblesses centrées sur soi mit souvent le feu aux poudres. L'orgueil d'être Français constituait pour les membres du parti russophile le pire des défauts, la certitude des émigrés français qu'en dehors de France il n'y avait point de grandeur avait heurté leur propre fierté. Comme le remarqua le marquis de Bombelles, la prétention de certains Français à juger les Russes d'une position dominante avait de quoi surprendre et paraître incroyable, ces hommes ayant été chassés de leur patrie, une patrie elle même en pleine déliquescence, qui n'avait plus guère de leçons à donner. Ces émigrés qui s'occupaient principalement à la cour devinrent une présence envahissante, sans gêne et sans scrupules. Le prince de Ligne se moquant de la mondanité d'Élisabeth Vigée Le Brun écrivit : « Il n'y aura bientôt plus de noms étrangers à Saint-Pétersbourg et Mme Vigée Le Brun va bientôt se croire à Paris tant il y a de Français dans les réunions. »⁶⁵

En effet, nombreux furent ces Français à multiplier les faux pas et attiser les jalousies, comme le chevalier Houssaye. Les comtes d'Esterhazy et de Lambert, en

⁶⁴ Léonce Pingaud, *op. cit.*, p. XII.

⁶⁵ Charles Joseph de Ligne, *op. cit.*, p. 185.

obtenant des faveurs infinies de Catherine II furent les premiers de cette liste. Ils obtinrent de fortes pensions, et de somptueuses demeures, pourtant tous deux partageaient des extérieurs désagréables, des manières brusques et des airs de conspirateurs. En sachant manier les partis et flatter la souveraine, leur cause fut entendue. La politique du favori Zoubov, proche des Français, joua de plus en leur faveur. Ils restaient très méfiants, soucieux de garder leurs précieuses positions, et intriguèrent pour s'imposer comme le centre des expatriés. Le comte de Choiseul-Gouffier, ancien ambassadeur de France à Constantinople, sut lui aussi obtenir la grâce de la tsarine. En multipliant ses relations, il obtint de la souveraine des terres, des paysans et des places pour ses enfants, l'un devenant lieutenant de la garde et le second entrant au corps des cadets de l'impératrice. Par son esprit, sa flatterie et ses manières, la séduction et l'art de se faire valoir ne lui posèrent guère de problèmes. Pour ces trois aristocrates, le règne de Paul Ier mit fin à leur rêve. Leur position dépendait entièrement de Catherine II et à sa mort, ils perdirent leur protectrice. Le tsar exigea qu'ils se retirent dans leurs terres, et n'apparaissent plus à la cour. Les intrigues du parti russophile ne furent sans doute pas étrangères à ces disgrâces, en discréditant les choix et promotions de la mère de l'empereur que ce dernier était déjà très enclin à critiquer. Si ces hommes étaient écartés du pouvoir, un Russe vécut à cette période une ascension formidable, le meneur du parti conservateur, le comte Fiodor Rostopchine.

Le comte Rostopchine

Descendant d'une ancienne lignée russe d'origine mongole, le comte Rostopchine connut sous le règne de Paul Ier un avancement aussi brillant que fulgurant. Homme cultivé, ayant visité la Prusse en 1778, il devint le protégé du chancelier d'Empire, le comte Romanzov. Promu ministre des Affaires étrangères de 1799 à 1801, il mena de nombreuses campagnes contre la position des étrangers, et particulièrement des Français à la cour et dans le gouvernement russe. Prenant la tête du parti russophile par son éloquence et rigueur dans ses opinions, bien des émigrés virent leur statut et acquis bousculés par cet homme. Une épée de Damoclès trônait sur la tête des expatriés français, et le comte Rostopchine s'évertua à leur en faire prendre conscience dans le meilleur des cas, à la faire tomber dans le pire. La légèreté et la dissolution de la vie que menaient certains émigrés l'exaspéra toujours hautement, et il sut mettre toute sa verve pour la dénoncer :

Je m'étonne comment ces gens peuvent inspirer un intérêt réel. Je ne leur en avais jamais accordé d'autre que celui qu'on a à la représentation d'une pièce touchante ; car cette nation

n'existe que par la comédie et pour la comédie. Quand on étudie les Français, on trouve quelque chose de si léger dans tout leur être qu'on ne conçoit pas comment ces gens tiennent à la terre : je suis tenté de croire qu'ils sont formés de gomme élastique qui se prête à tout.⁶⁶

À travers ces lignes, Rostopchine dénonçait l'abaissement dont étaient capables des Français pour obtenir quelques bienfaits de l'empereur, et affirmait sa détestation des changements qui survenaient en France, parodie de politique selon son opinion. La lutte avec le parti libéral ne se fit pas sans mal pour lui. Le comte Panine, qui participa à l'assassinat de Paul Ier obtint sa disgrâce en 1801, mais sa propre ambition ne dura guère, le jeune tsar Alexandre l'exilant dans ses terres pour son crime. Rostopchine réapparut sur l'horizon politique russe à partir de 1812 où il obtint le gouvernement de Moscou. Il profita d'un climat nettement anti-français. Les attaques contre Napoléon et Spéranski formaient alors un front de bataille pour tout le peuple russe.

Dans ses périodes de grâce, comme de retraite, il ne cessa jamais par ses écrits et discours de dénigrer la présence étrangère en Russie. S'il ne partageait pas le fanatisme de certains slavophiles extrémistes qui se voyaient bien conquérir la France pour en faire une colonie et déporter ses habitants vers les friches de Sibérie, sa rudesse resta légendaire pour ceux qui purent le côtoyer, comme Joseph de Maistre. Maudissant royalistes et jacobins, l'émigration ne fut à ses yeux qu'une bruyante et nuisible compagnie. La légende noire laissée par les émigrés, lui attribua toutefois un précepteur français pour son fils et un prêtre réfractaire au chevet de sa femme. Était-ce un moyen pour les émigrés qui subirent ses attaques de le discréditer ou une vérité qui prouvait que la présence française se vérifiait dans tous les foyers nobles, et que le rejet de la présence étrangère se cantonnait aux sphères politiques ? Pour Rostopchine, le prestige dont jouissait les émigrés apparaissait précaire, et la politique d'imitation de l'Europe restait une fausse route vers la grandeur nationale. Il écrivit en russe plusieurs nouvelles et pièces, peu flatteuses pour les Français, notamment sa comédie satyrique, *Les nouvelles ou le mort vivant*, dont un des personnages, Silas Andrévitch Bogalizev, adressait ces paroles, révélatrices de ce peu d'estime manifesté par son auteur :

Resterons-nous encore longtemps à imiter les singes ?... Seigneur, n'avez-vous donc créé la Russie que pour qu'elle nourrisse, engraisse et enrichisse toute la canaille étrangère, et encore, sans que personne dise merci à la nourrice ? Qu'il arrive un Français échappé à la potence, aussitôt on se l'arrache, et lui, il fait des façons, se dit prince ou gentilhomme...et il n'est en réalité qu'un laquais ou un boutiquier, ou un commis de la gabelle, ou un prêtre interdit qui s'est sauvé par peur de sa patrie. Il fait le dédaigneux pendant deux semaines, puis il se livre à des opérations commerciales ou se fait précepteur quoiqu'il sache à peine lire... Qu'enseigne-t-on

⁶⁶ Lettre datée du 28 septembre 1792 au comte Woronzow, citée dans Léonce Pingaud, *op. cit.*, p. 205

aujourd'hui aux enfants ? A bien prononcer le français, à tenir les pieds en dehors et à se friser les cheveux. Celui-là seul est spirituel et charmant qu'un Français prendra pour son compatriote. Comment peuvent-ils aimer leur patrie, quand ils savent mal même leur propre langue ? Leur patrie est le Pont-des-Maréchaux et Paris leur paradis. Ils n'ont aucun respect pour leurs parents, méprisent les vieillards, et n'étant capables de rien se croient propres à tout. Dieu éternel, il est temps d'en finir...Le malheur, c'est que notre jeunesse lit Faublas et non l'histoire. S'il en était autrement, elle se serait aperçue que toute tête française n'est qu'un moulin à vent, un hôpital et une maison de fous...⁶⁷

Rostopchine accusait ici les Français de ne pas avoir de patrie car ils avaient quitté la leur et ne voulaient pas de la Russie non plus, d'être des admirateurs secrets de la Révolution (Paris) et de Napoléon (Pont-des-Maréchaux), ainsi que de n'avoir aucune vertu, aucun respect et aucun jugement. Le tableau était sévère et attaquait l'influence française tant dans la culture, que dans la littérature et à la cour du tsar. Sans doute, plusieurs émigrés abusèrent-ils de la confiance et de la générosité du prince ou des nobles russes, notamment en s'accordant des titres fictifs, mais cette minorité concentra toutes les critiques, et faisait loi pour toute l'émigration.

Représentant de cette noblesse vindicative et réactionnaire, le comte de Rostopchine symbolisa les tensions qui se cristallisèrent autour des émigrés. Enjeu de pouvoir et de représentation, le rejet des étrangers manifesta cette évolution de la Russie face à l'Europe, son émancipation politique, puis culturelle. Les émigrés français représentaient une époque révolue, une attache au passé et à l'infériorité de l'empire russe sur la scène mondiale. Leur présence fut d'autant moins appréciée que certains se complaisaient dans cet état des choses, là où d'autres œuvraient et collaboraient à la grandeur nationale. Deux nationalismes s'affrontaient par le biais de ces noblesses conservatrices. Les libéraux de leur côté revendiquaient cet héritage français pour construire la puissance russe, non en le copiant, mais en s'appuyant sur ce modèle, et en s'entourant de l'expérience des émigrés, tant le retard à combler semblait important. Grandeur et décadence furent donc les objets de ce débat où les émigrés se retrouvèrent au centre des enjeux. Pour tous les Français qui s'étaient engagés au service des tsars, cette contestation fut plus ressentie comme de la rivalité intéressée, et leur investissement effaçait les accusations de profiteurs et de mépris envers la charité du souverain.

La vision de la cour

Devant Saint-Pétersbourg, bien des émigrés français arrivaient la tête pleine d'images gravées en France à la lecture des rares récits de voyage ou de rapports

⁶⁷ Comte de Rostopchine, *Les Nouvelles ou le mort vivant*, 1807.

d'ambassade. Les descriptions de la vie de cour y étaient peu flatteuses, comme celle que laissa Diderot, où le mauvais goût se doublait d'un pauvre esprit. Tout n'y aurait été que poudre aux yeux et décadence. Ces nobles habitués aux grandes réceptions tenues autrefois par la famille royale, redécouvrirent les plaisirs d'une table bien garnie et les joies des soirées festives impressionnantes : « Une foule de seigneurs, possédant des fortunes colossales, se plaisent à tenir table ouverte »⁶⁸. Les Russes n'avaient rien à envier aux Français pour l'organisation de bals et le décorum fastueux. Vins, plats garnis, musique et belle société, tout était rassemblé pour éblouir ces étrangers qui avaient perdu un temps ces habitudes somptueuses. La capitale et sa cour pouvaient briller de mille feux, étaler aux yeux de tous leur splendeur et leur luxe. Les Français furent parfois surpris de constater la proximité entre leur ancienne cour et celle des tsars. Les Russes s'appliquaient avec méthode à paraître le plus européens possible, dans leurs manières comme dans leurs goûts. L'estime de l'empire passait encore par là. Plus une cour rayonnait, plus son prestige grandissait, Louis XIV l'avait bien compris.

Les émigrés nobles ou les artistes, comme Mme de Staël, participèrent aux réceptions données par l'aristocratie russe, parfois en leur honneur, et purent encore une fois faire mentir les a priori sur la barbarie de cette noblesse. Les Russes se montraient hospitaliers et bienveillants, courtois et généreux, affables et curieux. Leurs bibliothèques regorgeaient de titres connus, parfois d'auteurs français, souvent allemands, et les artistes trouvaient auprès d'eux un mécénat appréciable. Ils vivaient dans de somptueux palais, où le goût était parfois douteux, preuve d'une volonté trop grande d'en imposer, mais qui pouvait également être l'œuvre d'architectes italiens ou français, et qui faisaient de Saint-Pétersbourg, une ville accommodante pour les Européens. Parmi cette haute sphère, les étrangers ne manquèrent pas d'observer et de décrire la vie de la famille impériale. Bien que souverain tout puissant, les émigrés trouvèrent au tsar une prestance et une humilité particulières. Le marquis de Bombelles ou Mme Vigée Le Brun s'émurent de voir des scènes du quotidien, où les petits princes jouaient avec leurs parents, où le Grand-Duc dansait avec les dames de cour, et où le couple impérial présidait les fêtes sans s'y enivrer ou se montrer omniprésent. Bien que les mémoires d'émigration décrivant cette vie de cour et de noblesse en Russie fussent l'œuvre de l'ancienne élite française, qui côtoyait déjà auparavant les milieux princiers et les fêtes magnifiques, l'étonnement fut marqué face à ces comportements si proches des leurs. Comportements qui n'étaient pas pour autant de pâles imitations.

⁶⁸ Elisabeth Vigée Le Brun, *op. cit.*, p. 142.

La vie de la famille impériale

Peu d'informations circulaient en 1789 sur la vie de la cour de Russie, et encore moins sur celle de la tsarine. Le voyage de Diderot n'apporta que quelques réponses, puisque celui y resta très peu de temps, et n'eut finalement que des discussions mondaines avec Catherine II. Les diplomates sur place, notamment le comte de Ségur rentraient peu en France, et leurs rapports ne s'intéressaient pas à cet aspect. La noblesse contrainte avec la Révolution de trouver refuge dans l'empire russe n'avait donc guère d'idées sur le train de vie qui s'y menait. Beaucoup appréhendaient ce premier contact car les rumeurs laissaient penser que la noblesse russe n'avait aucun esprit, et que les tsars n'étaient que des despotes cruels qui s'entouraient de serviteurs serviles. Découvrir une noblesse indépendante, souvent cultivée et un couple royal accueillant, ne put qu'être une agréable surprise. Le faste de la cour dépassa l'imagination des émigrés, tant la Russie possédait de moyens pour combler leurs désirs de grandeur. Mme Vigée Le Brun en se promenant dans la capitale croisa les « caprices » de Catherine II, à savoir ses multiples palais et parcs, où elle put déguster des cerises en compagnie de la princesse Dolgorouky. De même, la tsarine l'invita à prendre ses quartiers en face du palais afin que ses trajets pour venir peindre les membres de la famille impériale ne soient pas trop longs. De sa fenêtre, l'artiste assista à des scènes de la vie quotidienne de Catherine II, que ses talents de peintre tentèrent de reproduire par la plume, par des évocations touchantes de sincérité. Le bonheur impérial, la simplicité d'une si puissante souveraine lui fit presque oublier l'exil forcé qu'elle vivait. Ainsi, elle écrivit l'avoir vu nourrir des oiseaux à sa fenêtre, jouant à cache-cache avec ses petits-enfants... Élisabeth Vigée Le Brun se rendit plusieurs fois à la cour pour faire le portrait des grandes duchesses (les filles du grand-duc Paul) et des duchesses Élisabeth et Anne (respectivement femmes d'Alexandre et de son frère Constantin). Certains émigrés affirmèrent que l'impératrice ne goûta guère à ces tableaux, d'autres défendirent qu'au contraire, elle sut apprécier les talents d'une des rares femmes-artistes. La sympathie de Catherine II qu'obtint la portraitiste attira sur elle la jalousie du marquis de Lambert ou du comte d'Esterhazy.

La présence étrangère venait d'ailleurs bien souvent alimenter l'éclat de la cour et la bonté des tsars. Lors des bals, les danses polonaises ou autrichiennes menées par des sujets de ces nationalités manifestaient l'ouverture culturelle de l'assemblée. La grande diversité de l'empire se montrait bien lors de ces grandes soirées en l'honneur du prince. Catherine II

apparut à Mme Vigée Le Brun comme la souveraine qu'elle était, naturelle dans sa grandeur :

Son costume était simple et noble ; il consistait en une tunique de mousseline brodée en or, que serrait une ceinture de diamants, et dont les manches, très amples, étaient plissées en travers dans le genre asiatique.⁶⁹

Ce tableau notait l'émerveillement du vêtement d'un style oriental peu connu en France, mais aussi tout l'état d'esprit de l'artiste, qui s'attendait à voir une souveraine parée d'or et de bijoux superflus, comme les anciens rois barbares. Le « peu » de parures lui sembla donc d'avantage discret. La retenue des tsars fut la principale qualité notée par les Français, trop longtemps lassés par le paraître et l'exubérance de Versailles. Pensant trouver des princes tout-puissant et couvert d'or, comme le sultan ottoman, la vue d'un couple princier effacé marqua leurs esprits. Joseph de Maistre le remarqua lui aussi, qui vivait pourtant dans le dénuement de la cour sarde, sous les ordres d'un roi qui avait perdu tout prestige. Il trouva émouvant de voir Alexandre Ier oublier sa qualité de tsar, pour n'être qu'un homme, et vouloir être considéré comme tel avant tout.

Il n'existe certainement pas de plus beau couple royal en Europe. L'affabilité de ces deux grands personnages est au-delà de toute expression. Ils se plaisent à oublier leur grandeur et ne gênent personne. L'Empereur sort souvent seul et sans domestiques...⁷⁰

Lors des bals, le couple impérial donnait la mesure des festivités. En effet le prince héritier arrivait le premier pour accueillir les invités, puis une fois toute la cour rassemblée, le tsar arrivait, saluait et lançait le bal. La famille impériale dansait peu au final, laissant les jeunes nobles montrer leurs talents. Enfin lorsque celle-ci quittait la salle, le bal se terminait rapidement, afin de suivre l'exemple d'un prince qui se couchait en pensant aux occupations du lendemain. Pour les entrevues, les nobles devaient attendre la fin de la messe matinale. Si le prince revenait les voir, alors ils pouvaient s'avancer pour discuter avec lui, sinon il leur fallait revenir le lendemain. Les émigrés notèrent avec soin tout ce protocole, différent de celui de France, qui soulignait l'importance du prince et son souci pour les affaires d'État. Alexandre Ier surtout n'abusa point de sa position en partageant sa lourde tâche avec de nombreux conseillers, et aimant entendre les avis des étrangers. Avec Catherine II, le comte d'Esterhazy ou le duc de Richelieu furent souvent invités à la cour

⁶⁹ Elisabeth Vigée Le Brun, *op. cit.*, p. 147.

⁷⁰ Cité dans Bastien Miquel, Joseph de Maistre, un philosophe à la cour du tsar, Paris, Albin Michel, 2000, p. 59.

pour éclairer la tsarine. Ces fréquentes visites leur permirent de mieux comprendre le système russe.

Ces scènes de vie et cette simplicité diffusèrent l'image d'une famille impériale modeste et agréable, loin des images négatives qui la reléguaient au rang des barbares grossiers et primitifs. Les émigrés participèrent pleinement par ces descriptions à propager une image positive de la cour et des souverains russes. Ces témoignages furent d'autant plus volontiers écrits que ces protecteurs avaient à leur pied un empire immensément riche. Alexandre Ier parut aux yeux de tous comme le modèle du souverain accessible, aimable et réservé., attentif à ne pas créer de divisions dans son empire. Il ouvrit sa cour à tous ceux qu'il en jugeait digne et invitait de nombreux étrangers à l'appuyer. Son allure effacée lors des cérémonies lui attira bien des sympathies et soutiens. L'empire russe ne devait plus s'incarner dans son souverain, comme l'empire français s'incarnait en Napoléon. La présence d'émigrés français ardents lui rappela peut-être la fragilité des cours trop enivrées de luxe et l'hostilité que cet état pouvait susciter au sein du peuple.

La réalité de la noblesse

L'hospitalité russe ne fut que rarement démentie. Dans un empire où la notion de nationalité tenait un autre sens au vue de la disparité des ethnies et des cultures qui la composaient, la présence d'étrangers n'était que rarement mal vue lors des fêtes organisées par la noblesse indépendante de la cour et libérale. Au contraire, bien souvent, plus l'origine des invités était diverse, plus l'hôte faisait preuve d'ouverture et de tolérance. Ainsi les émigrés français trouvèrent-ils souvent ces portes ouvertes, à tel point que certains ne passaient pas une soirée chez eux tant les invitations pouvaient être nombreuses, comme le nota le marquis de Bombelles. Souvent bons danseurs, beaux causeurs ou dotés de talents artistiques notoires, les Français apportaient leur charme à ces soirées. Ils assistaient ainsi également au train de vie de la noblesse russe, qui une fois encore ne fut pas sans les surprendre. Comme en France, la société russe était très marquée par les codes et les hiérarchies. L'importance des invités dépendait du rang du maître de maison, et sa richesse se mesurait à l'abondance de sa table, au nombre d'invités, ainsi qu'à l'exotisme des plats ou des festivités.

La très haute noblesse russe, ou celle qui était très influente auprès du souverain, pouvait ainsi organiser des banquets où plus de quatre cents personnes se côtoyaient. Les officiers, les artistes, les ministres restaient les invités les plus prestigieux de ces soirées.

Mme Vigée Le Brun fut si souvent invitée lors de soirées à Saint-Pétersbourg, qu'elle s'en lassa, préférant son petit entourage qu'elle réunissait dans son appartement autour d'un verre de Malaga. La Russie de plus, n'était pas en retard sur le marché colonial. Bien que ne possédant pas elle-même de colonies, les denrées exotiques n'y étaient pas rares, le commerce avec l'Angleterre alimentant ces stocks. L'abbé Georgel, qui continua de noter méticuleusement tous les aspects de la vie dans la capitale, inscrivit dans ses notes de voyages le prix de ces marchandises. Le chocolat chaud se payait 80 kopecks, le thé 50, le café 25.⁷¹ Les émigrés ne perdirent donc pas le goût du thé, qui pouvait être importé de la Chine voisine, et du café grâce au commerce maritime avec l'Angleterre ou l'Empire ottoman, produits qui ravissaient aussi la noblesse russe. Le dépaysement culinaire fut même loin d'être complet pour les Français, puisque les vins de Bourgogne, du Bordelais ou le Champagne complétaient souvent la bonne tenue des tables. Enfin, de « très bon cuisiniers français »⁷² se mirent au service de cette aristocratie russe. Pour venir conclure les soirées lors des belles journées d'été, des feux d'artifice étaient organisés, ce qui faisait le bonheur du peuple alentour qui en profitait également en regardant au-dessus des jardins des palais (où bien souvent il avait l'autorisation de se promener librement). Joseph de Maistre dans ses fameuses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, évoqua un de ces feux observé depuis sa fenêtre, alors qu'il buvait un thé avec deux de ses amis.

Dans la rue, les conventions étaient également multiples et strictes, et les étrangers devaient se plier aux règles locales. Si la majorité s'y accoutuma de bonne grâce, celles-ci étant légèrement similaires à celles de France, quelques-uns se plainquirent de vexations, et de n'être traités qu'en vulgaires voyageurs. Les émigrés qui restaient toujours dans leur ancien cadre, ne voulaient pas s'adapter, préférant dénigrer la société russe, et ses manières jugées arriérées. Les déplacements en voiture devaient ainsi souligner l'importance du passager. Les carrosses tirés par six chevaux étaient réservés aux princes, aux ambassadeurs ou aux maréchaux. Les nobles, ministres, grands officiers et représentants de l'empereur pouvaient quant à eux avoir des voitures à quatre chevaux. Pour le reste de la population, deux chevaux restaient le maximum toléré. Donc, moins il y avait de chevaux, moins la position sociale du passager était prestigieuse. Cette tradition tendit à disparaître sous Alexandre Ier, qui cherchait à niveler les abords de son peuple, mais les femmes la maintenaient bien présente. Ce type d'information put être précieux aux Français présents en Russie sous Paul Ier, car celui-ci exigeait, sous peine d'emprisonnement, que toute

⁷¹ Abbé Jean-François Georgel, *op. cit.*, p. 180.

⁷² Elisabeth Vigée Le Brun, *op. cit.*, p. 148.

personne le croisant dans la rue le salue, même s'il se tapissait derrière les rideaux de son carrosse. Ceci fut également profitable au comte d'Esterhazy, qui jugeait l'importance de ses visiteurs, et donc l'attitude qu'il pouvait tenir, en observant de son balcon le bal des voitures qui déposaient chaque jour des ambitieux dans sa cour.

L'entente entre la noblesse russe et française fut donc bien souvent cordiale, malgré des préjugés encore persistants. Seuls les conservateurs des deux bords gardaient une position hautaine et méprisante. Au fil des années, les préjugés disparurent, tant la Russie dans sa grandeur naissante se montrait ouverte et intéressée par le monde culturel étranger. N'importe quel étranger n'était pas invité aux fêtes, mais chacun trouvait une invitation en fonction de son rang. Les mémoires des émigrés félicitaient cette hospitalité russe, et l'agréable découverte d'une noblesse bien différente des préjugés véhiculés en France. Ces interactions, relations amicales et introduction dans le monde permirent de plus à de très nombreux étrangers de trouver un poste, des faveurs ou un protecteur afin de subvenir à leurs besoins. Le désir de ne pas paraître gênant, ou pesant financièrement, amena effectivement de nombreux émigrés à chercher une source de revenus. Ils firent souvent preuve d'une volonté d'intégration, qui s'affirma à mesure que le retour dans leur pays paraissait impossible ou lointain. Ce désir put passer par l'envie de profiter d'un pays où le favoritisme était si important, où les places offertes pouvaient s'avérer plus rentables qu'en France, notamment dans les ministères russes.

Cabinets et ministères gouvernementaux

Si la vie de la famille impériale semblait exemplaire aux yeux des émigrés, et que l'hospitalité de la noblesse russe les ravissait, les regards sur le fonctionnement du gouvernement et le train de vie des ministres furent plus sévères. Le prince Potemkine avait été, sous Catherine II, l'exemple suprême du favori qui obtenait tout ce qu'il désirait, et qui n'avait de comptes à rendre qu'à la tsarine. Ce système avait de très nombreux inconvénients, puisque les erreurs et les fautes commises n'étaient jamais réparées. Ainsi la guerre contre la Turquie de 1787-1792 sembla bien trop longue et mal menée aux officiers français présents dans l'armée russe, comme le comte de Langeron ou le comte de Damas, car Potemkine qui était alors le général en chef, n'était jamais présent sur le terrain, préférant se détendre dans son camp avec des femmes turques. À Saint-Pétersbourg, le constat n'était guère plus prometteur. Les tsars, souverains absolutistes, distribuaient les postes en fonction des faveurs et des flatteries des courtisans. Ce système ne manqua pas de choquer le marquis de Bombelles, bien que lui-même habitué aux arcanes de la cour de

France. En Russie, le favoritisme était exacerbé par la concentration de tous les pouvoirs dans les mains du prince, et la formidable richesse que celui-ci pouvait dilapider. Palais, cadeaux et promotions étaient pris et donnés par le souverain à sa guise. Ce manque de contrôle se remarquait aux soirées où des émigrés, comme de Maistre, ou Saint-Priest, notèrent que des ministres russes tardaient à partir, buvaient fortement et jouaient longuement, sans se soucier de leur travail à venir. Mme de Staël observa qu'elle rencontrait souvent dans la rue ou dans les salons de nombreux agents gouvernementaux en plein après-midi, lors des heures de travail.

Aux postes capitaux, le tsar s'entourait donc principalement de ses amis, en ne considérant guère leurs capacités aux postes accordés. Les changements aux cabinets et dans les ministères étaient parfois si fréquents, que toute action ou décision se trouvait paralysée. Bien sûr, les incompetents qui ne faisaient jamais leurs preuves ou qui commettaient des erreurs perdaient leur position rapidement. Les mémoires des émigrés insistèrent sur ce point de népotisme et du favoritisme flagrants. Mais à partir d'Alexandre, le prince aimait à s'entourer d'hommes compétents, quelque fût leur nationalité. De nombreux Français accédèrent alors à des postes importants grâce à ce système, parfois même avant son règne. Si le comte d'Esterhazy fut nommé en charge des relations avec les émigrés, et avec la France sous Catherine II, ce fut bien grâce à sa séduction. Le prince de Nassau, puis l'amiral de Traversay obtinrent le ministère de la marine car la Russie, encore au stade embryonnaire sur les mers, avait besoin d'hommes expérimentés pour mener ce développement maritime. Dans sa volonté de combattre la corruption, après le long règne de Potemkine dans le sud de la Russie, Alexandre nomma le duc de Richelieu gouverneur de Nouvelle-Russie par connaissance de sa probité⁷³. Cette évolution fut volontaire, lancée par un tsar réformateur, imprégné d'idées libérales.

Cette capacité des étrangers à remarquer et accuser ce système, qui était comparable en France, put être le signe que bien des émigrés avaient adopté à la suite de leur périple des positions plus libérales, mais n'osaient l'avouer trop ouvertement. La Révolution fit prendre conscience à une partie de la noblesse les erreurs de l'ancien régime, et lui fit souhaiter de les voir disparaître également en Russie. L'émigration fut le creuset d'une nouvelle réflexion et organisation pour la noblesse française, qui apprit à critiquer à l'étranger, ce qu'elle n'osait pas encore condamner en France. Cet état d'esprit se forgea aussi au contact prolongé de la société russe. Les émigrés l'incorporèrent peu à peu, se

⁷³ « généralement estimé pour ses talents et sa probité » : Lettre de Caulaincourt à Napoléon, citée dans Léonce Pingaud, *op. cit.*, p. 341.

mirent au service des tsars et apprirent à vivre dans une nouvelle civilisation. Ils purent mieux juger les failles du système, grâce à l'observation combinée des causes de la Révolution en France et des fonctionnements du monde russe.

À leur arrivée, les Français découvrirent une société bien différente de celle qu'ils imaginaient. Malgré la rudesse du voyage, une fois sur place tout ne semblait que luxe et profusion. Même pour les émigrés modestes, l'hospitalité et les opportunités offertes firent de cet asile une terre de paix et de deuxième chance. Les relations parfois tissées entre les Russes et les étrangers, grâce au contexte international, ne mirent jamais les émigrés au banc de la société. Les salons, les demeures et les soirées leurs étaient ouverts. Le mélange des cultures, l'établissement de relations amicales profitèrent à tous. La Russie trouva dans ces étrangers des hommes dévoués, capables de s'adapter et d'apporter leur expérience. Tandis que les émigrés trouvèrent en Russie l'occasion de repartir sur de nouvelles bases. Le mode de vie des Russes fut par la force du temps assimilé. La noblesse s'adapta aux manières locales et put profiter de l'accueil généreux de leurs hôtes et de la famille impériale. La crainte de la sédition n'était certes pas effacée, mais Français et Russes apprirent à se connaître, et à s'estimer. La cour de l'empereur brillait aux yeux des étrangers qui voulaient jouir des faveurs accordées, mais d'autres préférèrent se lancer dans la carrière des armes ou de l'administration, entrant de leur plein gré au service des tsars.

Partie 2

L'engagement au service des tsars

Chapitre 4 – Sous les drapeaux

Au XVIII^e siècle, le patriotisme et le nationalisme étaient des notions encore très vagues. Les nobles qui s'engageaient dans la carrière des armes cherchaient à prouver leur valeur et leur courage, ainsi qu'à assurer la renommée de leur maison. Ce service plutôt personnel pouvait donc s'effectuer dans n'importe quelle armée européenne. Dès que la France était en paix, de très nombreux officiers partaient s'enrôler dans différentes armées un temps restreint, pour compléter leur formation, multiplier les contacts et se familiariser avec plusieurs tactiques et langues. L'engagement au service exclusif de son pays n'était nullement une obligation, surtout en période de calme. L'honneur exigeait seulement qu'en cas de conflit, le soldat ne se battit pas contre sa patrie. L'exemple même de cette carrière multinationale peut s'illustrer en la personne du prince de Ligne. Écrivain, officier et philosophe, Charles-Joseph de Ligne qui était originaire des Pays-Bas servit sous les drapeaux espagnol, autrichien, français, prussien et hongrois. Lui même disait qu'il avait sept patries⁷⁴. Il fut l'ami du comte de Ségur et se rendit à de multiples reprises en Russie. Bien qu'il ne servit jamais les tsars, il se fit apprécier de ses souverains, qui lui offrirent de nombreux présents, notamment des terres en Tauride. Les tsars n'étaient jamais avares avec ces aventuriers, prêts à donner des conseils ou à apporter leur savoir aux troupes russes. L'armée russe manquait en effet cruellement d'expérience, et d'officiers de valeurs. Les officiers français émigrés furent donc aisément incorporés et écoutés au sein des armées impériales. Une grande désorganisation régnait dans cette armée : le nombre de soldats et de régiments était inconnu, des officiers n'avaient pas de brevets car aucun contrôle ne s'effectuait, des chevaliers recevaient des décorations sans pouvoir justifier de leur noblesse. Les Français imputèrent ce désordre au prince Potemkine. Paul I^{er}, en disgraciant de nombreux officiers, pour les remplacer par des proches, contribua à ces perturbations : « Paul I^{er} avait effrayé ou chassé tous les anciens chefs de corps et des divisions ; il avait avancé rapidement tous ceux qui lui étaient utiles pour ses nouvelles fantaisies militaires »⁷⁵. Les premières défaites ne furent donc pas une surprise pour les gradés français respectueux de l'autorité des anciens officiers.

⁷⁴ Prince de Ligne, *op. cit.*, p. 55.

⁷⁵ Alexandre Andrault de Langeron, *Journal inédit de la campagne de 1805*, Ed. Th; Rouillard, La Vouivre, 1998, p. 15.

Les campagnes militaires

En 1789, cette pratique de mobilité militaire internationale était toujours répandue. Cependant, les émigrés qui partirent en Russie durent à plusieurs reprises porter les armes contre la France. Cet engagement les exclut longtemps des mesures d'amnistie. Toutefois, dans leurs mémoires, ces hommes comme le comte de Langeron, Roger de Damas ou le fourrier Thiboult de Puisact, ne manifestèrent pas de regrets vis-à-vis de leur obligation. La France révolutionnaire, puis impériale restait une ennemie. Tous ne se battirent pas contre cette Révolution et ses hommes par conviction monarchique comme le fit le prince de Condé. Pour la plupart, la Révolution les avait poussés hors de France, la Russie les ayant accueillis, ils ne recevaient d'ordre que du tsar, et servaient là où ils étaient le plus compétents. Ni haine, ni remords. Langeron offrit à Catherine II de se faire son représentant auprès des soldats émigrés, afin de convier ceux qui le désiraient à rejoindre les armées russes. Ce poste fut repris par le marquis d'Autichamp sous Paul Ier. Cette émigration militaire dut représenter près du quart des effectifs français en Russie, ce qui ne fut pas négligeable. Les officiers français se battirent sans poser de questions. Ils manifestèrent parfois de la fierté à voir l'ennemi bien se comporter, voire à remporter des victoires, mais jamais ils ne pensèrent à abandonner leur poste ou à refuser le feu. Cette dualité intéressante prouvait que pour la noblesse d'épée, un engagement valait plus qu'une nationalité.

Les premières passes d'armes

La plupart des officiers français qui émigrèrent en Russie servirent les tsars avant même la Révolution. Nous l'avons vu, les relations et les connaissances acquises leur servirent à retrouver un grade et une affectation, loin des troubles occasionés en France par l'amalgame⁷⁶. La Russie qui voulait s'élever en Europe ne refusa pas le concours de ces hommes plus ou moins expérimentés, mais au moins tous loyaux. Roger de Damas servit en Russie avant la Révolution, dès 1787 où il se distingua contre les Turcs. Il participa aux combats aux côtés des Autrichiens, qui ne se retirèrent qu'en 1791, où l'incompétence des généraux l'exaspéra. Nommé par le prince Potemkine commandant du régiment d'Arkhangelsk Infanterie, l'une des plus prestigieuses unités de l'armée russe, il continua les offensives contre l'Empire ottoman. L'annonce des troubles de 1789 le fit rentrer en France le 29 décembre 1789. Face à toute l'agitation et aux menaces qui pesaient sur la noblesse, il repartit le 10 mai 1790. Il ne fut pas le seul à quitter la France à ce moment.

⁷⁶ Par le décret du 21 février 1793 en France.

Les officiers français sentaient le vent tourner, les soldats s'agitaient. Pour la noblesse d'épée, l'avenir ne s'annonçait pas sous de bons augures.

Pour la plupart de ces officiers, la première étape importante se trouva sous les remparts d'Ismail en 1790. En passant par Vienne, Langeron et le duc de Richelieu rencontrèrent le prince de Ligne qui les avertit qu'une bataille décisive se déroulait dans le sud de l'Ukraine. Pour ces jeunes gens avides de faire leurs preuves et d'affronter le feu, l'opportunité paraissait excellente. Les deux émigrés accompagnèrent le prince qui les introduisit auprès du général Zoubov. Ils retrouvèrent également l'amiral de Traversay qui assurait le blocus maritime de la ville, et le comte de Damas, ainsi que bien d'autres Français. Le succès russe resta longtemps indécis, du fait de l'attentisme du prince Potemkine, général des opérations du sud. La discipline russe assura tout de même la victoire. Les mémoires de ces officiers débordent d'anecdotes et de descriptions des combats. L'aventure avait commencé, chacun y vantait ses mérites sous un fard de modestie. Bien qu'écrits souvent des années après les campagnes, ces batailles laissèrent des souvenirs inaltérables pour les jeunes gens qu'ils étaient. Le siège d'Ismail fut un véritable bain de sang, où tous subirent au moins une blessure, et où de nombreux Français laissèrent la vie. Roger de Damas nota que le sort de ses compatriotes l'inquiétait, et qu'il fut heureux de savoir ses amis, Langeron et Richelieu, sains et saufs.

Durant cette bataille, les militaires français rencontrèrent le général Zoubov, que tant trouvèrent prétentieux, et le général suprême, le prince de Potemkine. N'étant pas encore habitués aux coutumes russes, et au fonctionnement de l'armée, tous furent surpris par leur extravagance et leur inconséquence, mais tous durent les remercier pour leur protection. Richelieu fut ainsi étonné de l'attitude « royale de Zoubov », et se vit mal mendier ainsi son « pain de porte en porte »⁷⁷. Mais après moult efforts, lui et le comte de Langeron obtinrent des postes de colonels auprès de lui. De même, la première visite au prince Potemkine les surprit tous deux. Ils le retrouvèrent en effet allongé sur un divan, dans une robe de soie, éventé par des jeunes filles et se rafraichissant de citronnade. La scène les marqua puisqu'ils peignirent dans leurs lettres ce tableau très oriental. Obtenir les faveurs de grands généraux restait une étape essentielle pour s'intégrer aux armées russes, et pour pouvoir être remarqué par la souveraine.

Pour tous les officiers qui arrivèrent durant les années qui suivirent, l'intégration se fit souvent d'autant plus facilement que la Russie se trouva souvent en guerre. L'émigration

⁷⁷ Cité dans Emmanuel de Waresquiel, *op. cit.*, p. 87.

militaire dura longtemps, mais sa phase de départs fut en revanche assez courte, entre 1789 et 1794. L'engagement ne posait pas non plus de très graves problèmes, la plupart des officiers russes étant des nobles instruits qui parlaient le français ou qui purent adjoindre aux émigrés des traducteurs pour la troupe. Les émigrés firent pourtant bien souvent l'effort d'apprendre la langue, ce que la longue vie de camp permettait amplement. Ainsi Langeron félicita le duc de Richelieu d'avoir appris le russe en à peine trois mois. Les émigrés devinrent des observateurs avisés de l'armée russe, notant ses faiblesses et ses atouts. L'administration sut gré à Langeron de lui écrire le premier rapport complet sur l'état des troupes russes. Le ministère de la guerre ne s'était en effet jamais demandé combien d'hommes servaient sous les drapeaux, ni dans quelles conditions. Sur ce point, les Français apportèrent des conseils utiles.

L'état des armées russes

Stratégies, plans, matériel et communications, presque tout cela faisait défaut aux armées russes. Peu coutumiers des longues campagnes, les troupes manquaient de tout, et seule une discipline de fer maintenait les soldats dans le rang :

Nous admirions leur courage et leur impassabilité, en même temps que nous déplorions l'imprévoyance d'une administration militaire qui négligeait le système des ambulances et l'emploi des ressources mises en œuvre par les nations civilisées pour porter secours aux blessés.⁷⁸

En intégrant leurs affectations, les officiers français découvrirent des campements dignes de leurs ancêtres. Si ce constat de faiblesse s'avérait déjà vrai pour l'armée régulière, il était encore plus flagrant pour la marine. Le prince de Nassau, puis l'amiral de Traversay, qui se retrouvèrent aux commandes de flottes russes, puis au ministère de la marine durent peser de tout leur poids et toutes leurs connaissances pour faire naître une marine digne de ce nom. Ils retrouvèrent en Russie deux autres émigrés, les frères Capellis, déjà au service des tsars. L'amiral de Traversay dans une lettre à Alexandre soulignait les efforts entrepris depuis Pierre le Grand qui ne devaient pas s'arrêter. Il manquait surtout, selon lui, une organisation d'ensemble :

Pour avoir une bonne marine, il faut avoir de bons matériaux, et ceux-ci font l'objet de vols et sont vendus à l'étranger. Nous avons une marine susceptible sous tous les rapports de perfection, mais elle est encore dans l'enfance. Il faut en chercher les raisons dans l'administration générale et particulière. Elle n'aurait sûrement pas besoin que d'être rectifiée dans différentes parties car le fondement de Pierre Ier est grand, vaste et serait solide s'il était suivi dans toute sa force. Il y a dans la marine russe des têtes sages, habiles, des chefs et des

⁷⁸ Alexandre de Puymaigre, *op. cit.*, p. 54.

subalternes pleins de talents, d'honneur et de volonté pour la gloire de leur patrie. Il faut réunir leurs idées, les discuter, les mûrir et les mettre à exécution.⁷⁹

Des ports sortirent de terre, ou plutôt des eaux, les chantiers se multiplièrent, et les ingénieurs de tous pays furent conviés à apporter leurs savoirs. L'amiral de Traversay écrivit de Sébastopol au tsar Alexandre son manque de bois, de charpente, d'hommes et de canons pour constituer une véritable escadre. Mais ses efforts ne furent pas vains, puisqu'en 1815, en mer Noire comme sur la Baltique de puissants vaisseaux russes sillonnaient les mers et que plusieurs ports, comme ceux de Sébastopol ou Nikolaïev, avaient vu jour.

Pour l'infanterie, ce fut le comte de Langeron qui s'appliqua le plus à faire évoluer les choses, bien que son action fut plus discrète et moins large. Il rendit un rapport à Alexandre Ier vers 1803 où il avait répertorié les troupes russes, leurs effectifs et leurs commandements. Ce travail de grande ampleur fut le premier produit pour le ministère de la guerre. Auparavant, le compte total des soldats et leur répartition était inconnus. Pour accomplir sa tâche, Langeron profita sans doute de ses multiples connaissances, tant russes que françaises pour obtenir le plus d'informations possible. L'armée disposait alors de centaines de milliers d'hommes réguliers, dont le cantonnement posait souvent problème. Roger de Damas constata que, trop nombreuses, les unités devaient se disperser la nuit pour trouver un logement, et marauder pour subvenir à leurs besoins, même en temps de paix. Il confirma le jugement mitigé de Langeron sur la qualité des troupes russes :

L'armée russe à l'époque de la guerre dont je parle [la guerre russo-turque de 1787] était forte au-dessous en tactique des armées des autres premières puissances, surtout la cavalerie, qui était positivement ignorante, mais la fermeté de l'homme dans le rang, le maniement de l'arme, la tenue et la discipline étaient au dernier degré de perfection.⁸⁰

Langeron ne fut pas aussi affirmatif lors de la bataille d'Austerlitz où il vit de nombreux soldats tirer en l'air, sans savoir comment se servir de leur fusil. Mais la discipline, maintenue par de longs exercices par tout temps, et entretenue par les punitions, était, elle, bien réelle. Très souvent, le constat d'une armée « d'opérette », plus apte aux défilés qu'aux manœuvres, affligea les officiers émigrés. Les pertes au combat demeuraient toujours élevées car le courage ne palliait pas les insuffisances tactiques.

Il en allait de même pour le commandement. Alexandre qui savait que l'affaissement du pouvoir autrichien, la prudence prussienne et la mise au pas de la Suède

⁷⁹ Citée dans Jean-Pierre Poussou (Sous la direction de), *op. cit.*, p. 490.

⁸⁰ Roger de Damas, *op. cit.*, p. 54.

et de l'Espagne devaient favoriser l'affirmation de son empire, manquait lui aussi d'aptitudes à la direction militaire. Sa présence galvanisait les troupes, mais avait un effet néfaste sur les membres de l'état-major qui se disputaient l'honneur d'être les premiers au combat. Les émigrés français ne rentrant pas dans ce jeu étaient vite écartés des décisions, et ne pouvaient aborder le tsar sans trouver un officier ambitieux sur son passage. Le comte de Langeron fut divisé sur cette innocence et ce manque d'autorité de l'empereur :

Quoique rempli d'esprit, plein d'énergie et ayant les qualités les plus solides, il était jeune encore ; il n'avait aucune expérience, il ne connaissait de la guerre que les parades de Saint-Pétersbourg qui ne sont rien moins que la guerre. Il était entouré de jeunes gens, aussi sans expérience et présomptueux.⁸¹

Enfin la description des principaux généraux russes n'est guère valorisante pour ces derniers. Voici le tableau dressé par Langeron : Koutousov était un « être malhonnête » et « pillard », Buxhoeden, ne devait sa position qu'à « un mariage heureux », Polgorouski était un « ambitieux effronté »...Seuls les généraux Doktorov et Adam Czartoryski furent peints comme « modeste » et « honnête »⁸². La description de Souvorov par le comte de Neuilly fut également très pittoresque⁸³. La suffisance et la cupidité des généraux furent les traits principaux qui heurtèrent donc les Français. Ces hommes avaient en effet connu la rigueur des anciennes armées françaises, où le favoritisme ne faisait pas de soi un général, et où le pillage était sévèrement sanctionné. Le contraste entre la rigueur envers les hommes de ligne et les divertissements des officiers devait également profondément leur déplaire. Les militaires français restaient très attachés au mérite personnel, acquis de préférence au feu de l'action, plutôt que devant son feu de cheminée. De 1789 à 1815, les officiers russes et français ne manquèrent pourtant pas d'occasions de prouver leur valeur, et d'apprendre les tactiques de guerre au contact des armées françaises. Les batailles se révélèrent peu encourageantes dans un premier temps, mais l'ours russe se montra difficile à tuer, et prouva ensuite, à partir de 1810, que la Russie était bien une puissance militaire.

Les campagnes napoléoniennes

Le comte de Langeron, qui participa à presque toutes les campagnes russes entre 1789 et 1815, fut un observateur privilégié de ces opérations. Présent à Austerlitz, il assista à la déroute des troupes du tsar, puis il les vit victorieuses lors de la campagne de France, dix ans plus tard. Officier estimé, il eut à de nombreuses reprises des commandements de

⁸¹ Alexandre Andrault de Langeron, *op. cit.*, p. 7.

⁸² *Ibid.*, pp. 10-14.

⁸³ Voir annexe 5.

régiments. Il vit l'évolution des armées russes, leur apprentissage des tactiques modernes de guerre, mais aussi le rôle que pouvait jouer d'autres Français émigrés autour de lui. La première leçon fut donnée à Austerlitz, la bataille des trois empereurs. Alexandre arriva entouré de ses favoris, assurés d'une victoire facile. Koutousov se tut durant la préparation de la bataille, et Langeron, encore peu estimé dut faire de même. Pourtant il lui semblait évident que les Russes n'étaient pas prêts à mener l'assaut. Les soldats manquaient de vivres, d'armes et d'équipements. Dans de telles conditions, tenir un choc prolongé paraissait impossible. Mais l'empereur préférait écouter ceux qui le flattaient car une victoire aurait assuré sa position et son prestige dans les cours européennes. Aucune notion militaire n'entraînait en considération, ce dont Langeron pressentit l'effet néfaste. Ce système de cour qui régnait dans l'armée ne pouvait qu'être tragique en ce 2 décembre 1805.

Le jour de la bataille, Langeron commandait une unité dans les marais proches du plateau du Prazen. Il tint tête aux soldats français face à lui, profitant du brouillard et rusant pour avancer. Mais la prise du plateau lui fut signalée et il fit demi-tour. Arrivé au pied du plateau, il porta assistance à un régiment désorganisé. Les soldats, tous jeunes recrues, tiraient sans toucher leur but, et refluaient de toutes parts, ayant perdu leurs officiers. « Mon exemple et celui de M. le comte Kamersky n'a pas peu contribué à assurer l'ordre »⁸⁴ nota-t-il dans son journal. Il fut effectivement un des rares à garder le contrôle de ses hommes⁸⁵. Le tsar ayant lui-même quitté le combat, tous reculèrent et Langeron dut suivre l'exemple. Des responsables furent cherchés à ce véritable désastre. Les émigrés français présentaient tous les critères requis pour servir de boucs-émissaires. Langeron fut mis au repos, d'autres dégradés. Seuls quelques Russes subirent également des vexations. La défaite fit oublier un temps au tsar la courtoisie qu'il manifestait pour les officiers étrangers. Leur nationalité prima en cette occasion sur leurs faits d'armes. La méfiance n'était donc pas encore éteinte en cette fin d'année 1805.

Il en fut autrement pour la campagne de Russie de 1812 et surtout celle de France en 1813. Le tsar apprit à se défaire des avis de ses favoris pour écouter les généraux expérimentés et les officiers étrangers. Les Français n'eurent plus à subir de tels soufflets malgré les défaites. De plus, ceux-ci avaient désormais largement prouvé leur loyalisme en montant toujours au combat, sans contester les ordres. Cette abnégation dut plaire au tsar. Les Russes eux-mêmes s'étonnaient de voir des Français se battre contre leurs compatriotes. Mais pour les émigrés, les attaches avec la France étaient rares, seule une

⁸⁴ Alexandre Andrault de Langeron, *op. cit.*, p. 74.

⁸⁵ « Je suis avec vous ; je cours les mêmes dangers ! Arrêtez-vous ! » *Ibid.*, p. 49.

famille pouvait encore rappeler l'affection de la patrie. Lors de la campagne de France, ils ouvrirent les voies aux armées russes, connaissant les routes et les villes. Langeron entra dans Paris en triomphateur. Ces émigrés furent des héros pour leurs connaissances de France, qui partageaient bien souvent des opinions hostiles à Napoléon. Le tsar ne craignait nullement les défections alors que les émigrés pouvaient retourner chez eux. Mais le tableau de leur pays qu'ils découvrirent en arrivant persuada la plupart de rester dans l'armée russe, ayant tout perdu en France.

Positions et faveurs des militaires

Soldats, officiers, ministres, tous les postes et grades furent ouverts aux émigrés. Catherine II et Alexandre Ier furent très confiants et généreux envers ces militaires expatriés. La Russie moderne avait besoin de s'affirmer par les armes, d'asseoir son autorité contre l'embarrassante ambition française. Ces hommes qui gardaient un fort sentiment du mérite et du devoir se mirent naturellement au service d'une puissance qui luttait contre les révolutionnaires. Les raisons de cet engagement divergeaient, mais tous firent honneur à leur serment. La fierté de servir la Russie, mais aussi d'être Français étonna bien des Russes, et fit sourire les émigrés eux-mêmes. En effet, ils ne manquaient jamais de bons mots pour féliciter les progrès et les réussites des deux nations. Les militaires avaient moins de complexes à afficher leurs opinions, les intrigues étant moins assassines qu'à la cour. Russes et Français se jugeaient sur le courage et la valeur sur un champ de bataille, les discussions du soir et des campements étaient des moments privilégiés, intimes, de la vie militaire. Les émigrés relatèrent dans leurs mémoires des débats animés, ce qui soulignait la franchise possible. Si l'estime ne s'obtient qu'après avoir fait ses preuves, l'armée russe fut rapidement satisfaite du travail accompli par ces officiers étrangers.

L'armée conservait pour la noblesse russe un grand prestige. La carrière des armes était privilégiée à celle des lettres, mais les officiers russes ne manquaient pas moins de courtoisie et de culture. Les préjugés, bien que moins nombreux dans le milieu militaire, chacun apprenant à apprécier son ennemi et son frère d'armes, entraînaient toutefois lors de périodes difficiles des brimades à l'encontre des Français. Il fut difficile pour les émigrés de ne pas attirer la méfiance de certains nobles russes, jaloux de leur pouvoir ou qui ne comprenaient pas la nature de leur engagement. Les affronts ne concernaient en revanche que les officiers supérieurs, ou les plus présents auprès de l'empereur, soulignant encore la corruption qui régnait à la cour. Mais les tsars surent reconnaître les mérites de ces

hommes par des promotions ou des décorations. La position des officiers émigrés resta délicate, comme celle des Français vivant proches de la cour de Saint-Pétersbourg, jusqu'au règne d'Alexandre. Les obstacles du parti russophile furent moins nombreux dans l'armée, mais les défaites ne les mettaient pas à l'abri des suspicions et des défaveurs.

Le prestige de l'armée

Dans la Russie de Catherine II à Alexandre Ier, la carrière des armes jouissait d'un prestige unique auprès des nobles russes. Préférée à l'administration, les grandes familles aristocrates avaient jadis obtenu les faveurs du prince et la reconnaissance de ce dernier en servant dans les armées. Les campagnes contre la Suède, la Pologne ou l'Empire ottoman offraient de nombreuses possibilités de promotions et d'honneurs. Les souverains russes qui ne manquaient pas de terres à distribuer, étaient particulièrement prodigues envers ces serviteurs de la grandeur nationale. Chaque nouvelle conquête apportait de plus des terres à coloniser. La noblesse d'épée pouvait donc très rapidement acquérir de multiples propriétés et assoir sa position matérielle. Mme de Staël remarqua bien que l'ordre hiérarchique russe donnait la part belle aux militaires. Les jeunes nobles pouvaient dès quinze ans arrêter leurs études pour intégrer les armées, et obtenir très tôt des faveurs pour leur famille. De nombreux pères poussaient leurs fils à suivre cette route pour profiter des largesses du prince, au détriment des besoins réels de personnel de l'empire.

Les lacunes dans l'administration où dans les milieux de l'éducation se faisaient alors amplement ressentir. S'appuyant sur le rapport de Langeron, l'abbé Georgel évalua l'armée russe à près de 600 000 hommes. Les soldats étaient fournis par chaque province, les officiers par la noblesse russe et étrangère. Ce déficit d'administrateurs fut favorable aux émigrés qui ambitionnaient cette voie, qui eurent moins de concurrents que ceux dans les armées. Le pays manquait d'organiseurs, de planificateurs, de contrôleurs, au contraire de la police et l'armée. Alexandre voulut renverser cette donne, en plaçant de nombreux émigrés à des postes clefs de son gouvernement, et en limitant les promotions de l'armée. Mais la culture militaire de son empire fut longue à renverser. Il lui fallait l'appui d'hommes de lettres, de savants, qui faisaient cruellement défaut à cette époque. Les écoles, les instituts et les emplois administratifs furent bien souvent aux mains d'étrangers, Allemands, Autrichiens, Anglais ou Français. Ce manque de gestionnaires expliqua aussi le manque d'approvisionnement qui put exister au sein des armées russes. Les émigrés participèrent selon leurs compétences à combler ces manques. Au sein de l'armée, les Français comprirent rapidement que leurs collègues au gouvernement se retrouvaient face

à une position difficile dans la société russe. Les officiers émigrés ne déplorèrent jamais cet avantage qu'ils avaient sur les courtisans ou les simples fonctionnaires, qui luttèrent avec la noblesse russe pour soutirer une audition.

La présence étrangère

Comme dans chaque nation européenne majeure, de nombreux soldats et officiers qui servaient les tsars n'étaient pas Russes. L'émigration entraîna une augmentation majeure de la part des Français aux sein de ces engagés étrangers. Les nobles émigrés, qui servaient déjà dans les armées royales françaises ne s'imaginaient pas tenir une autre carrière, et se mirent donc naturellement au service de la Russie. Les tsars dont les armées immenses manquaient de formateurs et d'hommes habitués aux champs de bataille, acceptèrent leur intégration. Comme les Russes, les officiers français pouvaient être promus ou blâmés en fonction de leurs états de service. Ainsi le comte Roger de Damas reçut la croix de Saint-Georges et une épée d'or de la part de Catherine II. De même il serait trop long de citer toutes les promotions et décorations qu'obtint le comte de Langeron. Ce dernier s'illustra sur tant de champs de bataille qu'il fut presque considéré comme un Russe authentique. Toutefois, un revers de fortune n'était pas exclu quand l'intéressé commençait à s'attirer trop de grâces de la part du souverain. Les jalousies renaissaient, les mensonges et les intrigues se déployaient jusqu'à l'obtention d'une défaveur, comme pour le marquis d'Autichamps, lieutenant-général et habile général de cavalerie qui servit dans la garde à cheval. Il voulut supprimer les abus des punitions dans son camp. Sa témérité attira la colère des officiers russes. Il était encore mal vécu de recevoir des conseils, voire des ordres de la part d'un étranger. Les officiers russes protestèrent donc auprès de Paul Ier qui disgracia d'Autichamps, puis le réintégra quelques temps après au rang de colonel. Ce cas cachait l'entente qui régnait dans l'ensemble entre les officiers des deux nationalités, et dont Langeron ou le comte de Puymaigre manifestèrent la satisfaction dans leurs journaux.

La confrontation de forts caractères pouvaient engendrer des discordes, bien souvent apaisées après un bon mot ou autour d'une boisson alcoolisée. À propos d'une de ces disputes, Langeron sut faire preuve de diplomatie, et d'un sens de l'observation pratique, pour mettre un terme à l'affaire :

J'eus jadis, une dispute avec les officiers d'un régiment russe où je servais ; ils ne cessaient de dire : Nous autres Russes ! Ennuyé de cette répétition : Voyons, leur répliquais-je, que tous les

étrangers sortent de la chambre, et j'aurai affaire à tous les Russes qui resteront. Tous sortirent, et la dispute fut terminée.⁸⁶

Langeron représenta aux yeux de tous, l'exemple même de l'émigré fidèle à son engagement au tsar, premier au cœur de l'action, mais qui une fois rentré au campement ne tolérait pas que la culture ou le mérite de l'armée française fussent critiqués sans raisons. Rochechouart parlait à propos de lui en ces termes :

Ce général, par ses formes, sa distinction, rappelait parfaitement un grand seigneur français, et son long séjour en Russie ne lui avait pas fait perdre l'air d'un courtisan de Versailles. Il avait du reste brillamment conquis ses grades.⁸⁷

Loyauté et patriotisme

Le cas des émigrés militaires fut très révélateur de ces enjeux d'attache nationale ou patriotique. Ayant servi en France et étant Français, leur engagement auprès de la Russie eut-il à subir des défections dues à des remords ou à des questions d'éthique ? Il semblerait, que plus que tous autres, les officiers et soldats émigrés eurent à cœur de prouver leur valeur et leur loyauté en étant exemplaires au combat. Si les mémoires et journaux pouvaient toujours donner la part belle à leur auteur, les émigrés y vantent les mérites de leurs compatriotes, comme ceux des Russes. Les jugements envers ces derniers sont même parfois encore plus favorables :

Les officiers russes de l'État-major avaient les manières et l'urbanité de la meilleure compagnie ; ils connaissaient à merveille notre littérature, et, ce qui me désola, si quelques-uns de nos convives n'avaient pas ces formes distinguées, ce langage élégant, c'étaient certains officiers français.⁸⁸

Les émigrés apprirent à se faire Russes, tout en restant Français. Ce double sentiment d'appartenance déstabilisa les gradés russes. Dès qu'un Russe critiquait l'armée française, des officiers émigrés leur rappelaient les victoires que celle-ci remportait depuis 1792. L'attachement restait toutefois centré sur cette fierté d'avoir servi dans l'armée royale, et non pour la Révolution séditeuse. Mais peu se battaient en effet au nom de Louis XVI, puis de Louis XVIII, et aucun ne défendait Napoléon, même si son génie militaire fascinait. En visitant un hôpital de campagne après la défaite d'Austerlitz, Langeron discuta avec de nombreux soldats de ligne, qui n'hésitèrent pas à lui confier les malheurs de leur sort. Pour ces soldats, la différence de nationalité entre leurs officiers importait peu. Ils leur

⁸⁶ Langeron, *Mémoires*, cité dans Léonce Pingaud, *op. cit.*, p. XVII.

⁸⁷ Louis-Victor Rochechouart, *Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration*, Paris, E. Plon-Nourrit, 1892, p. 201.

⁸⁸ Louis-Victor Rochechouart, *op. cit.*, pp. 202-203.

obéissaient comme à n'importe quel supérieur. Certains tinrent même à Langeron « des propos qu'[il] n'aurai[t] jamais cru un Russe capable de tenir contre son Empereur »⁸⁹, signe manifeste de la confiance qu'il put susciter.

Langeron fut très amer d'être sanctionné après Austerlitz, uniquement car sa nationalité en faisait un suspect aux yeux de tous. De même, une défaite navale du prince de Nassau entraîna la satisfaction de certains Russes, qui oubliant la mort de six mille des leurs, étaient heureux de constater les échecs de ce Français. Cette ambiguïté du regard sur le soldat étranger fut bien illustré par Damas qui nota dans son journal :

Le caractère des Russes est ombrageux, envieux et peu ouvert ; ils observent, craignent et cherchent à éteindre les étrangers qui entrent à leur service (...) ; mais ils ne pouvaient voir qu'avec indulgence et cordialité un Français qui n'était venu que momentanément dans leur pays, sans vouloir renoncer au sien, et seulement pour y acquérir connaissances, peut-être même de la gloire, mais sans en destiner les fruits à rivaliser avec eux.⁹⁰

Double sentiment d'appartenance, loyauté d'un temps, méfiance des officiers russes furent les traits principaux de cette émigration militaire, comme de l'émigration en Russie plus généralement. Mais si le constat de Roger de Damas était vrai en 1791, dix ans après les Français s'étaient bien intégrés à l'armée et les témoignages de conflits devinrent plus rares. Ce fut dans les moments difficiles, après des défaites ou lorsque la Russie fut affaiblie sur le plan diplomatique, que la loyauté des officiers émigrés fut remise en question. Le peu de sanctions ou de renvois prouve cependant qu'Alexandre Ier n'eut que rarement à se plaindre de ces hommes.

Engagés volontairement, ou bien invités par les souverains sous les drapeaux russes, les militaires émigrés eurent à faire preuve de leur fidélité pour être bien acceptés dans les rangs russes. Ceci ne se fit pas sans obstacles et intrigues, mais le temps eut raison de ces aménités. Habités à engager des étrangers, les tsars profitèrent de l'émigration pour encadrer leurs troupes de soldats aguerris. À l'inverse même de cette démarche, l'armée du Prince de Condé fut l'exemple de Français, se battant pour la France, et ne servant le tsar que par besoin de finances. Composée uniquement de Français, cette armée ne côtoya jamais la réalité de la troupe russe. Deux mondes se rapprochèrent par intérêt, mais ne se mêlèrent jamais.

⁸⁹ Alexandre Andrault de Langeron, *op. cit.*, p. 63.

⁹⁰ Roger de Damas, *op. cit.*, p. 96.

L'armée de Condé

Bien que le service de l'armée de Condé au profit de diverses nations européennes (Angleterre, Autriche et Russie) fut très examiné, peu d'études montrent que les échanges et interactions y furent très peu développés, laissant cet événement en marge du phénomène de l'émigration en Russie. Revêtant un aspect purement militaire et pratique, l'engagement de ces soldats fut passif, et ne relevait en aucun cas d'une volonté de s'enrôler pour servir le tsar Paul Ier, et encore moins les intérêts russes. Le tsar n'était qu'un prêteur d'argent. La troupe de Condé restait au service des princes émigrés, donc de la France monarchique. Sa loyauté, son ardeur, son ambition se portaient uniquement vers la terre natale et la dynastie des Bourbons. Partir aussi loin entraîna même la grogne et le départ de centaines de soldats et officiers, qui refusaient de servir dans un pays aussi distant des champs d'action et de lutte. Du fait de leur organisation collective, et de leur aptitude à se croire une unité indispensable, ces hommes ne se sentaient pas comme des transfuges ou des expatriés, mais comme des croisés vivant une nouvelle reconquête d'une terre occupée par les hérétiques. Garants de la monarchie française, leur seule volonté était de rester fidèles à l'ancien régime et à leur roi. Servir une autre nation aurait donc été tromper ce contrat presque mystique. Catherine II, par l'intermédiaire du duc de Richelieu tenta de s'adjoindre le service des ces hommes, mais la réaction fut alors presque unanime : " Nous avons été atterrés. Nous aimerions mieux mourir et nous faire tuer en France plutôt que d'accepter une offre semblable ! " ⁹¹.

Mais en 1798, le climat avait changé, l'armée de Condé avait subi de nombreuses défaites, et les puissances protectrices se défaisaient de l'armée les unes après les autres. L'offre de la Russie de Paul Ier restait la dernière chance de continuer le combat. Le départ, comme la vie en Russie, ne suscita pas la joie des hommes de cette armée, qui cependant restèrent majoritairement obéissants au prince de Condé. La carrure de cet homme, son aura, faisait de lui un meneur charismatique. Pour beaucoup, l'acceptation passa aussi par la lucidité sur leur sort : mieux valait partir et être nourri provisoirement par un étranger, que de garder sa fierté française et mourir de faim. Une fois en Russie, les contacts avec la population locale, ou l'armée russe furent très rares, ou forcés, ce qui contribua à forger une opinion désastreuse réciproque entre les deux parties. Fier de ne répondre que de leur prince, ou de Louis XVIII, l'armée de Condé se donnait des droits que Paul Ier n'avait jamais accordés. Les tensions furent vives, et entraînaient souvent des heurts, le tsar

⁹¹ Alexandre Grigorianz, « Les réfugiés politiques, une aubaine pour la Russie », In ; *Historia*, numéro 671 du 01/11/2002.

gardant la haute main dans l'arbitrage des conflits. Ces soldats représentaient au sein de l'émigration militaire, la marge extrême qui ne chercha pas à s'intégrer au système russe, et qui se défendit même toujours d'y appartenir. L'ordre était loin de régner dans le camp, et ce fut avec soulagement que le tsar s'en défit en 1801.

Au service de la Russie

Après le traité de Campo Formio, l'armée du prince de Condé, composée exclusivement d'officiers et de soldats français émigrés, se retrouva abandonnée par l'Autriche. Paul Ier qui avait été reçu à Chantilly par le prince, et qui avait gardé un très bon souvenir de ce séjour, fit preuve de sa bienveillance en accordant sa protection à sa troupe. Sans doute voyait-il aussi l'intérêt pour ménager Louis XVIII, et pour éviter d'engager trop de ses propres hommes sur les champs de bataille, de placer sous son commandement ces cinq mille hommes qui ne demandaient qu'à se battre. Par l'intermédiaire du duc de Richelieu, un accord fut trouvé entre les deux parties, le prince de Condé, ne voulant pas perdre la solde de ses hommes et voulant rester fidèle à ses croyances religieuses, exigea la liberté de culte pour son campement. Le tsar n'exigea quant-à lui que le port de l'uniforme russe, et un serment de fidélité. Le voyage jusqu'en Wolhynie dura trois mois, l'armée y arriva en janvier 1798. Le comte de Puymaigre se souvint de cette approche :

Ce fut, je me le rappelle, par une journée brumeuse et un grand froid que nous franchîmes cette frontière. Là nous quittâmes à regret cette cocarde blanche, signe de ralliement et du but de nos efforts, pour prendre les insignes moscovites. Un pope ou prêtre russe était sur le bord de la rivière, dans une misérable cabane, et recevait sur l'évangile grecs nos serments de fidélité au Tzar, notre nouveau souverain. C'était un singulier spectacle que ces émigrés transformés en Russes par une suite de tant d'événements bizarres.⁹²

Paul Ier pensa un temps à utiliser ces hommes pour coloniser des friches de son empire, mais la troupe manifesta son mécontentement, son unique but étant de lutter pour le rétablissement de la monarchie en France. Les considérations pour l'intérêt du « nouveau souverain » n'entraient nullement dans le calcul de ces émigrés. Le voyage même ne fut pas sans dommages. Une telle troupe ne pouvait se trouver de cantonnement sans envahir les champs de paysans, et prélever son besoin de nourriture à leurs dépens . Arrogants et beaux parleurs, ils irritaient également les administrateurs locaux. Ces difficultés augmentèrent les défections et les désertions.

⁹² Comte Alexandre de Puymaigre, *op. cit.*, p. 18.

Cinq mille hommes et leurs familles s'installèrent à Doubno. Condé fut le premier à revêtir l'uniforme russe et se vit offrir un palais dans la capitale russe. Les officiers et nobles russes ne tardèrent pas à jalouser l'autonomie du prince émigré, comme le confessa l'empereur lui-même au prince de Condé: « Tous mes ministres sont au désespoir du traitement que je vous fais ; ils croient que leurs intérêts personnels en souffriront ; aussi ne vous adressez qu'à moi pour les ordres généraux à recevoir »⁹³. Les conflits entre l'armée émigrée et la population ne tardèrent pas non plus à apparaître, et poussèrent le tsar à voir en eux des promoteurs du désordre révolutionnaire. Lorsque la guerre éclata en 1799, Condé et ses troupes partirent rejoindre les armées russes pour lutter contre les armées républicaines françaises. Ne souhaitant pas voir ces émigrés gagner le prestige des victoires à la place des forces russes, Paul Ier ne pressa pas Condé. De fait, celui-ci arriva en Suisse en août 1799, alors que d'après combat avaient affaiblis les armées de Souvorov. L'armée des émigrés ne participa qu'à quelques escarmouches, les troupes russes ayant été défaites par Masséna à Zurich, avant de se retirer du conflit. En effet, Paul Ier, excédé par le manque d'aide des Autrichiens, se retira après cette défaite et se défit de Condé.

La vie de camp

A Doubno les occupations étaient rares en dehors des exercices et entraînements militaires. Le tsar avait exigé une discipline stricte pour que les hommes de Condé n'apportent pas la sédition avec eux, et ne causent pas de dommages aux populations russes. Toutefois, les soldats français, cantonnés dans les maisons de la population locale, prirent la liberté de se réunir à leur guise, pour y jouer ou danser. Paul Ier, toujours fantasque, avait interdit de valser dans tout l'Empire car l'impératrice avait eu une fluxion de poitrine à trop danser, ce dont les Français ne tinrent pas compte. Beaucoup de femmes ayant suivi leur mari en Russie, les cavalières n'étaient pas rares. M. de Thiboult nota que certaines d'entre elles tenaient des salons et des bals qui rappelaient les mœurs et habitudes de France. Elles prenaient également très soin de leur toilette, ne devant en posséder qu'une seule. Loin de chercher à découvrir la société russe, ces hommes recréaient là où ils étaient des simulacres de vie mondaine dont ils avaient coutume. Le prince de Condé lui-même fit venir la princesse de Monaco, Melle de Montsoreau et la princesse de Rohan-Rochefort au camp permanent. Le duc de Berry était aussi très assidu à ces soirées.

La littérature fut une autre source d'occupation, et de démarcation avec l'ordre russe. De nombreux ouvrages interdits circulaient, comme Voltaire ou Rousseau. Les

⁹³ Cité dans Léonce Pingaud, *op. cit.*, p. 212.

émigrés cherchaient à montrer une nouvelle fois leur peu d'estime des ordres russes, voire leur défiance envers ce souverain qui restait pour tous un étranger. Certains se tentèrent à la poésie pour mettre en vers leur expérience, comme le comte de Contades :

Pour vous qui, comme moi, regrettez quelquefois

Les forêts de Volhynie

Et le sourire fin et les yeux agaçants

De ces pastourelles jolies

Qui firent faire des folies

A tant de chevaliers errants,

Souvent encore Thibault, avec plaisir j'y pense.⁹⁴

M. de Surville et le marquis de Crérolles se livrèrent eux aussi à ces méditations poétiques, avec plus ou moins de finesse. Les relations avec la population locale se limitèrent à des amours passagères, occupation comme une autre. Ces amours laissèrent toutefois quelques tendres souvenirs de Russie. Les nobles officiers émigrés furent d'abord bien accueillis par la noblesse locale, qui s'attendait à rencontrer des hommes raffinés et cultivés. Mais cet engouement ne dura qu'un temps, les indiscretions et impertinences fermèrent vite les portes. En effet, le tsar et la société russe étaient très critiqués par ces Français qui se prétendaient défenseurs et garants d'une civilisation, d'une culture supérieure, ce que l'empereur et les nobles russes ne pouvaient tolérer. La maîtrise de l'Ordre de Malte pour Paul Ier, chef de la religion orthodoxe, parut comme une étrangeté de plus à l'actif du souverain. La description du général Souvorov par le comte de Puymaigre soulignait également tout le dédain et mépris que les Russes suscitaient chez les émigrés :

Sovorov avait ses originalités qui l'auraient fait passer pour un fou, si l'on n'eût pensé qu'ayant à prendre de l'influence sur des Russes alors suspicieux et à demi barbares, il fallait qu'il frappât leur esprit par des images à leur portée.⁹⁵

⁹⁴ Cité dans Joseph Turquan, *Les femmes de l'Émigration, 1789-1815*, vol II, Paris, Emile-Paul éditeur, 1912, p. 305.

⁹⁵ Comte Alexandre de Puymaigre, *op. cit.*, p. 56.

Heurts et malheurs

Des agents infiltrés devaient parcourir le cantonnement, car ces provocations ne restaient pas impunies. Un officier, M. de Beaumanoir, fut exilé en Sibérie pour avoir critiqué le despotisme russe dans une lettre. Il ne fut libéré que sous Alexandre. Un voleur fut condamné à cent coups de knout et un auteur de satyres à être exilé lui aussi en Sibérie. Les mauvaises conditions de vie pour les soldats, et les heurts avec la population locale accentuèrent les tensions, les contestations et la dureté du tsar. Le tsar avait compris que ces hommes ne chercheraient pas à se mettre à son service, ni à lui être agréables. Ses conseillers l'appelaient à encore plus de prudence et de rigueur afin d'éviter que l'armée russe ne prenne exemple sur cette mauvaise troupe. Le prince de Condé précisa dans ses mémoires que seul, il était bien reçu par l'empereur, et que celui mettait toute sa bonne volonté pour lui assurer son soutien à sa cause, mais dès que Paul Ier arrivait au camp, le ton changeait pour bien faire comprendre à son état-major qu'il ne tolérerait aucune incartade.

Pour les soldats, cette rudesse témoignait du caractère inconstant et vexatoire de l'empereur. Servir un tsar presque fou sembla le pire des sorts pour bien des soldats qui préférèrent désertier que servir un despote. L'expérience russe de l'armée de Condé se révéla donc plutôt désastreuse pour les deux partis. Le tsar avait à sa solde une troupe indisciplinée, contestataire et hostile, et l'armée des émigrés se sentait loin des champs d'action, inutile à la cause des princes et soumise à la cruauté d'un empereur dément. Cette expérience put donc alimenter l'hostilité des Russes envers tous les émigrés, et renforcer dans une certaine mesure l'image négative et barbare de l'empire des tsars que les Français de l'armée de Condé diffusèrent à leur retour. Cette expérience bien différente de celle des autres émigrés peut s'expliquer par le caractère collectif qui s'opposa à l'intégration de tant d'hommes à l'armée russe, et donc aux véritables contacts entre les deux groupes. En s'observant de loin, les défauts recherchés, fictifs ou exagérés, ne pouvaient qu'apparaître plus marquants, et ne trouvaient pas de démentis.

Chapitre 5 – Les intrigues de cour

Bien que les émigrés présents à la cour de Saint-Pétersbourg ne représentaient pas la majorité des Français présents en Russie, ils laissèrent plus de traces, par leurs mémoires ou par les écrits officiels les concernant. Nobles lettrés, ou habitués à tenir leur journal, les manuscrits concernant ces courtisans, envoyés des princes ou grands aristocrates français qui côtoyèrent les tsars furent nombreux. Le comte d'Estherazy ou le marquis de Bombelles ne furent que deux exemples d'une longue liste. Car la noblesse habituée aux salons en France, à la cour de Versailles, à une vie de luxe et de faste ne cherchait pas toujours l'aventure et l'exotisme durant son exil. Pour beaucoup de nobles, l'émigration ne fut que rancunes et déceptions. Espérant bien que l'ancien ordre se rétablisse en France, ils souhaitaient vivre selon leurs anciens droits de préséance à l'étranger. Leur retour n'en fut que plus frustrant. Ils vinrent logiquement s'installer dans la capitale russe, où le luxe y était alors le plus abondant, et le plus factice. Une foule de courtisans massait les alentours du palais des tsars pour croiser un membre de la famille impériale et déclamer quelques flatteries. Certains Français comme Ferté-Melun ou Choiseul-Gouffier n'étaient pas en retrait de cette hypocrisie. Mme Vigée Le Brun sut elle aussi tirer parti de son prestige auprès des grands pour vivre un séjour loin des soucis.

À ce jeu, les concurrents étaient nombreux, et les coups bas permis. Les émigrés eurent souvent des positions difficiles dans la société russe et reposaient sur un socle fragile, une bousculade pouvait les en faire tomber. Bien des Russes présents à la cour n'hésitèrent pas à donner un coup de coude pour voir un adversaire disgracié. Pour les Français vivant à Saint-Pétersbourg, un comportement exemplaire était seul garant de leur estime. Mais en accumulant les bienfaits du prince, les envieux se rassemblaient pour éliminer un concurrent devenu trop dangereux. Dans ce système les ministères n'étaient jamais stables, tout poste étant soumis à la jalousie des courtisans. Alexandre Ier dans sa volonté de réforme tenta d'arrêter ces démarches, mais seul le temps pouvait y remédier. Le comte d'Esterhazy se créa ainsi une légende noire tant sa position fut élevée près de Catherine II. La chute n'en fut que plus voulue par des nobles russes, mais également français, et que plus remarquable. À la cour où tout reposait donc sur la flatterie et les manigances, les dés étaient bien souvent truqués.

La politique du courtisan

Les récits de Mme Vigée Le Brun, du marquis de Bombelles ou les correspondances des comtes d'Estherhazy et de Choiseul-Gouffier décrivent toutes ces manières et procédures à tenir pour entrer dans l'intimité des tsars. Un entretien au palais impérial était la base et la preuve de l'estime dont l'émigré pouvait jouir dans les cercles russes. Tout Français qui parvenait à obtenir une entrevue avec le souverain pouvait prétendre à de bonnes dispositions de la noblesse locale à son égard. Très vite le comte d'Estherhazy sous Catherine II, puis l'émigré Ferté-Melun sous Paul Ier, comprirent l'intérêt de pouvoir surveiller ceux qui voudraient voir l'empereur afin de garder la haute main dans le cercle d'influence de celui-ci. Catherine II créa donc sous l'impulsion du comte d'Estherhazy un ministère des relations avec les émigrés, dont il devint évidemment le ministre. Plus tard sous Alexandre Ier, les barrières furent rompues. Joseph de Maistre put ainsi, malgré les obstacles mis en place par le parti russophiles, obtenir de nombreux entretiens avec le jeune tsar, sans intermédiaires. Le duc de Richelieu jouissait lui aussi de tant de crédit, qu'il écrivait directement au souverain.

Mais pour tous ceux dont la réputation n'était pas si étendue, et qui vivaient des cadeaux du tsar, les luttes d'intérêts et les rivalités entre partis était monnaie courante. Espionnage, mensonges, coups bas, entre émigrés les rapports étaient parfois loin d'être cordiaux. Le faste et la richesse de la cour de Russie suscitaient bien des envies, et enflammaient bien des cœurs avides de retrouver la gloire perdue. Car ces émigrés subsistaient déjà grâce à cette méthode en France à la cour de Versailles, comme la princesse de Tarente. Dépendant des dons et faveurs du roi, ils gravitaient sans interruption dans son entourage, prêt au moindre service pour en obtenir une reconnaissance. L'émigration ne fut qu'une translation de ce mode de vie dans un cadre plus exotique, mais aussi plus cruel. Désormais, la rivalité se faisait avec leur compatriotes, mais aussi avec la petite noblesse russe qui elle aussi pouvait ne dépendre que de la charité du souverain. Le marquis de Bombelles fut surpris de la multitude de ces flatteurs et obséquieux emplissant les couloirs du palais impérial. Seuls les grands aristocrates, qui possédaient presque toujours des terres immenses, une multitude de serfs et un palais à Moscou (signe d'une relative indépendance face à la vie de la capitale) gardaient leur dignité. Ils vaquaient à leurs occupations, et voyaient dans les émigrés des infortunés du destin à qui il fallait tendre la main. Ils gardaient du temps pour leurs loisirs, et pour la célébration de leur appareil, loin des mesquines intrigues de la cour.

La magnificence de la maison impériale

Entrer dans l'intimité des souverains russes n'était pas une tâche aisée pour les émigrés français. Peu nombreux étaient ceux qui jouissaient avant la Révolution d'une certaine renommée en Russie, bien plus durent la construire et savoir garder la confiance du tsar. La plupart des émigrés choisirent Saint-Pétersbourg comme destination d'exil car la présence de la grande noblesse et de la cour entretenait l'espoir d'obtenir un poste, même insignifiant à la cour, ou bien des traitements de la part des grands seigneurs russes. La fortune de ceux-ci n'était pas inconnue aux Français qui avaient entendu parler des dépenses pharamineuses que ces seigneurs faisaient quand ils venaient en France. Ou alors leur richesse ne restait pas longtemps méconnue tant les bals, fêtes et soirées qu'ils organisaient se révélaient en dehors de toute imagination. Il en allait de même pour la richesse des Romanov. Princes amateurs d'art, la constitution de bibliothèques gigantesques, et la correspondance avec de nombreux artistes soulignaient les moyens dont les tsars disposaient pour acquérir ces œuvres et leur intérêt pour la création. Le marquis de Bombelles visita ainsi les jardins du palais impérial, découvrit la bibliothèque Voltaire, il vit les tableaux de Vernet chez le Grand-Duc Paul, visita l'Ermitage, « vaste et magnifique palais »⁹⁶, et suivit une discussion privée sur la peinture avec Catherine II. Les costumes et parures de la famille impériale, brodés d'or, couverts de diamants et autres pierres précieuses troublèrent également tout ceux qui purent les voir. Entre la conformité des princes européens et le luxe des cours orientales, la mode en Russie suivait une voie médiane qui intrigua les émigrés, tant elle fut difficile à décrire.

À Saint-Pétersbourg, tout était dans l'excès. Si bien que les prix des denrées restait un véritable cauchemar pour les Français démunis. Bombelles qui ne s'attendait pas à tant d'excès, vivait comme Joseph de Maistre après lui, dans des conditions précaires. Il s'étonna que le comte d'Esterhazy, qui lui jouissait pour sa part de privilèges de la tsarine, puisse garder un rythme frénétique de dépenses, alors que sa propre « dépense passe [ses] revenus tous les mois, ou à peu près, s'[il se] permet le moindre achat »⁹⁷. Mais les dons des tsars pouvaient parfois amplement suffire à maintenir ce rythme de vie. Pour être en vue dans la capitale, il fallait tenir sa porte ouverte et organiser de nombreuses soirées. Difficile pour des hommes ayant souvent perdu leurs biens, leurs ressources et leur demeure. Mais c'était la condition indispensable d'entrée dans les cercles d'influence des grands nobles courtisans ou princes russes de la cour, si un poste élevé dans

⁹⁶ Marquis de Bombelles, *op. cit.*, p. 285.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 309.

l'administration ou une renommée antérieure ne suffisaient pas. Malgré la cherté de la vie, la noblesse russe pouvait s'offrir des festins accompagnés de danseurs et des maisons avec des centaines de domestiques. Les marques de l'exubérance et de l'éclat ne manquaient pas de sauter aux yeux de personnes qui furent contraints à un voyage long et misérable, comme le prouva cette remarque d'Élisabeth Vigée Le Brun : « Chacun ayant lutté de magnificence aussi bien que d'originalité, je n'ai jamais vu réunis tant de manteaux brodés d'or, tant de diamants et tant de plumes »⁹⁸. Ce fut cette société mondaine qui permit, comme le nota Saint-Priest à certains courtisans français de retrouver le luxe et l'insouciance des temps passés. La grande vie menée par la famille impériale ainsi que par les seigneur russe ne pouvait qu'attirer à Saint-Pétersbourg ces émigrés habitués mais aussi contraints de vivre sous la protection d'un grand. Aucun émigré, quels que fussent sa position et son prestige au sein de la noblesse locale, ne put cependant organiser de grandes fêtes, bien peu ayant de logements et de moyens capables d'accueillir dignement de multiples personnes.

Le bal des cabales

La petite noblesse russe attachée à ses privilèges et le parti russophile défenseur d'une cour débarrassée de la trop forte présence étrangère ne furent pas les seuls agents de conspiration œuvrant contre les émigrés à la cour de Russie. Les émigrés eux mêmes furent parfois des loups envers leurs compatriotes. L'émigration avait exacerbé ce sentiment d'individualisme, où chacun ne devait sa survie qu'à soi même. Plusieurs Français qui avaient tout perdu pendant la Révolution se tenaient prêts à tout pour garder ce qu'ils obtenaient en Russie. Les disgrâces du marquis d'Autichamps, du comte Choiseul-Gouffier ou de la princesse de Tarente ne furent sans doute pas étrangère aux intrigues menées par d'autres Français expatriés. Dès qu'une faille apparaissait, les sanctions tombaient rapidement. Et d'autant plus aisément que la noblesse russe se réjouissait elle aussi de bien des défaveurs. Le marquis de Bombelles assista à ce jeu de chaises musicales dans une période où les émigrés n'étaient pas encore bien acceptés à la cour des tsars, sous Catherine II. Mme Vigée Le Brun aussi, regrettait ces intrigues entre Français. Il était simple pour elle, vivant de sa peinture et de sa renommée de critiquer ceux qui devaient se battre à la cour pour obtenir de quoi survivre. Une distance se marqua entre les émigrés qui ne pouvaient côtoyer les grands cercles, et ceux qui bénéficiaient de multiples entrées. La vie en Russie, l'expérience de l'émigration furent complètement différentes. Pour les artistes ou

⁹⁸ Élisabeth Vigée Le Brun, *op. cit.*, p. 160.

seigneurs français qui voyaient les portes s'ouvrir et les tsars venir les accueillir, la Russie ne fut qu'un doux séjour éphémère. Ce fut le cas pour Mme Vigée Le Brun ou le prince de Condé. Mais pour le comte d'Esterhazy ou le prince de Nassau, il fallut obtenir leur place grâce à de multiples efforts et luttes. Ce combat incessant pour assurer leurs position et privilèges en fit des adversaires de bien d'autres Français. À travers les mémoires, cette différence était clairement apparente. Les premiers se contentaient de raconter leurs soirées et découvertes touristiques, tandis que les seconds parlaient de leurs efforts, de leurs problèmes financiers et de leurs récompenses obtenues. Mme de Staël eut une position intermédiaire. Sa réputation l'avait précédée et elle fut invitée dans de nombreuses soirées, mais n'oubliant pas son sort d'exilée, elle sillonnait les routes européennes, sans jamais se fixer véritablement depuis son départ de la Suisse. La Russie ne fut qu'une étape de ce périple, et elle resta éloignée des querelles de cour, même si elle aussi remarqua les troubles qui agitaient les émigrés français.

Les divergences pouvaient très bien s'établir sur un rapport de jalousie, de convoitise mais également d'opinions politiques. Entre ceux qui souhaitaient l'intervention militaire de la Russie pour pouvoir rentrer au plus vite en France, et ceux qui plus lucides, comprenaient que leur intérêt se trouvait dans un emploi au service unique des tsars, les tensions pouvaient être fortes. Tant que la question se posa, jusqu'en 1793, les émigrés s'affrontèrent sur le terrain de l'intervention ou non des puissances étrangères en France. Le comte d'Esterhazy défenseur de la première option, ayant l'appui de l'Autriche et des princes émigrés, mit tout en œuvre pour saboter le travail du marquis de Bombelles qui, envoyé par Marie-Antoinette, tentait de répéter la volonté de Louis XVI de vouloir rétablir l'ordre seul, sans intervention étrangère qui anéantirait son bon droit. Cette opposition fut l'exemple même des conflits entre émigrés et des intrigues de cour qui purent exister en Russie. Entre les monarchistes conservateurs, incapables de comprendre l'évolution du monde et leur lourd destin, et les traîtres vendus à une puissance étrangère aucune compréhension n'était possible. Car tels étaient les opinions de l'un des partis sur l'autre. Mais en Russie, peu ne purent pas comprendre que la Révolution avait tourné une page. Leurs conditions de vie, l'éloignement de la patrie, le manque de ressources, ne rappelaient que trop la dure réalité. Le comte d'Esterhazy, comme nous l'avons dit, partisan d'une intervention étrangère en France pour rétablir l'Ancien régime, eut le « privilège » de centrer bien des rivalités autour de sa personne.

Le comte d'Esterhazy

La plupart des émigrés qui arrivèrent en Russie sous Catherine II eurent à affronter ou à séduire le comte d'Esterhazy. Ayant obtenu un poste auprès de la tsarine, il contrôla les arrivées et les faits des émigrés en Russie. Homme de pouvoir, mais également mondain, il se fit de nombreux adversaires tant au sein de l'émigration que parmi la noblesse russe. Sa rapide ascension, les privilèges dont il bénéficiait ont fait naître de multiples rumeurs qui aujourd'hui voilent la vérité. Légende noire qui entoure tout homme de pouvoir ou réalité, ces récits d'émigrés soulignaient en tout cas l'immense prestige qu'il avait auprès de l'impératrice. Preuve supplémentaire que les tsars n'hésitaient pas à s'entourer d'étrangers et à les combler de bienfaits. Pour Valentin Esterhazy, ses mémoires restaient très discrètes sur cette période de sa vie. L'expérience russe fut selon lui mise au service de ses convictions monarchistes, tout en respectant l'ordre de la société russe. Discret, il l'était sans doute dans sa vie privée, mais en public, trop de témoignages concordent pour le montrer omniprésent lorsqu'il s'agissait de surveiller et de limiter l'influence d'un Français nouvellement arrivé à Saint-Pétersbourg. Parti de peu, le pouvoir qu'il acquit lui fit peut-être perdre la réalité et espérer obtenir davantage auprès de Catherine II. Jamais il n'aurait put espérer tant en France, c'était donc un rêve qui se réalisait pour un petit noble qui n'aurait jamais percé à la cour de Louis XVI. Lui même défendit son ambition comme seul moyen d'offrir à sa famille ce qu'il n'avait jamais reçu de la sienne⁹⁹. L'émigration entre espoirs et déceptions fut une expérience unique pour chaque expatrié, un affrontement avec un nouveau monde pour tenter d'avoir une seconde chance, un nouveau départ.

Son ascension russe

Valentin Esterhazy était issu d'une famille hongroise, né en 1740 dans les Cévennes, il apprit avec son oncle, commandant de hussards, les usages de la cour de France. A dix-sept ans il participa à la Guerre de Sept Ans où il fit valoir son courage. Puis il rencontra le ministre Choiseul, qui lui offrit en 1764 son propre régiment, celui des Hussards-Esterhazy. Il eut la tâche d'apporter le portrait du dauphin en Autriche, ce qui le rapprocha de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Au commencement de la Révolution, Esterhazy commandait la garnison de Valenciennes. Homme de réaction, très attaché à la monarchie et à l'ancienne hiérarchie sociale, sa ville devint une place sûre sur les chemins de l'émigration. Face au désordre croissant qui agitait le royaume de France, et les menaces

⁹⁹ Voir Mathieu Aubert, « Valentin Esterházy, l'usage d'un monde, De l'art du don de plaire à l'attention des nobles désargentés, des déracinés et autres apatrides », TER dactylographié, Université Michel de Montaigne de Bordeaux III 2003.

qui pesaient sur la noblesse, il prit à son tour la route vers l'étranger. Il rejoignit dans un premier temps le parti des Ultras et entra dans le cercle de confiance du comte d'Artois. Le 30 avril 1791, il fut envoyé en Russie en tant qu'ambassadeur des princes. Le comte ne fait pas état de son voyage dans ses mémoires, mais décrit son arrivée à Saint-Pétersbourg le 13 septembre. Après avoir pris logement chez un traiteur français, le sieur Huguet, il partit visiter la ville en attendant d'être reçu à la cour. Cette initiative lui fut bénéfique, puisque Catherine II qui se méfiait de l'arrivée de cet émissaire des princes émigrés, apprécia qu'il mit ainsi à profit son temps libre. Il fut introduit à l'Ermitage par le prince Zoubof, favori de l'impératrice, ce qui était de bon augure. L'impératrice se montra joviale, la discussion fut dénuée de tout reproche ou suspicion. Dès le départ, par ses manières et sa galanterie, Esterhazy sut plaire à la tsarine autant qu'il fut impressionné par la prestance de celle-ci. Très vite, elle l'invita au palais d'été, lui fit de nombreux dons comme des terres en Ukraine. Étant un cousin de l'ambassadeur autrichien, le comte de Cobenzl, il fut introduit dans de nombreux salons et auprès du Grand-Duc Paul. Il écrivit dans ses mémoires, le souvenir de cet accueil chaleureux : « Au reste, je dois rendre témoignage qu'il est impossible d'être mieux reçu dans un pays que je ne l'ai été en Russie, et j'ai éprouvé de tout le monde les politesses les plus recherchées à mon égard »¹⁰⁰.

A partir de ce moment, son ascension ne connut aucune limite. Son élégance, sa tenue mais aussi ses flatteries en faisaient un individu galant apprécié par la noblesse russe. Ayant de nombreux entretiens avec l'impératrice et avec ses conseillers, il devint son émigré de confiance. L'impératrice ne se montra pas avare envers cet homme qui aurait pu prétendre au titre de favori s'il n'avait pas été Français. Il se montra autant attaché à la monarchie française, qu'à la bienveillance dont Catherine II fit preuve à son égard, ainsi qu'à la grandeur de sa cour. Son influence auprès de la tsarine ne se contesta pas, au point qu'il obtint la création d'un ministère des relations avec les émigrés dont il prit la direction. Ainsi, il pouvait manœuvrer pour contrôler les faits de ses compatriotes et surtout assurer sa position face à leurs envies.

Ses manœuvres politiques

Valentin Esterhazy fut très silencieux dans ses écrits sur les buts politiques de sa présence en Russie. Son action reste d'ailleurs encore très iobscure. Il devait permettre aux princes émigrés d'agir pour rentrer en France grâce à l'intervention de la Russie. Catherine II tergiversait et se contentait d'avancer de l'argent. Très proche de l'ambassadeur

¹⁰⁰ Valentin Esterhazy, *Mémoires du comte Valentin Esterhazy*, Paris, Plon-Nourrit, 1905, p. 318.

d'Autriche, et de sa politique, Esterhazy fut perçu par certains émigrés comme un agent de division à la solde de Léopold II, ce que prétendit par exemple le marquis de Bombelles :

Mais dans aucune circonstance ce bon Esterhazy n'a oublié son origine, et malgré lui, son trop fort penchant pour la Cour de Vienne lui fera plutôt adopter ce qu'elle désirera que ce qui sera utile à un Roi de France.¹⁰¹

Esterhazy voyait pour sa part dans l'inaction de l'Espagne et de l'Autriche l'œuvre de Breteuil. L'arrivée à Saint-Pétersbourg au début de l'année 1792 du marquis de Bombelles, envoyé de ce dernier, défenseur d'une résolution par Louis XVI de la Révolution, ne put qu'être un déplaisir pour lui. Le conflit qui opposa les deux hommes illustre ces heurts entre émigrés dont la cour de Russie était le cadre. Leurs mémoires respectifs présentent des visions totalement opposées, chacun prétendant que l'impératrice penchait pour son opinion et que l'autre manigançait pour le déstabiliser. Ainsi Bombelles écrit qu'"Esterhazy conspirait avec Calonne et avec les Princes pour l'éloigner de la cour, mais que lors des entretiens particuliers qu'elle lui accordait, elle se rangeait souvent tacitement à son avis, tout comme le prince de Nassau, pourtant ami du comte. De son côté, Esterhazy notait dans ses mémoires que l'impératrice suivait toujours son avis et l'assurait de son soutien et que « M. de Bombelles fut moins bien traité que ne l'étaient les étrangers considérables qui venaient en Russie »¹⁰². Il refusa de l'introduire dans la société, preuve tangible de sa méfiance pour lui. La mauvaise foi des deux hommes était évidente. Leur divergence d'opinions les éloignait considérablement, et rien ne pouvait les faire s'apprécier. Et sans doute chacun fréquentait-il un cercle qui effectivement restait fermé à l'adversaire. Mais une part de vérité devait exister dans ces récits, Catherine II se montra sans doute aimable avec les deux partis, ne souhaitant prendre position ni pour l'un, ni pour l'autre.

Le prestige du comte d'Esterhazy auprès de la tsarine ne se démentit pourtant pas, et le marquis de Bombelles en fit une très vive critique. Cette faveur fit naître bien des rumeurs autour des raisons de cette élévation. La cour révélait encore une fois son système essentiel de favoritisme et de mise en concurrence des courtisans. Esterhazy recevait tant de l'impératrice que son séjour en Russie fut agréable et profitable au plus haut point. Il fit venir sa famille en décembre 1792 et celle-ci obtint à son tour des bienfaits de Catherine II. Pour le marquis, cette exaltation faisait oublier au comte d'Esterhazy l'intérêt de sa nation et de son roi, pour ne songer qu'à ses plaisirs :

¹⁰¹ Marquis de Bombelles, *op. cit.*, p. 281.

¹⁰² Valentin Esterhazy, *op. cit.*, p. 336.

Il m'a montré les pelisses et les autres cadeaux qu'il a reçus de cette souveraine ; enfin il m'a parlé de son existence ici comme en étant enivré à un point surprenant, comme étant désolé de l'idée de quitter Pétersbourg.¹⁰³

Un peu plus loin, le marquis insista sur ces faveurs exagérées :

L'impératrice a donné une place de cornette dans la garde à cheval au fils du comte d'Esterhazy, enfant âgé de huit ans. Sa majesté a ajouté à cette faveur celle de donner mille ducats pour les frais d'équipement de ce nouvel officier. Les gens du pays ont caché sous des compliments la jalousie très vive qu'ils ont de cette grâce, et les étrangers se livrent à la critique sur la manière dont on croit être sûr que le comte d'Esterhazy a provoqué la bienfaisance de l'Impératrice. Comme on sait que, par la fortune de leur mère, les enfants du comte d'Esterhazy seront riches, on a d'autant plus blâmé que, devant tout ce qu'il est au Roi et à la Reine de France, il se soit autant pressé, ou autant exposé à faire porter à son fils un uniforme russe.¹⁰⁴

Signe d'obséquiosité pour le marquis, signe de reconnaissance pour le comte, les interprétations manifestaient les distensions au sein des émigrés à la cour. Ainsi lorsqu'en mars 1792, le comte d'Esterhazy se retira à Moscou quelque temps, il nota dans ses mémoires qu'il se fatiguait des intrigues de la cour de Saint-Pétersbourg, alors que le marquis de Bombelles présentait cela comme un nouvel acte de courtisanerie, le comte partant « se faire caresse à Moscou en s'y présentant avec les avantages d'un favori de la souveraine. »¹⁰⁵. Entre la discrétion du comte et l'exagération du marquis, la réalité restait difficile à cerner. Ces intrigues de cour eurent donc pour autre résultat de voiler aujourd'hui l'interprétation de la présence du comte en Russie. Même dans les souvenirs écrits des années après cette expérience, chacun défendait toujours ses actes et sa position, et cherchait à faire peser les erreurs sur le dos de ses opposants.

Malgré tout, le comte d'Esterhazy fut sans doute peu accommodant à l'égard des autres émigrés, qui présentaient une menace à sa situation. Le duc de Richelieu exprima cette méfiance à son égard :

Monsieur Esterhazy m'a marqué beaucoup d'embarras et son déplaisir de me voir arriver n'a pas même été trop bien dissimulé... Il ne fait du tout que nuire aux autres de peur d'avoir des concurrents. Je suis sûr qu'il n'a pas peu contribué à m'éloigner.¹⁰⁶

De même à peine arrivée Mme Vigée Le Brun rencontra tout d'abord le comte d'Esterhazy qui l'introduisit auprès de l'impératrice. Le premier mouvement du comte fut de se moquer de la robe simple de l'artiste qui ne convenait pas à une telle rencontre, puis de persifler sur son manque de manières. La peintre fut très inquiète après toutes ces

¹⁰³ Marquis de Bombelles, *op. cit.*, p. 279.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 286.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 293.

¹⁰⁶ Cité dans Emmanuel de Waresquiel, *op. cit.*, p. 80.

remontrances, mais la tsarine aima au contraire sa simplicité, et la rencontre fut courtoise. Le comte d'Esterhazy restait donc un maître en matière de manières flatteuses, et cherchait toujours le point faible de chaque émigré présent à la cour pour lui nuire, ou du moins l'en écarter :

En attendant, tout Français sans exception, qui pourrait obtenir quelque accueil à Tsarkoïe-Selo, est l'objet de son inimitié et du soin jaloux d'écarter de ce palais l'apparence d'un concurrent.¹⁰⁷

Sa chute

La réception du comte d'Artois en mars 1793 fut son dernier acte politique d'importance. Toujours fidèle à sa mission et aux princes émigrés, il demanda à Catherine II de recevoir le frère du roi dans sa capitale pour discuter d'une éventuelle intervention en Europe. La tsarine accepta cette demande, bien que peu enthousiaste. Elle n'aimait pas l'idée de faire venir à sa cour un prince déchu, un peu trop prétentieux et surtout qui viendrait en quête d'un succès politique. Après cette dernière démarche, les mémoires du comte font un bond de trois ans dans le temps, jusqu'en 1796, année où le comte demanda à Louis XVIII de se retirer. Le roi sans royaume lui accorda cette faveur, et il fut remplacé par Ferté-Melun, un autre émigré français présent en Russie. Esterhazy se retira dans les terres que lui avait offertes l'impératrice, mais la mort de Catherine vint mettre un terme à cette vie paisible. Paul Ier, très méfiant face aux émigrés, surtout quant-ils étaient dans les bonnes grâces de sa mère, interdit au comte de revenir à Saint-Pétersbourg. Il lui supprima ses rentes et confisqua ses terres. Ces sanctions ruinèrent cet homme sans autres revenus que ceux accordés par Catherine II. Heureusement le comte n'était pas dénué d'amis parmi les nobles russes. Il logea donc avec sa famille chez la famille Braricka. Quelque temps plus tard, l'empereur, dans de meilleures dispositions, lui redonna des terres à Grodeck, Cyrnoff et Krianozofva en dédommagement des terres perdues. Sans doute cette détente ne fut-elle pas étrangère à un acte de soumission et à une demande de pardon de la part du comte auprès du tsar, ses manières le servant une fois de plus. Valentin Esterhazy profita de cette retraite jusqu'au 23 juillet 1805, date de sa mort.

Le comte ne rentra jamais en France car plus rien ne l'y attachait. Conservateur, homme attaché aux anciennes mœurs et habitudes, la Russie convenait mieux à ses convictions. De plus, ses sources de revenus, ainsi que sa famille furent à partir de 1793 toutes en Russie. Un retour en France aurait signifié une nouvelle aventure, un nouvel

¹⁰⁷ Marquis de Bombelles, *op. cit.*, p. 344.

abandon des acquisitions, une nouvelle émigration. Son aspect cosmopolite, sa passion pour les grands, sa proximité avec eux, tout comme sa connaissance des langues et des usages lui furent d'un grand secours en Russie, ou beaucoup s'obtenait par la capacité à flatter les nobles et à les mettre dans de bonnes dispositions. La légende noire qui se forgea autour de sa personne voile désormais en partie la vérité, sur ses buts, ses intentions. Chercha-t-il toujours plus de pouvoir et de richesses, ou voulut-il éviter une vie misérable à après avoir tout perdu en France à sa famille ? Ses réticences et intrigues face aux autres émigrés ne furent-elles motivées que par un besoin de défendre jalousement ses intérêts, ou par celui de servir la cause qu'il jugeait juste pour la monarchie française ? Les divergences des témoignages, le silence du principal intéressé laissent encore ouvertes de nombreuses voies de recherche sur son expérience russe. Celle d'un ambassadeur piémontais auprès d'Alexandre Ier, lui aussi émigré en Russie après la Révolution, est plus connue, il s'agit de celle de Joseph de Maistre.

Un Sarde au conseil impérial

Philosophe, théologien, ambassadeur, conseiller, Joseph de Maistre avait de nombreuses cordes à son arc, et des plumes de talent pour chaque office. Durant la Révolution, sa situation fut complexe. Né à Chambéry, sujet du royaume de Piémont-Sardaigne, l'annexion de la Savoie par la France en 1792 et son refus de prêter serment l'inscrivirent pourtant sur la liste des émigrés. Resté au service de son roi, monarque sans réel pouvoir en Europe et qui avait perdu la grande partie de ses terres, de Maistre en arrivant à Saint-Pétersbourg en 1803, dernier soutien de la Sardaigne, n'était que le valet d'un souverain de paille. Dans de telles conditions, il aurait été bien difficile pour tout autre homme de jouer un rôle auprès de l'empereur. Mais le comte avait pour lui son esprit et son éloquence qui firent des miracles auprès de la noblesse russe. Invité dans de grandes soirées, il brillait dans les salons, notamment auprès des dames, très friandes de discussions religieuses, thème où le comte excellait. Sa religion catholique, qu'il défendait avec ferveur et qu'il tenta de répandre en Russie parmi les grands fut d'ailleurs le principal obstacle à son influence. Sous Alexandre, alors que le parti russophile avait pris de l'importance, prêcher une religion étrangère était considéré comme un acte de déviance. Les conseillers de l'empereur s'offusquèrent donc de l'activité missionnaire de l'ambassadeur.

Vivant modestement du peu de rentes accordées par son gouvernement et de quelques aides du prince ou des nobles russes, de Maistre profita de son séjour en Russie

pour s'adonner aux réflexions et méditations, son activité préférée. Ainsi, ses lettres échangées avec sa femme, ses courriers diplomatiques et ses ouvrages sur la civilisation russe sont les principales œuvres permettant de connaître son regard sur le pays, ses mœurs et ses habitants. Ses rêveries des *Soirées de Saint-Pétersbourg*¹⁰⁸ complètent l'ensemble en rajoutant l'exotisme, la poésie à son écriture. Fidèle à ses convictions conservatrices, le comte défendit toujours le système monarchiste. Il travailla durement pour être lu, puis écouté du tsar. Sa personne passa toujours après sa tâche, mais ses lettres ne cachaient pas non plus une certaine nostalgie, notamment celle de sa famille et de sa ville natale. Pour cet homme. L'expérience russe lui permit d'œuvrer pour ses idées, et d'éclairer Alexandre Ier grâce à une sage et ancienne expérience de la vie politique.

Une quête de reconnaissance

Chassés de Chambéry par les troupes révolutionnaires, de Maistre et sa famille sillonnèrent le nord de l'Italie pour finalement rejoindre le roi de Sardaigne à sa cour de Cagliari, en Sardaigne. A presque cinquante ans, le roi Victor-Emmanuel Ier l'envoya en ambassade auprès du jeune tsar Alexandre Ier, souverain du dernier allié de son royaume. Il partit à regret, las de ses infortunes et ne voulant pas quitter sa famille, mais il obéit tout de même. Suivant la route que lui indiqua le comte de Langeron, il arriva à Saint-Pétersbourg en 1803 où il se promena et constata les travaux qu'il restait encore à y faire. L'accueil réservé par le chancelier Czartonski fut plutôt froid, la couronne sarde n'avait désormais plus guère de prestige ni d'importance. De Maistre servait un roi sans pouvoir, à l'image des princes émigrés, et son conservatisme était bien connu depuis la parution d'ouvrages comme les *Considérations sur la France*¹⁰⁹. Dans ces premiers temps, sentant sa présence gênante et non désirée, le comte ne bouscula pas les choses et en profita pour continuer ses écrits et étudier la société russe. Dans les lettres à sa femme, il évoquait le climat, les mœurs et le prix de la vie en Russie qui pesait bien lourd sur son budget. Son roi n'avait guère les moyens de lui attribuer des sommes démesurées. De Maistre vivait donc dans un petit appartement où toute volonté de réception se heurtait à la réalité du manque d'espace et de moyens. Il demanda la venue d'un secrétaire pour l'aider dans sa tâche. Le comte avait déjà compris, non sans ironie, que pour rentrer dans les milieux russes, un homme galant aux bonnes manières lui aurait été d'un grand secours dans cette société de cour :

¹⁰⁸ Écrites à partir de 1809, première publication en mai 1821.

¹⁰⁹ Publié à Londres et à Bâle en 1796.

Je voudrais de plus qu'il fût danseur, dessinateur, comédien, surtout bon musicien. C'est-à-dire qu'il me faudrait au milieu de la société la plus futile et la plus immorale de l'univers un homme dont je me servais auprès des femmes pour savoir le secret des maris.¹¹⁰

Le jugement était sévère de la part du comte. Il vivait assez mal son départ, le peu de considération dont la cour faisait cas de lui, ainsi que le peu d'ardeur que montrait cette noblesse courtisane à préférer les bibliothèques aux bals. Mais il avait cerné ces tendances aux intrigues, au favoritisme et aux flatteries qui pouvaient faire des miracles dans les salons et auprès de l'empereur. Ses courriers diplomatiques qui faisaient bien sentir ce dédain premier de la part de l'ambassadeur envers les seigneurs russes et la nostalgie de sa famille, poussèrent son gouvernement à lui envoyer son fils Rodolphe en 1804, pour le maintenir sur place par une ironique manœuvre. Toutefois, le comte sut trouver une noblesse désintéressée, plus indépendante de la cour et qui par son goût de la littérature avait entendu parler de lui. Il devint un hôte estimé, invité bien souvent par les femmes qui aimaient ses talents oratoires, mais aussi sa tenue. Il rencontra ainsi des seigneurs qui le renseignèrent sur la société russe et des dignitaires de l'État qui, lui ouvrant leurs portes, le rapprochèrent progressivement du cercle des conseillers d'Alexandre. Il apprit que sa correspondance était lue par la chancellerie, et chercha donc à en profiter pour y distiller ses messages et donner des conseils au tsar. Ainsi sa correspondance diplomatique fut-elle parsemée de remarques et d'avis formulés indirectement à l'attention du prince. Par ce biais, il tenta de convaincre Alexandre d'être le fossoyeur de l'Empire, de mettre à bas « l'usurpateur »¹¹¹. Mais tout ceci restait lettre morte. Le « blondin », comme le nommait le comte, gardait ses orientations libérales, de progrès et de liberté, et point d'intentions belliqueuses. Alexandre admirait encore celui qui avait apaisé le climat en France et qui montrait un véritable génie militaire, ainsi que le mouvement d'émancipation qui accompagnait son avancée en Europe, lui qui voulait libérer ses paysans.

Si Joseph de Maistre en 1804 n'était pas encore écouté par le souverain russe, une partie de la noblesse lui avait ouvert ses portes et le réclamait lors de salons ou soirées pour animer des discussions. Il y trouva une solution alternative pour diffuser ses vues et ses avis, et séduire une partie des proches du tsar. Grâce à cette voie il entra par personne interposée au sein du conseil de l'empereur. L'ambassadeur attendait l'occasion de pouvoir converser directement avec Alexandre, mais se contentait pour l'heure de ces sentiers de traverse. Au contact de cette noblesse souvent traditionnaliste, son regard sur la société

¹¹⁰ Cité dans Bastien Miquel, *op. cit.*, p. 71.

¹¹¹ Voir Joseph de Maistre, *Mémoires politiques et correspondance diplomatique*, Paris, Librairie nouvelle, 1858.

russe changea, il se défit des anciens préjugés pour mieux la cerner dans son originalité, et non en comparaison de la vieille Europe. Son séjour lui fut moins désagréable, plus actif et occupé, même si sa nostalgie persistait.

Les aléas du destin

En mars 1804, un événement vint mettre fin au silence du prince. La mort du duc d'Enghien engendra une véritable stupeur en Russie. Napoléon venait de montrer son vrai visage. Les monarques d'Europe étaient implicitement menacés par ce geste, ce sacrilège. L'empereur français n'était plus un sauveur, mais un dictateur. Alexandre prit conscience de l'illusion du rêve dans lequel il croyait. Il lança un ultimatum à Napoléon, où la Sardaigne ne fut pour une fois plus oubliée, exigeant la restitution de ses terres sur le continent. Joseph de Maistre, en tant qu'ambassadeur sarde eut enfin des audiences au conseil impérial. Cet ultimatum fut d'ailleurs préparé et pensé avec son appui. La mort du duc d'Enghien marqua un tournant dans la diplomatie et les goûts russes. Le courant francophile dut se faire discret au profit du parti russophile qui s'affirma d'avantage. Les principaux adjoints du tsar, Czartoryski, Novossiltsev et Strogonov, son « Comité de Salut Public » comme aimait à l'appeler le comte, tombèrent en disgrâce. En revanche, l'influence de Joseph de Maistre, conservateur et monarchiste, s'accrut en parallèle. Il était désormais placé sous une bonne étoile. La réaction en Russie lui ouvrit encore plus de portes, surtout celle du palais impérial. Les conversations avec le tsar se suivaient, il devint un de ses conseillers les plus assidus et les plus écouté. Le tsar appréciait la capacité du comte à lui fournir des conseils pratiques et à l'orienter sur la scène européenne. Il entretenait des rapports très amicaux avec les filles de l'empereur, surtout Constance. Il côtoyait aussi tous les salons, comme ceux d'Orlov.

L'ambassadeur prit contact avec Louis XVIII et arriva à organiser une rencontre entre celui-ci et Alexandre à Mittau en 1807. Ces démarches et prises de position pour le monarque en exil lui valut dans la capitale russe la sympathie de nombreux émigrés français eux aussi défenseurs de la monarchie des Bourbons. Ses succès ne lui firent pas pour autant oublier sa place et ses devoirs. Il travaillait dans l'intérêt de son roi et du peuple français, mais ne désira jamais faire briller sa gloire personnelle. Ses lettres montrent une modestie sincère et une vraie envie de se consacrer à sa mission. Sa famille gardait toutefois une grande place dans ses préoccupations. En 1805 il obtint du ministre de la marine un poste à l'Amirauté (le poste de directeur de la bibliothèque et du musée de la Marine à Saint-Pétersbourg) en faveur de son frère Xavier. Puis pour son fils, il décrocha une place

aux chevaliers-gardes d'Alexandre. Son fils et son frère qui devint colonel dans l'armée russe, firent preuve de beaucoup de zèle en participant à de nombreuses batailles au service du tsar. Ils furent par exemple tous deux présents à la bataille de Borodino en septembre 1812. Ces obligations n'étaient pas étrangères à l'estime dont jouissait le comte auprès de la haute société pétersbourgeoise, et des entrées dont il bénéficiait auprès des hommes de pouvoir.

Mais de Maistre n'avait pas prévu la faiblesse militaire de la Russie. L'annonce de la guerre qui fut vivement accueillie dans l'empire cachait le manque de préparation des troupes russes face au géant Napoléon. En aidant la Prusse contre la France, le tsar s'était engagé dans une voie sanglante. Après la défaite d'Austerlitz (nommée défaite d'Olmütz en Russie), et la capitulation de la Prusse, la Russie se retrouva isolée sur le continent en 1806. La défaite d'Eylau l'année suivante obligea même le prince à choisir la politique de la terre brûlée qui ne manqua pas de ruiner son pays. De Maistre assista à ce retournement dans la capitale, voyant Alexandre s'enfoncer dans les sombres pensées et les soucis : « Sa majesté était abattue, vaincu (bien plus dans sa tête que sur les champs de bataille). Elle n'avait vu Bonaparte que comme un homme écrasant qui le laissait à peine respirer »¹¹². Les nouvelles publiées dans les journaux russes atténuèrent bien entendu les catastrophes militaires, et seul l'empereur était alors réellement au courant des désastres survenus. Le comte refusa également toujours de reconnaître Bonaparte comme un empereur, d'où son refus de l'appeler Napoléon. Pour lui, il n'était qu'un roturier qui avait ravi une couronne couverte du sang des Justes. Le tsar n'eut d'autre choix que de chercher à faire la paix devant un si puissant ennemi. La Sardaigne fut de nouveau mise de côté. La paix allait redonner place au courant libéral et écarter un temps le comte de la sphère d'influence du prince.

Un esprit indépendant

De Maistre qui assista aux préparatifs de paix vit la Sardaigne une nouvelle fois délaissée lors des discussions de Tilsit, l'empereur ne voulant pas s'embarrasser d'un poids encombrant pour les pourparlers. L'ambassadeur chercha alors à voir Napoléon lui-même. Il rencontra d'abord Savary, qui lui fit mille difficultés, lui rappelant l'insignifiance du royaume sarde. La correspondance diplomatique du comte révèle que même son roi s'opposa à une telle démarche, celle-ci n'émanant que de l'initiative de son ambassadeur, et non de sa personne royale. De Maistre était réprimandé pour trop servir son royaume. Il

¹¹² Cité dans Bastien Miquel, *op. cit.*, p. 160.

resta encore une fois fidèle à la couronne et à ses intérêts, en se retirant des discussions. Bien qu'ayant longtemps conseillé et débattu avec Alexandre, il ne se mit jamais à son service, refusant de fait une position qui aurait pu lui apporter bien plus de reconnaissance et richesses. Mais de Maistre savait qu'un tel engagement aurait été de pair avec un contrôle de son travail et un risque d'entrer dans des querelles de cour. Loin de la sienne, il se savait les mains plus libres, et l'esprit dégagé des intrigues perpétuelles qui environnaient les cercles de pouvoir. Il continua d'éblouir et d'étonner les milieux qu'il fréquentait. Bien qu'écrivain de talent, le comte restait désintéressé de la gloire littéraire, qui revint d'ailleurs à l'époque plutôt à son frère Xavier. La Russie fut le principal sujet de ses réflexions, où il exprimait son savoir-vivre malgré l'exil : « Naturalisé par la bienveillance que j'ai rencontré au milieu de ses habitants, j'écoute volontiers la reconnaissance lorsqu'elle essaie de me persuader que je suis Russe »¹¹³. Joseph de Maistre écrivit aussi pour le tsar des essais sur l'éducation, et rejetait cette volonté d'un seul homme de vouloir changer une civilisation que rien n'y préparait. Selon lui, la Russie avait perdu deux fois sacrées pour l'autorité, celle du respect du tsar, à cause des assassinats de Pierre III et de Paul Ier, et le soutien de la religion, trop dépravée. Son traité *du Pape*, qu'il ne publia pas en Russie, dénonçait les dangers de l'épée et de la crosse réunies dans une même main. De Maistre gardait donc une grande indépendance face au tsar, sa position lui permettant même de critiquer les bases de son régime autocratique. Il ne céda jamais à l'idolâtrie du pouvoir temporel et à l'obséquiosité des courtisans.

Après la paix de Tilsit (7 juillet 1807), sa position redevint fragile. Il risquait toujours un rappel en France, étant devenu citoyen français en 1790 selon les principes de la Révolution, et donc de voir sa vie menacée, comme celle de sa famille s'il restait en Russie. De plus, ses opinions religieuses qui lui avaient valu plusieurs ennemis redevinrent un prétexte à l'écarter du palais impérial. La noblesse slavophile lui reprocha la conversion de jeunes filles nobles à sa religion après avoir discuté avec lui. Ses relations avec les Jésuites furent également vivement critiquées. Il entra ainsi en conflit avec Spéranski, nouvel homme fort du gouvernement depuis 1808. Encore une fois, ce fut la guerre qui ramena Joseph de Maistre au sein du conseil de l'empereur. Le comte avait pendant quelque temps disparu de la scène politique, se contentant de rapports brefs et de peu d'intérêts pour son royaume, préférant s'adonner aux méditations et à l'écriture des *Soirées*. Sa ténacité paya puisque le comte devint même alors le secrétaire personnel du tsar. Au conseil de guerre, il engagea Alexandre à opter pour un état-major unique sous le

¹¹³ Cité dans Bastien Miquel, *op. cit.*, p. 302.

commandement de Koutouzov, de rallier à lui la Pologne dissidente et de lancer la rumeur d'un complot royaliste en France. Sa mission en Pologne fut un échec, l'alliance entre cette dernière et la France empêchant tout ralliement derrière le tsar et l'empire qui avait brisé son indépendance. Le temps de la guerre, l'empereur garda à ses côtés cet homme avisé et fin connaisseur des systèmes politiques. La Russie triomphante écarta à nouveau ce diplomate géant. Le royaume de Sardaigne avait été sauvé, la Russie s'imposait comme une nouvelle puissance qui n'avait guère besoin d'une alliance avec un roitelet. De plus Alexandre chassant les Jésuites de son empire, de Maistre se retrouva accusé de prosélytisme religieux sous leur influence. Il aurait ainsi converti la femme du comte de Rostopchine et sa fille au catholicisme. Sa défaveur survint en 1817.

Les exemples des comtes de Maistre et d'Esterhazy, sous deux règnes différents, ceux d'Alexandre Ier et de Catherine II prouvent bien que la vie de cour à Saint-Pétersbourg était loin d'être aisée pour les émigrés. Entre les intrigues, les jalousies et les rivalités des autres émigrés ou de la noblesse russe, rester en faveur tenait du miracle. Les aléas diplomatiques et militaires changèrent très souvent les rapports entre Russes et Français dans la capitale des tsars, tantôt au profit des uns, tantôt à celui des autres. Mais la présence étrangère à la cour et au conseil impérial ne fut jamais rejetée dans sa totalité, ni dans son principe par les souverains russes. Les tsars s'entourèrent d'émigrés, reconnaissant leur expérience, leur manière et leur talents oratoires ou littéraires. Le népotisme était alors encore très pratiqué, et les émigrés ne manquaient pas d'en profiter aussi pour faire venir proches et amis qui bien souvent subissaient les infortunes du sort en France ou dans un autre pays européen. Généreuse, fluctuante et fière, la Russie de cette fin du XVIIIe siècle surprit bien des Français, aussi bien agréablement que défavorablement. Certains émigrés se lassèrent des mouvements d'humeur des tsars et des Russes, et en vinrent à regretter le pays quitté. D'autres au contraire se félicitèrent de la fortune qui leur souriait enfin de nouveau, et voulurent récompenser l'empire qui les avait si bien accueillis.

Chapitre 6 – Un dévouement total ?

Partis si loin de chez eux, forcés par l'infortune, laissant souvent derrière eux familles, fortune et amis, les émigrés gardèrent en mémoire ces temps de la prospérité de jadis, du faste et de l'abondance de la cour de Versailles pour la noblesse. Renoncer à tout cela ne fut pas simple. Bien des nostalgiques ne voulaient pas perdre ces habitudes, ce mode de vie, et refusaient de croire que le changement serait permanent. Arrivés en Russie, il fut parfois difficile de considérer le tsar comme son nouveau souverain, accepter de n'être plus qu'un Français sans patrie, sans cause. Pour la plupart, l'opportunité de servir un nouveau monarque, de pouvoir retrouver ses anciens acquis ou servir une noble cause apparut comme préférable à la défense de temps révolus. Mais tous n'acceptèrent pas de servir un souverain étranger, qu'ils pouvaient voir comme un despote, à la tête d'une nation barbare et dans l'hérésie religieuse. Entre résignation, rejet ou engagement, les Français optèrent pour des positions diverses face à ce choix qui désormais leur incombait. Secoués dans leurs coutumes, la volonté et la motivation des uns faisait face au dédain et mépris des autres. À une époque où les nationalités s'affirmaient, les émigrés participèrent à ce mouvement d'attachement pour des frontières, un sol natal, une patrie des ancêtres, autant qu'à la mobilité nobiliaire capable de se sentir partout chez elle.

Parmi ces hommes, Joseph de Maistre, vécu en Russie comme un représentant, ne se sentant aucune attache mais restant par devoir. Sa famille, sa ville lui manquèrent, mais sa mission exigeait qu'il y resta et il s'adapta donc à ces impératifs. Le duc de Rochecouart, quant à lui, ne prit guère de plaisir à partir en Russie. Sa famille y séjournait depuis le début de la Révolution, il les rejoignit donc, mais sans grand enthousiasme. Sur place, il se mit au service du duc de Richelieu, façon d'obtenir un poste sans se mettre directement au service du tsar. À l'inverse, le duc de Richelieu profita de son exil pour parfaire sa formation, multiplier ses expériences et faire valoir ses talents. Sans pour autant être un ambitieux, le duc comprit que la vie ne s'arrêtait pas malgré la Révolution et qu'un prince en valait un autre. Pour lui, seuls les résultats et les bonnes actions comptaient, quel que soit le pays où il s'employait. Des émigrés tentèrent un retour en France, parfois dès la fin de l'année 1789, mais la réalité sur place leur fit perdre leur dernières illusions quant à la possibilité de retour à l'ordre ancien, comme Roger de Damas qui rentra à Paris en décembre 1789, et repartit en mai 1790 :

Aussi révolté qu'ennuyé de tout ce qui se passait journellement [à Paris], pénétré de l'idée que les abus avaient remplacé ceux contre lesquels on s'était soulevé conduiraient à des événements incalculables encore, mais certainement terribles, dégoûté de voir la plupart des sociétés (...) divisées entre elles (...), je commençais dès les premiers jours de printemps, à indiquer mon départ prochain.¹¹⁴

Beaucoup préférèrent donc retourner en Russie, où la noblesse gardait encore le sommet de la hiérarchie sociale et les postes les plus prestigieux.

Le mérite et l'honneur

Repartir de rien, reconstruire sur des ruines ne fut pas aisé pour les émigrés français. Certains amenaient dans leurs bagages une réputation, un réseau ou un reste de fortune, mais beaucoup arrivaient en Russie aussi nus que le jour de leur naissance. Sur place, les impératifs de logement, de subsistance accélérèrent la recherche d'un emploi, d'une source de revenus. Bien peu d'émigrés connaissaient la langue russe, il leur fallut donc faire leurs preuves, gagner la confiance et l'estime du prince, d'un noble ou d'un employeur. Pour bien des hommes, surtout de modeste condition, cette exigence de survie facilita leur capacité d'adaptation au monde russe, leur acceptation de vivre et travailler dans un pays étranger. À la cour, les choses furent différentes, puisque les courtisans émigrés gardaient parfois en eux une allégeance au roi de France, et surtout une ambition à défendre la culture française prétendue supérieure, et à exiger les mêmes égards dont ils bénéficiaient en France. Rares étaient toutefois ceux qui pouvaient se permettre de refuser l'aide des grands Russes. Les plus arrogants n'étaient pas toujours les plus mal lotis, comme Charles de Rastignac ou la duchesse de Tremoille. Mais pour cette ancienne noblesse française, l'honneur avait encore gardé un sens. Face aux bienfaits des Russes, la plupart des émigrés perçurent la dette qu'ils contractaient envers eux, et se sentirent donc le devoir de se montrer digne de leur solidarité.

La France les avait rejeté et la Russie accueillie, il était donc nécessaire de mettre pleinement son ardeur au service de la patrie d'asile. Langeron, le duc de Richelieu, Roger de Damas ou encore l'amiral de Traversay prouvèrent aux tsars que leur nationalité importait peu, que le mérite ne connaissait pas de frontières. Ils n'oublièrent jamais qu'ils étaient avant tout Français, mais qu'il devaient leur fortune aux faveurs du prince russe. Ils n'oublièrent jamais leur langue natale, leurs manières et goûts français, mais parlèrent à merveille la langue des hommes les entourant, et prirent plaisir à découvrir toutes les originalités et coutumes de l'empire du nord. Apportant leur expérience passée, échangeant

¹¹⁴ Roger de Damas, *op. cit.*, p. 136.

avec les Russes qu'ils côtoyaient, l'émigration fut à la source d'une dynamique d'échanges et d'apports transversaux importants, qui profitèrent à tous. S'il leur arriva de penser au pays quitté ou à la famille laissée derrière eux, ces émigrés ne regrettèrent jamais leur engagement au service de la Russie. Bien des mémoires écrits après le retour en France montrent même une fierté d'avoir saisi cette seconde chance, d'avoir été sous les ordres d'un tsar, et de n'avoir jamais failli à leur serment.

Un impossible retour

Pour bien des émigrés en Russie, le retour en France ne pouvait être envisagé, leur inscription sur la liste des émigrés les classant parmi les ennemis de la Nation. Leurs biens confisqués, leur famille surveillée, telles étaient les perspectives pour les nobles qui fuyaient, et leur vie mise en péril s'ils retournaient chez eux. Des tentatives furent effectuées pour être rayé de cette liste, comme celles du duc de Richelieu ou du comte de Langeron par exemple, mais la Terreur refusa tout compromis, puis Napoléon se refusa à pardonner à ceux qui portaient les armes contre la France. Des amis achetaient des députés, défendaient l'honneur des ces émigrés, mais les échecs restaient plus nombreux que les succès. Roger de Damas et le duc de Richelieu tentèrent de profiter même de périodes de répit pour défendre eux même leurs intérêts. Ainsi en 1802, le duc de Richelieu, qui avait démissionné du service russe après l'assassinat de Paul Ier, rentra en France pour récupérer ses biens. Mais sur place, la menace qui pesait sur sa vie et le peu d'égards qui lui était accordé lui firent regretter ce retour. Sentant bien que la Russie se montrait plus accueillante que sa patrie, il n'hésita pas à repartir quelque temps plus tard. En 1815, le comte de Langeron profita quant à lui de la chute de Napoléon pour rentrer chez lui. Mais à l'inverse du duc de Richelieu, aucun poste, aucun office ne l'attendait sur place. Face à cette pauvre perspective, il retourna en Russie où son mérite lui avait valu de nombreuses promotions. Nombreux furent ces émigrés à tenter à un certain moment un retour du fait de la nostalgie, du mal du pays persistant. Mais la Révolution avait bouleversé leur ancien cadre de vie. De plus, aucune voie ne semblait s'ouvrir désormais dans leur pays natal. La Russie bien au contraire s'affirmait comme un véritable pays de cocagne. Les mémoires des émigrés qui rentrèrent un jour en France soulignent tous cette désillusion, cette prise de conscience de la perte d'un monde au profit d'un nouveau où les émigrés n'avaient guère leur place, et le plus grand intérêt à rester en Russie. Pour beaucoup, l'empire des tsars devint le pays des possibles, des promotions, de l'avenir. L'émigration fut leur présent, la France leur passé et la Russie leur futur. Alexandre Ier ménageait bien des Français, en

accordant des permissions aux militaires, et permettait à tous ceux qui le quittaient, ou du moins à la plupart, de revenir quand ils le désiraient.

Les mémoires de ceux qui gardaient des attaches à la France monarchiste et aux princes émigrés présentent un discours différent. Le sentiment de ne pas être des émigrés mais des fugitifs luttant pour une cause juste en dehors du pays natal, modifiait les rapports avec le pays d'accueil. Pour ces hommes, le départ n'était que provisoire et le retour loin d'être impossible, n'était que différé. La Russie restait une étape, une base arrière, une nation alliée au même titre qu'un autre pays, la France gardant dans leur esprit toute sa force. Représentants d'un état déchu, ils pensaient en être des dignitaires auxquels les nations étrangères devaient respecter le rang et l'incarnation. Roger de Damas, en servant sous les drapeaux russes ne se posa jamais la question de la loyauté face aux tsars et de l'intégration au peuple russe. Il ne comptait pas y vivre, mais servir la monarchie par armée interposée. Sa loyauté allait à une cause, une conviction et aux princes émigrés, vestiges de l'ancien ordre. Pour lui l'honneur n'était pas de bien servir dans les troupes russes, mais de se distinguer pour montrer la supériorité des officiers français, leur courage et la force de leurs certitudes. Quant aux possibilités de faveurs en Russie, Damas n'y voyait qu'un leurre qui faisait oublier son combat :

Si j'eusse été occupé de mes intérêts seuls et que j'eusse calculé de préférence ceux de ma fortune, j'étais à temps de profiter de la bienveillance que ma conduite en Russie avait fixé sur moi, surtout après l'assaut d'Ismail, pour m'y établir, obtenir de l'impératrice une grâce pécuniaire assez considérable pour m'y rendre indispensable de tout et me laisser facilité de renoncer pour jamais à la France, et j'eusse alors agi sagement.¹¹⁵

Roger de Damas ne dénigra pas ceux qui firent le choix de servir les empereurs de Russie, la situation en France lui semblant assez désespérée. Mais pour une âme comme la sienne, attachée aux valeurs inculquées par sa famille, au roi qu'elle estimait tant, une cause perdue restait toujours plus hardie à soutenir. L'aventure avait plus d'attrait qu'une vie facile.

Entre honneur et ménagement

Pour des hommes qui venaient de voir un monde s'effondrer, la déstabilisation fut grande. Le roi qu'ils servaient avait perdu ses pouvoirs, puis sa couronne, avant de perdre la vie. La perte de leur fortune entraîna pour certains un repli vers l'individualisme. Des émigrés jouèrent leur carte personnelle pour assurer leurs arrières. Dans certaines lettres

¹¹⁵ Roger de Damas, *op. cit.*, p. 157.

d'émigrés, comme chez Rochechouart ou Sophie de Choiseul-Gouffier, la crainte d'une nouvelle ruine reste très forte. Ainsi, servir les tsars ne fut guère un moyen pour redorer son blason mais celui de soutenir ses moyens de subsistance. Peu d'idéologie, de conviction et de souci de l'honneur entraient au final en ligne de compte. Ainsi lors des guerres napoléoniennes, le père de Sophie, comte d'Empire, qui habitait à Vilna hébergea des soldats français chez lui afin de se faire bien voir dans sa patrie natale. Les lettres envoyées à Bonaparte et à ses ministres, de la part d'émigrés en Russie demandant une suppression de leur nom de la liste d'émigration, prouvent bien aussi que nombreux étaient ceux qui souhaitaient encore rentrer chez eux. Il est très difficile d'estimer le nombre de ceux qui préféreraient rentrer à ceux qui se faisaient un devoir de rester. Parmi les hautes classes de la noblesse, plus nombreux furent probablement ceux qui, bénéficiant d'une place importante à la cour russe, ce qui n'eurent pas un vif désir de retour. En revanche parmi les roturiers ou gens de modeste condition, la vie en Russie dut être aussi dure qu'en France, mais l'éloignement de la famille, l'étrangeté de la langue, des mœurs et des coutumes pouvaient pousser à souhaiter un prompt rapatriement. Le caractère forcé du départ ne prédisposait pas les émigrés à se sentir obligés de rembourser une « dette » qui aurait été contractée par l'accueil des tsars dans leur pays. Pour bon nombre, cette hospitalité se devait donc généreuse et désintéressée.

Enfin, ce besoin de mérite et d'honneur se ressentit surtout, comme nous l'avons vu précédemment, parmi les militaires, qui croyaient toujours à cette époque en une certaine image du soldat téméraire et obligeant, défenseur d'un serment plus que d'un pays, et chez les émigrés attachés au gouvernement russe, ayant obtenu un poste grâce à l'appui de l'empereur ou d'un grand protecteur. La générosité louée de ces nobles prouvait l'attachement, l'estime que les émigrés eurent pour ceux qui les détachèrent de leur statut d'errants, de sans patrie et sans cause. La double appartenance, à la Russie dans les faits, à la France dans les cœurs, poussa à se montrer digne de la confiance accordée, avec toujours un certain détachement. Certains émigrés, dans leur fierté d'être Français, voulurent prouver aux Russes, que les Français restaient des hommes d'honneur, des hommes galants et courtois, et non des ingrats. La dignité de la France se trouvait en jeu à travers leur personne. Ils s'estimèrent contraints de véhiculer l'estime de leur nation à travers leurs comportements et bien des émigrés attachèrent de l'importance à ce que leur pays soit reconnu comme une honnête nation, aux mœurs éduquées et civilisées. Cette forme de défense alternative, et tout à leur honneur, de la patrie plut aux souverains russes,

qui appréciaient la mondanité et la politesse de ces hommes. Défense, mais aussi lutte d'images contre les barbares révolutionnaires, impies et grossiers que luttaient les émigrés par de multiples mensonges. Leur image devait faire oublier celle donnée par les citoyens de la République haïe. Le duc de Richelieu fut l'exemple même du galant homme, attaché à la France, mais dévoué entièrement au service des tsars, mettant un point d'honneur à ne pas faire de différence dans l'estime qu'il attachait à ces deux pays. En naissant en France, cette nation devint sa mère, mais en concrétisant sa formation et en développant ses talents en Russie, cet empire en devint son père. Le bonheur et l'honneur, pensait-il, devaient être des valeurs universelles. Ces deux remarques du duc soulignaient ce balancement entre l'honneur des deux nations :

Si votre Majesté [Alexandre Ier] a du succès contre Napoléon, tous les peuples qui gémissent sous le joug qu'il leur a imposé le secourront d'eux-mêmes.¹¹⁶

Mais les succès d'Alexandre ne pourraient se faire qu'au dépens de la vie de ses compatriotes français :

Il [Napoléon] va entrer dans Moscou et alors, s'il n'est pas plus qu'un homme, il est perdu ; et s'il est plus, il faudra bien s'en consoler ; mais c'est encore à prouver. Pauvres Français ! Où vous a-t-il conduits dans l'égarément de son ambition, dans l'exaltation et le délire de sa présomption.¹¹⁷

Richelieu à Odessa

Après avoir vaillamment servi sous les drapeaux de l'armée russe et de Condé, le duc de Richelieu (titre qu'il porta à partir de 1791, à la mort de son père) s'était forgé une solide réputation dans les cercles influents de la capitale. En bons termes avec les nobles émigrés et la noblesse russe, beaucoup d'estime se portait sur sa personne. Défavorisé par Paul Ier qui se méfiait de tous, même des plus sûrs, le duc se tint tranquille durant sa disgrâce, attendant de plus belles heures. Il ne donna pas aliment à des querelles favorables à son éloignement de la cour, ce qui lui valut l'amitié d'Alexandre Ier, qui pouvait compter sur les doigts de la main les hommes qui ne médisaient pas de son père. Le jeune tsar avait rencontré le duc dans les salons et les couloirs du palais impérial auparavant, et avait eu vent des mérites et des hautes vertus morales de l'homme. En quête d'individus expérimentés et irréprochables pour son administration, le vent de la réforme gouvernementale profita au duc de Richelieu. Sa patience paya en 1803 lorsque le tsar le

¹¹⁶ Cité dans Emmanuel de Waresquiel, *op. cit.*, p. 190.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 192.

nomma gouverneur d'Odessa puis de la Nouvelle-Russie¹¹⁸ en mars 1805, autrefois gouvernée par le favori de Catherine II, Potemkine. Ce dernier avait laissé une région immense sans ordre, ni institutions solides. Le duc dut reprendre le travail depuis la base.

Mais sachant l'honneur qui lui était fait, lui, noble émigré qui ne devait sa renommée qu'à son travail, il voulut se montrer digne de la tâche que le tsar lui confiait. Multipliant les initiatives, redoublant sans cesse d'efforts, s'entourant de personnes compétentes, le développement de la région et de sa capitale furent fulgurants. Modèle de probité et d'intégrité, son nom brillait dans les salons de Saint-Pétersbourg, au point qu'il en devint intouchable aux yeux de l'empereur, malgré les rumeurs et intrigues des envieux de la cour. À Odessa, la ville changea de visage, les Russes ne purent que le remercier de la prospérité apportée, et de nombreux étrangers, notamment des émigrés français vinrent s'installer dans ce qui leur apparaissait comme un nouvel Eden. La guerre contre l'Empire ottoman ou les brigands caucasiens bouleversa parfois les espoirs pacifiques du duc de Richelieu, mais sur ce terrain encore, il rappela ses compétences militaires et ses dons pour la diplomatie. Son prestige resta gravé dans la mémoire de la ville, autant que dans celle de la noblesse russe. Jamais un Français ne se montra aussi dévoué et aussi infatigable à son poste.

Sa nomination et son entourage

Apprécié pour sa courtoisie, sa discrétion et son amabilité, le duc de Richelieu s'entendait très bien avec le jeune tsar Alexandre. Sa nomination au gouvernement de la Nouvelle-Russie ne surprit donc guère l'entourage du prince et du duc. La région d'Odessa, très vaste et très peu colonisée, avait besoin d'un homme désintéressé à sa tête. Les ambitions et extravagances du prince Potemkine, ancien gouverneur de la région, l'avaient maintenue dans une certaine stagnation et les risques de conflits avec les populations nomades du Caucase et de l'Empire ottoman proche y faisaient plâner une constante menace. Le jeune empereur, soucieux de moderniser son pays, de mieux gérer ses ressources et repartir sa population, ne pouvait égarer l'enjeu que constituait cette province. De plus, sa volonté d'améliorer le commerce maritime ne pouvait passer que par l'ouverture d'une voie navigable au sud de l'empire. En effet les ports du nord, dont Saint-Pétersbourg étaient trop longtemps pris sous les glaces pour être tout à fait profitables. Odessa, ancienne colonie et port grec pouvait être ce point de départ. La province avait été fondée en 1764 par Catherine II et comptait alors huit cent cinquante mille habitants pour

¹¹⁸ Voir carte en Illustration annexe 2.

quatre cent mille kilomètres carrés. Mais en 1803 la Nouvelle-Russie restait encore une vaste steppe désertique parsemée de quelques villes. Un port militaire devenait également nécessaire pour protéger la voie des Dardanelles contre les Ottomans. En 1802 Alexandre avait alors nommé l'amiral de Traversay comme amiral de la flotte de la mer Noire basée à Kherson. Les ports de Nikolaïev et Sébastopol furent ainsi mis en service par le travail des deux émigrés français, en dépit même du peu d'effort et de soutien du ministre de la marine Tchitchagov.

Ainsi deux Français gouvernaient pour le Tzar cette grande province; ce souverain leur avait concédé les pouvoirs les plus étendus, convaincu de leurs talents, de leur dévouement et surtout de leur austère probité. Il leur avait même donné carte blanche en certains cas ; faveur bien rare de la part d'un souverain absolu, si jaloux de son autorité.¹¹⁹

Mais les Richelieu et Traversay ne s'entendaient guère. Le duc de Richelieu restait un idéaliste, ayant de multiples projets à l'esprit, tous très ambitieux, alors que l'amiral de Traversay se distinguait par son pragmatisme, et ses lettres à l'empereur mentionnaient toujours les manques et barrières qui freinaient son travail. Cette zone stratégique nécessitait bien la nomination d'individus compétents et dynamiques, mais surtout dévoués et plein d'ardeur. Le tsar ne se trompa pas en envoyant le duc de Richelieu à Odessa, dont la modestie et la probité devinrent encore plus légendaires. Avant de partir, en signe d'amitié le tsar lui accorda dix mille francs de rente, puis mille sept cents francs de dédommagement pour son voyage. Peu de nobles, tant étrangers que russes jouissaient de tant d'attention, le duc put ainsi reconnaître : « Le tsar me comble de bontés »¹²⁰. Le tsar s'appuya sur les émigrés français pour gouverner une des régions les plus prometteuses de son empire. Car d'autres expatriés rejoignirent le duc et l'amiral en Nouvelle-Russie. La renommée de ces deux hommes, les multiples relations qu'ils forgèrent lors de leurs voyages, mais aussi leur relative indépendance, attirèrent les émigrés en quête de promotion, autant que ceux qui voulaient s'éloigner du système de favoritisme de la cour.

Le duc de Richelieu s'entoura de militaires, de médecins, d'artistes, d'architectes, de marchands et d'administrateurs émigrés, car tout manquait à la construction d'une intendance efficace. Une véritable colonie française s'implanta à Odessa, faisant de cette ville sans doute le troisième pôle de l'émigration française en Russie après les deux capitales de l'empire, et avant Riga. Il eut à ses côtés de nombreux militaires comme le

¹¹⁹ Louis-Victor Rochechouart, *op. cit.*, p. 73.

¹²⁰ Cité dans Emmanuel de Waresquiel, *op. cit.*, p. 101.

comte de Saint-Priest¹²¹, qui ne manquait pas de bravoure, et qui s'illustra à Bazardj et Lovtcha, d'Ollone, d'Aumont, qui mourut lors du second siège d'Ismail en 1809, ou des anciens de l'armée de Condé comme Vernanson qui devint son chef d'état-major. Quatre de ses cousins et un neveu le retrouvèrent pour servir la Russie. Le seul nom de Richelieu pouvait pousser à aller à Odessa. La forte présence française incita de nombreux émigrés à y retrouver un ami ou de la famille. Son propre cuisinier, Schultz, était un alsacien émigré. Le comte de Rochechouart retrouva également le duc à Odessa, où sa famille l'avait précédé. Malgré les malheurs qui arrivèrent vite avec la mort de sa mère qu'il retrouva dans un cabaret, il apprécia l'éloignement de la cour, tout comme le duc de Richelieu, et préféra servir un autre compatriote qu'être un pantin au palais impérial. Le duc lui conseilla d'apprendre le russe et lui trouva un poste répondant à ses attentes, manifestant la proximité qu'il entretenait avec son entourage, et soulignant les ficelles qu'ils pouvait tirer par l'importance de son poste. Mais loin d'en profiter, le duc se montrait philosophe sur sa position :

Je suis ici une espèce de vice-roi, logé dans un palais avec gardes etc. Tous nos boyards très civilisés malgré leurs barbes, leurs grands bonnets et leurs longues pipes, sont intéressants à connaître et à cultiver. Leurs femmes, maintenant mises à l'européenne, sont aimables et belles ; on se croit quelquefois à Athènes. On danse avec Roxandre, Cassandre, Hélène, Pulchénie, Aspasia, etc. Si j'avais vingt ans de moins, je serais un petit Alcibiade, mais l'âge et ma femme font de moi un Socrate.¹²²

La vie des émigrés fut plutôt paisible dans cette région, le duc assista au mariage de son ami Ollone avec une Russe, tout comme aux aventures de Crussol, un autre Français de son entourage qui tomba amoureux d'une Moldave. Les Français furent très proches les uns des autres, se connaissant tous plus ou moins directement, et devinrent tous des connaissances du gouverneur. Celui-ci se montrait très généreux avec ces hommes qui l'entouraient, uniquement par amitié et considération, et non comme un monarque distribuant les faveurs. Lors du siège d'Ismail, il apprit la mort d'Ernest Aumont, membre éloigné de sa famille, et celle d'Halbrecht, son premier aide de camp, qui l'émurent profondément. Enfin, bien que la liste ne soit pas exhaustive, le coiffeur de Marie-Antoinette, sa fille et le marquis de Castelnau, le médecin du duc, Scudéry et son confesseur, l'abbé Labdon, étaient tous des Français proscrits, habitèrent aussi à Odessa, tout comme Sicard, qui y mena une activité commerciale. Une telle concentration d'émigrés put inquiéter le tsar lors des guerres contre Napoléon, il demanda donc au duc de

¹²¹ Armand Emmanuel Charles (1782-1863), frère de Guillaume Emmanuel (1776-1814). Il devint gouverneur civil d'Odessa et épousa la princesse Sophie Galitzine.

¹²² Lettre du 16 février 1810, citée dans Léonce Pingaud, *op. cit.*, p. 350.

Richelieu de se porter garant de ces hommes, ce qu'il ne manqua pas de faire. Le comte de Rochedouart annonça que l'annonce de la nomination de Richelieu comme gouverneur de la Nouvelle-Russie fut une joie à Odessa, preuve de la large sympathie et admiration qu'il suscitait même parmi le peuple russe.

Une réputation dorée

Homme désintéressé, son souci du seul succès de son travail et son attention au devoir de justice le prédestinaient à ce poste. Catherine II avait déjà fait son éloge en ces termes :

Il n'y a qu'une voix sur le duc de Richelieu d'aujourd'hui. Puisse-t-il jouer le rôle du Cardinal un jour en France, sans en avoir les défauts. En dépit de l'Assemblée Nationale, je veux qu'il reste duc de Richelieu et qu'il aide à rétablir la monarchie.¹²³

Le comte Waliszewski le décrivait comme « capable de se donner tout entier à son oeuvre sans rien demander pour lui-même »¹²⁴. Nommé le 5 mars 1805 comme gouverneur général de la Nouvelle-Russie, cette annonce fut acclamée à Odessa où le duc était déjà en fonction depuis 1803. En à peine deux ans, il avait séduit la population locale, prouvant son intérêt à multiplier les dynamiques, sa proximité avec le peuple qu'il entretenait facilement grâce à sa connaissance du russe, et son refus de concentrer tous les pouvoirs entre ses mains. Richelieu n'avait besoin de nul intermédiaire pour s'entretenir avec le tsar, la relation que les deux hommes entretenait était très franche et très spontanée, privilège notable pour un étranger. Alexandre, dans une lettre datant de 1801 pour le reprendre à son service, lui avait manifesté tout son attachement :

Vous connaissez mes sentiments et mon estime pour vous et vous pouvez juger par là combien je serais content de vous voir à Pétersbourg et de vous savoir au service de la Russie auquel vous serez si utile.¹²⁵

Ainsi le gouverneur correspondait directement avec le tsar et ses ministres. Alexandre le consulta souvent, sur la situation de la Suède après la mort de Gustave III par exemple, ou sur la venue du roi de Prusse, et le manda comme médiateur avec la Porte en 1812. Il put se plaindre de tracasseries dues à l'administration, contesta certaines décisions d'Alexandre, comme les tarifs douaniers de 1808 interdisant l'entrée des marchandises anglaises en Russie, pourtant vitales au commerce russe, et défendit la pluralité des peuples

¹²³ Cité dans Emmanuel de Waresquiel, *op. cit.*, p. 14.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 113.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 99.

de sa région. Toutefois, il fut parfois en froid avec le souverain qui le tint alors éloigné de la politique centrale, notamment pendant le conflit avec la France. Le tsar ne voulut sans doute pas se fâcher avec un ami, mais aussi ne pas voir un émigré si influent près des cercles de pouvoir de la cour à cette période. Il se fit aussi des ennemis à la cour qui jalouaient son aura, certains le félicitèrent ainsi non sans ironie d'avoir découvert la mer Noire. Mais comme récompense à son immense investissement, l'empereur décora le duc du cordon d'Alexandre Nevski.

Le duc répandait autour de lui l'image d'un travailleur efficace, sobre et séduisant. L'administration locale était auparavant décriée, dépeinte comme une assemblée de « fripons et d'aventuriers turbulents »¹²⁶. Le manque d'expérience et la corruption étaient les maux du système à tous les niveaux. Répondant au besoin de rigueur et de redressement qui s'imposaient, le duc devint une légende d'honnêteté et de désintéressement dans toute la Russie. Tous admiraient cet étranger qui mettait son énergie à la croissance et au bonheur d'une société à laquelle il n'appartenait pas. Présent aux salons et festivités d'Odessa, il ne tombait jamais dans l'abus et se montrait toujours courtois. Comme gouverneur, il se révéla incorruptible et affable, ce qui dénotait avec son prédécesseur. Il était de plus loin d'être le dernier à la tâche, s'accordant peu de divertissements dans sa résidence. En effet, les descriptions de sa vie privée relataient sa simplicité et ses goûts modestes. Le duc de Richelieu acquit un petit domaine au bord de la mer Noire, qu'il agrémenta d'un jardin qui faisait sa fierté. Etant persuadé de finir ses jours en Russie, il construisit une villa de trois étages au style néo-classique français. Richelieu ne se sentait donc plus dans l'attente d'un retour. À Odessa, sa réputation et le développement de la ville firent venir les consulats d'Espagne, d'Angleterre, d'Autriche et même de France. Dans les hautes sphères, tant russes qu'étrangères, le duc était donc unanimement reconnu comme un gouverneur prestigieux et courtois. Le tsar, dont la confiance en le duc était presque sans limite lui envoya sa maîtresse, Mme Narychkine, sans crainte des rumeurs, pour que celle-ci vienne s'y reposer. Sa réputation se répandit même en Europe, si bien que Marie-Caroline de Bourbon, soeur de Marie-Antoinette et reine de Naples lui rendit visite pour prendre les eaux. Le duc fit jouer en son honneur *Le Barbier de Séville*¹²⁷, pièce interdite dans la capitale, ce qui soulignait toujours son indépendance face à la politique culturelle de Saint-Pétersbourg. Le duc était également aimé dans les sphères populaires, qu'il côtoyait sans

¹²⁶ *Ibid.*, p. 122.

¹²⁷ *Le Barbier de Séville ou la Précaution inutile*, comédie en quatre actes de Beaumarchais, représentée pour la première fois le 23 février 1775.

hésitations. A Balaklava, pour son anniversaire, la ville organisa un spectacle retraçant la prise du fort aux mains des Ottomans, ainsi qu'un dîner suivi d'un bal et un feu d'artifice qui ravirent le gouverneur. Lors de son départ en 1815, la ville se rassembla pour l'accompagner jusqu'à son navire, regardant partir celui qui avait tant contribué au développement d'Odessa et de son économie. Le marchand Sicard laissa un témoignage plein d'émotion sur ces derniers moments :

Une grande partie de la population l'accompagna hors de la ville en le comblant de bénédictions et de vœux. Plus de deux cents personnes le suivirent jusqu'à la première station de poste où l'on avait apprêté le repas d'adieux. Le duc était profondément touché, affecté comme toutes les personnes de cette réunion ; on tâchait de se contraindre pour ne pas trop l'affliger...¹²⁸

Son travail comme gouverneur

En arrivant à Odessa, le duc de Richelieu put se rendre compte de l'ampleur de la tâche à effectuer. La ville n'était qu'un amas de maisons de bois, un port et un fort abandonnés, un plan inexistant, tout comme son commerce. Les matériaux manquaient pour lancer d'amples travaux et la population se montra un temps suspicieuse face à une administration entre les mains d'étrangers. Mais le duc n'était pas homme à baisser les bras. Il s'attela à la tâche et rapidement fit sortir de terre des entrepôts, un bureau de change, un tribunal de commerce, un théâtre, des écoles, un port restauré... Le duc savait que la croissance passerait par le commerce maritime et la mise en valeur des productions locales, au contraire d'une politique d'importation des produits de la capitale. Par le biais de ses connaissances, et d'une diplomatie active menée avec le tsar, les navires étrangers arrivèrent jusqu'à Odessa dès la fin de l'année 1803. Le gouverneur parlait en cette année de trois à quatre cents vaisseaux sous ses fenêtres¹²⁹. Il obtint de plus d'Alexandre des exemptions et des privilèges comme la réduction de vingt-cinq pour cent des droits de douane ou le droit d'entrepôt pour cinq ans. Ces privilèges accordés par Alexandre prouvaient que le tsar savait essentiel le développement d'un pôle commercial au sud de son empire, et appréciait de voir que le duc mettait son ardeur sur tous les fronts, cherchant les meilleures solutions pour attirer les navires étrangers. Le duc favorisa également le commerce avec la Turquie et avec la France. La vente de blé représentait trois-quarts des exportations. La présence des grandes plaines de la Nouvelle-Russie, combinée à l'espacement des villages, se prêtait à merveille à cette culture extensive. Le duc de Richelieu allait même parfois se promener sur le port pour discuter en personne avec les

¹²⁸ Sicard (aîné), *Lettres sur Odessa*, Saint-Pétersbourg, Pluchart et comp., 1812, p. 132.

¹²⁹ Emmanuel de Waresquiel, *op. cit.*, p. 142.

capitaines de vaisseaux, pour négocier, attirer la sympathie mais aussi prendre des nouvelles de pays natal.

Pour le tsar, le but premier consistait en la colonisation et le défrichement de ces terres. Il fallait attirer plus de colons agricoles, les Alsaciens étant alors les plus nombreux à avoir fondé des villes telles Spire, Landau ou Strasbourg. Sur le plan agricole, le duc chercha à intensifier l'élevage de troupeaux ovins qui pouvait devenir un atout de la région, mais aussi à multiplier les activités en faisant planter des vergers d'oliviers, de figuiers ou d'orangeries, en poussant à l'exploitation des boues médicinales de Koslov, en créant un jardin botanique à Nikita ou encore en soutenant la fondation de diverses colonies. Cette politique n'était cependant pas sans impacts sur les finances, et le duc se heurta souvent à l'absentéisme des grands propriétaires, qui marquait un frein au dynamisme agricole. Le chancelier de Rosset (toujours un émigré français) planta le premier arbre près de l'ancienne forteresse, le duc restant très attaché au paysage naturel. Il ouvrit aussi un jardin public à Odessa. Cette ville subit tant de changements qu'un Russe de Moscou ne l'aurait reconnue. De sept cents maisons, en dix ans, la population passa à deux milles foyers. De ville de bois, Odessa devint ville de pierre¹³⁰. Sur le plan urbanistique, un plan à la romaine, avec des allées perpendiculaires et parallèles fut adopté. Deux architectes français travaillèrent aux côtés du duc : Schaal et Jean-Thomas de Thomon. Ce dernier avait été l'architecte du comte d'Artois et professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Paris. La Bourse, le théâtre, l'hôpital et de nombreuses églises de toutes confessions furent le fruit de leurs efforts.

Le gouverneur dans un souci d'égalité chercha en plus à promouvoir l'enseignement secondaire en installant des écoles reconnues d'utilité publique par l'empereur même. La plupart des enseignants étaient d'origine française avec à leur tête à partir de 1811, l'abbé Nicolle, qui fut le précepteur d'un des fils de Choiseul-Gouffier et qui fonda en 1794 en Russie un institut destiné aux enfants d'émigrés à Saint-Pétersbourg. La région composée de multiples nationalités présentait des visages et des cultures variés qu'il allait falloir rassembler derrière l'autorité russe. Arméniens, Italiens, Maltais, Grecs, Bulgares, Allemands, Polonais, Turcs, Français et Russes, tous se côtoyaient dans cette province, forgeant l'identité propre de la région. Le duc nota : « Du croisement inextricable de toutes ces races est sortie une nationalité ambulante, la nation levantine... »¹³¹. Il passait en revue les troupes, allait voir les Cosaques et leur ataman Boursak. En rendant visite à l'attaman,

¹³⁰ Voir plan de la ville nouvelle en Illustration annexe 3.

¹³¹ Cité dans Emmanuel de Waresquiel, *op. cit.*, p. 150.

ce dernier lui offrit un festin de roi. Menant personnellement toutes ses opérations, rédigeant lui-même la plupart de ses papiers, il fut aimé de tous au point qu'après une maladie en octobre 1809, une fête célébra son rétablissement. Il était le modèle absolu de l'intégration dans le milieu russe. Il fut très satisfait de la prospérité de ses colonies, tout comme le tsar. Le duc profita d'une de ses tournées pour s'intéresser aux fouilles archéologiques d'anciennes cités grecques qui commençaient juste dans sa province, et il remarqua les efforts entrepris dans ces contrées orientales, tout comme le comte de Rochechouart qui l'accompagnait :

Karassov-Bazar (capitale des Cosaques de Crimée) renferme dix-huit mosquées, une synagogue, une église grecque, une arménienne et une romaine, cette dernière d'une fort belle architecture : de nombreux bains de vapeur, plusieurs boutiques ou bazars tenus par des tatars, des Grecs, des Arméniens et des juifs polonais ; le mouvement donné à la ville par cette foule bariolée de négociants et par une garnison importante, en rend le séjour très amusant (...) Le contraste des habitations modernes avec les vieilles maisons tatares, l'assemblage de costumes variés, les mœurs de l'Orient coudoyant les usages européens, achèvent de donner à cette ville un aspect très intéressant.¹³²

À l'image de la capitale de la province, ces villes étaient composées de populations de nationalités diverses, reflétant l'ouverture de l'empire russe. Grâce au travail de son gouverneur, ces peuples apprirent à vivre en paix ensemble. Enfin en 1812, le duc dut faire face à une épidémie de peste qui ravagea la province. Mettant le port sous quarantaine, il traversa la ville, bravant le risque d'infection, pour se porter aux chevet des malades et transmettre lui même les mesures d'hygiène à appliquer. Pendant soixante jours la ville d'Odessa fut touchée. La peste laissa derrière elle plus de vingt mille morts en Nouvelle-Russie.

Pour pacifier la région et assurer les voies de circulation et les échanges commerciaux, le duc mena de multiples excursions contre les brigands caucasiens, prenant les villes d'Anape et Sovdjouk Kalé en 1810. Il sédentarisa des tribus tartares, avec l'aide de la Fère, comte de Maisons, lui aussi très attaché au développement de la province :

Il existe des Hommes que frappe une idée d'intérêt public ; mettant leur gloire à le réaliser, ils achètent le succès par le sacrifice du bien-être de toute leur vie. Tel fut M. de Maisons, et il a obtenu un résultat conforme à ses vœux.¹³³

Lors de la quatrième guerre contre l'Empire ottoman, le duc de Richelieu se retrouva à la tête d'une région en première ligne. Odessa devint le quartier général des

¹³² Louis-Victor Rochechouart, *op. cit.*, p. 105.

¹³³ Cité dans Léonce Pingaud, *op. cit.*, p. 337.

opérations, bien souvent menées par des officiers émigrés proches du gouverneur. Ce dernier laissa le commandement à Langeron, mais assista personnellement au second siège d'Ismaïl. De sa capitale de province il assura l'approvisionnement des armées. Rentré de campagne, le comte de Rochechouart servit la maison du duc, en gérant notamment ses finances. Il profita de la bibliothèque pour achever sa formation et participa à de nombreuses inspections aux côtés du duc de Richelieu qui laissait aux trois cents villes de sa région une autonomie assez large. La guerre contre Napoléon provoqua de nouveau quelques tensions pour la Nouvelle-Russie. Le duc multiplia les preuves de loyauté et de seul intérêt pour la cause du tsar, désirant même la défaite de l'empereur français, mais ses liens avec la France parurent encore plus suspects.

Telle fut l'œuvre d'un Français qui n'hésita jamais à consacrer son énergie à la prospérité d'un peuple et d'un souverain étrangers. Entouré de multiples autres émigrés, Odessa devint un pôle d'attraction pour ces apatrides, ce qui permit la multiplication des expériences et des talents au profit du développement de la province. Le duc de Richelieu garda toujours une place très estimable auprès d'Alexandre, obtenant de lui une confiance et un appui que peu d'émigrés surent trouver. Mais son abnégation était seule cause de ses faveurs. Pourtant, si le gouverneur mis tout en œuvre pour améliorer la vie et la croissance de sa région, ses liens avec la France n'en furent pas moins constants. Favorisant le commerce avec son ancienne patrie, gardant de nombreuses relations pour obtenir sa radiation des listes d'émigrés et pour sauver ses biens, le duc ménageait un retour qui lui semblait improbable, mais pas impossible. Un rapport secret rédigé par un espion en Russie remis à Napoléon le 1er septembre 1810 notait : « il est vraisemblable qu'il [le duc de Richelieu] ne quittera pas ce pays qu'il sert depuis vingt-deux ans. Son caractère est connu ainsi que la considération dont il jouit. On est persuadé qu'il ne servira jamais contre la France »¹³⁴. S'il aimait Alexandre et les Russes, il aimait toujours sa terre de naissance (« le poste qui m'est destiné sur la mer Noire me mettra à même de rendre peut-être quelques services à mon pays et à mes compatriotes »¹³⁵). En effet, dès la Restauration proclamée, à l'invitation du nouveau roi à mener son gouvernement, il laissa son poste au comte de Langeron, et fit ses adieux au tsar, à Odessa et à ses amis.

¹³⁴ Cité dans Emmanuel de Waresquiel, *op. cit.*, p. 191.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 101.

Nostalgie et solitude

Partir sans date de retour, traverser des terres inconnues, rencontrer des populations étrangères, vivre sur un sol lointain, abandonner souvenirs, amis, lieux de vie, sont autant de facteurs qui firent que l'émigration bouleversa la noblesse expatriée, ses habitudes, sa façon d'appréhender le monde. Pour les émigrés en Russie, la langue si différente, ce peuple si méconnu, ses guerres avec la France déroutèrent encore plus ces hommes en perte de repères, et en quête de points stables. Ils ne pouvaient tourner une page parfois vieille de décennies. Les jeunes nobles français, entraînés par le désir d'aventures, l'occasion d'enfin prouver sa valeur et de se montrer digne de son rang, vécurent sans doute mieux cet exil. Mais pour ceux qui avaient en France famille, travail et fortune, relations, et de nombreux souvenirs, le départ fut bien plus amer. Le rêve de quiétude et de stabilité éclata avec la Révolution française. L'espoir de couler des jours paisibles sur les lieux de ses ancêtres venait de se heurter à un espoir de liberté populaire. Les émigrés qui trouvèrent refuge en Russie ne purent que remercier les tsars de leur accueil et de leur sollicitude. Mais toute la bienveillance du monde ne pouvait leur faire oublier les terribles heures vécues, l'angoisse du départ, les difficultés du trajet et surtout le bon temps révolu de la vie française.

La nostalgie de la patrie perdue, le sentiment de solitude dans sa misère, furent des affections que bien des émigrés ressentirent durant leur exil. Parfois partis pour plus de vingt ans, l'attente du retour en France renforçait les déceptions et les aigreurs de ceux qui voyaient une date toujours repoussée. Il ne fut pas facile de vivre et de s'intégrer dans un pays où tout était étranger, de refaire cet effort quand le destin semblait s'acharner. Dans leurs mémoires, nombreux furent ceux rêvaient toujours de rentrer, de retrouver la famille laissée derrière soi, de venir mourir sur la terre de ses aïeux. Ceci ne changeait en rien leur reconnaissance en la générosité des russes, et leur désir d'aller de l'avant, mais souvent, le désespoir ou les périodes sombres agitaient ce spectre du retour au pays natal. En France, des connaissances tentaient de maintenir en leur nom leur patrimoine, d'aider leur famille ou d'obtenir la suppression de leur nom des listes d'émigrés, car les émigrés gardaient toujours des contacts, grâce à des correspondances transmises sous le manteau. La France restait pour la majorité omniprésente dans leur mémoire et dans leur esprit, jusqu'à ce que l'heure du retour ait enfin sonné.

Souvenirs et nostalgie

Joseph de Maistre, Mme de Staël, le duc de Richelieu, le comte de Langeron, de Rochechouart et bien d'autres, tous ces émigrés qui restèrent pour la plupart longtemps en Russie éprouvèrent le mal du pays. Bien souvent, le sort de leur famille était le principal objet de leurs préoccupations. La vie en France pouvait être bien difficile pour les proches d'émigrés, devant répondre de leurs prétendus forfaits, de leur départ. Joseph de Maistre par exemple, dont la famille résidait à Cagliari, pensait très souvent à elle. Il avait laissé derrière lui une petite fille qu'il ne revit qu'une dizaine d'années plus tard et qu'il eut peine à reconnaître. Il écrivit souvent à son roi pour obtenir qu'elle puisse le rejoindre à Saint-Pétersbourg. Son frère Xavier, puis son fils Rodolphe, furent les deux premiers à le retrouver, mais le reste de sa famille dut attendre quelques années supplémentaires pour le revoir. Quitter ses proches pour un homme de son âge (il partit à plus de cinquante ans) fut sans doute une épreuve douloureuse. Son séjour en Russie lui rappelait tous les jours sa solitude, l'éloignement des êtres aimés. Ainsi, lors de ses promenades dans la capitale, il rêvait au retour, à sa femme et à ses enfants. La nostalgie de l'exilé fut alors sa principale compagne. Pour répondre à cette solitude, le comte écrivit beaucoup, des lettres, des mémoires, mais aussi des essais. Ses *Soirées de Saint-Pétersbourg* furent le fruit des heures de méditations inspirées par la nostalgie et l'exil. Elles furent écrites en 1809, alors que Joseph de Maistre était en Russie depuis cinq ans. Cet ouvrage est imprégné de la réaction monarchique et de l'espoir d'un retour inévitable à l'unité monarchique et religieuse en Europe. Composées de dialogues mi-fictifs, mi-autobiographiques, les Soirées relèvent de la tradition du symposium antique où le dîner n'était qu'un prétexte aux dialogues. La magie nocturne de la capitale rendait les méditations plus spirituelles, elles seules enivraient alors les convives. De Maistre, rendu sensible aux charmes de la nature par son isolement, trouvait à sa fenêtre inspiration et romantisme, trait nouveau de son écriture, né du fait de son séjour en Russie. Saint-Pétersbourg devint la cité de ses rêveries, les nuits, la forteresse de sa réflexion. Par une amplification lyrique et mythique, la ville perdit ses aspects prosaïques pour devenir un « paradis »¹³⁶. La capitale se transformait en cité idéale orientale, ville suspendue entre temps et éternité. C'était un espace rêvé. Malgré l'exil et grâce à lui, de Maistre sut reconnaître les charmes du paysage de Saint-Pétersbourg, la quiétude de l'exotisme propice aux conversations amicales. Mais par ses descriptions de la ville, sous des teintes de menace et de froideur, l'œuvre du comte évoquait aussi son fort

¹³⁶ Voir l'introduction aux *Soirées de Saint-Pétersbourg*, dans Joseph de Maistre, *Oeuvres*, Paris, R. Laffont, 2007, pp. 455-456.

sentiment d'exil dans une cité construite uniquement par la volonté humaine. Pour de Maistre, cette nostalgie se remarque principalement dans son écriture et son discours, qui prirent les formes de la littérature de l'exil, avec ses teintes romantiques, ses déceptions personnelles et la forte présence des opinions de son auteur, ce « moi » omniprésent¹³⁷.

Pour les militaires, le double sentiment patriote fit une étrange impression aux Russes. Le baron de Damas ou le comte de Langeron ressentant l'orgueil des victoires de Napoléon, ne rejetaient point leur serment à la Russie et à son tsar, ne se voulaient pas des traîtres, mais bien des sujets français, toujours attachés au destin de leur pays natal. Leur lutte contre la France n'était point perçue comme un combat de nationalités, mais comme une lutte d'idéologie et de croyances, et comme un besoin d'ordre et d'obéissance à une autorité, face à une autre jugée usurpée. Dans les récits d'émigration, si le premier temps soulignait toujours ce soulagement du passage de la frontière (qui prenait enfin un ancrage concret dans la perception des Nations), un second mouvement d'amertume et de regrets refaisait penser ces hommes aux décors de leur vie passée, jusqu'au moment fatidique où la rupture était consommée, par le passage de frontière. Les émigrés en vinrent ainsi à aimer ces lieux qu'ils avaient quittés. L'éloignement, la nostalgie et la solitude renforcèrent l'aspect idyllique de ces anciens havres de paix et de bonheur. La Russie pouvait être belle, mais la France l'était d'avantage, par construction d'un passé préférable aux temps de malheur qu'ils vivaient. Comme le disait Germaine de Staël : « la géographie de l'Europe napoléonienne ne s'apprend que trop bien par le malheur »¹³⁸.

Les contacts en France

À l'image du Duc de Richelieu, nombreux furent les émigrés pourtant bien intégrés et attachés à la Russie qui ménagèrent leur position en France. Ayant laissé une épouse avant son départ, le duc de Richelieu, chercha par son biais et par celui d'amis, à conserver ses titres et ses biens dont la Révolution pouvait le déposséder. De même, conscient du risque pour ses proches, il écrivit souvent à Bonaparte pour obtenir la suppression de son nom de la liste des émigrés, ce qu'il obtint en 1803. Le comte de Langeron arriva lui aussi à ses fins une année après, bien qu'il portât les armes contre la France. Napoléon pensait sûrement le faire rentrer pour l'intégrer dans la Grande Armée. Depuis Odessa, Richelieu garda de très nombreux contacts avec ses anciens compatriotes, tout comme le comte de Choiseul-Gouffier. Ils étaient notamment en contact étroit avec les milieux libéraux et

¹³⁷ Fernand Baldensperger, *op. cit.*, *passim*.

¹³⁸ Cité dans Sylvie Aprile, *Le siècle des exilés. Bannis et proscrits de 1789 à la Commune*, CNRS éditions, Paris, 2010, p. 54.

aristocrates progressistes, favorables à l'ordre mais également à la réconciliation. En tant que gouverneur, Richelieu manifesta des preuves de son attachement indéniable à son pays natal, même s'il honnissait son empereur. Lors des périodes de paix, il fit de nombreuses démarches pour attirer le commerce français vers son port. Il aimait aller discuter avec les capitaines des vaisseaux pour obtenir des nouvelles, et sans doute les lettres qu'il attendait. Sicard, commerçant français d'Odessa qui avait de nombreuses connaissances à Marseille, fut l'un de ses collaborateurs.

Ayant quitté la France contre leur gré, ou par nécessité, bien des émigrés ne se sentaient coupables d'aucune faute, et n'espéraient qu'une chose, pouvoir retourner vivre en France. La Russie était terre d'asile et non terre d'installation. Ils avaient traîné leurs pas jusqu'ici pour fuir la Révolution, Napoléon, et trouver un refuge pour attendre le retour du calme en France. Beaucoup n'avaient servi le tsar que par nécessité, pour avoir les moyens de survivre. Le temps avait poussé ces hommes à s'intégrer dans la société, car l'espoir du retour tendait à s'amenuiser. Mais la rupture avec l'ancienne patrie ne fut jamais totale. La majorité travailla à obtenir le droit de rentrer sans risques, de retrouver leur famille et leur foyer. Le désir du retour fut au moins aussi grand que celui de reconnaissance de l'hospitalité russe. Les deux n'étaient pas contradictoires, mais tous deux répondaient à un besoin, celui de vivre et de survivre.

Le retour

La Restauration proclamée, la majorité des Français émigrés en Russie fit ses adieux à leurs amis Russes. Ils s'en retournèrent chez eux avec une teinte de soulagement, mais également d'affliction. En 1815, beaucoup d'émigrés avaient déjà profité des mesures d'amnistie du consul Bonaparte pour rentrer en France en 1802, il ne restait en Russie que ceux qui servaient le tsar : les militaires, les exilés, les monarchistes et ceux qui avaient obtenu un poste important à la cour du souverain russe. Le tsar se défit non sans regret de beaucoup d'entre eux, mais n'exigea jamais qu'ils restassent contre leur volonté. Héraclius de Polignac, qui avait commandé les troupes d'occupation de Paris resta dans la capitale, le duc de Richelieu appelé par Louis XVIII à un grand destin revint chez lui, fier de son travail accompli, mais heureux de retrouver sa patrie, Rastignac, Roger de Damas, Quinsonas, Rochechouart rentrèrent également en France, espérant obtenir des grades équivalents à ceux obtenus dans l'armée russe. Tous ne rêvaient plus que de calme et de jours heureux dans leur pays. Les mémoires relatent ce plaisir du retour. Quitter la Russie où certains vécurent presque un quart de siècle ne fut pas chose aisée, mais le retour avait

été tant attendu que la joie prit le pas sur la tristesse. Le voyage du retour ne fut presque jamais relaté tant l'essentiel semblait ailleurs désormais. Bien des mémoires prennent fin à l'annonce du départ, une page se tournait dans la vie des émigrés, pour certains c'était une parenthèse qui se refermait. Mais nombreux furent ceux qui décidèrent cependant de rester en Russie, craignant de voir une France trop différente de celle quittée, de ne pas obtenir de poste à la hauteur de celui occupé chez les tsars, ou bien parce que toute leur famille vivait désormais avec eux dans ce pays. Le comte de Modène garda ainsi sa charge de chambellan d'Alexandre, le comte de Lambert, disgracié sous Paul Ier, avait acquis le rang de sénateur et conseiller privé d'Alexandre. L'amiral de Traversay, ministre de la marine et conseiller d'État, préféra lui aussi garder ses acquis russes. Villedieu de Torcy poussa même son intégration au point de russifier son nom en Torcikoff. Quelques-uns firent l'aller-retour, déçus du spectacle de la France post-révolutionnaire, et du peu de promotions possibles pour les hommes qui avaient du quitter le pays. Le comte de Langeron fit ainsi le déplacement, mais homme de Versailles, il ne se plut guère dans un pays nivelé socialement et détruit par des années de guerres. Alexandre l'appela à remplacer le duc de Richelieu au gouvernement de la Nouvelle-Russie, poste qu'il ne put refuser. Enfin, nombres d'émigrés s'implantèrent durablement en Russie pour des raisons économiques, comme les marchands Delesalle, Michel, Benoit ou Guibal.

De Saint-Pétersbourg à Odessa, la présence française fut à son apogée en Russie sous Alexandre. Présents à la cour, au conseil du tsar, dans son administration, ses armées, son commerce, ses écoles, les émigrés après des années d'exil avaient appris à vivre en Russie. Pour autant, ils n'oubliaient pas leurs origines, leur famille, leur sol natal. En gardant de nombreux contacts en France, ils tentèrent d'obtenir leur retour, car la nostalgie et la solitude frappaient durement ces hommes chahutés par le destin. En attendant ce retour, il fallait vivre, occuper son temps. Certains s'appliquèrent à écrire, d'autre à servir le tsar, d'autres encore à profiter de leur exil pour achever leur formation ou partir en quête d'action. Tous n'eurent pas la même attitude face à l'autorité du tsar. Les émigrés se partageaient entre résignés et obstinés. Ces derniers ne voyaient leur séjour que comme une contrainte passagère, et se mettre au service d'un souverain étranger semblait inconcevable. Pour les autres, la Russie offrait des opportunités que beaucoup surent saisir, dépassant l'abattement provoqué par le départ de France. Entre mal du pays et attachement à la terre d'asile, les émigrés vécurent une situation complexe d'apatrides, rejetés par leur pays natal, accueillis par une nation étrangère, mais ne se sentant pas totalement sujet de cet état.

Qu'ils fussent acteurs ou simples nomades, ces Français participèrent à l'évolution de la société par les multiples contacts que l'émigration engendra, les échanges sur des plans divers. Ils purent être des témoins privilégiés de l'affirmation de la nouvelle puissance russe.

Partie 3

Une nouvelle puissance vue à travers le prisme des émigrés français

Chapitre 7 – Un pays « barbare » et « asiatique » ?

Le spectacle de la Russie au tournant des XVIII^e et XIX^e siècle eut de quoi surprendre des Français ancrés dans leurs certitudes et leurs préjugés. Les voyages jusqu'à ce confins de l'Europe avant la Révolution restaient très peu nombreux, et participaient souvent à entretenir l'image d'une nation attardée, sous le joug d'un despote oriental. Son peuple, appelé « barbare », voire « sauvage » dans ses lointaines terres sibériennes, ne constituait dans l'imaginaire collectif qu'un ensemble de serfs, frappés par la misère et craignant autant Dieu que leur tsar. L'émigration en Russie permit une remise en cause totale de ces images, par la multiplicité des visions et des versions d'écriture. En effet, beaucoup d'émigrés furent étonnés par le contraste entre la réalité et leurs préjugés. Si la Russie offrait un décor surprenant pour des personnes habituées à la retenue, à la rigueur occidentales, le pays s'avérait bien moins en retard économiquement et politiquement qu'elles ne le pensaient. Ainsi, les prêtres, les militaires, les écrivains, les artistes, les courtisans français laissèrent-ils dans leurs mémoires une marque de cet étonnement, et de nombreux tableaux de la vie russe.

Tous les sujets d'études, les mœurs et les coutumes, la religion, les arts, l'économie ou encore le régime absolutiste, passèrent à travers le regard critique ou admiratif des Français. Ils contribuèrent à rétablir l'image de la puissance russe, tout comme ils contribuèrent sur place à son essor. En effet, les multiples collaborations, les travaux effectués par les émigrés et les échanges entre Russes et Français apportèrent un dynamisme certain au développement et l'affirmation de l'empire des tsars en Europe. Par le biais d'institutions religieuses, d'écoles, de marchés ou d'Académies, les émigrés participèrent au rayonnement russe, à sa croissance commerciale ou à la diffusion des savoirs parmi des couches diverses de sa société. Les jugements ne furent pourtant pas toujours très positifs, car des aspects de la civilisation russe semblaient bien archaïques, notamment sur le plan religieux ou de la justice, comme la piété excessive ou la dureté des châtiments, mais si la plupart désapprouvaient ces aspects par intention morale, voire moralisatrice, d'autres surent comprendre, ou appréhender ces objets sous la perspective de l'originalité russe, de son contexte national¹³⁹. Acteurs autant que spectateurs, les émigrés virent la Russie entrer de plein pied dans le concert des grandes nations. L'abbé Georgel, par un bref aperçu de l'histoire russe, le rappela :

¹³⁹ Voir annexe 6.

Avant Pierre Ier les czars de Moscovie ne faisaient aucune sensation en Europe ; à peine y étaient-ils connus sous le règne de Louis XIV. Nous lisons même dans les annales de ce temps là, que les rois de Pologne les tenaient quelquefois sous le joug et leur prescrivait des lois. Notre siècle a vu le revers de cette médaille.¹⁴⁰

Les mœurs et les coutumes

Avant la Révolution française, quelle image de la Russie, les Français, et les Européens plus largement avaient-ils ? L'étude de Marc Bélissa¹⁴¹ montre bien que le mythe d'un pays « barbare » était encore largement répandu. Dans le dictionnaire universel de J-B Robinet à la fin du XVIIIe, l'ouvrage participait au questionnement sur l'identité de l'Europe. L'ouest se construisait par son contraire, l'est était donc barbare pour justifier la domination des pays occidentaux. Les déplacements vers l'Asie firent de la Russie un pays de transition. L'image du barbare russe, archaïque, soupçonneux et sanguinaire prédominait alors. Le « mirage » russe de la seconde moitié du XVIIIe siècle ne résulta-t-il que d'un aveuglement produit par Catherine II ou par une véritable action des Lumières ? La Russie ne devint sujet d'intérêt qu'à partir du milieu du siècle, quand Elizabeth fut au pouvoir. L'empire devint une destination du Grand Tour, mettant à proximité la « barbarie » étrange. La Sibérie rebutait, tout comme la campagne, si bien que les voyageurs ne fréquentaient que la noblesse russe. Ils insistèrent dans leurs récits sur les vices du peuple : ivrognerie, paresse, violence, méchanceté, mais ils louèrent son hospitalité. De même, le pays était jugé sans art, ni manière. L'histoire russe restait également très obscure jusqu'à Pierre le Grand. L'étude de sa géographie déclenchait également peu d'enthousiasme. Les villes étaient mal nommées, les frontières encore floues. Enfin, la rudesse du climat apparaissait comme le premier obstacle à la naissance d'une civilisation.

Vues à travers le regard occidental, les villes russes paraissaient ne pas avoir de plan, ni d'architectures singulières, encore moins d'histoire. Seule Saint-Pétersbourg jouissait d'une reconnaissance. Moscou au contraire était cantonnée à une sphère asiatique et barbare. Les peuplades nomades ne pouvaient être que composées de voleurs et de gens brutaux, à l'image du tsar Ivan le Terrible. Quant-aux paysans, ces moujiks gouvernés par un despote, esclaves de sa volonté, ils n'attiraient guère de sympathie (« le peuple russe est laid en général »¹⁴²). Le commerce commença à forger des liens entre les deux pays, donc à modifier le regard porté sur la Russie. Puis avec l'avènement de Catherine II et le début de

¹⁴⁰ Abbé Jean-François Georget, *op. cit.*, p. 211.

¹⁴¹ Marc Bélissa, *La Russie mise en Lumières : représentations et débats autour de la Russie dans la France du XVIIIe siècle*, Paris, Éditions Kimé, 2010.

¹⁴² Elisabeth Vigée Le Brun, *op. cit.*, p. 149.

son règne, l'intérêt pour la Russie devint vif. Un revirement s'accomplit puisque la lumière venait désormais du nord, par la protection de la tsarine russe des philosophes et des scientifiques. Les mauvaises opinions restaient cependant nombreuses, comme le montre le portrait de l'empire qu'en fit l'abbé Chappe d'Auteroche. Diderot défendait pour sa part l'image d'une Russie autonome de la culture occidentale, une troisième voie plus savante basée sur une position critique mais plus objective. Au final deux visions cohabitaient à la fin du XVIIIe, une très élogieuse bien que minoritaire, qui défendait le progrès apporté par Pierre le Grand puis Catherine II, et une deuxième beaucoup plus critique qui dénonçait le servage, le despotisme et une société violente. Ce débat resta ouvert jusqu'à la Révolution. À cette époque, peu d'études sur le servage ou l'orthodoxie n'avaient été publiées, si bien que les mœurs russes furent toujours jugés d'un autre temps, jusqu'aux témoignages apportés par les émigrés au début du XVIIIe siècle.

Les mœurs russes

Les émigrés français, à la différence de bien des voyageurs venus auparavant avaient pour eux le temps et le manque d'organisation afin de rencontrer le peuple russe, ce que les visiteurs du Grand Tour tâchaient bien d'éviter. Ce contact fut indispensable pour ces voyageurs de fortune, qui dépendirent souvent de l'hospitalité russe, et qui, faute d'une date de retour, occupèrent leurs journées en promenades, travaux et recherches qui les mirent en relation avec le peuple. Ceux qui surent se débarrasser de la pesante et prétendue supériorité de la culture française sur toute autre accordèrent beaucoup d'attention aux détails qui faisaient l'originalité de cette civilisation. Les surprises furent nombreuses, bonnes comme mauvaises, mais les jugements des émigrés tentèrent de rester neutres afin de ne pas juger par rapport à leur système de valeur. Cette impartialité fut peut-être le fruit d'une censure connue de la part des auteurs du gouvernement tsariste qui n'auraient pas laissé circuler un texte trop négatif sur leur société. Parmi les émigrés, les femmes, les religieux et les écrivains furent ceux qui s'intéressèrent le plus aux mœurs russes, mais leurs témoignages restent toujours teintés d'appréciations morales ou passionnelles. Il en résulte des approches différentes, avec des nuances de sentimentalisme et de compassion pour les femmes, de morale et de justice pour les ecclésiastiques, et de philosophie pour les écrivains.

Madame de Staël, fuyant les armées napoléoniennes, laissa de nombreux récits sur les mœurs et les caractères russes. Ces textes demeurent plus objectifs que ceux sur le gouvernement russe, car sa haine de Napoléon lui fit aimer tous ceux qui le combattaient.

L'hospitalité russe fut très souvent vantée par les émigrés, qui ne pouvaient qu'apprécier ce trait, eux qui durent souvent se déplacer sans connaître la route empruntée. Ainsi, lors de son exil, elle put l'apprécier, comme l'accueil qui lui fut fait : « dans cet empire russe, si faussement appelé barbare, je n'ai éprouvé que des impressions nobles et douces »¹⁴³. Toutefois, l'abbé Georgel, homme pieux et fervent défenseur de la vertu chrétienne n'eut pas le même jugement que l'écrivaine sur la bonté du peuple russe. Là où madame de Staël vantait l'ordre de la société, l'abbé lui ne voyait quant à lui que crime et obscénité. Voici le témoignage de la comtesse :

Non seulement on n'entend jamais parler d'un grand crime, mais on n'entend parler d'aucun vol. Cette conduite honnête et paisible surprend dans des hommes encore à peu près barbares, et beaucoup de personnes l'attribueront à l'esclavage dans lequel ils se trouvent : mais moi, je pense qu'elle tient à ce que les Russes sont extrêmement religieux.¹⁴⁴

Germaine de Staël se montre contradictoire dans ses propos, parlant ici de barbares, à l'inverse de précédents récits. Les préjugés se mêlent à la sympathie éprouvée pour ces hommes qui vivaient pauvrement. À cela s'ajoute la façade superstitieuse des Russes que les émigrés avaient bien du mal à analyser. Pour l'abbé Georgel, les Russes n'étaient que des brigands : « Aussi, d'après ce que j'ai vu à Saint-Pétersbourg, on peut dire que l'ivrognerie, le vol et le libertinage sont des vices nationaux »¹⁴⁵. La morale chrétienne s'avérait plus critique et moins compatissante que les sentiments féminins. Sans doute les deux récits sont-ils partiels, l'un cherchant à peindre la Russie comme un paradis, au contraire de l'enfer de France, l'autre étant basé sur une vision religieuse acerbe face à l'orthodoxie et peu encline à compatir avec le peuple russe.

Un autre aspect qui frappa les émigrés fut la rudesse, le stoïcisme des Russes. Leur dur labeur, les conditions de vie misérables, le froid intense, une justice encore cruelle et les famines toujours nombreuses paraissaient avoir rendu ces hommes insensibles et détachés. L'indifférence face à la mort parut être un aspect bien singulier du caractère russe :

On ne se fait pas d'idée du courage de cette espèce de Russe et de l'indifférence dont ils ont pour la mort. Elle naît du mépris qu'ils voient qu'on a pour leur vie, et du peu de douceur que cette vie leur offre.¹⁴⁶

¹⁴³ Germaine de Staël, *op. cit.*, p. 272.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 150.

¹⁴⁵ Abbé Jean-François Georgel, *op. cit.* 8, p. 270.

¹⁴⁶ Marquis de Bombelles, *op. cit.*, p. 312.

Souvent cités, les serfs, les portiers ou les cochers, qui patientaient des heures dans le froid, parfois au péril de leur vie, mais qui ne pensaient jamais à s'abriter dans l'attente, préférant l'alcool à un bon feu, furent les exemples même de cette endurance. Le marquis de Bombelles vit ainsi un soir un portier mourir de froid, car devant rester à son poste par ordre de son maître. De même, Joseph de Maistre notait que les Russes ne parlaient que peu des exécutions ou des accidents, perçus comme la volonté divine. Il fit une expérience dans la capitale, simulant une chute et faisant semblant d'être blessé, personne ne prit garde à lui¹⁴⁷. Les Russes préféraient encore mieux le silence à l'insulte, et évitaient donc de parler à ceux qu'ils détestaient. En revanche, ils se moquaient bien de ce que les gens pensaient d'eux. Madame de Staël souligna la dualité de ce peuple, mélancolique et gai, patient et vif. Elle parlait de leur « mépris des obstacles et des peines physiques »¹⁴⁸. Tout comme la cordialité russe, qui elle aussi surprit agréablement les Français qui s'attendaient à voir des brutes, des mangeurs d'enfants. Très souvent courtois, les Russes se montraient polis et rêveurs. Germaine de Staël put ainsi observer un soir son cocher saluant les dames et parlant à ses chevaux.

Sur le plan de la justice, Bombelles, de Maistre ou Damas firent état des cruels châtiments qui étaient toujours infligés en Russie, comme le supplice du knout, fouet à plusieurs queues, dont le nombre de coups pouvait dépasser la centaine. Le marquis de Bombelles put assister une fois à ce châtiment. Depuis Catherine II ce n'était plus une peine de mort, mais cela restait un véritable supplice qui faisait parti des traditions, coutume qui empêchait tout esprit de révolte de naître. La dureté de la justice fut peinte comme au moins aussi grande que sa lenteur. Joseph de Maistre évoqua l'exemple d'un officier de marine qui resta quatre années chez son officier de garde car personne ne vint pour le juger. Il cita aussi le vol d'estampes au palais de l'Ermitage par les gardes eux-mêmes. En effet, que ce fussent chez les militaires, à la cour ou dans l'administration, la corruption des Russes était devenue légendaire, et correspondait plus à la réalité que la barbarie du sujet. L'exil en Sibérie, vécu par certains Français en rajouta à ce jugement d'une justice médiévale, trop sévère et accablant le petit peuple, alors que le tsar pouvait se montrer bien plus clément envers les nobles. Un autre trait typique de la Russie allait attirer l'attention de ces observateurs attentifs, à savoir l'allure bigarrée de sa société. Que ce fût sur le plan culturel, architectural ou celui des modes, les mélanges entre influences européennes et asiatiques faisaient de la Russie un pays difficile à cerner.

¹⁴⁷ Joseph de Maistre, *Religion et moeurs des russes*, Paris, Ernest Leroux Editeur, 1879, p. 80.

¹⁴⁸ Germaine de Staël, *op. cit.*, p. 282.

Un monde à la croisée des genres

Empire aux vastes frontières, la Russie des tsars fut une terre de mélanges, d'absorption et d'acceptations. Composé de multiples ethnies, cet empire tenait sa richesse de sa diversité, des apports de chaque peuple, des traditions et des coutumes de tous. Ainsi l'exotisme et le rationnel pur se s'associer, tout comme le luxe et la retenue, le progrès et le conservatisme. L'histoire de la Russie mit aux prises des peuples européens, vikings suédois, les Rus qui occupèrent les premiers ces vastes terres, aux tribus mongoles asiatiques de la horde d'or qui l'envahirent et s'installèrent jusqu'au XVe siècle. Tout contribua à l'émergence d'une civilisation aux origines et traits multiples. Les apatrides français ne s'y trompèrent pas, le visage de la Russie, tel celui de Janus présentait deux faces, l'une symbolisée par Saint-Pétersbourg, tournée vers l'Europe, la seconde, dont Moscou exprimait la teinte, tournée vers l'Asie : « On se sent en Russie à la porte d'une autre terre, près de cet Orient »¹⁴⁹ affirma Germaine de Staël. Les villes autant que les peuples portaient les signes de cette dualité. L'ancienne capitale des tsars avait de quoi surprendre ceux qui la découvrirent. La ville aux trois mille clochers fit couler beaucoup d'encre chez les émigrés. Son aspect hétéroclite, fait de cabanes, de maisons, de palais de bois ou de pierres en faisait un bazar à l'orientale : « L'Asie et l'Europe se trouvaient réunies dans cette immense cité »¹⁵⁰ comme l'affirma de Staël. Les tourelles du Kremlin évoquaient pour tous des minarets turcs. Elle constata également que « l'architecture des casernes est très curieuse ; ce sont des pavillons chinois dont le milieu en saillie a des colonnes »¹⁵¹. Et l'armée composée de troupes venues de toutes les provinces de l'empire rappelait aussi cette diversité :

La physionomie des Cosaques est curieuse. Les uns ont une physionomie européenne ; les autres sont des Tartares évidents... Voilà donc les Scythes et les Tartares qui viennent du pôle pour se couper la gorge avec des Français.¹⁵²

Au contraire, la capitale dressée selon un plan à l'européenne, bâtie par des architectes français, italiens ou allemands réservait moins de surprise et d'étonnement. L'interdiction de construire ou de réparer les maisons en bois, dans le but de les remplacer par des matériaux nobles, soulignait cette volonté qu'avaient les tsars de faire de Saint-Pétersbourg une capitale ouverte vers l'Europe, vitrine d'une Russie moderne et inspirée par les arts venus du continent. Elle était seulement l'image de la société noble russe,

¹⁴⁹ Germaine de Staël, *op. cit.*, p. 282.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 302.

¹⁵¹ Abbé Jean-François Georgel, *op. cit.*, p. 252.

¹⁵² Cité dans Bastien Miquel, *op. cit.*, p. 63.

preuve d'un faste sans borne, d'un empire où tout reposait sur des milliers de pilotis (concrètement les serfs et les paysans). Les nobles qui y vivaient portaient toutefois avec eux ces manières orientales qui prêtaient à sourire ou à l'étonnement. Ainsi de Staël fut surprise de constater que l'homme gérait les finances et que la femme recevait les invités. Les dames « ne sonnaient point leurs domestiques, mais les appelaient en frappant dans leurs mains, comme on dit que les sultanes font dans le sérail », nota Elisabeth Vigée Le Brun¹⁵³. Les militaires aussi furent témoins d'excentricités qu'ils imputèrent à la proximité de l'Asie. L'apparition d'officiers dans des sofas garnis de gros coussins, vêtus de robes et de dorures à la turque stimulèrent l'imaginaire des Français habitués à la rigueur de l'uniforme occidental. Encore une fois, l'abbé Georgel, qui fut sans doute le plus observateur et curieux des émigrés décrivit le général Souvorov en ces termes :

Il avait une manière d'être vraiment singulière et originale : il vivait comme les anciens Scythes : ses repas, son costume souvent bizarre et jusqu'à sa piété, tenaient plus des mœurs tartares que des coutumes européennes.¹⁵⁴

Ces aspects orientaux furent omniprésents dans les récits des émigrés, comparant les Russes à aux Tartares, aux Mongols ou aux Chinois. Le goût pour les couleurs vives, les amples manches, l'ajout d'une multitude de bijoux rendaient aussi la mode russe aux yeux des Français comme inspirée de l'Asie. Du petit peuple jusqu'à la cour des tsars, ces différences avec l'austérité européenne amusait. Le caractère slave était fortement reconnu par des moeurs propres à ces peuples de l'est : « Les Polonais, en général, aiment mieux les Russes que les Autrichiens : Les Russes et les Polonais sont de race esclavonne ; ils ont été ennemis, mais ils se considèrent mutuellement »¹⁵⁵. La mode russe put aussi être analysée comme étrange dans un pays où tout commençait à fortement ressembler aux goûts et modèles de la vieille Europe. Le caractère slave tendit à s'atténuer par une émulation entre toutes les cultures présentes sur le territoire. Pour les émigrés ces goûts exotiques inoffensifs attisaient leur curiosité et leur intérêt pour la société, dont les modes de vie leur restaient bien peu connus. Le moment privilégié pour toutes ces observations restait les cérémonies impériales, mais aussi les fêtes où les nobles russes et le petit peuple sortaient dans leur plus beaux vêtements, et où toute la cordialité, la bonne humeur et la gaieté du pays se manifestaient.

¹⁵³ Elisabeth Vigée Le Brun, *op. cit.*, p. 153

¹⁵⁴ Cité dans Bastien Miquel, *op. cit.*, p. 308.

¹⁵⁵ Germaine de Staël, *op. cit.*, p. 273.

Les fêtes nobiliaires et populaires

Nous avons déjà vu que la noblesse, notamment celle de Saint-Pétersbourg et Moscou, pouvait vivre dans un luxe et un faste qui éblouissaient les émigrés, leur rappelaient la belle époque de la cour de France et des festivités de Versailles. Ces descriptions furent nombreuses et confortèrent l'image d'une Russie où l'extravagance se couplait à la fortune. L'élite du pays ne manquait pas de moyens, et s'affichait même comme plus aisée, ou du moins plus dépensière que les autres puissances européennes. Cette profusion incitait les débiteurs à réclamer leurs dû en début d'année, car c'était le seul moment où les nobles percevaient le revenu de leurs terres et pouvaient donc rembourser leurs dettes. La coutume ne voulait point d'épargne, mais bien la dépense afin de montrer sa puissance et sa générosité. Tant d'argent donnait au pays une capacité de protection et promotion des arts, de dynamiques économiques et de cérémonies fabuleuses. Très souvent invités aux soirées, les Français purent témoigner de la sublime richesse de l'empire. Lors des longues journées d'hiver ou pour les réjouissances du retour du beau temps, ils sortirent aussi dans les rues à la découverte du petit peuple, de ses habitudes et de ses manières de vivre. Loin de leur paraître barbare ou sauvage, les émigrés qui s'intéressèrent à la vie du peuple trouvèrent des sujets animés, ouverts et chaleureux. Loin de l'image de l'esclave, le Russe adorait son tsar à l'égal de son Dieu. La vie russe ne sembla pas plus désagréable que dans un autre pays européen, si les températures extrêmes de l'hiver étaient exceptées. L'abbé Georgel, assista à la semaine du carnaval russe dans la capitale. La Néva devenait alors le centre des divertissements, avec des théâtres de rue, des dégustations offertes et surtout des glissades sur des montagnes de neige, ou des courses sur le fleuve gelé. Ces réjouissances permettaient aux Russes d'« oublier le froid, ordinairement excessif »¹⁵⁶, et elles furent parfois honorées par la présence de l'empereur et de sa famille. Nobles et roturiers se mêlaient donc pour célébrer les grands événements ou pour oublier les torpeurs de l'hiver. Proche de son peuple, le tsar se montrait soucieux et attentif au bonheur de ses sujets, mettant fin aux yeux des émigrés à l'image du despote cruel et insensible aux conditions de vie de sa population, participait souvent à ces festivités :

Une foule de personnes que la curiosité et surtout le désir de contempler leur souverain avaient attirées dans la ville, formaient des groupes épars. Les musiciens de la garde impériale faisaient entendre de tous côtés, dans les différentes parties du parc, les sons harmonieux d'instruments à vent, et des morceaux de musique choisis. La vue de cette brillante réunion de femmes parées, de militaires couverts de riches uniformes et de décorations en diamants ; toute cette foule

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 344.

dispersée sur une verte pelouse, et se distinguant par la variété et l'éclat des couleurs qui brillaient sur leurs vêtements (...), tout offrait un coup d'œil ravissant.¹⁵⁷

Le marquis de Bombelles remarqua également que dans la capitale, au printemps, les voitures publiques devenaient rares car les moissons et les champs rappelaient à eux les paysans qui les conduisaient. À la surprise des émigrés, le printemps arrivait d'un seul coup. Les traités de climatologie étant bien rares à l'époque, surtout à propos de la Russie, ils s'imaginaient que la douceur mettait des mois à revenir. Or, en à peine trois jours les bourgeons qui poussaient sur les arbres avaient éclos et répandaient partout leur parfum.

Comme dans l'Antiquité, les nobles faisaient très souvent des dons pour des constructions, pour organiser des fêtes ou former des collections, ce qui confortait la splendeur des villes russes. Il y avait parfois tant de fêtes organisées que le marquis de Bombelles marqua une anecdote dans son journal : il y eut à Saint-Pétersbourg pendant quelques jours une pénurie de bougies à cause du trop grand nombre de répétitions et de spectacles donnés. La nourriture ne faisait pas défaut dans les grandes villes où des ravitaillements étaient organisés : le poisson arrivait d'Archangel, du lac Lagoda, de la Baltique ou encore de la Volga. La viande gelée pour mieux se conserver arrivait des campagnes quotidiennement. Saint-Pétersbourg s'agrandissait chaque jour un peu plus, mais l'espace libre prévu avant la construction des remparts restait encore immense. Madame de Staël arriva à Moscou un jour où une collecte était organisée dans la ville pour repousser les armées de Napoléon. Tous, nobles comme paysans, se regroupaient pour offrir le plus possible pour le bien de la Nation. L'unité nationale était incontestable, le peuple entier se rangeait derrière son souverain. Les nobles donnaient argent et bijoux, tandis que les hommes du peuple s'engageaient par centaines dans la milice, se coupant la barbe en signe de liberté. Pour l'écrivaine, la nation se leva comme un seul homme.

Découvrant un pays, les émigrés furent surpris de l'écart entre les idées préconçues et la réalité. La France s'avérait ne rien savoir de la vie en Russie, du caractère de son peuple ni de ses coutumes. Appréhendée sous divers angles, cette société fut l'objet de peintures multiples qui renseignent sur l'étonnement des émigrés et sur le quotidien du pays. Les avis sur la société russe furent divers, dépendant beaucoup du bagage intellectuel et des valeurs défendues par l'auteur. Mais la plupart des mémoires dénoncent en commun les abus de la justice et les incorrections du menu peuple. Les Russes étaient moins la cible de ces critiques, que la faiblesse des tribunaux et la lenteur de la justice, à l'origine de ces

¹⁵⁷ Sophie de Choiseul-Gouffier, *op. cit.*, p. 88.

crimes. Enfin, les émigrés louèrent l'hospitalité, la jovialité et le caractère agréable de bien des Russes. Ils allaient alors contribuer à diffuser le vrai visage de cette civilisation en Europe.

Orthodoxie, religion et tolérance

La plupart des émigrés étant d'obédience catholique ou protestante, en partant dans un pays où la religion majoritaire était l'orthodoxie, les craintes pouvaient être nombreuses. La peur de ne pouvoir pratiquer son culte, ou de se soumettre à un schisme de l'Église en prêtant serment au tsar, chef de l'église orthodoxe, put faire naître des inquiétudes parmi les Français. Mais encore une fois, les préjugés, les craintes et les rumeurs ne se basaient que sur une vision tronquée de la Russie. La tolérance religieuse y était alors bien plus grande que dans la majorité des pays européens, et la foi pratiquée par les Russes relevait beaucoup plus du domaine privé que public. Dans un empire où vivaient déjà des juifs, des musulmans, des hindous, des chrétiens et des protestants, les souverains se seraient heurtés à de multiples contestations si les croyances de chacun n'avaient pas été respectées. Quand les tsars se taillèrent des parts de leur empire dans le royaume de Pologne, ou sur l'Empire ottoman, l'intégration des populations locales n'aurait pu s'accomplir sans heurts s'ils n'avaient pas prôné une grande tolérance religieuse. Les émigrés purent donc vivre paisiblement leur foi, et aller à la rencontre des orthodoxes pour mieux comprendre cette religion ainsi que les croyances russes.

Là aussi, ils aperçurent des traits étranges dans la pratique et la relation à la foi de la part des Russes. Entre idolâtrie, fanatisme, sectarisme, chamanisme ou dévotion hypocrite, bien des extrêmes se mêlaient dans ce vaste empire. Aucun dogme ne sanctionnait une pratique plus qu'une autre, les interprétations se révélaient donc nombreuses. Le conformisme et la rigueur catholique des émigrés se heurtèrent parfois aux extravagances de l'orthodoxie. Le clergé de cette dernière fut amplement décrié, tout comme les signes manifestes d'une piété étonnante. Malgré une large tolérance, les activités parfois trop missionnaires de certains émigrés leur attirèrent quelques ennuis, car le tsar ne tolérait aucune remise en cause de son pouvoir, tant politique que spirituel. D'autres institutions religieuses profitèrent au contraire de l'appui de l'empereur, car elles apportaient avec elle leur tradition de diffusion des savoirs et d'apprentissage. De nombreuses écoles furent créées dans les villes russes sous l'impulsion de religieux émigrés, ces derniers n'hésitant pas non plus à se faire précepteurs dans les grandes

familles nobles. Cet élan vers l'instruction était un pilier manquant dans la construction d'une grande nation éclairée. Le tsar favorisa donc ce mouvement, tout en le contrôlant, dans le but d'éduquer son pays. Pour cette aide, les tsars russes permirent l'organisation de collectes de dons, pour subvenir aux besoins du clergé émigré.

Les russes et l'orthodoxie

L'émigration amena en Russie des prêtres, des croyants catholiques qui s'intéressèrent à la religion pratiquée dans l'empire. Mais celle-ci tenait un rôle si important dans la société que tous furent un jour ou l'autre les témoins de scènes religieuses un jour ou l'autre. Prières, communions, messes ou simples preuves de foi, les signes extérieurs visibles et intéressants se multipliaient face aux Français. Les lois religieuses n'étaient guère restrictives, ainsi les mariages entre membres d'une même famille n'étaient pas formellement interdits, les soldats n'avaient pas à exercer les offices et les communions, la confession pouvait durer à peine quelques minutes, les popes pouvaient jouer au théâtre et étaient très souvent corrompus ou ivres, autant d'aspects qui scandalisèrent les plus fervents catholiques émigrés. De Maistre s'intéressa particulièrement à la religion en Russie, mais tout comme l'abbé Georgel ou le marquis de Bombelles, son appartenance à l'église romaine influença son jugement. Pour l'abbé, toujours critique sur une société presque hérétique, le jugement fut sévère :

Jeûner, réciter des litanies, se courber devant les images, faire des signes de croix, voilà la religion du Russe : l'ivrognerie, le vol, l'incontinence, etc., ne sont que des faiblesses pardonnables.¹⁵⁸

Ils se trouvaient plus prompts à y voir des anomalies et des déviances que des preuves de croyance. Cependant, du fait que tous les émigrés trouvèrent le clergé peu digne de sa fonction, il faut alors donner quelque crédibilité à leurs témoignages sur certains points. La diversité des pratiques et les interprétations qu'ils en firent déstabilisèrent ces hommes. En Russie, le tsar était seul chef de l'église orthodoxe, mais exercer le spirituel ne l'intéressait que dans la mesure où il pouvait servir le politique. Joseph de Maistre nota à propos de Paul Ier : « Dans les faits, c'est l'empereur qui est patriarche et je ne suis nullement étonné que Paul Ier ait eu la fantaisie de dire la messe »¹⁵⁹. Si l'anecdote ne fut pas prouvée, elle montrait bien l'image dévote du tsar, ainsi que l'extravagance qu'une telle démarche suscita chez le comte. Pour les autres points le clergé russe avait une marge

¹⁵⁸ Marquis de Bombelles, *op. cit.*, p. 262.

¹⁵⁹ Joseph de Maistre, *op. cit.*, p. 5.

de manœuvre très large. Cette dépendance du pouvoir temporel parut un bien mauvais signe aux chrétiens émigrés.

Encore une fois, les particularités de la religion russe furent attribuées à l'exotisme des influences asiatiques et des peuplades nomades. Des fêtes de religion se déroulaient dans les temples mais aussi dans la rue et dans les maisons. Germaine de Staël décrivit les mille cinq cents églises de Moscou, qui attestaient de la dévotion des Russes, comme héritées du style oriental : « Leurs églises portent l'empreinte de ce goût de luxe qu'ils tiennent de l'Asie »¹⁶⁰, loin de la sobriété des intérieurs, interdisant notamment les peintures de Dieu dans les églises. De Maistre compta vingt-huit mille églises grecques en Russie, et au moins quarante sectes obscures. Les émigrés ne comprirent pas le lien qui unissait si étroitement l'église orthodoxe au peuple russe. Le rapport à la religion fut perçu par certains comme un moyen pour les serfs de se détourner de conditions de vie misérable, de continuer à espérer que Dieu les améliore. Pour d'autres, cette foi n'était que simulée, trop de manifestations semblaient douteuses, peu sincères, une « dévotion de pure formalité »¹⁶¹. Le marquis de Bombelles parlait de la carême russe comme une parodie de foi où la forme semblait plus importante que la dévotion. Lors de la communion pascale, les serviteurs ne manifestaient guère d'ardeur à communier car ils prétendaient que cela leur prendrait trop de temps. Ces « pratiques extérieures » trop visibles étonnèrent toujours l'abbé Georgel :

Quand un Russe passe devant une église, ou devant une maison où il y a une image de la Vierge ou de Saint-Nicolas, il s'arrête, se découvre, se courbe six fois, la face tournée vers le sanctuaire où est l'image, faisant six fois de suite son signe de croix.¹⁶²

Peu d'émigrés comprirent que les Russes vivaient leur foi intensément, liant chaque événement de la vie à la volonté du tout-puissant. La dévotion de pure formalité fut également une thèse du marquis de Bombelles, qui narre une autre scène religieuse : un pope arriva lors du souper d'une grande famille russe, conversa pendant la prière, se montra « grand bredouilleur »¹⁶³, et son traitement fut à la hauteur de son service, minimal. Le paganisme avait aussi encore gardé de fortes assises dans les campagnes et dans les croyances populaires. Madame de Staël parlait de traces de « paganisme grec »¹⁶⁴, telle la coutume de parler aux morts, mais aussi cette plus large tolérance religieuse, tandis que le

¹⁶⁰ Germaine de Staël, *op. cit.*, p. 303.

¹⁶¹ Marquis de Bombelles, *op. cit.*, p. 320.

¹⁶² Abbé Jean-François Georgel, *op. cit.*, p. 260.

¹⁶³ Marquis de Bombelles, *op. cit.*, p. 320.

¹⁶⁴ Germaine de Staël, *op. cit.*, p. 281.

marquis de Bombelles fit une description d'un chamane venu du Kamtchatka, parlant à son sujet de « sorcellerie », d'influence qui « se fonde sur la peur »¹⁶⁵. L'image de la sorcière du Moyen-Âge n'était pas loin. Pour le marquis ces aspects révélaient une civilisation reculée, influencée par les croyances, loin des progrès de la science et des savoirs, mais surtout de la vraie connaissance de Dieu. La vie effectivement dure du peuple russe le poussait vers la religion pour espérer un avenir meilleur, autant qu'il en attendait de l'empereur. Le manque d'éducation touchant toute les couches de la société, les popes se contentaient d'une formation mineure, voire minimaliste pour leur fonction, ce qui choqua le plus les émigrés, qui oublièrent un peu vite les griefs exprimés contre le clergé du royaume de France. L'abbé Georgel fut encore une fois l'un de ceux qui critiqua le plus le clergé : « Les popes, ou prêtres russes, sont d'une ignorance crasse et d'une conduite peu exemplaire »¹⁶⁶. Le tsar y trouvait son compte tant qu'ils prêchaient l'obéissance car leur influence sur le peuple ne se démentait pas.

La tolérance religieuse

Quel ne fut pas l'étonnement pour les émigrés français de trouver une tolérance religieuse bien plus grande en Russie, pays qu'ils pensaient sous la tyrannie du tsar, chef de l'église orthodoxe, qu'en France, où le roi restait protecteur des sujets catholiques. Chrétiens, musulmans, juifs vivaient paisiblement dans l'empire russe. Le tsar ne s'occupait des affaires religieuses que lorsqu'elles jouaient sur son pouvoir ou sur l'ordre. Peu importait la confession de ses sujets, tant que ceux-ci lui obéissaient et ne troublaient pas l'ordre de son pays. L'intégration des colons allemands protestants, des commerçants juifs ou des turcs musulmans vaincus se faisait plus facilement sans querelles religieuses. Mauvaise foi et intérêt se mêlèrent aux écrits des émigrés sur ce point. Ainsi Joseph de Maistre, qui menait une action de diffusion du catholicisme en Russie, écrivit que le clergé russe s'entendait avec le protestantisme pour son « amour des femmes et la haine du pape »¹⁶⁷. De même, il invita à se méfier de l'enseignement allemand, car celui-ci était porteur du « venin » protestant, même si la majorité des Russes en étaient totalement ignorants. Encore une fois, par manque de dogme, il accusait les Russes d'honorer le doux nom de la tolérance pour ce qui lui semblait être une « fatale indifférence »¹⁶⁸. De Maistre

¹⁶⁵ Marquis de Bombelles, *op. cit.*, p. 352.

¹⁶⁶ Abbé Jean-François Georgel, *op. cit.*, p. 267.

¹⁶⁷ Joseph de Maistre, *Quatre chapitres inédits sur la Russie*, Paris, A. Vaton, 1859, p. 82.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 69.

n'hésita pas à parler d'illuminisme pour parler de la religion russe, tant ses abords lui paraissaient trop exubérants.

L'action de conversion du comte ne fut pas sans problèmes pour lui, comme nous l'avons vu. La liberté religieuse restait du domaine de la sphère privée, jusqu'à ce que le tsar sache qu'un émigré menait des conversions qui remettaient en cause son autorité religieuse, car il craignait que le catholicisme, par son obéissance au pape apporte un vent d'insubordination parmi ses sujets. Or, de Maistre, appuyé par d'autres catholiques émigrés, menait une révolution des âmes dans la haute société. Un de ses aides fut le chevalier Bassinet d'Augard, converti à Paris par un jésuite, qui connut beaucoup de difficultés pour rentrer en Russie. Il fut sous-directeur de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, et logea chez la comtesse Golovin. À la mort de la comtesse, l'extrême-onction lui fut donnée, ce qui n'était pas dans le rite orthodoxe et surprit donc sa famille. La comtesse et ses filles, qui n'avaient pas d'ambitions politiques, et pouvaient donc se défaire de l'orthodoxie indispensable à la noblesse russe pour travailler au service du tsar, se laissèrent convaincre par le chevalier et devinrent catholiques. Elles ne furent pas les seuls cas parmi l'élite du pays. La lecture ou les conversations de de Maistre pouvaient avoir une forte répercussion dans les esprits. Mme Svetchine, la comtesse Rostopchine furent attirées vers l'étude catholique. Cette dernière faisait venir chez elle une fois par semaine un curé du rite romain, l'abbé Surugues de Moscou, et ils se promenaient et discutaient ensemble.

La forte présence d'une communauté française, notamment à Moscou nécessita la création d'une paroisse française, ce qui fut fait le 23 février 1791 où une première messe fut célébrée dans l'église Saint-Louis des Français. Auparavant, et pendant un siècle, les Français fréquentaient la paroisse de Saint-Pierre et Saint-Paul, dite des étrangers. Le manque de cohésion des familles françaises à l'époque est sans doute la cause de la création tardive de ce centre religieux commun. Encore une fois, l'émigration en apportant son lot d'expatriés renforça la communauté et son emprise territoriale à Moscou et à Saint-Pétersbourg, fit ressentir alors le besoin d'une paroisse nationale. M. de Bosse, chargé des affaires du vice-consulat en formula la requête, il demanda la :

Permission de construire une chapelle qui leur fut propre et qui fut spécialement destinée aux Français car les membres de la colonie française, dont le nombre allait toujours en augmentant, ne pouvaient trouver les secours spirituels nécessaires à l'église allemande catholique dont les prêtres ne parlaient pas le français et dont les cérémonies du culte étaient différentes des cérémonies de l'Église de France.¹⁶⁹

¹⁶⁹ Cité dans Jean-Pierre Poussou (Sous la direction de), *L'influence française en Russie au XVIIIe siècle*, colloque international des 14 et 15 mars 2003, Paris, Institut d'études Slaves, Presses de l'université de Paris.

La référence à l'église de France par le gouverneur de Moscou traduisait la considération des catholiques étrangers dans l'empire russe. Toutefois, auprès du peuple russe, l'image des catholiques restait très sombre, malgré l'oukase de tolérance du 22 juillet 1763. L'incompréhension était complète entre catholiques et orthodoxes.

De Maistre évoqua également la présence de jésuites, des Pères du Sacré-Cœur ou de la foi, qui avaient trouvé refuge en Russie et qui distillaient la foi catholique. Le tsar restait très prudent face à ces congrégations, et contrôlait au mieux leurs activités. Encore une fois le but n'était pas de leur interdire leur culte, mais de limiter leur audience. D'autres ordres avaient trouvé liberté et repos en Russie après la Révolution, l'ordre de Malte par exemple, où les Français étaient bien représentés. Il construisit une chapelle aux armes de Saint-Jean dans la capitale, signe que le tsar y donna son accord. Le grand prieuré russe catholique fut fondé avec de nombreux émigrés français comme membres : Condé, l'archevêque d'Albi, Damas et bien d'autres. Les tsars accordèrent aussi leur protection aux jésuites (jusqu'à Alexandre Ier qui ne supporta plus leur action), aux trappistes ou aux sœurs de la Visitation. Par sollicitude pour ses sujets polonais majoritairement catholiques, Alexandre porta intérêt au clergé français qui s'installait dans son pays, mais aussi dans le but de tenir le rang d'une puissance chrétienne protectrice des fidèles en Europe. En suivant ce principe, les tsars laissèrent une marge de manœuvre souple au clergé émigré, et à ses manières de survivre. Des quêtes purent être organisées grâce à l'autorisation des souverains, car ce clergé gardait bien peu de moyens de subsistance.

Le clergé émigré

Le clergé français qui n'avait déjà que peu de moyens avant d'émigrer se retrouva encore plus démuné après la Révolution. Les églises françaises de Moscou ou de Saint-Pétersbourg ne dépendaient plus que des dons des fidèles et des grands protecteurs. Pour les prêtres réfractaires qui trouvaient refuge en Russie, la situation devenait très vite difficile. Bon nombre préférèrent ainsi devenir précepteurs afin d'avoir un domicile et un revenu stable. Ces hommes souvent assez lettrés et cultivés pour tenir ces postes étaient d'autant plus recherchés par une noblesse russe qui cultivait son français sans avoir beaucoup d'occasion de le pratiquer. Le cas du Franc-Comtois Dueret était assez répandu. Il fut précepteur particulier, puis fonda une maison d'éducation à Saint-Pétersbourg. Ces hommes étaient souvent des philanthropes croyant aux progrès de l'humanité. L'abbé Nicolle, qui accompagna le second fils de Choiseul-Gouffier à Constantinople puis dans la

Sorbonne, 2004, p. 621.

capitale des tsars, créa lui aussi une institution religieuse à but éducatif. Le gouvernement lui imposa d'abord de ne pas réunir plus de six élèves, puis il céda face aux nombreuses demandes d'entrées de la part de la noblesse. Intégrer un système privé fut un moyen répandu d'assurer des revenus pour ce clergé émigré, mais beaucoup préférèrent garder leur rang de consacré et poursuivre leur culte. Pour ces hommes, seuls les dons pouvaient garantir des rentrées monétaires.

Pour ces dons en faveur du clergé français émigré¹⁷⁰, deux quêtes furent organisées en Russie, une en 1794-1795 et la seconde en 1797-1799. Elles s'effectuèrent auprès de la noblesse russe, avec l'aval de Catherine II et Pierre Ier, pour le clergé et les émigrés français, notamment en Suisse, qui étaient les plus démunis. Cette initiative portée aux yeux du comte d'Esterhazy et du comte Zoubov trouva son organisateur en la personne de l'archevêque de Paris, Antoine Le Clerc de Juigné, frère de l'ancien ambassadeur de Russie. Des lettres aux nobles furent envoyées évoquant les malheurs des prêtres et la générosité de la tsarine. La collecte s'organisa sous la surveillance de l'évêque de Rennes, alors présent à Saint-Petersbourg. Ces lettres ne passèrent pas par les mains d'Esterhazy ou de Ferté-Melun, ni des princes émigrés, ce qui manifesta l'indépendance de l'épiscopat et l'appui du projet des souverains russes. Esterhazy nota tout de même que seul le clergé profita de ces dons qui devaient aussi aller aux laïcs. Les lettres passaient sous silence le différent religieux, le mot catholique n'étant jamais employé, pour ne pas heurter les sensibilités et accroître leur portée. Les prêtres chargés de récupérer les dons pour le clergé à l'étranger arrivèrent le 14 octobre 1794 en Russie. Leurs noms ayant été écorché par l'administration russe, il est difficile de connaître précisément leur identité. La quête débuta en fin de l'année 1794 jusqu'en 1795, ses résultats restent inconnus. La seconde collecte fut plus complexe. Paul Ier, moins généreux et ouvert que sa mère posa de nombreux obstacles, notamment à la venue des collecteurs. Deux prêtres officiant à Saint-Louis de Moscou furent chargés de celle-ci, l'évêque de Rennes repartit avec les dons en juin 1798. Les exigences restèrent toutefois limitées : la collecte était contrôlée pour ne pas subir le refus du tsar. Le montant des dons et le nom des souscripteurs devaient être connus du tsar, afin qu'il identifie les personnes généreuses envers les émigrés. Toutefois, la discrétion restait de mise, si le tsar accordait qu'une quête soit entreprise pour venir en aide aux nécessiteux, d'une part il ne voulait pas troubler l'ordre public, et d'autre part certains émigrés ayant très bien réussi en Russie, il ne voulait pas trop soutenir leur cause pour ne

¹⁷⁰ Voir article de Julie Ollivier-Chaknovskaia, « Les dons en faveur du clergé français émigré, collectés dans l'Empire de Russie en 1794 et 1798 », In : *Histoire, économie et société*. 2006, 25e année, n°4, pp. 45-59.

pas attiser la haine populaire, toujours méfiante envers les catholiques. Trois villes principalement furent sollicitées : Saint-Pétersbourg, Moscou et Riga, qui étaient alors les trois centres principaux de l'émigration française.

Le comte d'Esterhazy nota que Catherine II donna dix milles roubles, tout comme Paul Ier. Si les chiffres sont inconnus pour la quête de 1794, en 1798, Saint-Priest afficha un total de six milles roubles environ. Ces sommes, certes importantes, restaient ridicules en comparaison de l'aide accordée pour les princes émigrés. Catherine II avait accordé deux cent cinquante mille roubles pour leur expédition contre la France, puis trois cent mille lors du séjour du comte d'Artois dans sa capitale en 1793. Les tsars acceptèrent donc les quêtes mais l'administration y mit le plus de mauvaise volonté possible. Les sommes modiques soulignèrent probablement une certaine lassitude de la part des souverains, mais aussi un constant besoin d'asseoir leur autorité sur toutes les actions au sein de leur pays. Cette générosité était rarement désintéressée. La noblesse russe suivit la même logique. Sous Paul Ier, la situation des émigrés français étant très ambiguë, la plupart des donateurs se firent discrets pour ne pas s'attirer la colère du tsar. Alexandre reçut également des lettres de demande, mais aucune collecte ne fut organisée sous son règne, les guerres napoléoniennes occupant sans doute trop tous les esprits. Les libéralités des tsars furent donc assez grandes envers le clergé émigré, tant qu'ils n'avaient pas à prendre l'initiative. La Russie restait par conséquent un véritable appui pour ces hommes sans patrie malgré les différences religieuses. Si tous ces aspects semblèrent bien originaux aux émigrés, d'autres leurs parurent plus familiers.

Création ou copie culturelle ?

Parmi les débats qui animèrent les émigrés français présents en Russie, celui de la singularité culturelle russe tint une place prédominante. Entre ceux qui défendaient les bienfaits de l'apport des modes européennes et ceux qui souhaitaient voir un pays créateur, promouvant sa propre culture, les points de vue divergeaient de nouveau. La Russie du tournant des XVIIIe et XIXe siècle manquait en effet cruellement d'agents, d'institutions, d'artistes et de savants, « d'où une forte tendance à l'imitation et non à la construction de son savoir, de sa culture »¹⁷¹. Les russes eux-mêmes étaient conscients de cette dépendance vis-à-vis de l'Europe, comme le déclara le noble russe Tchernitchev¹⁷².

¹⁷¹ Joseph de Maistre, *Quatre chapitres inédits sur la Russie, op.cit.*, p. 43.

¹⁷² Voir page 60.

Catherine II ne manqua pas de faire venir des forces savantes et artistiques d'Europe pour servir le rayonnement russe. Mais Alexandre comprit que la puissance russe ne pourrait être complète sans le développement d'un art national. À la différence de sa grand-mère qui s'appuyait sur des étrangers, il créa de nombreuses institutions qui serviraient aux générations futures, comme des Académies, des grandes écoles et des collections, pour apporter les idées des Lumières et les faire diffuser dans son empire. Les émigrés assistèrent à ce changement, mais y contribuèrent également. Madame Vigée Le Brun fit renaître le goût pour la peinture, les frères de Maistre celui pour la littérature, le comte de Choiseul-Gouffier celui des savoirs et des techniques. La science militaire put profiter des connaissances de Langeron et de l'amiral de Traversay, enfin nombre de comédiens et de musiciens renforcèrent la vie des théâtres et des spectacles en Russie. L'émigration fut un foyer dense de création mais surtout d'émulation culturelle.

Alors que le marquis de Bombelles ne prétendit voir en 1793 que des pièces mauvaises, parodies du théâtre français, et que Joseph de Maistre notait l'absence complète d'artistes et de savants russes, le duc de Richelieu et le comte de Choiseul-Gouffier remarquèrent l'émergence d'une élite autre que militaire ou politique en Russie. La politique d'Alexandre se fit fortement sentir dans la réforme de l'éducation, là où sous Catherine II toute forme d'enseignement était extra-nationale. Là où seule l'iconologie et quelques formes de musique se démarquaient à la fin du XVIIe siècle, le règne d'Alexandre soutint l'essor d'une littérature, d'une dramaturgie et d'une poésie russes, tout comme de nouvelles formes de musique classique, de peinture, et surtout d'architecture. Moins méfiant face aux scientifiques et lettrés, autrefois jugés agent de trouble de l'ordre, le jeune Alexandre voulut faire avancer son pays dans les pas du progrès humain global, pour faire sortir son empire de l'ombre barbare des imaginaires collectifs en Europe. Loin de pouvoir s'imposer comme un modèle culturel ou un foyer des sciences en 1815, la Russie avait malgré tout commencé à tourner la page de l'admiration de l'exemple artistique français et du support technique allemand.

La copie européenne

Invités aux festivités de la noblesse russe, les émigrés y étaient souvent bien reçus, pouvant trouver nourriture et boissons à foison, mais pour bon nombre le constat fut le même, à savoir qu'il manquait à ces soirées l'esprit de la conversation. Joseph de Maistre se plaignit de ne trouver que peu de Russes dignes de partager ses méditations, madame de Staël jugeait la compagnie superficielle: « la poésie, l'éloquence, la littérature ne se

rencontrent point en Russie »¹⁷³ affirma-t-elle. De fait, la noblesse ne jurait que par la culture et les modes française ou anglaise, très souvent sans même savoir de quoi il retournait, ce qu'affirma de nouveau l'écrivain à propos des lettres : « le plaisir de la littérature est jugé trop abstrait, est peu goûté »¹⁷⁴. L'élite du pays connaissait peut-être la langue de Molière, mais la lecture de ses auteurs y était plus limitée, et surtout très dépassée, puisque Rousseau, Voltaire ou Diderot furent bien souvent censurés. La carrière militaire où la gloire s'obtenait à la pointe d'une épée et non d'une plume, gardait le plus grand prestige et était le moteur social le plus fiable, ce qui poussait les pères à envoyer leurs enfants dans les casernes plutôt que dans les écoles : L'État militaire, tel qu'il est surtout organisé en Russie, exclut la science »¹⁷⁵. Tout en Russie, ou du moins chez les nobles et dans leurs goûts, ne sembla donc pour les Français émigrés que poudre aux yeux. La copie culturelle tuait dans l'œuf toute création nationale, et vantée à tous propos, cela frisait le ridicule. Les Russes n'avaient guère d'avis autre que celui de l'encensement par conformité mondaine.

Le marquis de Bombelles s'amusa de ce retard des Russes lors d'une soirée où il assista à une pièce de théâtre et à un ballet. Le marquis pensa qu'en France, ces pièces aurait été sifflées tant elles étaient mauvaises, alors qu'en Russie tout le monde les louait. Plus tard, suite à une remarque du ministre russe Markov, il put juger du peu de dispositions géographiques dont disposait l'assemblée, et à une autre soirée assista encore à un ballet « du dernier mauvais »¹⁷⁶ mais que les Russes « jugeaient « parfait et superbe ». Le marquis comparait toujours les deux mondes par un sentiment étrange de condescendance amicale mais de supériorité culturelle, qui mina son jugement. Difficile de dire ce qu'en pensa réellement l'assistance, et si la pièce était si mauvaise, mais sans doute celle-ci aurait parut au moins démodée en France. Une remarque acerbe de Bombelles prouvait à elle seule ce mépris de la civilisation russe, à propos de Catherine II :

Elle eut peut-être été ce qu'il y eut eu de plus respectable, de plus intéressant en Europe si le destin l'eut placé sur un autre trône, et à la tête d'une nation qui, étant moins méprisable, lui eut inspiré plus de retenue.¹⁷⁷

La remarque est intéressante, car elle souligne le caractère très européen que le marquis attribua à la tsarine, qui aurait pu trouver sa place dans une autre nation, et la

¹⁷³ Germaine de Staël, *op. cit.*, p. 298.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 330.

¹⁷⁵ Joseph de Maistre, *Quatre chapitres inédits sur la Russie, op. cit.*, p. 52.

¹⁷⁶ Marquis de Bombelles, *op. cit.*, p. 297.

¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 294.

différence faite entre la souveraine jugée éclairée mais rendue exubérante par sa société, et le reste du pays qui lui ne proposait aucun modèle intéressant. Et effectivement la cour se distinguait du reste du pays par ses traits européens, cette façade montrée aux ambassadeurs et voyageurs qui devait les convaincre du bon goût et de la proximité des Russes avec les bons goûts de l'Europe. À Saint-Pétersbourg, tout fut mis en place pour ressembler à cette Europe alors toute puissante : l'architecture des bâtiments¹⁷⁸, les habits des courtisans et de la famille impériale, les goûts artistiques prônés par la noblesse... L'Ermittage n'était pour Elisabeth Vigée le Brun qu'une copie des salles du Vatican, comme l'attestaient les cinquante reproductions des tableaux de Raphaël qui y trônaient. Roger de Damas qui fréquentait lui aussi assidument la capitale et la haute société ne fut pas insensible à cette volonté active de ressemblance :

La hâte de Pierre Ier à se constituer Européen n'est pas effacée ; tout ressemble à une belle esquisse plutôt qu'à un parfait ouvrage. Les établissements sont à leur principe ; les maisons en sont à la façade ; les gens en place ne savent pas assez leur rôle et ne sont pas formés. Les costumes nationaux, asiatiques pour le peuple, français pour la société, paraissent n'avoir pu être achevés en totalité ; l'ignorance existe encore dans la bonne compagnie (...) ; le génie national est parfait imitateur et point inventeur.¹⁷⁹

L'image parle d'elle-même, la Russie n'était qu'un vaste théâtre où des pièces étrangères étaient jouées avec peu de talent. Il fallait faire ce qui se faisait chez les autres, par préférence à un vernis d'imitation à un penchant de caractère comme le disait Damas. Cette politique héritée de Pierre le Grand ne masquait pas le complexe de la Russie face aux autres puissances européennes, ce manque de références artistiques incontestées, qui en aurait fait à coup sûr un pays dit « civilisé ». De fait, une véritable dualité existait au sein du pays, l'âme russe voulait l'amour de son pays, son visage celui de l'Europe.

Une culture russe ?

Nous l'avons vu, la Russie avait des traits particuliers qui la distinguaient des autres nations : sa religion, les influences orientales dans certains vêtements, dans plusieurs coutumes ou dans l'architecture, notamment celle de Moscou. Les émigrés ne furent pas insensibles à ces notes, à ces touches de couleur locale. Mais très souvent dépréciés, ces aspects prouvaient à leur yeux le manque de goût et de culture des Russes. Le prisme des Français expatriés ne fut guère tolérant ou ouvert à ces originalités. Au final, si une culture

¹⁷⁸ Voir le très intéressant Marie-Hélène Santot, *Saint-Pétersbourg, Le Défi Architectural Des Tsars*, Catalogue de l'exposition, Gétigné, Garenne Lemot, 22 Juin-30 Septembre 1995, Éd. du Conseil général de Loire-Atlantique, 1995.

¹⁷⁹ Roger de Damas, *op. cit.*, p. 101.

russe existait, les émigrés la dépréciaient presque constamment, pour le simple fait que bien souvent elle était liée non aux élites censées être éclairées, mais au peuple, censé être barbare, comme l'illustre cette approche de la musique populaire de Mme Vigée Le Brun : « Les chants du peuple russe ont une originalité un peu barbare : mais ils sont mélancoliques et mélodieux »¹⁸⁰. Le fait paraissait incontestable, la culture russe était alors principalement populaire, héritée des anciennes traditions et coutumes, que le paysan russe, moins soumis aux obligations politiques de la cour, n'avait pas oubliées. À la différence de son compatriote noble, le paysan russe n'avait pas à s'habiller à la mode européenne par volonté impériale, ni à renier le paganisme, ni à se conformer au « bon goût » importé de France par le biais des correspondants lettrés et éclairés de la noblesse ou du souverain, comme par la correspondance de Grimm. Les émigrés, qui assistèrent bien moins aux fêtes populaires qu'aux bals donnés par la noblesse eurent donc peu de contacts avec cette culture traditionnelle.

Hormis les festivités de rues pendant l'hiver, peu de descriptions des goûts du peuple russe furent écrites. Un seul spectacle, toujours goûté par la noblesse russe, retint l'attention de tous les émigrés sans exception : un concert de musique donné par des instruments à vent. La singularité de ces orchestres frappa les Français qui brossèrent la vue de cette scène. Madame Vigée Le Brun fut témoin d'un de ces concerts où chaque musicien jouait d'un cor d'une tonalité différente, si bien que chaque note jouée au moment voulu, l'ensemble se révélait très harmonieux :

Aussi fus-je bien surprise quand le comte de Strogonov me dit que chacun des musiciens ne donnait qu'une note ; il m'était impossible de concevoir comment tous ces sons particuliers arrivaient à former un ensemble si vraiment parfait, et comment l'expression pouvait naître d'une exécution aussi machinale¹⁸¹

Les récits pourraient être multipliés, mais tous notent l'étonnement face à ce spectacle, Germaine de Staël en parlait comme des « orgues vivants »¹⁸². L'écrivain qui fut un peu plus attentive à ces particularités russes remarqua également que les nobles russes étaient souvent entourés de serviteurs Tartares ou Kalmouks qui n'étaient rien moins que des esclaves. Très présente en Russie au sein du peuple, la culture russe fut presque quasiment absente des récits d'émigration car les contacts avec les basses couches de la société furent très rares pour les émigrés français. De plus, rejeté par ses élites, la culture

¹⁸⁰ Elisabeth Vigée Le Brun, *op. cit.*, p. 143.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 142.

¹⁸² Germaine de Staël, *op. cit.*, p. 343.

populaire paraissait d'autant plus primitive que la noblesse en refusait toute inspiration. Le modèle européen resta prédominant jusqu'au règne d'Alexandre, qui voulut mêler la base populaire traditionnelle à l'apport venu d'Europe dans le but de donner naissance à une élite artistique et scientifique nationale et originale.

Chapitre 8 – La contribution des émigrés à l'évolution

La Russie qui s'affirmait politiquement à la fin du XVIII^e siècle devait sa reconnaissance comme puissance à ses armées. Sur le plan diplomatique, cette nation capable de mobiliser des milliers d'hommes pesait de plus en plus dans les négociations. En revanche, l'empire des tsars était très loin d'avoir obtenu un statut de nation éclairée. Les jugements les plus favorables à la culture russe se bornaient à l'ignorance, mais bien plus souvent le mépris prévalait. Le règne de Paul I^{er} avait renforcé cette opinion, tant l'empereur préférait les parades aux salons. L'abbé Georgel, pourtant peu enthousiaste face à la civilisation russe, fit prévaloir le bénéfice du doute en imputant que si une littérature russe existait, « nous ne connaissons presque point de livres classiques russes traduits »¹⁸³. Pourtant, sous les règnes de Catherine II, de Paul I^{er} et d'Alexandre I^{er}, des politiques favorisant le développement des arts et des savoirs furent lancées pour redorer l'image culturelle de la Russie. Encore une fois, les tsars virent l'intérêt qu'ils pouvaient avoir à s'appuyer sur la présence d'émigrés français pour favoriser ces échanges et ces changements.

En facilitant le commerce, la venue d'artistes et la production de spectacles, les souverains russes voulurent assoir l'influence de leur empire. Les émigrés participèrent à cette politique de changement, en apportant leurs connaissances, leurs forces vives, leurs conseils. Alexandre soutint cette intense émulation qui devait faire naître un art russe reconnu, une économie florissante et un système d'éducation répandu. Conscient que son pays manquait d'hommes capables de supporter un tel projet, il collabora à la création de nombreux instituts, maisons de commerce et écoles. Les émigrés installés de longue date, ou pensant rester longtemps en Russie eurent tout intérêt à se lancer dans des activités en plein essor et avantagées par le tsar. Les religieux et anciens maîtres poussèrent l'instruction, les commerçants firent jouer leurs relations et clientèles, les artistes trouvèrent protecteurs et élèves. Enfin, par leur littérature d'exil, ils firent connaître à la France le nouveau visage de la Russie, l'intérêt qu'il pouvait y avoir à y vivre, y travailler, ou commercer avec elle. Une nouvelle génération de Russe, détachée des ambitions militaires, vit le jour, et avec le temps put soustraire leur nation de la dépendance culturelle européenne.

¹⁸³ Abbé Jean-François Georgel, *op. cit.*, p. 345.

Les émigrés et les arts

Même sous Paul Ier, de nombreux artistes français furent invités à venir travailler ou à se réfugier en Russie. Il suffit de compter le nombre de ces créateurs parmi les mémorialistes : Elisabeth Vigée Le Brun pour la peinture, Germaine de Staël et les frères de Maistre pour la littérature, ne furent que des exemples. Nous avons vu des architectes s'installer à Odessa et Saint-Pétersbourg comme Thomas de Thomon arrivé en 1799, des comédiens jouer sur diverses scènes et des libraires répandre le goût des livres dans les grandes villes. Les échanges étaient nombreux, les grands artistes émigrés restant indépendants. Le comédien Jean-Louis Voille fit de nombreux allers et retours entre la France et la Russie, en fonction du climat politique de chaque pays. Les émigrés qui n'étaient pas dupes, voyaient bien que les tsars espéraient les faire travailler pour eux afin de s'auréoler d'une création artistique dense, se plaçant comme héritière du prestige désormais perdu de la France. Cela fit même rire sous cape certains Français qui se moquaient de cette prétention de la part d'un pays qu'ils jugeaient peu moderne.

Un véritable vent de désir artistique fut insufflé par la présence des artistes émigrés sur le territoire. La noblesse protégea ces talents et favorisa ceux qui naissaient, reprit goût à la critique, notamment par le biais de journaux publiés par des libraires français, et voulut tenir face à la grandeur passée de la France. L'ancienne puissance culturelle effondrée qu'était la France, sa place était à prendre. Les Russes n'eurent pas l'ambition de s'affirmer dans l'immédiat comme une référence, mais il fallait néanmoins combler les manques, rattraper les retards. Le comte de Rostoptchine, malgré sa haine des Français mit sa plume pour combattre l'influence étrangère et les émigrés, se plaçant sur le même terrain qu'eux. La comtesse de Golovin prit sous son aile de jeunes peintres, vendant leurs tableaux durant ses salons. Face au salon de madame Diwow où la vieille garde conservatrice française se complaisait dans le prestige révolu, d'autres salons portaient les jeunes talents et cultivaient le goût des arts chez les nobles. À l'image des émigrés présents dans d'autres pays européens, les Français réfugiés en Russie profitèrent de leur séjour pour s'intéresser à la culture locale, à diffuser la leur, et à retranscrire leur expérience dans leurs œuvres. Ce débat intellectuel fut alimenté par les salons, les critiques et les fiches de lecture dans les journaux. L'échange d'ouvrages fut très animé également en Russie, comme en témoignèrent madame de Staël ou Elisabeth Vigée Le Brun.

L'écriture de l'exil

Quelle expérience peut être plus marquante que le fait de devoir quitter son pays, poussé par la peur, la haine et la violence, abandonner ses biens, ses amis, parfois sa famille pour une destination inconnue et une pour une durée indéterminée ? Pour les Français qui émigrèrent en Russie, l'inconnu était le plus grand, le plus mystérieux. La découverte fut à la hauteur de leur méconnaissance du pays. Peu de mémoires ne laissèrent pas de traces de paysages, de rencontres, d'informations sur les nouveautés apprises ou vues dans cet empire. Souvent écrits au retour de l'exil, les mémoires des émigrés en Russie firent état des douleurs personnelles, de ce « moi » si présent pour ces hommes qui vécurent un temps exceptionnel. Bon nombre semblaient fouiller dans leur mémoire pour retrouver des bons mots, des situations cocasses stupéfiantes à leurs yeux. Cette volonté de partager l'exotique et le quotidien de leur vie dans ces terres si éloignées montre que les émigrés sentaient bien qu'être allé en Russie était encore plus rare que d'avoir trouvé refuge en Angleterre ou en Italie. Ils prirent sans doute conscience qu'un lectorat se trouverait par la destination qui fut la leur. L'affirmation de la Russie sur le plan diplomatique et militaire, l'apparition d'Alexandre et de ses Cosaques à Paris avait suscité une vague d'intérêt populaire pour ce lointain empire.

Parfois ce furent des proches, comme un neveu de Joseph de Maistre, ou le fils de Germaine de Staël, qui publièrent certains papiers redécouverts dans des greniers après la mort de leur auteur, sachant le succès qu'ils rencontreraient. La Russie jusqu'à Nicolas Ier fascina la France, si bien que les mémoires des émigrés furent très prisés à cette époque. Lors de leur écriture les mémorialistes ne songeaient pas à leur succès, mais bien à transmettre leur expérience et décrire le visage de la Russie. De Maistre en écrivant des traités sur la société russe, bien que soumis à son regard de catholique, voulut partager sa vision du pays. Madame de Staël fut une des rares à beaucoup s'intéresser au paysage et à l'architecture russe, si propices à l'étonnement, et excellents passe temps. Au final, ce n'était pas tant le pays que son peuple qui focalisa l'attention des émigrés. Il reste également notable le fait que la production de ces souvenirs fut relativement maigre en comparaison du nombre d'émigrés qui partirent et des productions de l'émigration dans d'autres pays. Ceci est peut-être imputable au besoin de la plupart de ces émigrés de trouver un travail, une activité rémunérée pour subvenir à leur besoin et ne leur laissant que peu de temps pour des méditations.

Le commerce des œuvres d'art

En Russie, deux pôles concentraient tout le marché des arts : le palais impérial qui passait ses propres commandes à l'étranger ou se faisait envoyer des tableaux et des livres d'ambassadeurs, et les marchés où la noblesse pouvait dénicher des artistes moins connus. La famille du tsar était sans conteste la première commanditaire et protectrice des arts en Russie. Ses moyens sans limites, sa volonté de rayonnement artistique favorisaient grandement l'acquisition d'œuvres. À Saint-Pétersbourg, ses goûts faisaient même référence, voire loi pour les nobles courtisans qui se battaient pour acheter les productions des artistes aimés par le tsar. La noblesse de Moscou était moins attachée à ce luxe du paraître et à cette volonté de plaire à l'empereur, elle tournait donc plus souvent ses choix vers des artistes de renom en Europe, ou dont les correspondants amateurs d'art louaient les talents. Encore une fois, la domination de l'Europe en matière artistique se vérifiait sans cesse, même parmi les élites slavophiles, qui se faisaient un devoir d'acquérir des collections prestigieuses. Le marquis de Bombelles visita une de ces halles où les nobles pouvaient acheter des tableaux. Le commerce lui rappela plus les boutiques d'antiquités de France que les galeries d'art, mais comme le comte d'Esterhazy qui en découvrit une un jour et fit la même remarque, des perles se cachaient au milieu des horreurs.

L'art russe y était quasiment absent, la plupart des toiles provenant d'artistes inconnus et ne se vendant guère en Europe, mais pour lesquels la noblesse russe était moins regardante, du moins surtout pour la noblesse qui aimait en avoir le plus, en accumuler le maximum pour paraître grande amatrice aux yeux de tous. Les seigneurs russes se pressèrent autour de madame Vigée Le Brun, artiste de renom à la cour, tant que Catherine II l'apprécia. En tout, elle fit soixante portraits pendant les six années de son séjour russe. Les visites se firent moins fréquentes lorsque l'impératrice émit des jugements plus négatifs sur la qualité de sa peinture. Toutefois, les mémoires de la portraitiste continuèrent d'évoquer la venue de grands nobles, appartenant principalement aux familles les plus fortunées de la capitale, qui lisaient les correspondances des Lumières, et n'avaient pas besoin des avis de la tsarine pour connaître le talent de son pinceau. Gabriel-François Doyen qui attendit lui aussi la Révolution pour répondre à l'invitation de Catherine II, et qui émigra à Saint-Pétersbourg en 1792 et finit sa vie en Russie en 1806, dut certainement conseiller ses amis dans le choix de leurs tableaux. Dans ce goût du luxe et de l'ostentatoire, le marché de l'art et la librairie connurent un bel âge lors de l'émigration française.

La librairie française en émigration¹⁸⁴

La littérature française connaissait un franc succès auprès de la noblesse russe, adepte de toute forme d'art en provenance du royaume de Molière. Les grandes collections, comme la bibliothèque de Diderot ou de Voltaire rassemblées à l'Ermitage faisaient honneur aux tsars. Cette bibliothèque qui avait appartenu un temps à Potemkin, comme cadeau de la tsarine, fut même tenue par un chevalier français. Les écrivains émigrés furent ceux qui connurent le plus grand nombre d'invitation aux soirées. Si cet intérêt contribua modérément à l'évolution de la littérature russe, il affirma le goût des arts littéraires chez les élites. Pouchkine lut avec intérêt les nouvelles de Xavier de Maistre et lui emprunta des touches de romantisme. Une compétition se lança entre certains nobles, à celui qui inviterait le plus d'écrivains, celui qui aurait la plus prestigieuse bibliothèque ou celui qui même arriverait à faire apprécier sa plume à ces littérateurs étrangers. Les salons et discussions tenus par les comtesses russes connurent un succès certain durant cette période, signe manifeste que la présence d'artistes étrangers réveilla le goût du lyrisme. Madame de Staël fut bien surprise du nombre d'invitations qui lui parvinrent durant son séjour en Russie. Sa réputation l'avait précédée, si bien qu'elle ne pouvait être reçue sans être abordée par une multitude de ses lecteurs russes dès sa première nuit dans une auberge. L'abbé Georgel souligna l'existence de « Wunderkammer » en Russie, même si pour lui, tout ceci n'était que richesse ostentatoire et non véritable intérêt pour les sciences et les arts :

Les Français sont pour les modes et pour les livres, objets très lucratifs : des libraires français s'y enrichissent : les livres y sont d'un prix exorbitant ; il est peu de seigneurs, même parmi ceux qui sont dénués d'esprit et de connaissances, qui n'aient dans leur palais une bibliothèque dont les livres sont richement reliés, une galerie de tableaux, et un cabinet d'histoire naturelle. La vanité fait prodiguer au grand seigneur ses revenus, et souvent multiplier ses dettes, pour l'environner de cet éclat extérieur. Cet aliment de la vanité est devenu à Saint-Petersbourg un objet de luxe ; on aurait honte de s'en priver : en général, on peut dire avec vérité que les grands de Russie ne le cèdent à personne en Europe pour le luxe, les objets de goût, la recherche de la table et des ameublements.¹⁸⁵

Ce luxe des élites russes attira de nombreux libraires en Russie dès le milieu du XVIIIe siècle. Ceux qui fuirent la Révolution et qui trouvèrent asile en Russie y trouvèrent également un marché dynamique et prometteur. Faisant jouer leurs relations en France, ils firent venir des livres en grand nombre, parfois malgré les interdits du tsar, puis rentrant d'exil, ils importèrent des livres russes, faisant découvrir la littérature de ce pays. Les

¹⁸⁴ Voir l'article de Vladislav Rjéoutski, « La librairie en émigration : le cas de la Russie (deuxième moitié du XVIIIe-début du XIXe siècle) », 2005.

¹⁸⁵ Abbé Jean-François Georgel, *op. cit.*, pp. 236-237.

libraires français installés en Russie furent longtemps en concurrence avec les allemands, plus implantés et jouissant de liens avec les Académies impériales. Les vrais professionnels s'installèrent à la fin du XVIIIe siècle en Russie : en 1787 arrivèrent les frères Gay, possédant trois boutiques, une à Paris, une à Vienne et une à Saint-Pétersbourg. En 1790 Pierre Aliey devint libraire dans la capitale russe, il fut promu libraire de la cour en 1798 malgré le peu de commandes de la part de Paul. Un autre émigré, Joseph Hyacinthe, édita le Journal littéraire de Saint-Pétersbourg, un bi-mensuel, qui publiait les annonces de nombreux libraires, témoignant d'un véritable réseau particulier de libraires émigrés. À l'image de l'émigration en Angleterre ou en Allemagne, les émigrés français alimentaient par la presse les débats culturels et contribuaient à diffuser les œuvres de l'époque.

A Moscou, l'activité des libraires fut très dense. En effet, à partir de 1790, la communauté française s'élevait à plus d'un millier de personnes et formait un large réseau de clientèle. Entre les émigrés, leurs amis, leurs élèves pour les précepteurs, les académiciens, la noblesse russe, les débouchés pouvaient être nombreux. Beaucoup de libraires de Moscou, comme François Courtener ou Riss s'approvisionnaient en France grâce à des contacts restés sur place. Le libraire Riss était un émigré arrivé en 1795, venant de Strasbourg, ville universitaire française la plus fréquentée par les Russes. Par des mariages et des parrainages, les émigrés de Moscou tissèrent un réseau étroit qui devait soutenir leur activité. En 1806, un musée de Lecture fut ouvert au public par le libraire Courtener. Il se fit naturaliser la même année, et ses fils prirent sa succession à sa mort en 1814. Ces liens entre émigrés leur permirent d'être plus performants que les locaux, et d'établir une mobilité entre les deux capitales russes. La noblesse francophone présente en Russie était également sollicitée pour acheter de la littérature étrangère. La topographie de l'activité est intéressante à noter. Au lieu d'être sous les murs du Kremlin, comme la plupart des libraires russes, les libraires français s'installèrent rue Nikolaskaïa ou rue Iliinka, qui devinrent le centre de la librairie de Moscou. Les libraires émigrés créèrent donc à Moscou un véritable pôle de l'édition, où s'installa par la suite l'Imprimerie d'Etat. Le quartier étant habité par des Français, l'église Saint-Louis y fut fondée. Mais les Français côtoyaient aussi la noblesse russe, pilier du commerce. Ce quartier « français » devint un des centres de la vie littéraire de Moscou, animé par les libraires émigrés et soutenu par les deux noblesses.

La librairie française émigrée profita de l'intérêt de la noblesse russe pour la littérature, mais aussi de la présence de nobles français en quête de lectures, pour animer

l'édition en Russie. Présents dans le monde du livre, du journal et des cabinets de lecture, les émigrés participèrent pleinement à cet essor des lettres dans une Russie de plus en plus amatrice des arts. Elle fournit en œuvres l'intérêt que les peintres ou les écrivains émigrés pouvaient susciter lors des soirées ou des salons de la noblesse locale. L'animation fut plus vive à Moscou qu'à Saint-Pétersbourg, l'élite russe y étant moins sous la soumission des exigences de la cour et de ses effets de mode. De plus, la présence d'un quartier réputé pour son activité éditoriale sous l'impulsion des Français attirait les amateurs à la quête d'ouvrages nouveaux, cherchant à rester au courant des publications et des vogues en Europe. Un autre moteur de cette curiosité fut l'épanouissement de l'éducation dans l'empire des tsars.

L'instruction et les apports techniques

Sur le plan de l'instruction, les émigrés français furent très actifs, portant avec les autres institutions étrangères le développement de l'éducation que le régime des tsars avait en grande partie délaissé. Des Académies et des écoles existaient, mais elles ne répondaient qu'aux seuls besoins de la haute société russe. L'apport des émigrés eut pour effet d'étendre les apports de l'instruction à d'autres classes. Si l'instruction restait réservée à une élite, la bourgeoisie et les grands notables de Russie purent à leur tour envoyer leurs enfants dans des écoles privées, bien souvent sous la coupe de religieux. En effet, bien des ordres qui avaient émigrés gardèrent leur tradition d'enseignement, dans le but tacite de répandre la foi et de former des clercs. Les Français lettrés qui ne possédaient que peu de ressources trouvèrent ainsi un moyen d'obtenir logement et revenus, aussi maigres fussent-ils. La diffusion de la culture française permit à ces hommes de trouver une place auprès d'une noblesse soucieuse de transmettre cette langue distinguée et sa culture prestigieuse à ses enfants. Devenus maîtres dans des instituts, ou précepteurs dans une famille noble, ces hommes cultivèrent le goût des lettres et des sciences et maintinrent le prestige passé de la France des Lumières ou de Louis XIV.

En récompense, les tsars promurent certains à des chaires d'Académie, comme le comte de Choiseul-Gouffier à celle des Beaux-Arts, Saint-Priest ou Traversay à celle des sciences. D'autres furent nommés responsables des bibliothèques impériales ou de grandes familles. L'abbé Manguine qui fut précepteur chez le comte Ouarov devint ministre de l'Instruction et président de l'Académie des sciences. Catherine II et Alexandre Ier attachèrent une grande importance à ce système de développement des sciences et des

savoirs, l'une pour briller dans son pays, l'autre pour faire briller son pays. Ils collaborèrent étroitement avec les émigrés, profitant de leur expérience et de leur connaissances pour bâtir de grands centres de formation militaire, scientifique et artistique. Paul Ier ne jurait lui que par le pouvoir, comme le dit Georgel à son propos, « Il paraît n'aimer ni les sciences, ni les arts de pur agrément ; mais la science du gouvernement, le secret de mettre sa puissance sur un pied respectable, voilà ce qui l'occupe tout entier »¹⁸⁶. Les réformes d'Alexandre furent les plus significatives, ce prince étant lucide sur le manque de techniciens dans son empire, sur la dépendance du savoir des autres puissances européennes. Sa marine n'était-elle pas inspirée et soumise aux modèles hollandais et anglais, sa culture ne restait-elle pas dans l'ombre du prestige de la France, son armée ne devait-elle pas son essence à Frédéric de Prusse ? Tout ce qui faisait la puissance et la grandeur d'une nation était en Russie le fruit de copies et de reproductions.

Les instituts religieux

Joseph de Maistre et l'abbé Georgel furent les émigrés qui s'intéressèrent au plus près aux instituts religieux fondés en Russie, du fait précisément de leur caractère religieux. Le fait que le clergé émigré en Russie ait été issu bien souvent d'ordres missionnaires, comme les jésuites, ou du clergé éduqué, entraîna plus facilement la naissance de ces écoles. Le clergé qui manquait cruellement de moyens et de revenus, n'avait parfois pas d'autre choix pour trouver une source de revenus. Si certains continuèrent à pratiquer le culte pour la communauté catholique ou protestante présente en Russie, surtout dans les rangs des communautés étrangères, un grand nombre prit le parti d'offrir leurs services dans des maisons de la noblesse ou de la bourgeoisie russe pour former, éduquer et socialiser les jeunes générations. La langue française étant alors encore très répandue, beaucoup de Russes trouvèrent dans ces hommes l'opportunité de cultiver ce langage, et de le transmettre à leurs enfants. Ces précepteurs furent également fort prisés par la noblesse française émigrée qui ne voulait pas que leur exil soit une pénalité à l'éducation de leurs descendants. Choiseul-Gouffier prit pour un de ses fils un prêtre réfractaire. Le comte de Rostopchine, recevait chez lui, malgré sa haine des émigrés, un prêtre français qui instruisait sa fille, la future comtesse de Ségur, et qui servait également de confesseur à sa femme. L'abbé Baltus fut précepteur à Moscou chez les Narychkine, puis chez les Boutourline. L'abbé Florentin se mit au service du prince Golitsyne, l'abbé

¹⁸⁶ Abbé Jean-François Georgel, *op. cit.*, p. 361.

Perrin servit chez la femme du général Tchernytcheva¹⁸⁷. Les exemples de ces religieux entrés dans des maisons furent nombreux, parfois fort critiqués pour leur incompetence. Le comte d'Esterhazy nota les cas d'émigrés entrant dans certaines familles alors que leur propre éducation laissait à désirer, ternissant ainsi l'image des Français auprès des Russes influents. Joseph de Maistre, après la venue de son fils Rodolphe, le laissa lui aussi entre les mains d'une de ses connaissances religieuses pour achever sa formation.

Mais l'éducation des grands de l'empire ne fut pas prise en main uniquement par des individualités. Les précepteurs restaient un privilège de la noblesse fortunée, capable d'héberger, de nourrir et de rémunérer ce professeur tout au cours de l'année. Pour la petite aristocratie et la bourgeoisie, les écoles privées russes présentaient de nombreux défauts et n'abondaient pas. La fondation de nouveaux instituts privés par des ordres religieux émigrés combla un manque notoire en Russie. L'exemple le plus frappant fut celui mis en lumière par Germaine de Staël et l'abbé Georgel, à savoir l'institut Sainte Catherine à Saint-Pétersbourg. Cet institut des Dames de la Miséricorde, dont la directrice fut madame de Cossé-Brissac, était réservé aux demoiselles nobles et accueillit jusqu'à cinq cents élèves. Les professeurs y étaient des religieux très souvent issus de l'émigration, qui invitaient leurs connaissances à les rejoindre lorsqu'un poste se libérait ou se créait. Les jeunes filles y séjournaient à la semaine, suivaient des cours de lettres, de langues et de sciences, mais aussi de théologie et devaient assister aux messes chaque jour. Le culte pratiqué y était libre, afin de ne pas heurter la foi de la noblesse orthodoxe. Mais les pensionnaires catholiques représentaient la majorité des élèves. L'abbé Nivolle tint le second établissement le plus convoité par la noblesse russe. Toutes les disciplines y étaient enseignées en français, à l'exception des classes de latin. Son école fut également un lieu d'asile pour les prêtres français exilés. Le lycée de Tsarkoé-Celo, proche du palais impérial recevait les fils de la noblesse courtisane de Saint-Pétersbourg. Parmi ses professeurs, se trouvait un émigré notable, le frère de Marat, M. de Boudry. D'autres religieux suivirent les populations étrangères pour fonder des instituts pour leur jeunesse, à Odessa sous l'impulsion de Vitry, ou à Riga où la population allemande de rite protestant attira des ordres réformés, puis les jésuites en 1804 conduits par un prêtre de Metz, l'abbé Coince.

Ces établissements reçurent l'aval des autorités impériales et bien souvent l'appui même des souverains russes qui appréciaient leur contribution à l'expansion de l'instruction

¹⁸⁷ Voir l'article d'Anne Mézin, « une vue générale de l'immigration française en Russie », in Jean-Pierre Poussou (Sous la direction de), *L'influence française en Russie au XVIIIe siècle*, colloque international des 14 et 15 mars 2003, Paris, Institut d'études Slaves, Presses de l'université de Paris Sorbonne, 2004, pp. 659-673.

en Russie. Par ailleurs, le succès de ces écoles, qui prouvait le manque d'instituts de qualité avant leur implantation, leur apporta des revenus parfois très importants, qui permirent aux ordres qui les dirigeaient de mener des actions et des œuvres sociales dans les villes où ils étaient installés. Ainsi en 1814, l'abbé Coince commença la construction d'un hôpital à Riga, avec l'aide de l'impératrice. Les tsars eurent donc tout intérêt à soutenir la fondation et l'expansion des ces institutions dans leur empire afin de tendre certes à plus d'offre de formation, mai aussi à plus d'action sociale. Les faiblesses du système subsistèrent malgré tout, car si ces instituts se développaient dans les grandes villes, surtout à Moscou et Saint-Pétersbourg, le reste du pays restait dans l'ignorance. Il n'y avait pas d'écoles dans les campagnes, et le clergé aussi analphabète que le peuple, ne pouvait combler ces lacunes. Le mythe du bon sauvage pouvait même entretenir une vision de candeur du peuple de la campagne : « Il en est autrement là où règne l'innocence de la pensée. Personne ne songeait à mal car le peuple russe a vraiment l'ingénuité de la première nature »¹⁸⁸.

Les grands établissements

Portés par le vent de réforme du tsar Alexandre, des grands établissements virent le jour en Russie afin de former une élite éclairée. Ici encore, les émigrés ne furent pas absents de ces projets, les portant parfois de leurs mains. Une de ces fondations fut celle d'une école comparable à l'école des Ponts et Chaussées de Paris, dont tout l'honneur revint au tsar et au comte de Choiseul-Gouffier. L'autre création d'importance fut celle de l'école des Cadets. La première école devait former les ingénieurs qui faisaient tant défaut à l'empire Russe. La construction de ports, de ponts, de routes praticables par tout temps parut indispensable au contrôle du pays, ainsi qu'à l'essor du commerce car Saint-Pétersbourg étant bloquée en hiver par les glaces, aucun navire ne pouvait y entrer. Or, la capitale avait besoin de maintenir une activité et un ravitaillement constants. Pour se faire, la création d'un chenal de navigation se révéla nécessaire. Mais les ingénieurs russes pour monter un tel projet n'étaient pas assez compétents et des tentatives de travaux furent avortées. La seconde école répondait au besoin de préparation des jeunes officiers militaires. Alexandre, après tant de défaites endurées, ne croyait plus en l'apprentissage sur le terrain. L'école des Cadets devait apprendre le métier des armes, et pour se faire, des officiers français furent sollicités pour partager leur expérience. Parmi les autres grands établissements scolaires fondés sous Alexandre, les universités de Kharkov, de Kazan ou

¹⁸⁸ Elisabeth Vigée Le Brun, *op. cit.*, p. 155.

de Vilno tinrent un premier plan d'importance. Les établissements qui existaient déjà reçurent pour leur part de nouvelles structures et de nouveaux programmes.

Le commerce russe

Souvent les émigrés se plurent à contempler le port de Saint-Pétersbourg, où de nombreux navires mouillaient, notamment des bâtiments Anglais, comme Germaine de Staël ou Joseph de Maistre : « La belle Néva, si claire, si limpide, traverse la ville chargée de vaisseaux et de barques, qui vont et viennent sans cesse »¹⁸⁹. Pour le comte, le drapeau britannique évoquait cette ouverture du commerce russe aux denrées coloniales, comme le café ou le sucre, qu'il put déguster lors de soirées. Pour de Staël, ce fanion rappelait surtout le combat mené par le tsar contre l'usurpateur Napoléon, avec l'appui des forces anglaises, un véritable « signe de liberté »¹⁹⁰. Le commerce russe ne fut évoqué que par le biais des descriptions des aliments trouvés lors des festivités, ou lors de traversées de ports. Seul le commerçant Sicard, installé à Odessa dressa un tableau assez complet des échanges russes, surtout ceux qui animaient la ville du duc de Richelieu. Les émigrés modestes, qui ne laissèrent que peu d'écrits, participèrent pourtant beaucoup au développement du commerce russe, en usant de leur liens en France pour multiplier les débouchés et apporter des produits nouveaux en Russie. Le système de réseaux fonctionna activement malgré les interdits en période de guerre entre les deux puissances.

Installés comme cuisiniers, artisans, coiffeurs, négociants de vins ou libraires, les émigrés français firent entrer en Russie des goûts et des habitudes nouvelles, comme la dégustation de vins aux repas, ou la lecture d'auteurs encore inconnus. Cette ouverture vers la Russie la désenclava des voies principales du négoce, en faisant un partenaire de plus en plus important, grand exportateur de blé et de bois, et importateur de produits coloniaux ou manufacturés. Dans ce système, Odessa, capitale de province dirigée par le duc de Richelieu, joua un rôle essentiel. Son port ne subissant pas le blocage des glaces en hiver permettait des échanges tout au long de l'année. Le gouverneur travailla ardemment pour obtenir des privilèges et des exonérations qui profiteraient autant à la ville et à ses marchands, qu'à l'empire. Grâce à la pacification des régions proches de la Nouvelle-Russie et à la domination désormais effective sur l'Empire ottoman, du fait de l'abrogation d'interdits auxquels étaient auparavant soumises les industries, la Russie en vint à se tracer une voie commerciale de premier ordre pour devenir un acteur actif du négoce mondial.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 136.

¹⁹⁰ Germaine de Staël, *op. cit.*, p. 319.

Les voies du commerce

En 1800, la Russie représentait 3,7% du commerce mondial. L'Angleterre à toujours été le premier partenaire commercial de la Russie, la Prusse tenant la seconde place tandis que la France eut en moyenne le troisième rang avec près de 10% du commerce extérieur russe. Pour madame de Staël, la paix de 1807, négociée par le biais de la Suède et de Bernadotte, eut pour premier effet de relancer le commerce avec le Royaume-Uni, ce qui ne pouvait que profiter à l'économie russe. Le duc de Richelieu, lors des périodes de mésentente entre Alexandre et Napoléon fut le premier à se plaindre des effets dévastateurs qu'un embargo avec la Grande-Bretagne causait. En effet, voici ce que Sophie de Choiseul-Gouffier constata pendant la campagne de 1805 :

En sortant de la ville (Vilna), je fus frappée de la misère des habitants de la campagne que la privation, par interruption du commerce, d'objets de première nécessité, tels que le sel, les harengs...¹⁹¹

La Russie disposait certes d'un vaste empire et de ressources diverses, mais elle dépendait pour les importations de produits du commerce colonial ou de l'industrie des puissances européenne. Le café, le sucre ou le coton ne poussaient pas sur les terres russes, et le commerce avec le Levant ou l'Orient restait trop marginal pour satisfaire les besoins de la Russie. L'abbé Georgel remarqua que la Russie perdait beaucoup à ne pas commercer d'avantage avec l'Asie ou l'Empire ottoman, qui aurait pu fournir café et thé en plus grande proportion. Mais les voies terrestres entre l'empire russe et la Chine étaient si peu entretenues que le négoce en était presque impossible, et les guerres à répétition avec les Turcs interdisaient toute entente commerciale avec la Sublime Porte.

Sicard et Odessa

Sicard qui vécut à Odessa à partir de 1802 et participa à « l'odyssée Richelieu » dans le domaine du commerce, laissa de nombreuses lettres évoquant les affaires du port de la ville. Comme une annexe à ses comptes, ces lettres furent un témoignage de l'activité économique russe, de sa croissance sous l'impulsion du travail du duc de Richelieu. Il se réjouit avec la population de la nomination de ce dernier en 1803 en tant que gouverneur, espérant bien que la tutelle d'un Français aussi modeste et intègre, servirait les échanges. Sicard rappelait que le commerce en mer Méditerranée ne put débuter pour la Russie qu'en 1779 grâce au traité de Kounadjy avec l'Empire ottoman qui verrouillait jusqu'alors les

¹⁹¹ Sophie de Choiseul-Gouffier, *op. cit.*, p. 56.

Dardanelles. L'ouverture du détroit, comme le souligna Sicard, démontrait la faiblesse turque et la domination de plus en plus forte de la Russie vers les Balkans. Les premières relations se firent avec les ports de Marseille, de Constantinople et de Trieste, mais l'activité stagnait du fait du manque de développement du port d'Odessa. En 1784, l'Autriche put à son tour naviguer en mer Noire, puis l'élargissement des frontières en 1792, notamment en Pologne, fut propice à l'échange de nouvelles ressources. Odessa profita de privilèges accordés par l'impératrice en 1796, mais la guerre avec la France et la mésentente avec l'Angleterre détruisirent l'expansion de son activité jusqu'en 1801 et la paix d'Amiens. Le commerce avec les États-Unis débuta pour sa part en 1808 avec Boston.

En 1803, la Nouvelle-Russie vit entrer neuf cent bateaux dans ses ports, dont cinq cent trente-six à Odessa, qui repartaient chargés de blé et de viande séchée. Sicard estima la valeur des échanges cette année à près de cinq millions de roubles. Ces entrées d'argent permirent au duc de financer l'extension du port, qui profitait d'une activité croissante. Les colonies établies autour entretenaient ce commerce en se spécialisant dans les cultures de céréales, du mûrier ou l'élevage d'ovins. En 1804, la guerre étant relancée en Europe, Odessa redevint un grenier à blé essentiel à de nombreux pays. La Russie avait gagné son autonomie alimentaire par ses conquêtes en Pologne, mais également par le travail du duc de Richelieu à Odessa qui attira des populations de colons agriculteurs et sédentarisa les tribus nomades pour accroître les productions céréalières. Toutefois, avec la guerre, le commerce se réduisit à cinq cents navires pour la province en 1804, six cent quarante-trois en 1805 et deux cent soixante-dix-neuf en 1806. L'année du traité de Tilsit vit la reprise du commerce, si bien que 1808 fut une année dorée. Le commerce y rapporta dix millions de roubles. Odessa qui était devenue une véritable ville à l'européenne de plus de vingt-quatre mille âmes organisa des fêtes et des pièces pour célébrer cette prospérité. La croissance démographique était soutenue par les campagnes qui fournissaient herbages, beurre, suif et laines.

Quelles importations russes transitaient alors par Odessa ? Dans ses lettres, Sicard évoqua l'introduction de vins venus d'Espagne et de France, mais aussi du tabac, des bijoux, des huiles et des habits. De plus, la Russie importait des colonies de ces mêmes pays du sucre, du café, du poivre et du rhum. D'autres vins et vinaigres arrivaient d'Italie ou du Levant. Les débouchés de la Russie étaient nombreux, mais toujours soumis aux aléas de la diplomatie. Ces produits correspondaient cependant plus souvent à des besoins

de luxe dont elle pouvait se passer, que de base. Mais le manque de colonies la plaçait dans une dépendance absolue pour l'importation de produits exotiques, si appréciés de sa noblesse, et signe de raffinement de sa société. Sur le plan des exportations, la Russie vendait à partir d'Odessa principalement du blé, mais aussi de la poix, du caviar, des chandelles, des cordes et des peaux, le bois étant exporté des ports de la Baltique. En 1804, un oukase d'Alexandre, dont le duc de Richelieu fit sans doute la demande, accorda le libre transit de toutes les marchandises par Odessa, ôtant le privilège de l'échange de certains produits à d'autres ports. Cette mesure fut complétée en 1806 par un second oukase affranchissant la ville de droits de douane et de péage. Le travail de Richelieu, plus habile et connaisseur en négoce que le tsar n'était sans doute pas étranger à ces décisions. En contre-partie, le tsar voyait d'un bon œil la prospérité de cette ouverture maritime au sud, une grande nation ayant pour base un grand commerce.

Grâce aux progrès des techniques navales et aux travaux dans les ports de la Nouvelle-Russie, la navigation fut jugée de moins en moins difficile et permit un cabotage intense, alors que les navigations fluviales restaient pour leur part presque inexistantes. Il fallait plus de quarante jours pour rejoindre Moscou à partir d'Odessa par ces voies. Deux foires chaque année et deux jours de marché par semaine animaient en plus les transactions dans la ville du gouverneur. Pour améliorer encore le négoce local, le gouvernement fit construire en 1805 une bourse, des halles et un tribunal de commerce. La modernisation de la Russie passa donc aussi par sa croissance économique, dont Odessa fut une tête de pont remarquable. Toutefois, Sicard, habitué au commerce en France, remarqua quelques lacunes qui traduisaient le manque d'expérience des Russes dans le monde des affaires. Aucune assurances ne couvrait les risques alors que la navigation en Russie, du fait du froid et du gel, s'avérait en hiver dangereuse. L'industrie aussi embryonnaire marquait un véritable retard dans la modernisation du pays. Pour autant, les affaires d'Odessa rapportaient en moyenne près de deux cent trente mille roubles par an, dont trente mille au gouvernement. L'action de Richelieu sur le plan économique, traduite et interprétée par un commerçant français émigré parut donc efficace et entreprenante. Le gouverneur lança la Russie à travers les mers et les océans pour assurer la puissance financière et commerciale du pays, ce dont le tsar lui sut gré.

Chapitre 9 – Le gouvernement russe

Despote éclairé, tyran absolutiste ou souverain paternaliste, les avis des émigrés français sur le régime gouvernemental s'opposèrent. Le tsar avait entre ses mains bien plus de pouvoirs que tous les autres rois européens et si Paul Ier en abusa, son fils sut se montrer plus conciliateur, preuve que le titre n'allait pas forcément de pair avec le despotisme. Régner sur le plus vaste pays européen ne se faisait pas sans quelques singularités qui purent paraître indispensables à certains, barbares pour d'autres, tout comme la réunion du sceptre et de la crosse entre les mains du même homme qui partagea les opinions. Cette singularité du gouvernement russe intrigua, étonna, séduisit ou scandalisa les émigrés qui ne pouvaient pas vivre dans ce pays sans y être confrontés. Bénédiction ou malédiction, il était impossible d'échapper à une décision du tsar, à ses ordres ou à ses caprices. La servitude se faisait parfois prétexte à cette rigueur. Le souverain devait en imposer pour éviter toute contestation, toute rébellion qui aurait fait trembler les fondations de son empire. Cependant, si les paysans craignaient encore leur monarque à la fin du XVIIIe siècle, la noblesse commençait à exploiter les failles du système. Elle jouait sur les intrigues et les luttes de factions pour faire pencher le tsar dans son sens, et les assassinats perpétrés contre Pierre III et Paul Ier lui avaient fait oublier le caractère sacré, inviolable de sa personne.

Alexandre Ier, las des rivalités et complots à la cour chercha un modèle qui devait unifier son empire et écarter les séditions. Plus prudent dans l'écoute des partis, il les ménagea autant qu'il put le faire face au contexte extérieur. Avec les guerres contre Napoléon, il sonna les cloches du nationalisme pour repousser l'envahisseur, pour accroître le sentiment d'appartenance à un pays qui rattacherait entre eux tous ses sujets. La Russie ne devait plus s'incarner dans le tsar, mais le tsar devait incarner la Russie, un état puissant et incontesté. Pour les émigrés, les réformes d'Alexandre furent encore une fois perçues sous des angles différents. Pour les conservateurs, ses orientations libérales faisaient le jeu de Napoléon, et affaiblissaient sa position. Pour les progressistes, au contraire, ce vent de modernité ancrerait d'avantage la Russie dans la tribune des grandes puissances, assurerait au pays sa cohésion et comblait son retard scientifique. La noblesse russe attendait beaucoup de ces changements, espérant retrouver plus d'importance et d'écoute au gouvernement. Georgel transcrivit ces changements dans la capitale russe : « une ville devenue l'une des

premières de l'Europe » et « sur une cour dont l'influence dans les affaires du continent est aujourd'hui si prépondérante »¹⁹².

L'autocratie en question

Le système russe avait tout pour surprendre les émigrés installés en Russie. Pour ceux qui fréquentèrent la cour et ses coulisses, l'omniprésence de la figure du tsar s'y faisait sentir constamment : pas une discussion sans que les propos fussent tenus dans l'optique d'être rapportés au souverain, pas un moment sans que son pouvoir ne se fît présent. Ainsi de Maistre entendit-il un jour un ministre de la justice dire à un sénateur : « Vous m'avez fait grand plaisir d'opiner contre moi, car j'ai avancé cet avis pour faire plaisir à l'Empereur, mais je pense tout le contraire »¹⁹³. Ces comportements révélaient la soif de pouvoir d'une noblesse encore tenue à l'écart malgré une implication croissante aux affaires de l'empire, mais aussi la crainte d'une chute par un mauvais mot qui n'échapperait pas à une police secrète toute puissante. Le règne de Paul Ier confirma ces craintes. Le tsar pouvait tout, il incarnait seul l'autorité et décidait des lois. Les ministres qui n'avaient déjà qu'un rôle second sous Catherine II furent éclipsés par la main-mise du tsar sur le pouvoir, ce qu'Alexandre chercha ensuite à corriger. À l'inverse de son père, son but fut de déléguer au mieux pour faire naître une noblesse fidèle et utile à son pays. Pour les émigrés, le manque de responsabilité de la noblesse, et la soumission absolue des ministres accentuaient les faiblesses du régime tsariste. Beaucoup doutaient de la capacité d'un seul homme à faire avancer et développer seul un pays. La tâche était trop importante, et le pays trop vaste pour n'être que sous le regard d'un seul homme.

Les conservateurs au contraire voyaient là une preuve de l'autorité incontestable du prince, qui dépassait les querelles de cour et les ambitions personnelles. La Russie toute entière s'incarnait dans la volonté du souverain, et non dans celle de particuliers, nobles en quête d'enrichissement ou d'honneurs. Ils prêtaient au souverain russe des ambitions trop pures au vu des dérives du règne de Paul. Pour eux, Alexandre perdait sa force en divisant les tâches entre subalternes. La force du régime tenait en sa concentration et en la soumission absolue. Ces hommes d'un autre temps ne comprirent pas les évolutions et les espoirs que la Révolution française avait fait naître, notamment chez le jeune tsar. Si la Russie accusait un retard du fait de sa forte militarisation, celle-ci qui freinait le développement scientifique, assurait au moins la diminution des risques de contestations.

¹⁹² Abbé Jean-François Georgel, *op. cit.*, p. 185.

¹⁹³ Joseph de Maistre, *Religion et moeurs des russes*, *op. cit.*, p. 73.

Les conservateurs rêvaient de voir Saint-Pétersbourg devenir une nouvelle Versailles, avec une noblesse soumise au prince, un pouvoir concentré et inviolable, et un état assuré par ses armées. La division était totale avec les libéraux qui espéraient bien voir la Russie former son élite intellectuelle, devenir centre rayonnant de culture et modèle de modération politique.

Un pouvoir absolu

Le tsar pouvait ce qu'il voulait, ainsi se résumait l'autocratie russe jusqu'à Alexandre Ier¹⁹⁴. L'autocratie concentrait beaucoup d'attention depuis des siècles, mais les émigrés vécurent réellement son pouvoir, sentant la main invisible du souverain peser sur la destinée de tout homme vivant en Russie. Maître des lois, de la religion, du gouvernement, des armées, le tsar ne connaissait comme supérieur que Dieu. Comparable à aucun autre régime, sa légitimité, ses causes et ses fondements intéressèrent plusieurs émigrés, dont l'abbé Georgel, Joseph de Maistre ou le marquis de Bombelles, entre autres. En fonction de leurs convictions et de leurs connaissances des systèmes politiques, ils é mirent des avis différents sur la question. D'un côté, il y eut ceux qui remirent en question cette concentration des pouvoirs, de l'autre ceux qui la défendirent. Mais tous se basaient sur le même constat : le prince ne partageait guère les responsabilités. En tenant le clergé, le tsar avait mis au pas l'église. A la tête de l'armée, Paul se prenait pour un nouvel Alexandre le Grand, tandis qu'Alexandre Ier, refroidi par de nombreuses défaites, apprit à écouter les conseils du généralissime Koutousov. L'autre constat commun fut que la Russie connaissait une véritable mutation sur tous les plans, et cherchait à s'imposer en Europe. Remarquant les forces et les réussites russes, les émigrés constatèrent aussi des faiblesses au régime. Le marquis de Bombelles déclara :

C'est ici qu'il faut être pour entendre et voir journellement combien la puissance russe est montée sur des échasses, combien, en voulant surpasser le reste du monde en tout et sur tout, on pêche par les bases, par les choses les plus essentielles, et combien on n'est attaché qu'à jeter de la poudre aux yeux.¹⁹⁵

Le reproche exprimé était le même que pour la capitale des tsars. La volonté d'un seul homme ne pouvait suffire à créer une ville, ou un régime stable et puissant. Telle la grenouille voulant se faire bœuf, la Russie prenait des airs de grandeur (« tout est colossal plutôt que proportionné »¹⁹⁶), façade dont le souverain représentait le pilier central. Paul Ier

¹⁹⁴ « L'empereur peut tout ce qu'il veut » Pierre Tolstoï (1769-1844).

¹⁹⁵ Marquis de Bombelles, *op. cit.*, p. 288.

¹⁹⁶ Germaine de Staël, *op. cit.*, p. 290.

par la loi de succession consolida cette transmission héréditaire d'un pouvoir qui ne se partageait pas, et qui restait dans la même famille. Dans l'imaginaire des émigrés, le pouvoir absolutiste consistait à donner des airs de puissance à l'empire et à maintenir dans la soumission les serfs et la noblesse russes. Dans un pays aussi vaste et aux nationalités diverses, beaucoup imaginèrent que seule l'autorité d'un despote absolu pouvait faire la cohérence. Cet argument ne se révélait pourtant ni vérifiable pour la noblesse qui aspirait à un rôle plus conséquent dans la politique (qu'elle compensait dans les arts), ni pour les serfs qui ne voyaient jamais leur souverain et pouvaient vivre à des milliers de kilomètres de son palais, mais qui attendaient de lui une vie meilleure et la protection du Seigneur. Avec une population de trente cinq millions d'habitants selon l'abbé Georgel, seul le tsar pouvait faire figure de rassembleur. La méfiance de l'abbé envers les progrès de la science se satisfaisait du manque de lettrés en Russie, car il estimait que ses apports pourraient secouer les fondements du régime. Il ne pouvait oublier l'effet des oeuvres de Rousseau, de Voltaire ou d'Alembert en France : « Des peuples accoutumés à abaisser leurs fronts sous le joug de l'autocratie, pourraient en s'éclairant apprendre à le secouer, pour recouvrer cette liberté primitive »¹⁹⁷. La référence à Rousseau était explicite. Pour autant, sans remettre en cause le pouvoir du tsar, l'abbé parlait bien de soumission absolue, presque d'esclavage. Sa position de chrétien fut sans doute choquée de cette abaissement du paysan en Russie, mais à ses yeux, la fin justifiait sans doute les moyens.

La concentration permettait certes de faire du tsar une figure imposante devant les monarques européens, et d'éviter les conflits de ministères ainsi que les luttes de factions dans les cercles du conseil qui se disputaient plus les honneurs que les postes gouvernementaux. L'empereur incarnait la stabilité, au contraire des ministères qui changeaient souvent. Ce système avait pourtant de nombreux défauts, dont le premier fut de maintenir la noblesse à l'écart du pouvoir. Cette dernière se tournait donc d'avantage encore vers la carrière militaire qui restait ouverte, et plus indépendante du pouvoir. A la cour, tous étaient soumis aux volontés du prince, et à ses faveurs. Ce modèle n'incitait guère à choisir l'administration où le tsar gardait droit de contrôle et d'ordre, et où les postes s'acquéraient à la flatterie plus qu'aux compétences. Nous avons vu ce favoritisme de cour mais il nous faut voir également quel regard les Français portèrent sur ces ministères et leur utilité.

¹⁹⁷ Abbé Jean-François Georgel, *op. cit.*, p. 347.

Un gouvernement instable

Les faiblesses du régime tsariste s'incarnaient dans le peu d'activités de ses ministères et autres organes du gouvernement. A force de trop accumuler les pouvoirs, les souverains russes avaient fait oublier à leurs conseillers comment gouverner une nation. Seul le conseil proche de l'empereur concentrait des nobles encore lucides sur les enjeux politiques de l'espace européen. Mais aux ministères, les qualités des ministres dépendaient beaucoup des nominations, accordées par faveurs impériales. Ces cabinets purent s'ouvrir aux Français émigrés, qui connaissaient parfois mieux les affaires que leurs prédécesseurs, comme l'amiral Traversay à la marine. En fonction des coups d'éclat et des talents employés, la durée d'occupation de ces postes variaient beaucoup. Enfin, le Sénat n'était qu'un corps approuvateur aux décisions du tsar. Concession faite à la noblesse pour leur donner une place dans la vie politique, sans leur accorder de responsabilités, comme le confirma Roger de Damas sous Catherine II :

Le Sénat, timide observateur et enregistreur des volontés de l'impératrice, appelé dans sa fondation aux représentants lorsque le souverain s'écartait des lois, écrivait en silence ce qu'il plaisait à l'impératrice de lui dicter et aurait signé sa propre dissolution, si elle l'eut ordonné.¹⁹⁸

L'autocratie rendait le tsar trop indispensable et les ministres trop incompetents pour faire briller de tout leur éclat les potentialités du pays. En ôtant le goût de la politique aux nobles, au profit de l'armée, les tsars pensaient surement éviter les contestations ambitieuses, les luttes de pouvoir, mais ils firent surtout naître une puissance sans têtes pensantes. Le manque de génie et de talents dans les ministères étonna un grand nombre d'émigrés. Si les cabinets français n'étaient pas toujours occupés par des hommes de trempe, au moins l'étaient-ils par des travailleurs attentifs et soucieux de progresser. Ce jugement put être renforcé par un sentiment hautain dû à une France qui aurait perdu de sa suprématie, mais dont les attachés cultivaient le mythe. Sans doute la qualité des ministres fut bien variable, comme dans tout état, mais les émigrés décrivant l'oisiveté des ces gouvernants restaient majoritaires par rapport à ceux qui qui n'y voyait pas grand mal. Pour le marquis de Bombelles, les ministres faisaient tout pour se donner des grands airs, mais étaient peu assidus à leur bureau. Il évoqua également les dérives du système de favoritisme. Le titre de favori de l'impératrice se gagnait comme un poste politique, qui donnait des entrées et des droits supérieurs. Tout était bon pour donner des impressions de grandeur et de récompense à la tâche : « Les ordres sont accordés ici avec trop de

¹⁹⁸ Roger de Damas, *op. cit.*, p. 100.

profusions, si on excepte l'ordre de Saint-André »¹⁹⁹. Il fut aussi frappé par l'inaction de ces ministres qu'il trouvait « cartes en main » ou « à diner en ville » plus souvent que devant leur office. Mais Catherine II était pour autant bien consciente de l'état désolant de son administration, qu'elle tenta d'améliorer en stabilisant les cabinets.

De plus, ces titres à la cour accordant des faveurs et des privilèges, la noblesse se battait pour l'attribution des postes, non par ambition, mais par avarice. La volonté d'éviter les conflits était biaisée par cette translation du domaine politique au domaine financier. Les nobles russes ne s'affrontaient pas pour des idéaux, mais pour des acquisitions et des reconnaissances. L'abbé Georgel nota que sous Paul Ier, le titre de Chambellan, équivalent à un premier ministre, n'existait pas. Seul un procureur, qui changeait tous les ans, se chargeait de diriger les ministères. Au ministère des Affaires étrangères, le comte de Rostopchine menait ses affaires sans en référer au chancelier, avec qui il était en grand froid. Les tensions dans les cabinets, les divisions à la cour ne se résorbaient que quand un homme attirait à lui seul toutes les jalousies ou préoccupations, comme quand le général Dumouriez vint en Russie en 1799 pour présenter un plan de coalition. La noblesse russe oublia ses différents pour faire partir cet intrus qui aurait sapé leurs affaires, déconseillant au tsar d'entrer en guerre, malgré leur haine de la Révolution. À l'image de la capitale, le gouvernement se donnait des grands airs : « Il n'y a à Saint-Pétersbourg que ce que la cour emploie. Toute la noblesse sans charge, ou sans quelque exercice, vit avec luxe, et dit-on, grande indépendance à Moscou »²⁰⁰. Bien des nobles russes se contentaient de cet état des choses, laissant les responsabilités politiques à leur souverain et conservant leurs intérêts à la cour et leur main-mise sur la justice et l'administration de leurs terres et de leurs serfs.

Un état indispensable ?

Comment gouverner un empire où habitaient des millions de serfs vivant dans l'obscurantisme et les mœurs étranges ? « Grâce à l'autocratie », répondirent les émigrés français, conservateurs et convaincus du droit sacré de l'autorité des rois sur terre et de la barbarie russe. L'abbé Georgel, le comte de Rochechouart ou Joseph de Maistre se basèrent sur une vision centrée sur le catholicisme. L'hérésie orthodoxe qui pouvait alors tolérer un maître au pouvoir temporel, et la barbarie des russes convenaient mieux que tout pour établir l'autorité du souverain. Leurs critiques allèrent principalement vers le monde des sciences, corrompu et impie qui prêchait la révolte contre l'ordre au nom d'une liberté

¹⁹⁹ Marquis de Bombelles, *op. cit.*, p. 280.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 286.

détachée de Dieu, celle de l'homme pour lui-même. En Russie, le peu de développement de ces milieux littéraires, philosophiques et humanistes fut apprécié par ces hommes méfiants face à la modernité. Le cadre stable et écrasant des pleins pouvoirs du tsar leur évoquait ce droit divin de son règne, qu'il devait rendre profitable à ses sujets au nom du Seigneur. Retrouvant dans cet empire ce qu'ils pensaient avoir perdu, il prirent part aux débats entre émigrés sur la forme du gouvernement russe, le défendant au nom de ces principes de droit divin et d'ordre.

La question de savoir si le servage en Russie à la fin du XVIIIe siècle était toujours une forme d'esclavage fut également discutée par ces conservateurs. Lourd débat, où bien souvent la question dans les mémoires restait éludée, concentrée en une phrase voulant tout dire et ne rien dire à la fois. De Maistre s'y attarda un peu plus, cherchant les voies alternatives qui pourraient stabiliser le pays, pour toujours aboutir à un échec, et donc au constat qu'il ne pouvait en être autrement. L'autocratie apparaissait donc pour ces émigrés comme le fondement de l'ordre en Russie. Faute d'identité nationale, d'une religion commune, une administration excentrée faisant défaut, le tsar se devait d'être la figure d'union de ces hommes aux traditions et coutumes différentes.

Le tsar, centre du pouvoir

L'abbé Georgel défendit cette thèse accréditant l'autocratie comme un ciment de l'ordre. Le prince était à ses yeux aussi puissant que les souverains asiatiques : « Le gouvernement russe ne peut être assimilé, ni comparé à aucun gouvernement européen ; il est tout asiatique, c'est-à-dire que la volonté de l'empereur est la loi suprême »²⁰¹. Ce régime était nécessaire à pacifier les régions asiatiques et turques, habituées à être sous la coupe d'un roi omnipotent. La culture, la langue ou la religion n'étant pas un lien dans les communautés russes, le politique devait combler ces lacunes. Les gouverneurs de province restant des figures secondaires, le tsar apparaissait comme le père de son peuple. Roger de Damas exprima cette opinion partagée qu'un pouvoir rassemblé dans les mains d'un seul homme évitait les intrigues d'ambitieux et assurait une cohésion au pouvoir :

Elle prouvait en vérité que tant d'exemples ont consacré depuis c'est que, plus ou moins grand, plus ou moins coupable, un souverain qui verra tout par lui-même et qui sera son premier ministre empêchera les malversations et les abus, dirigera les choix et son empire mieux que le ministre passagèrement en faveur, qui calcule tout sur la longueur approximative de son règne, sans s'embarrasser de l'avenir.²⁰²

²⁰¹ Abbé Jean-François Georgel, *op. cit.*, p. 271.

²⁰² Roger de Damas, *op. cit.*, p. 101.

De Maistre allait même plus loin, assurant que l'ordre ne pouvait être maintenu dans l'empire russe par la loi, celle-ci visant essentiellement les étrangers, les tribunaux ayant par ailleurs « plus de devoirs que de force »²⁰³. Comme le Sénat, les tribunaux devaient se soumettre aux ordres du tsar, et toujours abonder dans son sens, dans le plus extrême des zèles, « chaque ligne [de textes de lois] est dictée par le plus vif attachement à son aimable et auguste personne »²⁰⁴. Le tsar s'appuyait toutefois beaucoup sur le clergé pour maintenir l'union et l'ordre parmi les couches populaires de son empire, qui étaient très assidues aux messes et cérémonies religieuses. En revanche, de Maistre ne comprit pas l'abolition de la peine de mort par Catherine, ce qui pour lui consistait en un refus de la tranquillité publique. Le comte restait très près d'une conception barbare du peuple russe, incapable de se soumettre autrement que par la peur et la contrainte. Par ailleurs, de Maistre vantait la volonté et l'initiative russes, qui devaient rester contrôlées par les autorités, au risque de voir « s'allumer un incendie général qui consumerait la Russie »²⁰⁵. La crainte d'une révolution restait très présente aux esprits des émigrés, partagée par exemple par le marquis de Bombelles ou l'abbé Georgel, qui craignaient de voir la Russie succomber aux mêmes coups que la France, d'où ce besoin de défendre un système absolu, où la volonté populaire était écrasée ou limitée. Ce parallèle avec le destin de la France fut très prégnant, par la défense d'une noblesse qui méritait plus d'attention de la part du tsar. Cette noblesse devait être un point d'appui du gouvernement, et non un deuxième centre du pouvoir. Pour de Maistre, si elle prêtait le flanc à certains reproches, elle restait « la meilleure source pour un gouvernement, et qu'il suffirait au souverain de veiller à leurs dépenses afin que ceux-ci portent considération à leurs serfs »²⁰⁶. La leçon française avait été retenue, le peuple ne devait pas souffrir des abus de la noblesse. En Russie cette question restait épineuse, du fait de la grande autonomie dont jouissaient les seigneurs dans leurs terres, et sur leurs serfs. L'essentiel du problème se concentrait dans cette phrase de Joseph de Maistre :

On peut soutenir, en thèse générale, qu'aucune souveraineté n'est assez forte pour gouverner plusieurs millions d'hommes, à moins qu'elle ne soit aidée par le religion, ou par l'esclavage, ou par l'une et l'autre.²⁰⁷

²⁰³ Joseph de Maistre, *quatre chapitres inédits sur la Russie*, *op. cit.*, p. 16.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 153.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 22.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 31.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 20.

L'esclavagisme est un paternalisme

Si le marquis de Bombelles fut scandalisé d'entendre une princesse lui vanter l'esclavage du paysan russe et d'entendre la noblesse glorifier leur pays (« Admiration excessive de tout Russe pour son pays » comme l'affirmait le Marquis de Bombelles²⁰⁸) et juger les autres Européens, il en oublia que lui-même jugeait bien sévèrement la noblesse russe et les originalités de son régime. Les préjugés se développant par une ignorance commune à tous ceux qui discutaient, le servage alimenta ainsi beaucoup de ces fantasmes. Pour bien des émigrés, cet état du petit peuple plaçait l'empire russe au rang de puissance médiévale, dépassée et rigide dans ses principes. Mais d'autres, comme Joseph de Maistre le jugèrent indispensable : « L'esclavage est en Russie parce qu'il y est nécessaire et que l'empereur ne peut régner sans l'esclavage »²⁰⁹. Germaine de Staël, perçut cet esclavage comme un paternalisme. Si la noblesse gardait tous les droits sur sa paysannerie, elle restait un intermédiaire entre le peuple et le souverain. Au final, l'infortune du peuple ne serait pas ressentie par ce dernier comme étant la faute du tsar, mais celle des nobles. Au contraire, le souverain serait un espoir, celui d'être l'attention de ses préoccupations, de sa compassion. Alexandre Ier qui gardait en tête la volonté de libérer son peuple du servage prouva que cette thèse n'était pas totalement infondée. Lui-même se plaignit d'être incompris par son entourage :

Je suis si mal secondé dans mes vues, pour le bonheur de mes peuples ! En vérité, j'ai quelques fois envie de me casser la tête contre la muraille, en ne me croyant entouré que d'égoïstes, qui négligent le bien, les intérêts de l'Etat pour ne songer qu'à leur fortune, à leur élévation.²¹⁰

Lors des guerres napoléoniennes, le peuple russe se battit autant pour son pays que pour son tsar qu'il percevait comme un père bienfaiteur. Leur sort dépendait du sien. Cette fidélité des moujiks à leur souverain, figure presque mystique, aurait alors retenu ce dernier de le libérer dans des temps si durs. Pour de Maistre, l'esclavage était l'état commun des masses en Russie, car l'empereur ne pouvait gouverner sans le conserver. Sa vision religieuse qui voulait que le mouvement émancipateur parti de Rome avec les Romains, puis le catholicisme, lui fit tenir ces propos : « L'invasion des Tartares (...) dut nécessairement soustraire la Russie au mouvement général de civilisation et d'affranchissement qui partait de Rome »²¹¹. Le peuple aurait de plus peu de conscience de

²⁰⁸ Marquis de Bombelles, *op. cit.*, p. 290.

²⁰⁹ Joseph de Maistre, *quatre chapitres inédits sur la Russie*, *op. cit.*, p. 14.

²¹⁰ Sophie de Choiseul-Gouffier, *op. cit.*, pp. 146-147.

²¹¹ Joseph de Maistre, *quatre chapitres inédits sur la Russie*, *op. cit.*, p. 14.

son état à ses yeux, ignorant des évolutions du monde extérieur, et maintenu dans cette résignation par la noblesse :

Les circonstances sont différentes en Russie. Chaque seigneur, ou, pour mieux dire, chaque noble, est un véritable magistrat, une espèce de gouverneur civil qui maintient la police sur ses terres, et qui est revêtu de tout le pouvoir nécessaire pour réprimer, du moins en grande partie, l'élan désordonné des volontés individuelles.²¹²

Le noble compenserait donc, selon lui, son manque de pouvoir au gouvernement en restant le maître incontesté de ses terres. La « masse » de ses serfs se pliait à sa volonté, et dépendait donc de son libéralisme, de son humanité, pour rester dans l'état le plus soumis ou accéder à un certain progrès et une forme d'instruction. La question du bien fondé de l'esclavage fut sans doute très présente dans les débats entre émigrés, mais finalement peu abordée dans leurs mémoires. Les Français notèrent avoir eu des longues discussions à ce propos, mais se contentaient de banalités et de lieux communs lors de leurs retranscriptions, comme s'ils conservaient leurs à priori et niaient les arguments adverses. L'intérêt pour le peuple russe se limita aussi bien souvent à des considérations, des compassions par vertu chrétienne, plus que par réel souci de leur sort. Très peu furent les émigrés à aller à la rencontre du paysan russe. Germaine de Staël le fit, le duc de Richelieu également, Joseph de Maistre l'étudia, les autres se contentèrent de leurs observations lointaines et incomplètes pour former leur jugement.

Le temps des réformes

Là où Catherine II mit peu d'entrain, et Paul Ier aucun, Alexandre Ier savait que face aux changements survenus en Europe, la Russie ne pouvait rester figée dans un modèle passéiste et conservateur. Il lui fallait insuffler un vent de réformes qui ancrerait son empire dans la modernité. Restant méfiant envers les principes des Lumières, le tsar choisit la voie de la réforme contrôlée et parcimonieuse. Marqué par son éducation libérale, il garda à l'esprit bien des idées transmises par La Harpe, sans ignorer que la Russie n'était pas prête à des changements aussi soudains et aussi importants. Modéré, il voulut appliquer à son empire les réformes utiles et sûres pour son pays. Son premier champ d'action fut la refonte de son gouvernement, afin de faire plus largement participer sa noblesse, sans pour autant donner l'avantage à un parti sur un autre. La corruption légendaire qui grangenait l'administration fut combattue, malgré ses racines profondes dans le système. En cherchant à supprimer l'étiquette, le tsar s'attaquait à l'essence même de son

²¹² *Ibid.*, p. 15.

pouvoir, voulant apparaître homme, et non dieu. À la cour, il voulut plus de simplicité, plus de franchise et plus d'ouverture. Les émigrés apprécièrent cet homme franc et abordable, qui chercha à éliminer les dérives et les abus du système autocratique. Mais sa tâche semblait trop grande, trop lourde à mener seul, et resta inachevée. Pour Germaine de Staël, il aurait pu faire de grandes choses, s'il n'avait pas tant été préoccupé par la guerre : « sérieux, autant que pourrait l'être un homme qui aurait connu le malheur »²¹³.

Son ambition dépassait l'entendement car ses volontés tendaient à changer radicalement les méthodes et les habitudes de la noblesse courtisane, et celles de l'administration de l'empire entier. Pas un pouvoir ne devait être oublié, la justice devait être plus autonome, les lois être consultées par le conseil, les décisions de l'empereur discutées avec son entourage. Alexandre ouvrit grand les portes du pouvoir, des responsabilités à la noblesse russe qui ne tarda pas à s'engouffrer dans la brèche. Sa générosité et sa simplicité, sans doute pleines de bonne volonté, ne calculèrent pas que les habitudes ne se changeaient pas en un jour. Beaucoup de nobles et d'étrangers en profitèrent pour s'accaparer des postes rémunérateurs et écarter des concurrents. Les flatteurs méconseillaient le tsar, notamment dans sa conduite à tenir lors des guerres contre Napoléon, d'où la cession du commandement à Koutousov, qu'il avait en grande estime. Le tsar dut affronter les vieux démons russes de l'intrigue et de la séduction.

La diminution de l'étiquette

Alexandre ne supportait guère la rigidité des normes russes à sa cour. Pour lui, ces manies la rendait froide et inamicale aux yeux des représentants étrangers. De plus, avec la multitude d'étrangers et d'émigrés présents à la cour, le tsar chercha à simplifier l'étiquette pour éviter les mésententes et incompréhensions. Par cette voie, il voulut également changer l'image même de l'autocratie. Sembler proche de son peuple, soucieux des intérêts de sa nation, passait à ses yeux par l'accessibilité de sa personne. Il multipliait les rencontres, les entrevues, demandait à ne plus se faire appeler « altesse » ou à porter toutes ses décorations pour éviter les faux semblants. Joseph de Maistre décrit le couple impérial en ces termes :

Il n'existe certainement pas de plus beau couple royal en Europe. L'affabilité de ces deux grands personnages est au-delà de toute expression. Ils se plaisent à oublier leur grandeur et ne gênent personne. L'Empereur sort souvent seul et sans domestiques...²¹⁴

²¹³ Germaine de Staël, *op. cit.*, p. 336.

²¹⁴ Cité dans Bastien Miquel, *op. cit.*, p. 59.

À l'inverse de Catherine II qui aimait apparaître dans ses plus belles tenues, et de son père qui portait toujours l'uniforme²¹⁵, Alexandre opta le plus souvent pour la redingote, qui supprimait les frontières matérielles entre dignitaires. Il préférait le milieu commun de son entourage pour éviter un culte ou une vénération de sa personne. Sophie de Choiseul-Gouffier, qui eut l'occasion de discuter plusieurs fois avec l'empereur, le trouvant humble et jovial, laissa une description de cette simplicité du prince dans sa tenue :

J'avoue que je ne fus pas très frappée, à la première vue, de la beauté de l'empereur, dont le charme existait surtout dans la douceur et l'expression d'une physionomie ouverte et riante ; je conviendrais aussi qu'en toute simplicité je ne pouvais me représenter un souverain en redingote. Enfin, s'il est permis de le dire, je le trouvais trop aimable, pas assez imposant, faisant trop oublier son rang.²¹⁶

Cette critique fut souvent adressée à Alexandre. Par sa démarche, il faisait oublier qu'il était le souverain absolu, incontestable et qui se devait d'avoir toujours le dernier mot. Les nobles russes comme les émigrés accusèrent le tsar, surtout lors des guerres, de manquer d'aplomb, de fermeté et de vigueur. Son partage du pouvoir et des décisions passait parfois pour lâcheté, ou crainte d'assumer son rang. Le jeune tsar ne cacha pas à son arrivée au pouvoir qu'il n'attendait pas ce moment, mais qu'il ferait de son mieux. En montrant ses incertitudes, le tsar fit une brèche dans le modèle autocratique en rendant le souverain accessible aux contestations. Lui qui voulait assurer son pouvoir par l'aide de sa noblesse, vit une partie de celle-ci remettre en question son autorité par manque de conviction. Un émigré français résidant à Vilna rencontra Napoléon lors de la campagne de 1812, après son entrevue, il avoua qu'il ressortait que ce dernier se sentait plus roi qu'Alexandre.

La réforme gouvernementale

L'entrée du duc de Richelieu au poste aussi important qu'était celui de gouverneur de province n'était pas le fruit du hasard. Sa nomination participait pleinement à cette volonté d'éliminer la corruption au sein de l'administration. Mettre un homme, étranger, connu pour sa probité, était faire acte d'exemple et d'avertissement de la part d'Alexandre Ier. Le tsar n'était pas dupe, il entendait bien trop souvent les cours étrangères se moquer de la cupidité des Russes, et les étrangers présents à sa cour ne lui rappelaient que trop cette vérité. Son empire ne devait plus être digne de ces reproches, qui entretenait l'image

²¹⁵ « L'Empereur [Paul Ier], la couronne sur la tête, revêtu du costume et de tous les attributs de Grand-maître, était sur son trône, resplendissant d'or et de pierres précieuses » dans Abbé Jean-François Georgel, *op. cit.*, p. 192.

²¹⁶ Sophie de Choiseul-Gouffier, *op. cit.*, p. 61.

de barbarie et de retard civilisationnel en Europe. La cour fut la première à devoir s'adapter au nouvel ordre des choses. Les charges ne s'achetaient plus, elles se méritaient, les séducteurs n'étaient plus gratifiés de mille cadeaux, au contraire de ceux qui faisaient preuve d'ardeur dans leur travail, l'estime du souverain se gagnait par l'action à son service. Les paroles n'étaient plus soumises à un contrôle sévère, mais les Russes n'avaient « pas encore pris l'habitude »²¹⁷ de s'exprimer librement. Une ancienne courtisane, habituée aux anciennes facilités de la vie de cour vint toutefois un jour se plaindre auprès du comte de Maistre, se lamentant du redressement moral de la cour. Sous Paul Ier, lui dit-elle « On savait, par exemple, que pour six mille roubles, on pouvait obtenir tel emploi »²¹⁸, désormais l'argent se montrait inutile à l'obtention d'une charge.

Alexandre fut aidé dans cette tâche par le libéral Spéranski, qui si heurta toutefois à la résistance des nobles conservateurs russes et étrangers, et à la dualité du caractère de l'empereur. La guerre de 1812 avec Napoléon marqua un tournant dans les réformes, le tsar devant rallier à lui la grande noblesse qui détestait Spéranski. Des Français présents en Russie représentaient également cette division sur l'attitude à tenir, mais les réformes semblaient avoir déjà transformé le pays. Germaine de Staël qui arriva à cette époque put le constater : « Quelques bons mots de Diderot, ont mis dans la tête des Français que la Russie ne consistait que dans une cour corrompue, des officiers-chambellans et un peuple d'esclaves : c'est une grande erreur »²¹⁹. De Maistre se rangea volontiers du côté de la noblesse conservatrice qui n'était pas slavophile, alors que le duc de Richelieu abonda dans le sens des réformes engagées par le tsar. L'un au conseil impérial, l'autre en tant que gouverneur, prirent part aux débats et conflits qui opposèrent ces deux courants à la cour. De fait, cet empereur qui voulut rassembler son peuple, n'y parvint qu'en période de guerre. Sa politique qui affaiblissait sa position engendra une rivalité croissante des parties à la cour et de la noblesse, qui profitèrent de cette faiblesse pour imposer leur vues. Les émigrés virent les efforts du tsar se heurter à tous ces obstacles. L'affirmation de la puissance russe ne se passa pas sans heurts et malheurs.

²¹⁷ Germaine de Staël, *op. cit.*, p. 330.

²¹⁸ Joseph de Maistre, *Religion et moeurs des russes*, *op. cit.*, p. 56.

²¹⁹ Germaine de Staël, *op. cit.*, p. 296.

Conclusion

Sous les règnes de Catherine II et de Paul Ier, les émigrés français cherchèrent à trouver leur place dans un empire qu'ils ne connaissaient que très peu, et qui fut extrêmement méfiant à leur égard. Les mesures vexatoires ne manquèrent pas, les conflits avec la noblesse locale furent fréquents, et les intrigues entre eux abondantes. Deux mondes qui étaient encore inconnus l'un pour l'autre durent pourtant vivre ensemble, pour une durée indéterminée. Le marquis de Bombelles, défenseur d'une cause perdue, et le comte d'Esterhazy, mandataire d'un gouvernement fantôme, représentaient les accroches à un passé encore trop présent, auquel ils s'attachaient fortement. Parmi les aristocrates, ceux qui n'avaient rien appris, rien oublié, comme le disait Talleyrand, foisonnaient dans les couloirs du palais impérial, en quête d'une faveur, d'un cadeau du souverain, comme ils avaient l'habitude de le faire dans les jardins de Versailles. Les contacts entre les sociétés française et russe se limitaient alors à des mondanités, des discussions de salons ou des civilités courtoises. Seule l'armée, par ses principes chevaleresques avait déjà intégrée ces nouveaux venus. Ailleurs, la méfiance était encore de mise, trop présente pour faire participer pleinement les émigrés au développement de la Russie. Catherine II, par de sages promesses, sut faire venir ces infortunés dans son empire, mais une fois sur place, elle se contenta principalement de leur offrir des sièges de spectateurs, ou des postes qui leur donnaient une illusion de pouvoir. Paul Ier, suspicieux envers tous, Russes comme étrangers, maintint la soumission de tous ses sujets par la peur, comme par la gratitude. En participant à la coalition contre la France, il se fit le champion du conservatisme européen, rôle pour lequel il voulut briller seul, en écartant par exemple l'armée de Condé des champs de bataille. Multipliant les efforts et les contacts, les émigrés durent attendre l'assassinat de Paul, et avec lui la chute de la réaction, pour se voir mieux pris en considération.

Lorsqu'Alexandre Ier arriva au pouvoir, les Français n'étaient plus considérés comme des étrangers de passage, profitant d'une halte en Russie. La durée de leur exil, parfois vieux de dix ans, les avait résignés, de plus ou moins bonne grâce à s'établir en Russie, et à concevoir une nouvelle vie dans ce pays. Ayant appris le russe pour certains, tissé des liens sociaux, et réussi à prouver leur loyauté et leurs talents, le tsar sut enfin mettre à profit l'expérience de certains de ces hommes en les appelant à son gouvernement.

La nomination du duc de Richelieu à Odessa, celle de l'amiral de Traversay au ministère de la marine, ou encore celle du comte de Maistre à son conseil privé, ne furent que les exemples les plus emblématiques de cette incorporation des forces vives françaises dans la société russe. Odessa ne put oublier ce qu'elle devait au travail du duc de Richelieu. Cette reconnaissance est toujours admirable par sa statue qui trône au milieu de la ville. Si Alexandre se heurta à une contestation forte d'une partie de l'élite russe, surtout en temps de guerre, il n'oubliait pas que la Russie avait beaucoup à gagner de cette collaboration. Après un long voyage et un long séjour en Russie, les émigrés surent s'impliquer dans la vie quotidienne et aux débats qui agitaient cette société, acceptant les mutations du monde et oubliant les anciens privilèges dont ils jouissaient en France. La nostalgie du pays ne les quitta pas pour autant, mais ils travaillèrent dans l'intérêt de la Russie, par fierté dans l'obéissance ou pour prouver que les Français n'étaient pas des ingrats. Ils contribuèrent ainsi beaucoup à la renommée de l'empereur. L'armée russe vit mourir bien des étrangers, servant fidèlement l'empire russe, qui ne pensaient pas primitivement avoir à porter un jour les armes contre leurs propres compatriotes. Mais même dans ces circonstances, le serment fut plus fort que la nationalité. Bien des émigrés se sentirent en Russie chez eux.

En tant que porteurs d'une civilisation et d'une culture dites « raffinées », fort appréciées en Russie, les émigrés français trouvèrent également dans cet empire un cadre propice à la réflexion et l'échange intellectuel. Si la culture russe ne brillait pas par sa renommée, elle eut le talent de s'ouvrir largement aux influences extérieures. Les émigrés français contribuèrent largement à l'apparition d'usages nouveaux, d'un esprit neuf qui alimenta le débat littéraire, artistique et culturel. Décomplexée de son infériorité en Europe, la Russie vanta ses collections d'œuvres d'art accumulées et l'esprit romantique prit alors également naissance en son sein, esprit dont Pouchkine devint quelques années après, le représentant illustre. La création d'instituts et d'établissements sous l'impulsion de Français prolongea cet effort pour rattraper le retard intellectuel, former les élites du pays, ses propres hommes de sciences et de lettres. Par de nombreuses réformes, Alexandre Ier chercha à effacer la vieille image que l'étranger se faisait de son pays, image que bien des émigrés livrèrent encore à leur retour, sur le manque de création originale, la corruption et les insuffisances du gouvernement, la bassesse du clergé et la caducité du servage. Il ne manquait pas à l'empire la volonté, mais des hommes compétents pour mener tant des réformes. Certains émigrés français furent ces hommes. Catherine II les fit venir, Alexandre Ier les fit briller.

Hors de ses frontières, la France d'Ancien Régime continua un temps à resplendir par l'action des émigrés. Puis avec le temps, sous les effets d'acculturation, de résignation et d'abandon, une culture plus sensible et plus ouverte au monde se forgea, tout comme un sentiment plus fort d'appartenance à un pays, à la terre des ses ancêtres et à ses souvenirs. Les Français partis en Russie contribuèrent à l'essor du nationalisme russe, en confrontant les Russes à une présence étrangère permanente et active, mais aussi au nationalisme français, en défendant sa patrie natale malgré les heurts en dehors de ses frontières et en cultivant le rêve d'un retour à la patrie. Sans affirmer que la Russie du début du XIXe siècle devait toute sa modernité à la présence des émigrés, elle en profita tout de même largement. Sous les drapeaux comme dans l'administration ou les arts, les connaissances apportées, et les savoirs échangés permirent à l'empire des tsars de dynamiser son processus de rayonnement. L'affirmation de la puissance russe ne se fit pas en un jour, mais le tournant des XVIIIe et XIXe siècle reste majeur dans ce processus. La Russie moderne, tout comme la France, fut bien un pays qui se construisit et se transforma au contact de populations étrangères.

Bien des zones d'ombres subsistent encore sur la vie des émigrés en Russie, sur leur parcours et leur activité sur place. La légende noire qui entoure le comte d'Esterhazy mériterait bien des éclaircissements. De plus, si les nobles et les hommes de lettres nous ont laissé des mémoires, des centaines de Français modestes restent oubliés de ces études par manque de sources. Pêcheurs, artisans, commerçants, ils vécurent pourtant eux aussi en Russie, mais dans le cours naturel de la vie, l'Histoire a tendance à oublier ceux qui ne la marquent pas.

Sources

Andrault de Langeron (Alexandre-Louis), *Journal inédit de la campagne de 1805*, Paris, La Vouivre, 1998.

Beauchamps (Alphonse), *Mémoires secrets et inédits pour servir à l'histoire contemporaine*, Paris, Vernaël et Teron, 1825, 2 vol.

Bombelles (Marquis de), *Journal*, Tome III ; 1789-1792, Genève, Droz, 1993.

Choiseul-Gouffier (Sophie de), *Mémoires historiques sur l'empereur Alexandre et la cour de Russie*, Paris, R. Leroux, 1829.

Condé (Louis-Joseph de Bourbon), *Mémoire de la maison de Condé*, Paris, l'éditeur, 1820.

Damas (Roger de), *Mémoires*, Paris, Plon-Nourrit, 1912-1914, 2 vol.

Esterhazy (Valentin-Ladislas), *Mémoires du comte Valentin Esterhazy*, Paris, Plon-Nourrit, 1905.

Esterhazy (Valentin-Ladislas), *Lettres du comte Valentin Esterhazy à sa femme : 1784-1792*, Paris, Plon-Nourrit, 1907.

Georgel (Abbé Jean-François), *Voyage à Saint-Pétersbourg en 1799-1800*, Paris, A. Eymery, 1818.

Ligne (Charles Joseph de), *Mémoires du Prince de Ligne*, Paris, A.Bohné, 1860.

Maistre (Joseph de), *Religion et mœurs russes*, Paris, E. Leroux, 1879.

Maistre (Joseph de), *Quatre chapitres inédits sur la Russie*, Paris, A. Vatou, 1859.

Maistre (Joseph de), *Œuvres*, Paris, R. Laffont, 2007.

Maistre (Joseph de), *Mémoires politiques et correspondance diplomatique*, Paris, Librairie nouvelle, 1858.

Puymaigre (Alexandre), *Comte Alexandre de Puymaigre. Souvenirs sur l'émigration, l'Empire et la Restauration*, Paris, Plon, 1884.

Rochechouart (Louis-Victor-Léon), *Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration*, Paris, E. Plon-Nourrit, 1892.

Saint-Priest (François-Emmanuel Guignard de), *Mémoires. La Révolution et l'émigration*, Paris, Calmann-Lévy éd., 1929.

Sicard (aîné), *Lettres sur Odessa*, Saint-Pétersbourg, Pluchart et comp., 1812.

Staël (Germaine de), *Dix années d'exil*, Paris, Librairie Plon, 1904.

Thiboult du Puisact (Jacques de), *Documents inédits sur l'émigration : Journal d'un fourrier de l'Armée de Condé*, Paris, Didier et cie, 1882.

Vigée Le Brun (Louise-Élisabeth), *Mémoires d'une portraitiste : 1755-1842*, Paris, Edition Scala, 1997.

Vitrolles (Eugène-François-Auguste Arnaud), *Souvenirs autobiographiques d'un émigré : 1790-1800*, Paris, Emile-Paul frères, 1924.

Bibliographie

Antoine (A.), *Histoire des émigrés français depuis 1789 jusqu'en 1828*, Paris, L.-F.-Hivert, 1828.

Aprile (Sylvie), *Le siècle des exilés : bannis et proscrits de 1789 à la Commune*, Paris, CNRS édition, 2010.

Baldensperger (Fernand), *Le mouvement des idées dans l'émigration française (1789-1815)*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1924, 2 vol.

Bélissa (Marc), *La Russie mise en Lumières : représentations et débats autour de la Russie dans la France du XVIIIe siècle*, Paris, Éditions Kimé, 2010.

Castries (duc de), *Les Hommes de l'émigration. 1789-1814*, Paris, Tallandier, 1979.

Daudet (Ernest), *Histoire de l'émigration pendant la révolution française*, Paris, Hachette, 1906.

Diesbach (de) G., *Histoire de l'Emigration, 1789-1814*, Perrin, Paris 1998.

Grève (Claude de), *Le voyage en Russie : anthologie des voyageurs français aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, R. Laffont, 1990.

Godechot (Jacques), « l'émigration » in *La contre-révolution – doctrine et action : 1789-1804*, Paris, PUF (1ère éd. 1961), pp.151-185.

Haumant (Emile), *La Russie au XVIIIe siècle*, Paris, L.-H.-May, 1904.

Miquel (Bastien), *Joseph de Maistre, un philosophe à la cour du tsar*, Paris, Albin Michel, 2000.

Pingaud (Léonce), *Les Français en Russie et les Russes en France*, Paris, Perrin et Cie, 1886.

Pingaud (Léonce), *Choiseul-Gouffier – La France en Orient sous Louis XVI*, Paris, A. Picard, 1887.

Poussou (Jean-Pierre) Sous la direction de, *L'influence française en Russie au XVIIIe siècle*, colloque international des 14 et 15 mars 2003, Paris, Institut d'études Slaves, Presses de l'université de Paris Sorbonne, 2004.

Turquan (Joseph), *Les femmes de l'émigration, 1789-1815*, Paris, Emile-Paul, 1912.

Strange (M.), *La Révolution française et la société russe*, Moscou, Ed. en langues étrangères, 1960.

Vermale (François), *Joseph de Maistre émigré*, Chambéry, Dardel, 1927.

Vidalenc (Jean), *Les émigrés français 1789-1825*, Caen, Association des publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Caen, 1963.

Waresquiel (Emmanuel de), *Le Duc de Richelieu : 1766-1822 : un sentimental en politique*, Paris, Perrin, 1990.

Weiner (Margery), *The French Exiles 1789-1815*, London, John Murray, 1960.

Articles :

Aubert (Mathieu), « Valentin Esterházy, l'usage d'un monde, De l'art du don de plaire à l'attention des nobles désargentés, des déracinés et autres apatrides », TER dactylographié, Université Michel de Montaigne de Bordeaux III 2003.

Cadot (M.), « Les débuts de la navigation à vapeur et l'émigration française en Russie », In : *Cahiers du monde russe et soviétique*. Vol. 4 N°4. Octobre-décembre 1963. pp. 382-399.

Grigorianz (Alexandre), « Les réfugiés politiques, une aubaine pour la Russie », In ; *Historia*, numéro 671 du 01/11/2002, [En ligne], <http://www.historia.fr/content/recherche/article?id=7163> (Page consultée le 02 mai 2011).

Ollivier-Chakhnovskaia (Julie), « Les dons en faveur du clergé français émigré, collectés dans l'Empire de Russie en 1794 et 1798 », In : *Histoire, économie et société*. 2006, 25e année, n°4. pp. 45-59.

Ollivier-Chakhnovskaia (Julie), « Les français expulsés de l'empire russe par l'oukase de Catherine II du 8 février 1793 », In : *Cahiers du monde russe*, 2005, vol. 46, pp. 529-543.

Ollivier (Julie), « Les mesures prises dans l'empire de Russie envers les Français soupçonnés de sympathies révolutionnaires (1792-1799) », In : *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 349 | juillet-septembre 2007, mis en ligne le 01 septembre 2010, consulté le 13 mai 2011. URL : <http://ahrf.revues.org/11237>

Rjéoutski (Vladislav), « La librairie en émigration : le cas de la Russie (deuxième moitié du XVIIIe-début du XIXe siècles) », 2005.

Table des annexes

Annexe 1

Lettre de Catherine II au prince de Condé du 7 septembre 1792.....186

Annexe 2

Liste des Français expulsés par l'oukase du 8 février 1793.....187

Annexe 3

Description de Saint-Pétersbourg par l'Abbé Georgel.....191

Annexe 4

Description de Saint-Pétersbourg par Joseph de Maistre.....192

Annexe 5

Description de Souvorov par le comte de Neuilly.....193

Annexe 6

Le mélange de civilisation et de sauvaragerie vu par Germaine de Staël.....194

Annexe 1

Lettre de Catherine II au prince de Condé du 7 septembre 1792

Monsieur mon cousin,

Le duc de Richelieu m'a rendu la lettre que votre altesse sérénissime a bien voulu m'écrire, en date du 29 octobre passé. Quelque accoutumée que je sois aux détails affligeants qui me parviennent depuis long-temps de la position désagréable des émigrés français, le tableau que vous me présentez de leur état actuel m'a vivement émue. Ayant constamment rendu justice au dévouement de cette noblesse infortunée, je l'ai soutenue autant que ma position me l'a permis, et mes vœux sincères ont toujours accompagné ses efforts. (...) Si néanmoins les circonstances fâcheuses qui environnent les émigrés, le défaut de moyens et l'abandon dans lequel ils se trouvent rendent leur position actuelle absolument insoutenable, je ne balancerai pas d'adhérer à leurs vœux formellement exprimés dans la lettre de V.A.S, et de leur accorder un asile dans mon empire. (...) C'est avec une véritable satisfaction que je me charge de donner un état honorable à ces infortunés, et de réparer au moins une partie de leurs pertes : l'attachement constant qu'ils ont témoigné pour leur malheureux Roi m'est un sûr garant de celui qu'ils auront pour moi et mon empire. Si V.A.S. Se décide à se mettre à leur tête, elle peut être sûre de l'accueil distingué qu'elle trouvera dans mes États. Si sa naissance, sa réputation et ses qualités personnelles, que j'ai su apprécier depuis long-temps, ne lui assuraient la réception la plus flatteuse à ma cour, ses malheurs et le courage avec lequel elle a lutté contre l'infortune lui donneraient des droits bien fondés à mon amitié et à mon assistance. V.A.S. Trouvera en moi la loyauté et la franchise qui, j'ose dire, ont toujours caractérisé ma conduite. Je me félicite d'avance de l'acquisition que je pourrai faire, et qui consolidera encore plus les sentiments de la considération distinguée avec laquelle je suis,

Monsieur mon cousin,

De votre Altesse Sérénissime,

La bonne et affectionnée cousine,

Catherine

Annexe 2
Liste des Français expulsés par l'oukase du 8 février 1793²²⁰

Dans la ville de Riga

1. Philippe Spol (sculpteur)
2. Jean Jacques Klein

Dans la ville de Kherson

1. Jacques Bernard Kipher
2. Antoine Garnier
3. Louis Antoine (negociant)
4. Joseph Francois Herin
5. Honore Bruno Herin
6. Marcus Martin
7. Joseph Salem
8. Pierre Joseph Blanc (skipper)
9. Pierre Conovetsche (matelot)
10. Louis Laurent Bansauve (matelot)
11. Joseph Versele (matelot)
12. Jean Pierre (matelot)
13. Placide Godoe (matelot)
14. Jean Badon (matelot)
15. Pierre Joseph Coste (skipper)
16. Pierre Simon (matelot)

²²⁰ Citée dans Julie Olliver-Chakhnovskaie, « Les Français expulsés de l'empire russe par l'oukase de Catherine II du 8 février 1793 », In ; *Cahiers du monde russe*, 2005, vol 46, pp. 542-543.

Dans la ville de Moscou

1. Andre Schauer (ecclesiastique, superieur)
2. Pesme de Matignicourt (ecclesiastique, abbe)
3. Louis Wilhem Richel
4. Joseph Jean Baptiste Tureau (acteur)
5. (sa femme) Marie Louise Elisabeth Tureau nee Duverdier (actrice)
6. Louis Reboul (marchand)
7. Jean Reboul (marchand)
8. Sebastien Lenoir
9. Nicolas Garconneau
10. Jean de Bosse (vice-consul)
11. (sa femme) Louise Elisabeth de Bosse nee Delavaliere
12. Leonard Liber
13. Louise Ars

Dans la ville de Saint-Petersbourg

1. Jean Antoine Francois Renguer (ou Ringuier)
2. (son fils) Antoine Renguer (ou Ringuier)
3. (sa fille) Rosalie Renguer (ou Ringuier)
4. Catherine Fortesan
5. Marie Madeleine Bidot
6. (son fils) Pierre Charles Bidot
7. (sa fille) Marie Antoinette Emilie Bidot
8. Louis Patot d'Orflans (consul)
9. Joseph Bouche (marchand)
10. Catherine Louise Dandignac nee Thomas

11. Sebastien Chale (ou Chole) (marchand)
12. Pierre Neyral (marchand)
13. Joseph Falkenar (ou Valkenar)
14. Jacques Guillaume Philippe (cuisinier)
15. Quentin Mareise
16. Francois Renaud
17. (sa femme) Marie Renaud
18. Jean Laurent Mathieu
19. Serge Masset
20. Jean Baptiste Corvel (ou Carouelle) (peintre)
21. Ignace Emmanuel Bousson de Mairet (precepteur)
22. Henry Weyer (marchand)
23. Charles Joseph Boucherie (ou Bouchene) (coiffeur)
24. Pierre Verger
25. Francois Billiot (vice-consul de Cronstadt)
26. Jean Louis Voile (peintre)
27. Georges Fink
28. (sa femme) Janette Fink
29. Marie Langer
30. (son fils) Etienne Langer
31. Madeleine Bobri
32. Bernille de Saint-Fale
33. (son fils) Charles de Saint-Fale
34. Jean Legros (diamantaire)
35. Jean Guerin
36. Clement Morel

37. Joseph Levance

38. Joseph Brel (ou Dreille)

39. (sa femme) Louise Brel (ou Dreille) (de Sardaigne)

Annexe 3

Description de Saint-Pétersbourg par l'Abbé Georgel²²¹

Saint-Pétersbourg, résidence de la cour impériale de Russie, dont Moscou est la capitale. Cette résidence a été bâtie par Pierre le Grand en 1713, et elle s'est successivement agrandie sous ses successeurs : son enceinte a sept lieues de circonférence. Elle est divisée en dix quartiers : la Néva, fleuve magnifique, la partage en deux parties inégales : c'est, sous tous les rapports, une des plus grandes et des plus belles villes de l'Europe. Ses palais, son amirauté, ses canaux, ses quais, ses rues, ses églises, ses casernes, méritent des descriptions détaillées. Sa population peut monter à trois cent mille âmes. Le gouvernement, la police, la politique, le militaire, la marine, le tableau de la cour impériale, le caractère et les portraits des souverains, des princes et des principaux personnages, forment un ensemble intéressant, curieux et instructif.

²²¹ Abbé Jean-François Georgel, *Voyage à Saint-Pétersbourg en 1799-1800*, Paris, A ; Eymery, 1818, p. 18.

Annexe 4

Description de Saint-Pétersbourg par Joseph de Maistre²²²

Rien n'est plus rare, mais rien n'est plus enchanteur qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg, soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier ; soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats.

Le soleil, qui dans les zones tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage : la Néva coule à pleins bords au sein d'une cité magnifique ; ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse ; et dans toute l'étendue de la ville elle est contenue par deux quais de granit alignés à perte de vue ; espèce de magnificence répétée dans les trois grands canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle ni l'imitation.²²³

²²² Joseph de Maistre, *Oeuvres*, Paris, R. Laffont, 2007, pp. 455-456.

²²³ Ces pages de l'ouverture des *Soirées de Saint-Pétersbourg* prouvent la modernité de l'écriture de De Maistre, bien que la paternité de ces lignes soit attribué à son frère Xavier.

Annexe 5

Description de Souvorov par le comte de Neuilly²²⁴

Je m'étais attendu à voir une de ces figures distinguées dans leur laideur, une force musculaire, une physionomie caractérisée, une empreinte vigoureuse. Au lieu de cela, je vis un petit vieillard maigre, chétif, d'une mine repoussante ; vêtu d'un sarrau de toile, malgré la rigueur de la saison ; affectant le langage d'un inspiré, et ayant parfois l'air de ne pas jouir de la plénitude de sa raison. Il prenait tous les jours un bain froid ; buvait de l'eau pendant des semaines entières ; pendant d'autres, il avalait des liqueurs fortes, sans que ce changement de boisson parût lui faire de l'effet. Il faisait sans cesse le signe de la croix ; et dès qu'il rencontrait un prêtre de quelque religion qu'il fût, il se jetait à genoux, et lui demandait sa bénédiction. Avec cela, quand un de ses popes commettait une faute grave, il lui faisait appliquer le knout, ou lui donnait un soufflet. Il se mettait quelques fois sans aucun propos, en grand uniforme de feld-maréchal, brodé sur toutes les coutures, avec des plaques et des cordons qui le couvraient des deux côtés. Parfois, il s'asseyait par terre avec les soldats, et mangeait de leur pitance, en présence de son état-major, et même de nous. Un de ses généraux ayant manqué à son service, il le fit venir, le gourmanda longuement, lui fit prendre le bonnet de cuivre, le fusil, la buffleterie d'un grenadier, et le mit pendant deux heures en faction à sa porte. J'en ai été témoin.

²²⁴ Cité in : Fernand Baldensperger, *Le mouvement des idées dans l'émigration française (1789-1815)*, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1924, pp. 220-221.

Annexe 6

Le mélange de civilisation et de sauvagerie vu par Germaine de Staël

DIX ANNÉES D'EXIL

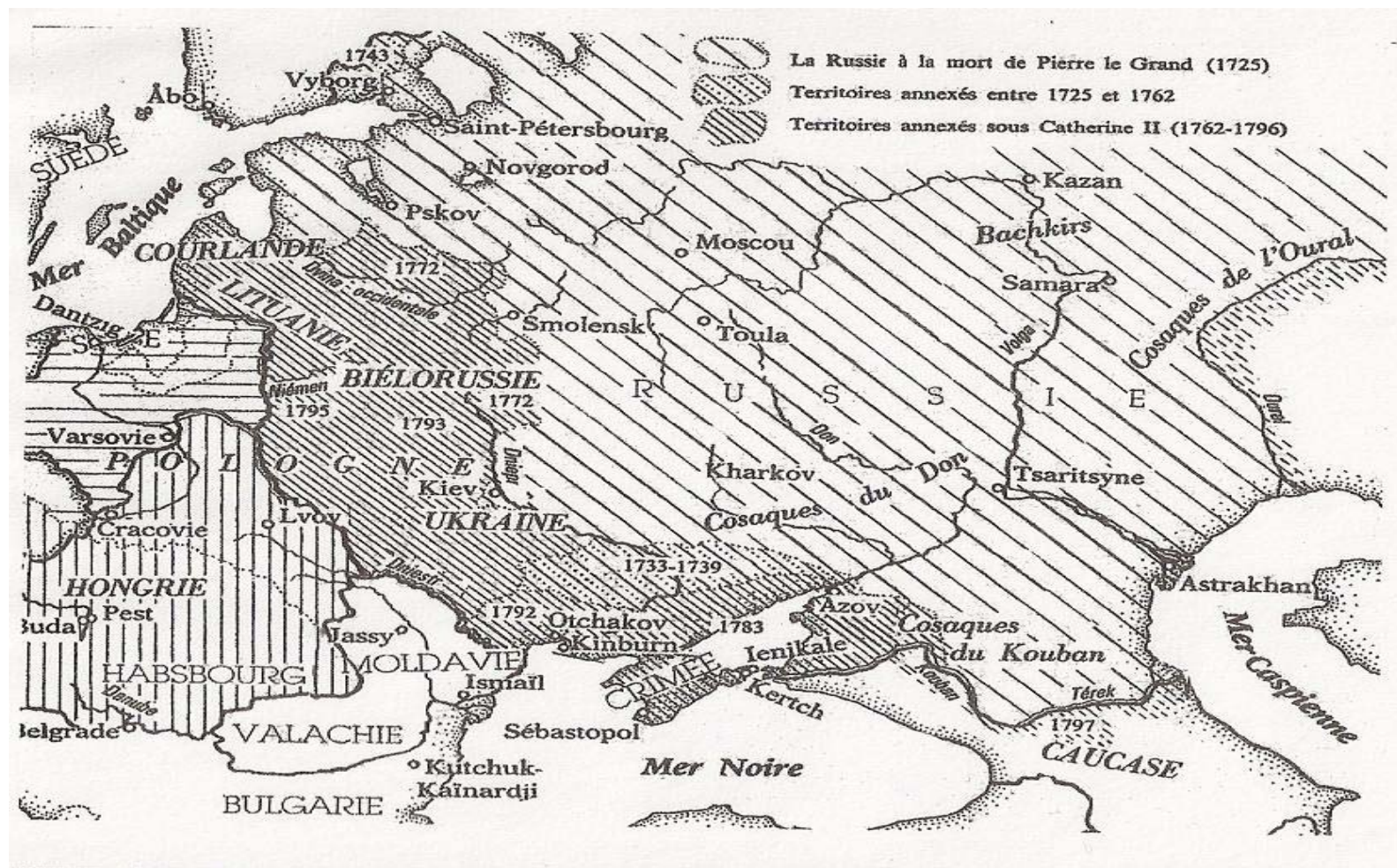
313

Aucune nation civilisée ne tient autant des sauvages que le peuple russe ; et quand les grands ont de l'énergie, ils se rapprochent aussi des défauts et des qualités de cette nature sans frein. On a beaucoup vanté le mot fameux de Diderot : *Les Russes sont pourris avant d'être mûrs*. Je n'en connais pas de plus faux ; leurs vices mêmes, à quelques exceptions près, n'appartiennent pas à la corruption, mais à la violence. Un désir russe, disait un homme supérieur, ferait sauter une ville ; la fureur et la ruse s'emparent d'eux tour à tour, quand ils veulent accomplir une résolution quelconque, bonne ou mauvaise. Leur nature n'est point changée par la civilisation rapide que Pierre I^{er} leur a donnée ; elle n'a, jusqu'à présent, formé que leurs manières ; heureusement pour eux, ils sont toujours ce que nous appelons barbares, c'est-à-dire conduits par un instinct souvent généreux, toujours involontaire, qui n'admet la réflexion que dans le choix des moyens, et non dans l'examen du but : je dis heureusement pour eux, non que je prétende vanter la barbarie ; mais je désigne par ce nom une certaine énergie primitive qui peut seule remplacer dans les nations la force concentrée de la liberté.

Table des illustrations

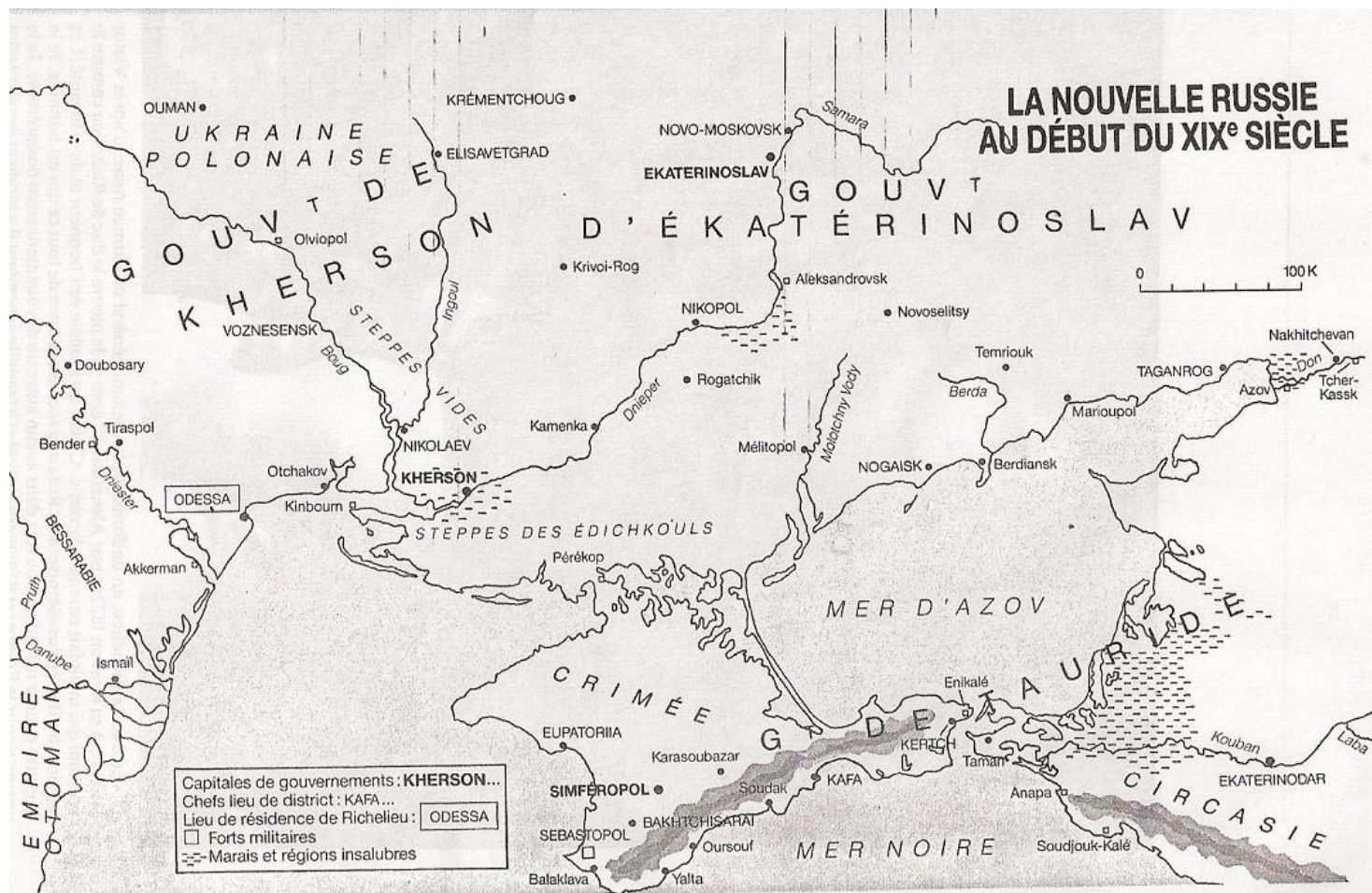
Illustration 1	
L'empire russe sous Catherine II.....	196
Illustration 2	
Nouvelle-Russie sous Richelieu.....	197
Illustration 3	
Odessau au début de XIXe siècle.....	198

Illustration 1 L'empire russe sous Catherine II²²⁵



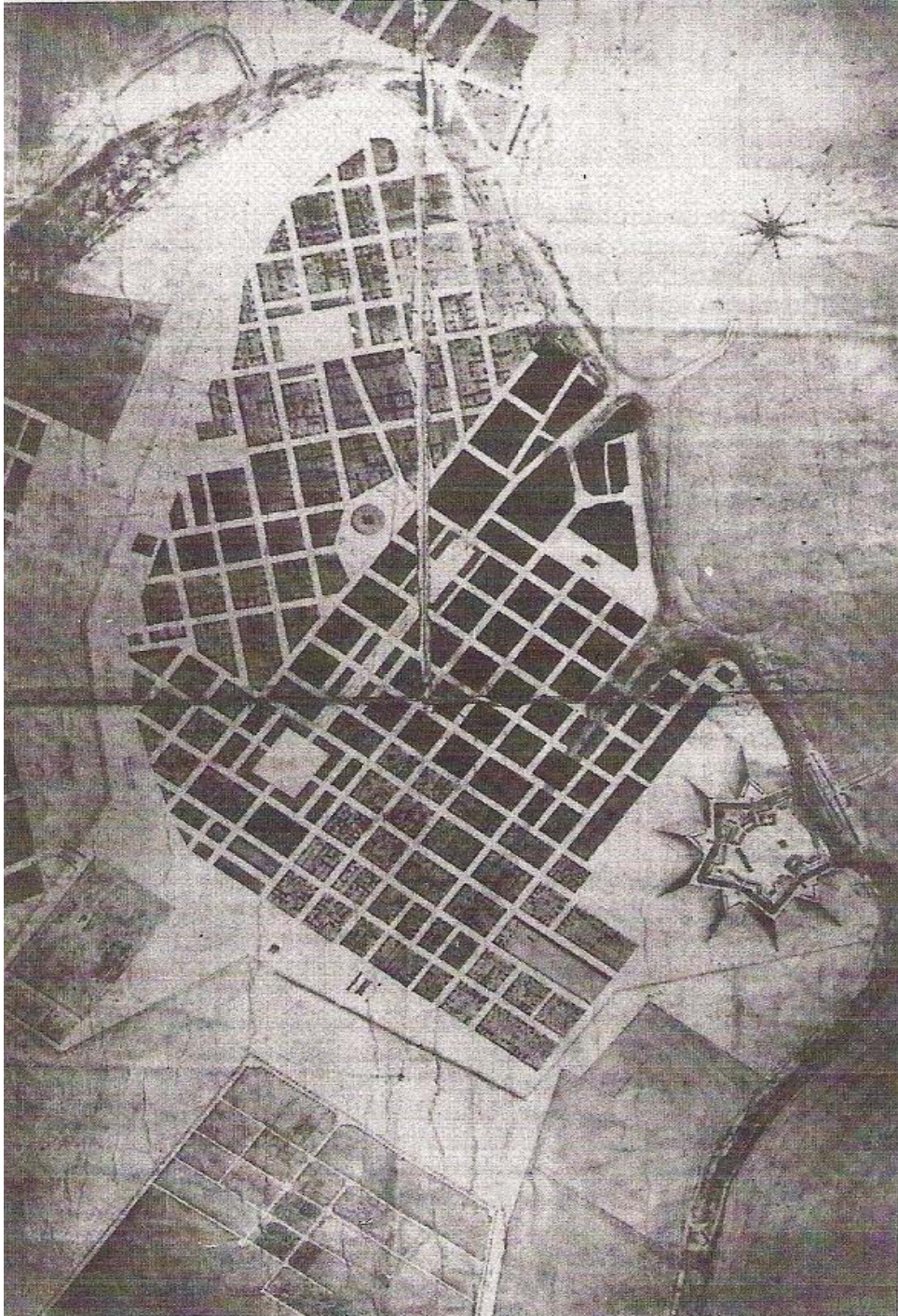
²²⁵ Carte extraite d'Emmanuel de Waresquiel, *Le Duc de Richelieu : 1766-1822 : un sentimental en politique*, Paris, Perrin, 1990

Illustration 2 Nouvelle-Russie sous Richelieu²²⁶



²²⁶ Carte extraite d' Emmanuel de Waresquiel, *Le Duc de Richelieu : 1766-1822 : un sentimental en politique*, Paris, Perrin, 1990.

Illustration 3
Odessau au début de XIXe siècle²²⁷



5 - Plan d'Odessa, sur les bords de la mer Noire, au début du XIX^e siècle. Du bourg informe qu'il trouve, Richelieu fait, de 1803 à 1814, une sorte de ville idéale, construite sur un plan classique emprunté des modèles romains. En un peu plus de dix ans, la ville passe de 5 000 à 40 000 habitants ; le volume de ses échanges en valeur, de 2,3 à 20,8 millions de roubles. (D.R.)

²²⁷ Plan extrait d' Emmanuel de Waresquiel, *Le Duc de Richelieu : 1766-1822 : un sentimental en politique*, Paris, Perrin, 1990.

Table des figures

Figure 1	
Le Duc de Richelieu.....	200
Figure 2	
Alexandre Andrault de Langeron.....	201
Figure 3	
Amiral de Traversay.....	202

Figure 1
Le Duc de Richelieu²²⁸



²²⁸ Portrait d'Etienne Frederic Lignon, de 1824, National Portrait Gallery, Londres.

Figure 2
Alexandre Andraut de Langeron²²⁹



²²⁹ Portrait de George Dawe, de 1825, peinture pour le palais d'Hiver des tsars.

Figure 3
Amiral de Traversay²³⁰



²³⁰ Portrait d'auteur inconnu, antérieur à 1831.

Glossaire

- Oukase : Un oukase ou ukase (parfois orthographié oukaze) (en russe : указ, *oukaz*) était dans l'Empire russe une proclamation du tsar ou du patriarche qui avait force de loi.
- Knout : Le knout (кнут en russe) désigne le fouet utilisé dans l'Empire russe pour flageller les criminels et délinquants politiques. Par métonymie, il désigne également le supplice (« donner le knout »).
- Moujik : Le terme moujik (du russe Мужик signifiant *homme*) désignait dans la Russie impériale un paysan de rang social peu élevé, comparable à un serf. Le mot fut introduit dans la langue française par la littérature russe, telle celle de Tolstoï.

Index des noms²³¹

- **Alexandre I^{er} Pavlovitch** : né à Saint-Pétersbourg le 23 décembre 1777, décédé à Taganrog le 1er décembre 1825. Élevé à la française, notamment par le colonel suisse la Harpe, il développe des idées libérales radicalement opposées à celles de son père Paul I^{er}. Sa grand-mère, Catherine II, songeait à faire de lui son successeur direct, à la place de Paul, mais elle mourut avant d'avoir pu changer l'ordre de succession au trône en sa faveur. Alexandre I^{er} fut le principal adversaire militaire de Napoléon : allié à l'Autriche et à la Prusse, il est gravement défait à Austerlitz (1805), puis après un combat acharné à Eylau (1807) est à nouveau défait à Friedland (1807). Après le traité de Tilsit (1807) et d'Erfurt, il s'allie à la France contre l'Angleterre et la Suède, mais se retourne contre la France en s'alliant avec les Turcs : ce renversement d'alliance fut la cause première de la campagne de Russie, qui vit l'occupation de Moscou par les troupes françaises.

- **Marc Marie de Bombelles, marquis de Bombelles** : né en 1744 à Bitsch, décédé à Paris en 1822. En 1765, il entre au service diplomatique et devient ambassadeur de France au Portugal en 1786. Fidèle au roi Louis XVI, il émigre en Suisse en 1792 après la bataille de Valmy. Il tint un Journal de son émigration, notamment en Russie de 1791 à 1792, et rentra en France à la Restauration.

- **Louis Charles Auguste Le Tonnellier, baron de Breteuil** : né à Azay-le-Ferron le 7 mars 1730 et mort à Paris le 2 novembre 1807. Après l'échec de la fuite de la famille royale, Breteuil reçoit de Louis XVI l'ordre de pacifier ses relations avec les princes. Mais sa méfiance à l'égard des frères du roi – le comte de Provence et le comte d'Artois – et sa défense des prérogatives royales, paraissent aux yeux des souverains étrangers comme la preuve des dissensions internes à la famille royale, dont ils prennent prétexte pour ne pas intervenir en France. Breteuil est l'objet d'attaques violentes de la part de l'entourage des princes. Après l'exécution de Marie-Antoinette, Breteuil se retire à Hambourg.

- **Catherine II** : née le 21 avril 1729 à Stettin en Poméranie et décédée le 6 novembre 1796 à Saint-Pétersbourg. Elle se présenta comme un mécène pour les arts, la littérature et l'éducation se basant sur l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert. Elle était en correspondance avec Voltaire (dont elle acheta, à la mort du philosophe, la bibliothèque). Sous son règne, la Russie fut peu à peu considérée comme faisant partie des puissances

²³¹ Classement alphabétique en fonction du nom du titre. Les éléments de biographies se limitent au mieux aux informations utiles pour ce mémoire.

occidentales. Pourtant, la situation dans ce grand pays était sombre, l'archaïsme étant de mise dans tous les domaines : économique, politique, social, culturel. Dès la première heure, Catherine II se montra une ennemie acharnée de la Révolution française, et voulut le rétablissement de la monarchie absolue en France, sans oublier pour autant ses intérêts immédiats, puisqu'elle songeait encore au dépècement de la Pologne. En 1793 et 1795, elle acheva, par de nouveaux partages, d'anéantir la Pologne, en joignant à ses États ce qui restait au dernier souverain de ce pays. Elle projetait de nouvelles conquêtes lorsqu'elle mourut en 1796 d'une apoplexie foudroyante.

- **Marie-Gabriel-Florent-Auguste de Choiseul-Gouffier** : né le 27 septembre 1752, décédé le 20 juin 1817 à Aix-la-Chapelle. Il est ambassadeur de Constantinople de 1784 à 1791 et en profite pour poursuivre sa découverte de la Grèce. La Révolution Française change le cours de son destin. Refusant d'obéir à la Convention, il rejette son rappel en France de crainte d'être guillotiné. Alors que ses biens sont saisis en France, un deuxième ambassadeur est envoyé pour le remplacer. En 1792, il émigre en Russie où il est nommé directeur de l'Académie des Arts et des Bibliothèques impériales de Russie. L'impératrice Catherine II lui voue une grande amitié et lui donne des terres et un domaine dans l'actuelle Lituanie. Il ne revient en France qu'au début de l'Empire en 1802.

- **Jean Louis, comte de Cobenzl** : né à Bruxelles le 21 novembre 1753 et mort à Vienne le 22 février 1809. Il fut ambassadeur d'Autriche à la cour de Saint-Pétersbourg en 1779, conclut en 1795 un traité d'alliance avec l'Angleterre et la Russie, négocia en 1797 avec la France le traité de Campo-Formio, et signa la paix par le traité de Lunéville avec Joseph Bonaparte en 1801.

- **Louis V Joseph de Bourbon-Condé** : né le 9 août 1736, décédé le 13 mai 1818 à Chantilly. À la Révolution française, bien que passant pour libéral, il s'oppose au doublement du tiers-état. Il est un des premiers à quitter la France, et émigre juste après la prise de la Bastille aux Pays-Bas puis à Turin. Il organise une armée à Worms, sur les bords du Rhin tandis que les frères du roi établissent leur quartier général à Coblenz. Soucieux de contrôler étroitement les mouvements des émigrés, les Autrichiens et les Prussiens le tiennent à l'écart des opérations militaires en 1792 et le subordonnent à un général autrichien en 1793. Stationnée sur les bords du Rhin en 1794 et 1795, l'armée de Condé passe ensuite sous le contrôle de la Grande-Bretagne, de l'Autriche et de la Russie qui assurent successivement son entretien. En 1797, après le traité de Campo-Formio, le prince de Condé et son armée passent au service du tsar de Russie. Après le traité de Lunéville,

son corps d'armée est dissout. Le prince est obligé de congédier son armée et se retire en 1800 en Grande-Bretagne avec son fils.

- **Adam Jerzy Czartoryski** : né le 14 janvier 1770 à Varsovie et décédé le 15 juillet 1861 à Montfermeil. Il fut un homme d'État, écrivain et diplomate polonais, ministre des Affaires étrangères de la Russie impériale de 1804 à 1806, président du Conseil des ministres de la Russie impériale durant la même période. Alexandre Ier le nomma ministre des Affaires étrangères en 1804 et il dirigea ainsi toute la diplomatie russe. Sa première action fut de protester énergiquement contre l'exécution du duc d'Enghien (20 mars 1804). Il était de plus favorable à une rupture immédiate avec le gouvernement révolutionnaire français et le Premier Consul Napoléon Bonaparte. Le ministre français, le comte d'Hédouville quitta donc Saint-Petersbourg le 7 juin 1804 et le 11 du même mois une note dictée par le prince Czartoryski à Alexandre I^{er} fut envoyée à l'ambassadeur de Russie à Londres. Il demandait la formation d'une coalition anti-française. Adam Czartoryski fut d'une aide efficace pour l'empereur de Russie pendant le congrès de Vienne.

- **Roger, comte de Damas** : né en 1765, mort en 1823. Il entra fort jeune comme officier dans le régiment du Roi, passa en Russie et se distingua dans la guerre contre les Turcs (1787). Pendant la Révolution française, il fut aide de camp du comte d'Artois. Il combattit dans l'armée de Condé.

- **Denis Diderot** : né le 5 octobre 1713 à Langres et mort le 31 juillet 1784 à Paris. Du 11 juin 1773 au 21 octobre 1774 Diderot entreprend un long voyage à Saint-Petersbourg, marqué par ses entretiens avec Catherine II.

- **Catherina Fedorovna Dolgorouky** : 1769-1849. Fille du prince Théodore Bariatinsky, l'un des assassins de Pierre III, et grand maréchal de Russie sous Catherine II, elle épousa en 1786 le général prince Basil Dolgorouky. Elle tint un des salons les plus à la mode de Russie. Exilée sous Paul Ier, elle revint en grâce sous le règne d'Alexandre Ier.

- **Valentin Esterhazy** : né à Vigan en 1740, décédé le 23 juillet 1805 à Luka. D'origine hongroise, il jouissait de la protection du ministre Choiseul qui lui attribua un commandement de Hussards. À la Révolution, il rejoint les princes à Coblenche en 1790, puis arriva en Russie en 1791, mandaté par le comte d'Artois. Ses manières lui valurent l'estime de Catherine II pour sa personne, mais pas pour sa cause. Centre de nombreuses intrigues il se retira du jeu politique en 1796. Frappé de disgrâce par Paul Ier, il mourut sur les terres offertes par Alexandre Ier.

- **Jean-François Georgel** : né à Bruyères le 29 janvier 1731, décédé dans la même ville en 1813. Jésuite, il professera les humanités et les mathématiques dans les villes de Pont-à-Mousson, Dijon et Strasbourg. Proche du cardinal de Rohan, il acquit sa première charge diplomatique à Vienne en 1772. Il émigra de France pour se rendre en Allemagne. En tant que membre de l'Ordre de Malte, il accompagna la délégation chargée de remettre la maîtrise de l'Ordre à Paul Ier en 1799. Il relata avec attention les détails de son voyage, tout en étant très critique face à la société russe.

- **Mikhaïl Illarionovitch Golenichtchev-Koutouzov** : né en 1745 à Saint-Pétersbourg et mort le 28 avril 1813 à Bunzlau. Il fut le général en chef des armées de Russie, sous le règne du tsar Alexandre I^{er}. À Austerlitz, il déconseille de livrer bataille. Mais le tsar, présent sur le champ de bataille, fait la sourde oreille. Après la défaite, Koutouzov qui a eu le tort d'avoir raison, tombe à nouveau en défaveur. Relevé momentanément de ses fonctions, il fut écarté de l'armée et nommé gouverneur de Kiev. Après son retour au commandement, il s'illustra lors de la campagne de Russie, où sa politique de la terre brûlée força Napoléon à la retraite. Il parvint par la suite à relever le moral de l'armée russe et à l'encourager à mener une contre offensive, en organisant le harcèlement de la Grande Armée lors de la retraite française.

- **Alexandre Louis Andrault, comte de Langeron** : né à Paris le 13 janvier 1763, décédé le 4 juillet 1831 à Odessa. Il émigre en Autriche en 1790, puis s'engage en Russie en mai 1790. Il participa à la prise d'ismaïl. Fut nommé général major en 1799 et comte de l'Empire russe en mai de la même année. Il participa à de nombreuses batailles contre les troupes de Napoléon, puis prit le gouvernement de la Nouvelle-Russie à la suite du duc de Richelieu.

- **Charles-Joseph Lamoral, 7^e prince de Ligne** : né à Bruxelles le 12 mai 1735 et mort à Vienne le 13 décembre 1814. Entré en diplomatie, sa sympathie pour les rebelles belges lui en ferme la porte. Lors de l'annexion par la France en 1792, ses biens sont confisqués. Il va alors vivre assez pauvrement, ne s'occupant plus que d'art et de science. Il fréquente alors Wieland, Germaine de Staël, et correspond avec Rousseau, Voltaire, Goethe, Frédéric II et la tsarine Catherine II. Cette dernière, pour améliorer sa situation, le fait feld-maréchal russe et lui fait cadeau d'une terre en Crimée.

- **Louis XVIII** : Né le 17 novembre 1755 à Versailles et décédé à Paris le 16 septembre 1824. Suite au départ de la cour de Versailles pour Paris (après les journées des 5 et 6

octobre 1789), le comte de Provence est installé au Petit Luxembourg. Comme son frère aîné, il ne se sent plus assez libre et prépare un plan d'évasion. Il refuse de reconnaître l'autorité du roi et se voit déchu de ses droits de prince du sang par l'Assemblée législative en janvier 1792. Il tente de rentrer en France à la tête d'une armée mais doit rebrousser chemin après la bataille de Valmy et se réfugie à Hamm en Westphalie. En 1793, ayant appris l'exécution de son frère aîné, il se proclame « régent » pour le dauphin. Il fut l'hôte de Paul Ier entre 1798 et 1801. En 1804, à la suite de plaintes de Napoléon, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume se résout à se séparer d'hôtes aussi incommodes que compromettants; Louis XVIII et tous les émigrés composant sa petite cour reçurent l'ordre de quitter immédiatement le territoire prussien. Le nouvel empereur, Alexandre Ier donna une suite favorable à sa demande d'asile et il revint à Mittau où une minuscule cour d'une centaine de derniers fidèles le suivirent. Les défaites d'Austerlitz et d'Eylau, obligèrent le tsar à devenir l'allié de Napoléon. Alexandre laissa entendre à Louis XVIII que sa présence à Mittau pourrait gêner son nouvel allié. Louis XVIII comprit qu'il devait chercher un nouvel asile.

- **Joseph de Maistre** : né à Chambéry le 1er avril 1753, décédé le 26 février 1821 à Turin. Joseph de Maistre était membre du souverain Sénat de Savoie, avant d'émigrer en 1792 quand les forces armées françaises occupent la Savoie. Il passe ensuite quelques années en Russie, avant de retourner à Turin. Il est l'un des pères de la philosophie contre-révolutionnaire et un ésotériste reconnu. Le roi Victor-Emmanuel Ier nomme Joseph de Maistre en 1803 ministre plénipotentiaire à Saint-Pétersbourg. Il représente diplomatiquement les intérêts du royaume de Sardaigne en Russie avec un certain succès. L'ambassadeur est très apprécié de la bonne société pétersbourgeoise, dont les princes Galitzine et l'amiral Tchitchagov. Il obtient en 1805 de la part de l'amiral le poste de directeur de la bibliothèque et du musée de la Marine à Saint-Pétersbourg en faveur de son frère Xavier. Il rencontre l'empereur Alexandre Ier à de multiples reprises et devient son conseiller attitré. Pendant les douze années de son mandat en Russie, il déploie une intense activité intellectuelle par ses études, et par ses échanges épistolaires. Le premier Traité de Paris (1814) consacre le démantèlement de la Savoie. Depuis Saint-Pétersbourg, Joseph de Maistre est déchiré : « *Ma malheureuse patrie est dépecée et perdue. Je demeure au milieu du monde sans biens, et même, dans un certain sens, sans souverain. Etranger à la France, étranger à la Savoie, étranger au Piémont, j'ignore mon sort futur...* ». Le

deuxième Traité de Paris (1815) , confirmé par le Congrès de Vienne, consacre la restitution de la totalité de la Savoie, du comté de Nice et du Piémont au roi de Sardaigne .

- **Xavier de Maistre** : né à Chambéry le 8 novembre 1763, décédé à Saint-Pétersbourg le 12 juin 1852. C'est en 1794 qu'il écrit le *Voyage autour de ma chambre*, au cours des quarante-deux jours d'arrêts qui lui sont infligés pour s'être livré à un duel contre un officier piémontais, dont il est sorti vainqueur. Dans la nuit du 7 au 8 décembre 1798, Charles-Emmanuel IV abdique, dissout son armée et se réfugie en Sardaigne. Xavier de Maistre est placé dans la position d'officier sans solde à Turin. Le 4 octobre 1799, il s'engage dans l'armée russe avec le grade de capitaine. Il parvient à Coire, au quartier général du général Miloradovich et rejoint le général Bagration qui lui demande de lui faire son portait. Il est désormais revêtu d'un uniforme vert pomme, avec un collet et des parements couleur brique. Il est membre de l'état-major du tsar pendant la campagne de Russie. Dans un court récit, *Histoire d'un prisonnier français*, il raconte ce qu'il a vu de la retraite de Russie. Il est nommé général le 18 juillet 1813, et fait la campagne de Saxe, puis celle de 1815.

- **Prince Karl Heinrich Otto de Nassau-Siegen** : né à Senarpont le 5 janvier 1745, mort à Tynna le 10 avril 1808. À la fin de 1786, Karl Heinrich Otto de Nassau-Siegen arriva au sud de la Russie, il se lia avec Grigori Potemkine. Avec ce dernier, le prince assista à la préparation du voyage de Catherine II de Russie en 1787. Au cours du séjour de l'impératrice dans le sud de la Russie, Karl Heinrich Otto de Nassau-Siegen figura parmi les personnalités du cortège impérial, puis entra au service de la Russie impériale, à cette occasion il fut promu contre-amiral. Lors de la Guerre russo-turque (1787-1792), il commanda une flottille de galères. Pour son courage et ses prouesses militaires, le 24 juillet 1788, il reçut l'Ordre de Saint-Georges et fut promu vice-amiral. En 1790, il fut élevé au grade d'amiral. En 1794 il quitta la Russie, après plusieurs demandes il obtint sa démission. Il s'installa dans le sud de la Russie près de Nemirov.

- **Nikolaï Nikolaïevitch Novossiltsev** : 1761-1836. Lorsqu'Alexandre I^{er} monta sur le trône en, Novossiltsev fut admis au Comité secret de l'empereur, afin d'exposer divers projets de réforme. Il parvint à décider les autres membres du Comité à étudier la situation intérieure de l'Empire, de procéder à diverses réformes ministérielles et à l'élaboration d'une constitution. Ce projet de constitution était semblable à celle que proposera en 1810 Speranski (1772-1839) pour réformer l'administration impériale, mais, quelque temps plus tard, le tsar commença à douter du bien fondé de ce projet. Alexandre I^{er} confia à son ami

Novossiltsev la présidence d'une commission des lois en 1801, puis, entre 1802 et 1808, il occupa la fonction d'adjoint du ministre de la Justice. Il fut en partie à l'origine de l'élaboration du statut concernant la liberté des serfs, mais ce projet fut sans lendemain. Il présida l'Académie impériale des Sciences de 1803 à 1810.

- **Paul I^{er} de Russie** : né le 1^{er} octobre 1754 et assassiné le 23 mars 1801. Face aux victoires de la France, Paul I^{er} rejoint le camp des ennemis de la France révolutionnaire. La Russie entre en guerre contre la France en tant que membre de la deuxième coalition dont Paul I^{er} est le principal artisan et qui comprend également la Grande-Bretagne, l'Autriche, le royaume de Naples, le Portugal et l'Empire ottoman. L'influence russe en Méditerranée s'accroît encore puisque l'empereur de Russie accepte, à la demande des chevaliers de l'Ordre de Malte, d'être élu grand-maître, événement sans précédent dans l'ordre puisque Paul I^{er} est orthodoxe et marié. Cet événement sans précédent dans l'histoire de l'Ordre amène le pape Pie VI à ne pas le reconnaître comme grand-maître. Au décès de Paul I^{er}, en 1801, son fils Alexandre I^{er} de Russie, conscient de cette irrégularité, décide de rétablir les anciens us et coutumes de l'Ordre catholique des Hospitaliers. Finalement, en 1803, il est convenu que la nomination du grand-maître incombe uniquement et exceptionnellement au Pape Pie VII alors régnant. Le continent européen reste néanmoins le principal théâtre d'opérations. Des troupes russes viennent renforcer les Alliés dans les Pays-Bas autrichiens et en Suisse. Une armée de 18 000 Russes et de 40 000 Autrichiens commandée par Souvorov contraint les Français à se retirer d'Italie et de Suisse. Il ne peut néanmoins envahir la France, battu par Masséna en Suisse. Profondément mécontent de l'attitude de l'Autriche et de la Grande-Bretagne qui n'ont pas suffisamment soutenu les troupes russes dans les Pays-Bas, Paul I^{er} se retire de la coalition. En 1800, il change de camp et se rapproche de la France, considérant la prise du pouvoir par Bonaparte comme un gage de stabilité, chassant les émigrés de Milan. Avec la Prusse, le Danemark et la Suède, il adhère à la Ligue des Neutres et manifeste son mécontentement envers l'Angleterre.

- **Grigori Aleksandrovitch Potemkine** : né le 14 septembre 1739 à Tchijôvo et mort le 6 octobre 1791 à Nikolaïev. Il fut un militaire et homme de gouvernement russe. Il devint l'amant et le favori en 1774 de Catherine II jusqu'à sa mort. Il fut l'un des colonisateurs des steppes sous-peuplées du sud de l'Ukraine, qui devinrent russes avec le traité de Küçük Kaynarca (1774) et du sud du Don. Il fonda les villes de Kherson, Nikolaïev, Sébastopol et Iekaterinoslav qui étaient regroupées dans les territoires de la Nouvelle Russie.

- **Charles André, comte Pozzo di Borgo** : né à Alata près d'Ajaccio le 8 mars 1764 et mort le 15 février 1842. En 1804, par l'influence du Prince Adam Jerzy Czartoryski, il entra au service diplomatique de la Russie et fut conseiller d'état au collegium des affaires étrangères de Russie le 28 septembre 1805 et fut employé comme commissaire auprès des Anglo-Napolitains et, en 1806, auprès de l'armée prussienne. Colonel d'intendance, il fut chargé d'une mission importante à Constantinople en 1807, mais la conclusion de l'alliance entre le Tsar Alexandre Ier de Russie et Napoléon à Tilsitt en juillet interrompit sa carrière.

- **Alexandre Puymaigre** : 1778-1843.

- **Armand-Emmanuel-Sophie-Septimanie de Vignerot du Plessis, duc de Richelieu** : né à Paris le 25 septembre 1766 et décédé dans la même ville le 17 mai 1822. À la demande de la reine, il quitta Paris en 1790 pour Vienne, afin de s'entretenir avec l'empereur Joseph II d'Autriche, sur les développements de la Révolution. Il rejoignit l'armée russe en compagnie du prince de Ligne et du comte de Langeron. Ils atteignirent à temps le quartier général de l'armée russe basé en Bessarabie pour participer à la prise de la ville d'Izmaïl par le général Souvorov. Le duc de Richelieu fut décoré par Catherine II de l'Ordre de Saint-Georges, avec épée d'or. Après un retour à Paris, pour servir Louis XVI, puis des missions de diplomate à Vienne, il s'engagea dans l'armée des émigrés menée par Condé. Après les défaites de cette dernière, Catherine II lui proposa de s'engager au sein de sa propre armée. Il accepta et devint rapidement général de corps d'armée, mais fut contraint de démissionner en raison d'intrigues menées par ses rivaux. En 1803, le tsar Alexandre I^{er}, le nomma gouverneur de la ville d'Odessa, et de la Nouvelle Russie, région qui englobait tout le sud de la Russie et qu'il fallait coloniser et peupler. Il conserva ce poste jusqu'en 1814.

- **Louis-Victor-Léon de Rochechouart** : né à Paris en 1788, mort à Jumilhac-le-Grand en 1858. À douze ans, Louis-Victor-Léon de Rochechouart intégra le régiment de Mortemart, l'un des régiments émigrés montés après la déroute de l'armée de Condé en 1799. En 1804, il entreprit de se rendre en Russie, où il avait retrouvé la trace de sa mère et de son frère. Sans argent, il voyagea dans des conditions rocambolesques. Il rejoignit la Crimée, où vivait la comtesse de Rochechouart et son fils. Les retrouvailles avec sa mère furent de courte durée: elle mourut quelques semaines plus tard. Louis-Victor-Léon fut alors recueilli par son oncle le duc de Richelieu, gouverneur d'Odessa, dont il devint au fil des années le fils adoptif. Louis-Victor-Léon de Rochechouart entra dans l'armée russe avec le grade de sous-lieutenant et devint aide de camp du duc de Richelieu. Il gravit les échelons devenant

successivement lieutenant dans la Garde impériale, puis aide de camp de l'empereur Alexandre Ier. De 1805 à 1812, il participa à la conquête de la Bessarabie et de la Circassie. Lorsqu'en 1812, la France envahit la Russie, il fut mobilisé dans l'armée du général Tormassov. Au début de l'année 1814, il franchit le Rhin avec l'armée russe, mettant ainsi le pied dans cette France qu'il n'avait pas vue depuis dix ans. Il prit contact avec les futurs Louis XVIII et Charles X et participa à la création d'un parti royaliste. À la restauration, le comte prit congé de l'armée russe pour se mettre au service du nouveau roi de France.

- **Fiodor Vassilievitch Rostoptchine** ou **Fédor Rostoptchine** : né en 1763, mort à Saint-Pétersbourg le 30 janvier 1826. L'esprit et la vivacité du jeune Rostoptchine plurent au comte Romanzov, chancelier de l'Empire, frère du ministre des Affaires étrangères, alors ambassadeur à Berlin. Sous le règne de Paul I^{er}, son avancement fut aussi rapide que brillant. Il fut décoré du grand ordre de Russie et fait comte, ainsi que son père ; mais bientôt ils tombèrent l'un et l'autre, pour des raisons inconnues, dans une disgrâce à laquelle le comte Nikita Petrovitch Panine ne fut pas étranger, et eurent ordre de se retirer dans leurs terres. Le comte Rostoptchine retrouva grâce auprès d'Alexandre I^{er} qui le chargea du gouvernement de Moscou, lorsque les Français parurent sous ses murs en 1812. Le 11 septembre, il adressa à la garnison une proclamation conçue en termes étranges, mais énergiques et propres à enflammer l'enthousiasme patriotique et religieux des Moscovites. Le 12, il se rendit auprès du prince Koutousov, général en chef de l'armée russe, en annonçant son départ. Le 14 septembre à midi, les Français entrèrent à Moscou ; le même jour, les Russes mirent le feu à plusieurs édifices publics de cette ville. Les rapports officiels annoncèrent que des forçats libérés, des bandits de toute espèce mirent le feu dans cinq cent endroits différents par ordre du gouverneur. Le comte Rostoptchine conserva le gouvernement de Moscou jusqu'au mois de septembre 1814. À cette époque, il donna sa démission et accompagna à Vienne l'empereur Alexandre. En 1817, il vint à Paris, où il paraissait avoir l'intention de fixer son séjour. Il avait eu de sa femme Catherine Protassov, ancienne demoiselle d'honneur de Catherine II, plusieurs enfants, dont Sophie, célèbre écrivain française du XIX^e siècle, connue sous le nom de Comtesse de Ségur.

- **Guillaume-Emmanuel Guignard de Saint-Priest** : né à Constantinople le 4 mars 1776, mort à Laon le 29 mars 1814. Après avoir fréquenté l'université d'Heidelberg, il entra dans l'armée impériale russe et participa en tant que commandant du régiment des chasseurs de la Garde à la bataille d'Austerlitz, après laquelle il fut décoré de l'Ordre de Saint-Georges.

Il fut grièvement blessé avant la bataille d'Eylau puis lors de la Campagne de Russie en 1812. Le 21 octobre, il fut promu lieutenant général. En 1813, Saint-Priest combattit à Lebau et Bischofswerda et il se distingua en 1814 à Coblençe et à Mayence. Le 13 mars 1814, après la prise de Reims, il fut grièvement blessé et fait prisonnier. Amputé d'un pied, il mourut quinze jours plus tard à Laon.

- **Louis-Philippe, comte de Ségur** : né à Paris le 10 septembre 1753, décédé en 1830. De 1785 à 1789, il fut ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg.

- **Alexandre Vassilievitch Souvorov** : né le 24 novembre 1729 ou 1730 à Moscou, mort le 18 mai 1800 à Saint-Pétersbourg. En 1798, la Russie, alliée à la Grande-Bretagne et à l'Autriche, soutenus par la Turquie, déclare la guerre à la France. Paul I^{er} veut le voir commander les troupes qui assureront la reconquête de l'Italie. Le 18 avril 1799, il prend le commandement en chef des armées combinées austro-russes. À la tête d'une armée russo-autrichienne, Souvorov entre donc en Italie au printemps 1799. À l'automne, Souvorov passe le col du Saint-Gothard afin de soutenir le général Korsakov qui s'apprête à envahir la France. Mais Korsakov, mal soutenu par les Autrichiens jaloux des succès de Souvorov, s'est fait battre le 25 septembre par les troupes du général André Masséna à la bataille de Zurich. Les Russes sont alors obligés de se replier. Après la mort de Paul I^{er}, Alexandre Souvorov est vite reconnu par la Russie entière comme un grand héros et le plus grand génie militaire de l'histoire du pays.

- **Mikhaïl Mikhaïlovitch Speranski** : né le 1er janvier 1772 à Tsherkooutin, décédé le 11 avril 1831 à Saint-Pétersbourg. L'un des moments les plus importants de sa carrière politique fut le jour où Alexandre Ier de Russie le prit à ses côtés afin de prendre part au Congrès d'Erfurt, le tsar chargea Mikhaïl Mikhaïlovitch Speranski de s'entretenir avec Napoléon. Speranski eut de longs entretiens avec le tsar concernant le projet de réforme de la Russie. En 1807 le souverain le nomma adjoint du ministre de la Justice. Le projet de réforme mis en place par Mikhaïl Mikhaïlovitch Speranski se basèrent sur la création de différentes Doumas, l'assemblée nationale (*volost*), l'élection de la Douma de district, la Douma de l'Empire. Ce projet de réforme élaboré en 1809 fut presque totalement abandonné, seul le Conseil d'Empire vit le jour en janvier 1810.

- **Anne-Louise Germaine Necker, baronne de Staël-Holstein**, connue sous le nom de **Madame de Staël** : née et morte à Paris, 22 avril 1766 - 14 juillet 1817. Fille du banquier genevois Jacques Necker, elle est élevée dans un milieu d'intellectuels, qui fréquentent

notamment le salon de sa mère. Elle épouse en 1786 le baron Erik Magnus de Staël-Holstein (1749-1802), ambassadeur de Suède auprès de la cour de France à Versailles. Devenue baronne de Staël, elle mène une vie sentimentale agitée, et entretient en particulier une relation avec Benjamin Constant, rencontré en 1794. Chassée de France par Napoléon Bonaparte qui la considère comme une redoutable intrigante, elle s'installe en Suisse dans le château familial de Coppet. Après la parution de *De l'Allemagne*, imprimé en 1810, saisi sur ordre de Napoléon, et publié en France seulement en 1814, commencent véritablement pour Madame de Staël les « années d'exil », provoquées par la parution de son violent pamphlet contre l'Empereur, qui la pourchasse et la fait espionner sans trêve, lui interdisant toute publication. Elle s'enfuit avec ses deux enfants encore en vie et son mari, Albert de Rocca. Espérant rallier l'Angleterre, elle est contrainte de passer par la Russie et séjourne à Saint-Pétersbourg. Là, elle prend des notes pour le futur *De la Russie et des royaumes du Nord* — qui ne paraît qu'après sa mort. Elle rejoint l'Angleterre en 1813. Elle rentre en France au printemps 1814.

- **Pavel Alexandrovitch Strogonov** : né le 7 juin 1774, mort le 10 juin 1817. Ami et conseiller d'Alexandre I^{er}, du 28 mai 1809 au 4 juillet 1817, il fut le commandant en chef du Régiment des Grenadiers de la Garde.

- **Pavel Vassilievitch Tchitchagov** : né le 27 juin 1767 à Saint-Pétersbourg, décédé le 20 août 1849 à Paris. En 1802, Alexandre I^{er}, le nomme vice-amiral et le fait membre du comité de réorganisation de marine. En 1802, il est aussi promu amiral, nommé ministre de la marine, admis au Conseil des ministres. Cette nomination lui crée beaucoup d'ennemis, particulièrement à propos de la question du servage et de l'émancipation des moujiks. Pavel Tchitchagov, en tant que ministre de la Marine, apporta beaucoup d'amélioration et de changement à la marine impériale de Russie. L'amiral Tchitchagov était un ardent défenseur de la France et possédait un buste de Napoléon sur son bureau. Il était pourtant ami de Joseph de Maistre à Saint-Pétersbourg et fit entrer son frère Xavier au ministère.

- **Jean-Baptiste Prevost de Sansac, marquis de Traversay** : En Russie, il fut connu sous le nom d' **Ivan Ivanovitch Traversay**. Né le 24 juillet 1754 à la Martinique, décédé le 19 mai 1831 à Romanchina, dans la province de Saint-Pétersbourg. Marin français d'origine créole, au service de la Marine royale française, il se distingua lors de la guerre d'indépendance américaine. Fuyant les persécutions des révolutionnaires, il entra au service de la Marine impériale de Russie. Il fut amiral, ministre des Forces maritimes (du

28 novembre 1811 au 17 décembre 1815 et ministre de la Marine impériale de Russie du 17 décembre 1815 au 24 décembre 1828, membre du Conseil d'État (1^{er} janvier 1810) et organisateur de trois expéditions en mer.

- **Louise-Élisabeth Vigée, épouse Lebrun** : née le 16 avril 1755 à Paris, et morte dans la même ville le 30 mars 1842. Dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789, alors que la famille royale est ramenée de force à Paris, Élisabeth quitte la capitale avec sa fille, laissant derrière elle son époux qui l'encourage à partir, ses peintures et sa fortune. Elle dira plus tard de la fin de l'Ancien Régime : « Les femmes régnaient alors, la Révolution les a détrônées ». L'artiste part en exil à Rome, Vienne, Londres, et surtout à Saint-Pétersbourg, où elle fera un séjour de plusieurs années favorisée par des commandes de la haute société russe. Elle demeure en particulier chez la comtesse Saltykoff en 1801. Elle est invitée par les grandes cours d'Europe. En 1800, elle est rayée de la liste des émigrés et peut rentrer à Paris, chose qu'elle ne fera que deux ans plus tard.

- **Platon Aleksandrovitch Zoubov** : Né le 15 novembre 1767 et décédé le 7 avril 1822. Il fut le dernier favori de Catherine II. Chassé de Russie par Paul I^{er} en 1796, après avoir voyagé pendant quelques années en Pologne, et dans diverses contrées de l'Allemagne, où il étala beaucoup de luxe et d'ostentation, Zoubov obtint la permission de revenir dans sa patrie ; et il eut à peine habité quelques mois Saint-Pétersbourg, qu'il devint un des chefs de la conspiration dont le résultat fut la mort de Paul I^{er}. Au jour de l'exécution il se montra l'un des plus ardents parmi les meurtriers de ce prince, et, après avoir essayé de lui faire signer un acte d'abdication, il lui dit insolemment : « *Tu n'es plus empereur ; c'est Alexandre qui est notre maître* » .

Table des matières

Introduction.....	5
PARTIE 1	
LA RUSSIE ET L'ÉMIGRATION.....	10
CHAPITRE 1 – DES RELATIONS ENTRE GUERRE ET PAIX.....	11
Catherine II et la Révolution.....	12
Les secousses de la Révolution.....	13
Catherine II et l'émigration.....	15
L'oukase du 8 février 1793.....	17
Les incertitudes de Paul Ier.....	20
Grâce et disgrâce.....	21
La campagne de 1799.....	23
Louis XVIII et la détente.....	24
Alexandre Ier et les affres de la guerre.....	26
L'espoir de la Russie.....	27
Empire contre Empire.....	29
Napoléon, l'invincible ennemi.....	30
CHAPITRE 2 – VOYAGE, MOTIVATION ET SOCIABILITÉ.....	33
Les causes du départ.....	34
La peur de la Révolution et de ses abus.....	34
Princes et monarchistes.....	37
Les carrières militaires internationales.....	38
Les connexions sociales.....	40
Invitation du souverain.....	41
Les amitiés russes.....	43
Les réseaux de l'émigration.....	45
Le voyage et ses conditions.....	46
Le voyage et ses risques.....	47
Les premières impressions à l'arrivée.....	50
CHAPITRE 3 – LA PERCEPTION DE L'ÉMIGRÉ À LA COUR RUSSE.....	53
Entre prestige et dédain.....	54
Un premier élan vers la générosité.....	55
Les intouchables.....	57
Le temps des griefs.....	58
L'opposition du parti russophile.....	59
Le parti russophile.....	59
Le comte Rostopchine.....	61
La vision de la cour.....	63
La vie de la famille impériale.....	65
La réalité de la noblesse.....	67
Cabinets et ministères gouvernementaux.....	69
PARTIE 2	
L'ENGAGEMENT AU SERVICE DES TSARS.....	72
CHAPITRE 4 – SOUS LES DRAPEAUX.....	73
Les campagnes militaires.....	74
Les premières passes d'armes.....	74
L'état des armées russes.....	76
Les campagnes napoléoniennes.....	78
Positions et faveurs des militaires.....	80
Le prestige de l'armée.....	81
La présence étrangère.....	82
Loyauté et patriotisme.....	83
L'armée de Condé.....	85
Au service de la Russie.....	86

La vie de camp.....	87
Heurts et malheurs.....	89
CHAPITRE 5 – LES INTRIGUES DE COUR.....	90
La politique du courtisan.....	91
La magnificence de la maison impériale.....	92
Le bal des cabales.....	93
Le comte d'Esterhazy.....	95
Son ascension russe.....	95
Ses manœuvres politiques.....	96
Sa chute.....	99
Un Sarde au conseil impérial.....	100
Une quête de reconnaissance.....	101
Les aléas du destin.....	103
Un esprit indépendant.....	104
CHAPITRE 6 – UN DÉVOUEMENT TOTAL ?.....	107
Le mérite et l'honneur.....	108
Un impossible retour.....	109
Entre honneur et ménagement.....	110
Richelieu à Odessa.....	112
Sa nomination et son entourage.....	113
Une réputation dorée.....	116
Son travail comme gouverneur.....	118
Nostalgie et solitude.....	122
Souvenirs et nostalgie.....	123
Les contacts en France.....	124
Le retour.....	125
PARTIE 3	
UNE NOUVELLE PUISSANCE VUE À TRAVERS LE PRISME DES ÉMIGRÉS FRANÇAIS.....	128
CHAPITRE 7 – UN PAYS « BARBARE » ET « ASIATIQUE » ?.....	129
Les mœurs et les coutumes.....	130
Les mœurs russes.....	131
Un monde à la croisée des genres.....	134
Les fêtes nobiliaires et populaires.....	136
Orthodoxie, religion et tolérance.....	138
Les russes et l'orthodoxie.....	139
La tolérance religieuse.....	141
Le clergé émigré.....	143
Création ou copie culturelle ?.....	145
La copie européenne.....	146
Une culture russe ?.....	148
CHAPITRE 8 – LA CONTRIBUTION DES ÉMIGRÉS À L'ÉVOLUTION.....	151
Les émigrés et les arts.....	152
L'écriture de l'exil.....	153
Le commerce des œuvres d'art.....	154
La librairie française en émigration.....	155
L'instruction et les apports techniques.....	157
Les instituts religieux.....	158
Les grands établissements.....	160
Le commerce russe.....	161
Les voies du commerce.....	162
Sicard et Odessa.....	162
CHAPITRE 9 – LE GOUVERNEMENT RUSSE.....	165
L'autocratie en question.....	166
Un pouvoir absolu.....	167
Un gouvernement instable.....	169
Un état indispensable ?.....	170

Le tsar, centre du pouvoir.....	171
L'esclavagisme est un paternalisme.....	173
Le temps des réformes.....	174
La diminution de l'étiquette.....	175
La réforme gouvernementale.....	176
Conclusion.....	178
Sources.....	181
Bibliographie.....	183
Table des annexes.....	185
Table des illustrations.....	195
Table des figures.....	199
Glossaire.....	203
Index des noms.....	204
Table des matières.....	216

RÉSUMÉ

Dès 1789, la noblesse française, poussée par les heurts de la Révolution, prit les sentiers de l'émigration, en quête d'un nouvel asile. L'Angleterre et la Prusse furent les deux premières destinations de ces hommes qui espéraient rentrer le plus tôt possible en France. Mais le destin en voulut autrement, les tensions et les progrès de Napoléon en Europe les contraignirent à chercher un refuge plus lointain. La Russie, empire méconnu et lointain, devint une nouvelle destination de la noblesse française. Sur place, les nobles apprirent à découvrir un pays bien différent des préjugés diffusés jusqu'alors, et en vinrent très souvent à servir son tsar. En effet, après des années d'exil, les revenus manquaient pour vivre dignement. Les souverains russes se montrèrent des hôtes méfiants, mais généreux, conscients de l'intérêt que leur nation avait à gagner du travail de ces hommes à son service. En effet, que ce soit sous les drapeaux, dans les ministères ou dans le commerce, de nombreux émigrés apportèrent leurs talents et connaissances pour alimenter le développement de cette puissance. Le duc de Richelieu, les comtes de Langeron ou d'Esterhazy, le marquis de Bombelles, Madame de Staël et Joseph de Maistre, ne sont qu'une partie de ces Français qui partirent en Russie et laissèrent de nombreux témoignages sur leur action dans ce pays, ainsi que leur vision de sa société. Participant au dynamisme russe, l'affirmation de l'empire des tsars en Europe ne fut sans doute pas étrangère de leur contribution et de leurs conseils.

SUMMARY

From 1789, the French nobility, impelled by the clashes of the Revolution, took the path of emigration in search of a new asylum. England and Prussia were the two first destinations for men who hoped to return as soon as possible in France. But fate would otherwise, tensions and progress of Napoleon's armies in Europe forced them to seek refuge farther. Russia, unknown and distant empire, became a new destination for the French nobility. On site, the nobles learned to discover a very different country prejudices aired so far, and came very often to serve his tsar. Indeed, after years of exile, the missing income prevented to live in dignity. Russian rulers showed themselves wary of the hosts, but generous, aware of the interest that their nation was to win the work of these men in his service. Indeed, whether for military, government ministries or in trade, many immigrants brought their talents and knowledge to fuel the development of this power. The Duc de Richelieu, the Comte de Langeron or Esterhazy, the Marquis de Bombelles, Madame de Stael and Joseph de Maistre, are only part of the French who went to Russia and left many testimonials on their action in this countries, and their vision of society. Participating in the dynamic Russian affirmation of the Tsarist empire in Europe was doubtless not unconnected to their contribution and advice.

MOTS CLÉS : Russie, Emigration, Révolution française, Empire, Exil. Россия , эмиграция, Французская революция, Империя, Изгнание.